SHL
WITHDRAWN

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE

DE

## LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

---

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**P. JOUGUET ET A. ERNOUT**

MEMBRES DE L'INSTITUT

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DIRECTEURS D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

---

ANNÉE ET TOME XV

(67e de la collection)

---

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

—

1941

TOUS DROITS RÉSERVÉS

# A PROPOS DE L'EXPRESSION *IN POCVLO* « EN BUVANT »

L'expression *in pōculō* est employée par Cicéron dans son traité de la Vieillesse, XIV, 46. Parlant des conversations qui s'engagent et se poursuivent le verre en main, suivant la coutume des ancêtres, en partant du haut bout de la table[1], il dit : *is sermo qui more maiorum a summo adhibetur in poculo.* L'expression semble n'avoir surpris aucun des innombrables lecteurs de ce texte si connu. Du moins elle ne fait l'objet d'aucun commentaire dans les éditions classiques. Et le plus récent éditeur du *Cato maior*, M. P. Wuilleumier, qui s'est appliqué à réunir tout ce qu'il a trouvé d'important dans le travail de ses devanciers, l'a laissée passer sans un mot d'explication. Elle ne va cependant pas sans difficulté, et le mot *pōculum* s'y présente dans un emploi et avec un sens des plus singuliers.

Conformément à l'étymologie, *pōculum*, d'un plus ancien **pōtlo-*, c'est l'instrument de la boisson, le vase qui sert à boire (Ernout-Meillet, 2e édition, p. 800). Si l'on traduit *in pōculō* par « en buvant », on en fait un mot abstrait signifiant l'action de boire ; *in pōculō* équivaudrait à *in pōtandō*. Mais cette interprétation ne repose sur rien. Il n'y a pas d'exemple d'un pareil emploi de *pōculum* en latin, du moins à l'époque classique.

Mon collègue M. Vallette, un spécialiste d'Apulée, me signale trois passages des Métamorphoses où *pōculum* est employé au sens abstrait d' « action de boire » ou de « boisson ». Ce sont d'abord : *Iamque sermonibus assiduis et conuersatione frequenti, nonnunquam etiam cena poculoque communi carior cariorque factus...* (VIII, 2) et surtout : *Vos autem de cibo uel poculo uel omnino ulla refectione nunc cogitatis* (VIII, 19). Le fait est que *pōculum* associé à *cēna* ou à *cibus* ne peut signifier que « boisson » ou « beuverie ». Dans un cas tout semblable, Cicéron (*Cato mai.*, XIV, 46) dit : *potionis et cibi* (*auiditas*), avec le mot abstrait *pōtiō*.

1. Pour l'expression *ā summō* et son contraire *ab infimō*, cf. Plaute, *Persa*, 771 et *Asinaria*, 891. Les deux adverbes *super* et *infra* s'opposent de même, Horace *Sat.* II, 8, 23.

A ces deux passages d'Apulée, il faut joindre (*Métam.* I, 19) : *oppertus planiorem ripae marginem complicitus in genua adpronat se auidus adfectans poculum*, où les deux derniers mots signifient « faisant semblant de boire ». Mais Apulée emploie une langue maniérée, où l'on ne peut s'étonner de rencontrer un mot concret avec la valeur d'un mot abstrait. Le français d'aujourd'hui pourrait dire de même : Tel homme est la victime des *cartes* (= du jeu) ; il a la passion de la *bouteille* (= de la boisson) ; c'est un fervent de la *gaule* (= de la pêche à la ligne).

A l'époque de Cicéron, *pōculum* ne se dit que du vase où l'on boit ou de son contenu ; ainsi dans le même *Cato maior*, XIII, 44, mais avec le mot au pluriel, *caret epulis extructisque mensis et frequentibus poculis*. Toutefois dans les Philippiques, II, 25.63, se rencontre un passage comparable à celui qui est ici en question : *Si inter cenam in ipsis tuis immanibus poculis hoc tibi accidisset, quis non turpe duceret ?* On remarquera que le mot *poculum*, également au pluriel, est ici aussi précédé de la préposition *in*.

C'est dans l'emploi de cette préposition que gît la solution du problème. Le mot *pōculum* a strictement le sens de « vase à boire », mais *in pōculō* veut bien dire « le verre en main », car ce n'est que la traduction de l'expression grecque ἐπὶ τῇ κύλικι.

Cette expression remonte à Platon, qui l'emploie dans le *Banquet*, 214 a : οὔτε τι λέγομεν ἐπὶ τῇ κύλικι « nous ne parlons de rien le verre en main ». Elle est restée traditionnelle, notamment appliquée aux discours (λόγοι). Ainsi dans Lucien, *Timon*, parag. 55 : προσέτι καὶ λόγοι πολλοὶ ἐπὶ τῇ κύλικι. On en a tiré un adjectif composé ἐπικυλίκιος ou ἐπικυλίκειος, qui s'applique précisément aux entretiens qui se poursuivent le verre en main. Ainsi chez Plutarque (*De Musica*, parag. 42 ; p. 1146 d) : ταῦτ' εἰπὼν ὁ Σοτήριχος· ἔχεις, ἔφη, τοὺς ἐπικυλικείους περὶ μουσικῆς λόγους, « tu possèdes les discours que j'ai tenus à table sur la musique ». Chez Athénée, 2 a : ἆρ' οὖν ἐθελήσεις καὶ ἡμῖν τῶν ἐπικυλικίων λόγων μεταδοῦναι ; « voudras-tu bien nous faire part des beaux discours que tu as tenus à table? » Et Diogène Laerce, IV, 42, parle de τὰς ἐπικυλικίους ἐξηγήσεις.

Le *Cato Maior* a été traduit en grec par Théodore Gaza. Il est assez curieux de constater que la traduction du passage en question qui est assez lourde et gauche, ne contient pas l'expression ἐπὶ τῇ κύλικι ; *in pōculō* est rendu par εἰς τὸν κώθωνα. Voici d'ailleurs le passage : ἐμὲ γάρ τοι καὶ συμποσιαρχίαι εὐφραίνουσι πρὸς τῶν προγόνων συντεταγμέναι καὶ λόγος ὃς παρὰ συμποσιάρχου τοῦ μεγίστου εἰς τὸν κώθωνα ἔθει προγόνων παράγεται (éd. Karl Hess, 1833,

p. 89). On remarquera que Théodore Gaza souligne le rite protocolaire auquel le vieux Caton fait allusion ; il s'agit bien de cet usage des « compotations », des beuveries en commun, qui suivaient généralement le repas proprement dit. On restait à table pour boire après avoir mangé. Cela est positivement dit par Hérodote, VI, 129 et cela ressort aussi d'un récit que fait Xénophon dans l'*Anabase* III, 3.24. La beuverie se prolongeait parfois assez tard dans la nuit; on y parlait librement, comme dit Hérodote ἐς τὸ μέσον (VI, 129) ou ἐς μέσον (III, 42 et 80; VI, 130; VII, 164). Cf. encore Théognis, v. 493 :

ὑμεῖς δ' αὖ μυθεῖσθε παρὰ κρητῆρι μένοντες
ἐς τὸ μέσον φωνεῦντες.

Cet usage des beuveries (*comissationes*) avait passé de la Grèce à Rome. S'il dégénérait souvent en orgies grossières, il conservait chez les gens qui voulaient, tout en buvant, s'entretenir de sujets sérieux, une tenue digne et de bon ton. Platon et Xénophon en Grèce, Pline le Jeune à Rome nous en sont garants (cf. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome*, p. 304 et ss., notamment p. 311 et 312).

L'expression grecque ἐπὶ τῇ κύλικι appliquée aux λόγοι était certainement connue de Cicéron ; c'est elle qu'il a voulu traduire par (*sermō*) *in pōculō*. Nous avons ici un exemple de plus, non seulement de la connaissance intime qu'avait Cicéron de la langue grecque (la preuve n'en est plus à faire), mais de l'influence constante qu'exerçait cette connaissance sur sa pensée et sur sa langue (cf. J. Humbert, *Mélanges Ernout*, p. 197). Il est visible d'ailleurs qu'en composant le *Cato Maior*, il s'est inspiré de modèles grecs, et notamment de Platon et de Xénophon. La phrase des *Philippiques* s'inspire du même tour grec, mais avec le pluriel *pōculīs* (qui figure d'ailleurs en variante dans le passage du *Cato Maior*), et avec l'addition d'épithètes qui en modifient quelque peu la valeur.

Pour traduire ἐπὶ τῇ κύλικι, Cicéron ne pouvait dire autrement que *in pōculō*. C'est en effet la préposition *in* qui rendait seule le sens du grec ἐπὶ. Que l'on compare en effet les exemples suivants : *in flumine pons erat* « il y avait un pont sur le fleuve » (Caes. *B. G.* II, 5. 6) ; *Europa in tauro* « Europe sur le taureau » (Cic. *Verr.* IV, 60. 135) ; et l'expression *sedere in equo* dans les mêmes Verrines, II, v, 10. 27 : *ut eum nemo nunquam in equo sedentem uiderit* ; cf. *quid legati in equis?* « pourquoi des lieutenants à cheval? » (*in Pis.*, 25. 60). L'expression *inter*

*pōcula* que l'on emploie familièrement en français pour dire « en buvant » se rencontre chez Plaute (*Pseud.* 947), mais avec un sens différent : « entre les rasades » (trad. Ernout). D'autre part, avec la préposition *per*, on lit chez Martial (XI. 104. 3) : *me iucunda iuuant tractae per pocula noctes.*

C'est au sens de « sur » qu'il faut comprendre l'emploi de ἐπὶ dans ἐπὶ τῇ κύλικι et de *in* dans *in pōculō*. Mais on sait qu'en latin *super*, qui signifiait proprement « au-dessus » et conservait d'ailleurs fréquemment une valeur adverbiale, a peu à peu évincé *in* des emplois où il signifiait « sur ». On trouve *super* en ce sens avec l'ablatif et l'accusatif. Le passage d'Horace (*Odes*, I, XVIII, 8) *rixa super mero debellata* doit s'entendre d'un combat qui se livre à table, au milieu d'une beuverie. Le poète rappelle en effet le combat des Lapithes et des Centaures, au cours du festin donné pour les noces de Pirithous et d'Hippodamie. De même dans Quinte Curce (VIII, 4. 30), *super* est employé suivi de l'accusatif dans la phrase *pudebat amicos super uinum et epulas socerum ex deditis esse electum* « ses amis avaient honte qu'au cours d'une beuverie et d'un festin il ait choisi pour beau-père un des captifs » (il s'agit du mariage d'Alexandre avec Roxane fille d'Oxartes).

La préposition *super* se trouve enregistrée dans les dictionnaires au sens de « pendant » à cause de la locution *super cēnam*. Cette locution est fréquente à l'époque impériale. Ainsi chez Pline le Jeune : *de huius nequitia..., omnes super cenam loquebantur* (IV, 22. 6), *dum super cenam uaria miracula hinc inde referuntur* (IX, 33. 1) ; chez Quinte Curce : *haec Hegelochus dixit supra cenam* (VI, 11, 27) ; chez Juvénal : *tale super cenam facinus narraret Ulixes* (XV, 14). Suétone surtout en fait un large usage : *in sermone... super cenam* (*Iul.* 87), *quaestiones super cenam proponere* (*Tib.* 56), *concertantis apud se super cenam de nobilitate generum* (*Cal.* 22), *rogatus ut cantaret super cenam* (*Nero*, 22), *et super cenam... multa ioco transigebat* (*Vesp.* 22), *recordatus quondam super cenam* (*Tit.* 8), *super cenam quondam fungis abstinentem palam inriserat* (*Dom.* 14). On remarquera que dans tous ces exemples il est question de conversations, de propos, de chants, de plaisanteries qui se tiennent à table, mot à mot : sur la table couverte de mets. Dans trois passages seulement, il n'est pas question de paroles : *non amplius ter bibere eum solitum super cenam* (*Aug.* 77), *ut non temere super cenam praeter matianum malum et modicam in ampulla portiunculam sumeret* (*Dom.* 21), *aureis donauit anulis super cenam* (*Vit.* 12). Mais ce n'est qu'une extension toute

naturelle de l'emploi de *super cēnam* au sens de « sur la table », car ce sens est assuré par un jeu de mot dans un passage de Sénèque (*Nat. Qu.*, III, 17. 3) : *quam incredibile illis uideretur si audirent natare in garo piscem nec cenae causa occidi sed super cenam !*

L'emploi de la préposition *super* « au-dessus de » peut se justifier ici par la position des convives d'après les habitudes romaines. Mais il est tellement naturel qu'on l'observe ailleurs et jusque chez des peuples auxquels ces habitudes étaient étrangères. C'est par l'équivalent de la préposition *super* qu'en Grande-Bretagne aussi bien les Anglo-Saxons que les Bretons ont rendu dans leur langue l'idée de propos tenus en buvant « au-dessus » des coupes remplies. Ainsi dans le poème de *Beowulf*, v. 480 et ss.,

*Ful oft gebeótedon beóre druncne*
*oter ealo wæge oret-mecgas*
*þät hie in beór-sele bîdan woldon...*

« Très souvent les jeunes guerriers, ivres de bière, se vantaient, au-dessus des coupes à boire, qu'ils attendraient dans la salle de bière... ».

L'anglais a conservé, jusqu'à nos jours, cet usage de la préposition *over* (cf. G. Krüger, *Syntax der englischen Sprache*, 2e éd., parag. 3707 b et 3826 c). On dit *we sat over a cup of tea.* Deux exemples empruntés à la littérature suffiront à marquer la continuité de la tradition. L'un de Shakespeare (*Romeo and Juliet*, 3. 5, 175) : *Utter your gravity over a gossip's bowl* ; l'autre de Goldsmith (*The Vicar of Wakefield*, chap. 21) : *He agreed to be my companion over a bowl of punch.*

Dans la poésie galloise du moyen âge, la préposition *uwch* ou *uch* « au-dessus-de » est d'emploi fréquent ; elle a fourni la locution *uwch gwin a medd* « sur le vin et l'hydromel » qui veut dire « en buvant, à table, le verre en main » (*Myfyrian Archaeology*, 2e éd., 223 a 35). Cf. *uch prain* « sur le banquet, en banquetant » *ibid.* 150 a 28, *uch gwled uch gwin* « sur le festin, sur le vin » *ibid.* 146 b 22, *uch gwirawt* « sur la boisson » B. Tal. 33. 3, p. 153. 31 Sk., *uch medlestri* « sur des coupes d'hydromel » *ibid.* 34, 6, p. 155. 4 Sk. Même emploi en parlant du festin des chiens (*uch knawd* « au-dessus de la viande » et *uch knovein* « au-dessus des os », *ibid.* 166 b 28 et 187 b 51 ; cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 309) ou des chevaux (*uch bras geirch hafluc* « au-dessus d'un tas d'avoine grasse » *ibid.* 200 a 52). L'exemple suivant, qui figure à la fois dans le Book of Taliesin (p. 3. 2,

Skene II, 108) et dans le Red Book of Hergest (col. 1054. 42, Skene II, 303-304), donne une juste idée de l'emploi :

*posbeird bronrein a dyvi*
*a deuhont uwch medlestri*
*a ganhont gam vardoni*
*a chyfarws nys deubi*

« il viendra des bardes de bas étage, arrogants ; ils se placeront au-dessus des coupes d'hydromel ; ils chanteront de mauvaise poésie ; et de récompense ils n'en auront pas » (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 157-158).

Le français n'a pas d'expression comme « sur le verre » ou « sur le vin » qui traduiraient mot à mot les expressions précédentes ; il dit seulement « le verre en main » ou « en buvant ». Mais le peuple dit « sur le zinc », ce qui est une expression analogue, montrant que l'emploi de la préposition signifiant « sur » est, dans cette acception, un fait commun à beaucoup de langues. La phrase de Cicéron *sermō... in pōculō* a l'intérêt de faire connaître un emploi particulier de *in* en traduction du grec ἐπὶ, emploi qui semble avoir été dans la suite uniquement réservé à *super*.

J. Vendryes.

# Y A-T-IL UN ORACLE A TELMESSOS DE CARIE ?

Sans avoir livré une masse de documents comparable à son homonyme de Lycie [1], Telmessos [2] de Carie est pour nous plus qu'un nom. Son site a été identifié par Paton et Myres en 1893, grâce à la découverte d'une inscription émanant du κοινὸν Τελμισσέων. La pierre, encastrée dans le mur d'une maison du petit village de Pelen (presqu'île de Myndos), provenait des ruines d'une grande église située à mi-chemin entre les villages de Pelen et de Ghiöl, c'est-à-dire à quelques kilomètres au N.-O. d'Halicarnasse [3]. L'église est elle-même construite sur les restes d'un temple que l'on est en droit de considérer comme le centre cultuel de la divinité mentionnée dans le décret [4]. En publiant le décret découvert par Paton et Myres, E. L. Hicks n'a pas manqué de grouper les textes littéraires qui vantent l'habileté divinatoire des Telmisséens [5]. Ces deux études et l'article de W. Ruge dans la *Real-Encyclopädie* [6] résument l'état de nos connaissances sur Telmesse de Carie.

L'accord est unanime [7] pour y situer un oracle d'Apollon, dont un autre document épigraphique a paru confirmer l'existence. C'est une inscription d'Halicarnasse qui se trouve au British Museum et qui a été publiée en 1893 par G. Hirschfeld [8]; elle mentionne à deux reprises Ἀπόλλων Τελεμεσσοῦ μεδέων et, affirme-t-on, un χρησμός rendu par le dieu. Le but de la présente note

1. Sur Telmessos de Lycie contentons-nous de renvoyer à E. Kalinka, *TAM* II 1 (1920), pp. 1 sqq., et à l'article de Ruge dans la *Real-Encyclopädie*.
2. Ou Telmissos, ou Telemessos.
3. Soixante stades, selon les Anciens.
4. Τὸν ἀρχηγέτην τοῦ γένους Ἀπόλλωνα Τελμισσῆ.
5. *JHS* 14, 1894 : W. R. Paton et J. L. Myres, *Three Karian sites : Telmissos, Karyanda, Taramptos*, pp. 373-377; E. L. Hicks, *Inscription on a limestone block*, pp. 377-380.
6. II[e] série, tome V (daté de 1934).
7. Il est bien inutile d'énumérer des références : celles que l'on sera conduit à donner dans le court exposé qui suit suffiront. Tous ceux qui ont parlé de Telmesse ont admis expressément ou implicitement l'existence de l'oracle, dont le maître — Apollon — nous aurait été révélé par l'inscription d'Halicarnasse dont il va être question.
8. *IBM* IV 1, 896.

est de montrer qu'il n'y a pas d'oracle, apollinien ou autre, à Telmesse de Carie [1].

Réservons provisoirement l'inscription d'Halicarnasse, et adressons-nous d'abord à la tradition littéraire, qui présente, si l'on en croit les érudits les plus autorisés, un véritable faisceau d'attestations. G. Radet, par exemple, dès 1892, était amené, à propos de « la révolution lydienne de 687 » [2], à mentionner en ces termes le rôle de Telmesse : « Jusqu'[à Gygès], dans tous les grands événements de la vie publique, dès qu'il s'agissait de pourvoir à la défense nationale ou de pacifier l'État, ou de remédier à une famine, ou d'obtenir la purification d'un meurtre, on faisait appel à un oracle fameux dans tout l'Orient : celui de Telmesse en Carie. Cet oracle est interrogé : 1° antérieurement à Gygès, par Mélès, au sujet des fortifications de Sardes (Hérodote I 84, 3) ; 2° postérieurement à Gygès, par Crésus, au sujet d'une invasion de serpents (Id. I 78, 1). » Nous considérons que la Telmesse dont il s'agit dans ces deux passages d'Hérodote doit être en effet celle de Carie ; Pline l'Ancien et Cicéron ne permettent guère, on le verra, d'en douter. Mais il n'y a pas trace, dans Hérodote, de sanctuaire oraculaire, d'oracle consulté ni d'oracle rendu. Citons le chapitre 78 (trad. Legrand) : « Tandis qu'il faisait ces calculs, toute la banlieue se remplit de serpents ; et, quand les serpents eurent paru, les chevaux, négligeant de paître dans leurs pâturages, accoururent et les dévorèrent. A ce spectacle, Crésus pensa que c'était là un présage, comme c'en était un en effet. Il envoya aussitôt des députés chez les Telmessiens, les fameux exégètes [3]. Ces députés arrivèrent à Tel-

1. On admet quelquefois l'existence d'un autre oracle à Telmesse de Lycie. Pourtant les documents épigraphiques relatifs à cette cité ne le mentionnent pas, et les auteurs anciens n'y font aucune allusion d'aucune espèce, autant que j'ai pu m'en rendre compte en consultant les ouvrages de références ; dans un texte insignifiant du parœmiographe Apostolius (16, 24) il y a eu confusion entre les deux Telmesse, la plus importante absorbant le prestige religieux de l'autre ; usurpation banale, sous une plume sans autorité ; faute évidente. Gruppe, qui cite ce texte (*Griech. Mythol.*, p. 931, n. 4) n'en a malheureusement pas rejeté le témoignage ; l'auteur (gr. Kruse) de l'article Τελμισσεύς dans la *Real-Encycl.* donne la référence à Gruppe. D'où, j'imagine, les scrupules de Ph.-E. Legrand (Hérodote, *Histoires*, I (1932), p. 77, n. 2) et de Meritt, Wade-Gery, McGregor (*The Athenian Tribute Lists*, I (1939), p. 554) : ils hésitent si l'on doit rapporter à Telmesse de Carie ou de Lycie deux passages d'Hérodote I, 78 et 84, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Le doute ne me paraît pas justifié : c'est la « très religieuse » ville de Carie que le texte d'Hérodote doit concerner. Dans ce qui suit on traitera tous les textes ordinairement attribués à Telmesse de Carie comme tels ; qui prouve le plus prouve le moins.

2. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, p. 138.

3. Le texte grec n'est pas assuré, mais il ne s'agit que d'une nuance.

messos, apprirent des Telmessiens ce que voulait dire le présage... Les Telmessiens [étaient] d'avis que Crésus devait s'attendre à voir son pays attaqué par une armée parlant une autre langue, et que, une fois arrivée, cette armée subjuguerait la population indigène ; le serpent, disaient-ils, était le fils du sol ; le cheval, au contraire, l'ennemi venu du dehors. Telle fut la réponse que les Telmessiens firent à Crésus. » Au chapitre 84, Sardes est prise à la suite d'une escalade hardie, exécutée au « seul point où Mélès, l'antique roi de Sardes, n'avait pas fait porter le lion qui lui était né de sa concubine, quand les Telmessiens avaient prononcé que, si on portait ce lion tout autour des murailles, Sardes serait imprenable ; Mélès l'avait fait porter autour du reste des murs, sur les faces de l'acropole qui prêtaient à une attaque ; il avait négligé ce côté, qu'il jugeait inexpugnable en raison de son escarpement ». Ainsi, dans les deux cas, ce sont les Telmessiens eux-mêmes qui répondent aux princes de Lydie, les Telmessiens eux-mêmes, et non le dieu ; c'est à eux que l'on soumet le présage.

D'autres sources en effet nous apprennent que la faculté divinatoire était de règle chez les Telmessiens. Un jour que Gordios, humble paysan de Phrygie, labourait, il voit avec stupéfaction un aigle se poser sur le joug de ses bœufs et y demeurer jusqu'au dételage ; alors, nous dit Arrien (*Anab.* II 3), τὸν δὲ ἐκπλαγέντα τῇ ὄψει ἰέναι κοινώσοντα ὑπὲρ τοῦ θείου παρὰ τοὺς Τελμισσέας τοὺς μάντεις· εἶναι γὰρ τοὺς Τελμισσέας σοφοὺς τὰ θεῖα ἐξηγεῖσθαι καί σφισιν ἀπὸ γένους δεδόσθαι αὐτοῖς καὶ γυναιξὶ καὶ παισὶ τὴν μαντείαν. Ces enfants, ces femmes, ces hommes, ce sont bien les Telmessiens de Carie : « Telmessum, religiosissimam urbem », dit Pline (*N. H.* XXX 1) ; et Cicéron : « Telmessus in Caria est qua in urbe excellit haruspicum disciplina » (*de divinatione* I 41), « tum Caria tota, praecipueque Telmesses... in ostentis animaduertendis diligentes fuerunt » (*ibid.* 42).

Nous ne citerons pas plus avant les témoignages auxquels renvoient les érudits qui ont parlé de Telmessos [1]. Il nous suffira de constater qu'on n'y trouve pas la moindre allusion à un χρηστήριον divin. D'ailleurs Hérodote, Cicéron, Pline, Arrien ne sont-ils pas suffisamment clairs ? C'est tout un *génos* (il se confond peut-être avec la bourgade elle-même) qui est doué de la faculté divinatoire et exégétique ; il la tient d'Apollon (τὸν ἀρχηγέτην τοῦ

1. Cf. Radet, Hicks, Gruppe, Ruge, *l. l.* On peut consulter aussi Bouché-Leclercq. *Hist. de la divination, passim*, et les articles *Telmiseus* et *Telmisseus* de Roscher.

γένους), par le jeu de l'hérédité, sans avoir besoin de recourir à la procédure oraculaire.

Est-il utile de rappeler que les μάντεις et les ἐξηγηταί, auxquels la divinité a dispensé une puissance merveilleuse, se rencontrent dans la plupart des cités grecques [1] ? Ils étaient sollicités le plus souvent par la superstition mesquine des particuliers ; le δεισιδαίμων, « un de ses sacs à farine a-t-il été rongé par une souris, il s'adresse à l'exégète pour savoir que faire » ; et « lorsqu'il a fait un rêve, il se rend chez les interprètes des songes, chez les devins, chez les augures, pour apprendre d'eux quel dieu ou quelle déesse il doit invoquer » (Théophraste, *Caractères* XVI 6 et 11, trad. Navarre). Parfois leur clairvoyance touche à de grands intérêts : ainsi Peithagoras d'Amphipolis annonce la mort d'Héphestion et celle d'Alexandre. Le fait est trop connu, trop bien établi pour qu'il y ait lieu de multiplier les exemples [2]. Donc, de Gygès à Cicéron et sans doute jusqu'à la fin du paganisme, la renommée des devins appartenant au *génos* de Telmesse a brillé d'un vif éclat. On comprendrait mal que leurs mérites aient offusqué ceux de la divinité, et que l'on s'adresse à eux plutôt qu'à elle. Les textes que nous avons cités paraissent incompatibles avec l'existence d'un oracle à Telmessos.

Venons-en à l'inscription du British Museum [3]. Elle se compose de trois parties : un oracle d'Apollon (ll. 1-11), le testament de Posidonios (ll. 12-22), un décret de Posidonios et de ses héritiers (ll. 22-52). Il est nécessaire de reproduire la première partie :

---

1. « Every Greek community would probably possess local soothsayers », écrit Farnell, *Cults* IV, p. 223, note b.

2. Inutile par conséquent de rappeler le rôle des chresmologues de toute espèce dans les périodes de crise : c'est sur Athènes naturellement, et pendant la guerre du Péloponnèse, que nous sommes le mieux renseignés (cf. Aristophane *passim* ; Thuc. II, 8 ; etc. ; nombreuses références groupées dans Glotz, *Hist. gr.* II, p. 427). La vertu divinatoire est un don des dieux et fait partie intégrante de l'individu ; cf. Hérodote IX, 94 : les dieux accordent à Evénios le don de divination ; μετὰ ταῦτα αὐτίκα ἔμφυτον μαντικὴν εἶχε. Néanmoins le respect des Grecs à l'égard des devins est moindre qu'à l'égard des dieux. Le coryphée dans *Œdipe-roi* célèbre d'abord Tirésias (v. 298-9), ... τὸν θεῖον ... μάντιν, ᾧ τάληθὲς ἐμπέφυκεν ἀνθρώπων μόνῳ, mais il opposera plus tard la « clairvoyance » de Zeus et la « sagesse » du devin qui n'est que sagesse (v. 496 sqq.). Cf. Euripide, *Electre*, v. 400 : βροτῶν δὲ μαντικὴν χαίρειν ἐῶ. Il faut l'aveuglement d'un Œdipe pour insulter de même à la mantique des dieux (v. 964 sqq.) : le châtiment est prompt.

3. La pierre ayant été nettoyée, Paton et Myres purent donner en 1896 (*JHS* 16, pp. 234-236) une édition meilleure que celle d'Hirschfeld (toutefois l. 12 une faute d'impression leur a fait écrire Ἰατροκλέως pour Ἰατροκλέους, et ils ont le tort de souscrire les *iôtas*). L'inscription est reproduite dans les *Inscr. jur. grecques* II, p. 128 et *SIG*³ 1044. Date : fin du IVe siècle ou début du IIIe, d'après la forme des lettres.

'Απο[στ]είλαντος Πο[σ]ειδ[ωνίου χρ]ησα[μέν]ου
τῶι 'Απόλλωνι, τί ἂν αὐτῶι τε καὶ τοῖς ἐξ αὐτοῦ
γινομένοις καὶ οὖσιν ἔκ τε τῶν ἀρσένων καὶ τῶν θ-
ηλειῶν εἴη λώιον καὶ ἄμεινον ποιοῦσιν καὶ πράσ-
σουσιν, ἔχρησεν ὁ θεὸς ἔσεσθαι λώιον καὶ ἄμει-
νον αὐτοῖς ἱλασκομένοις καὶ τιμῶσιν καθάπερ
καὶ οἱ πρόγονοι Δία Πατρώιον καὶ 'Απόλλωνα Τελε-
μεσσοῦ μεδέοντα καὶ Μοίρας καὶ θεῶν Μητέρα.
τιμᾶν δὲ καὶ ἱλάσκεσθαι καὶ 'Αγαθὸν Δαίμονα Ποσει-
δωνίου καὶ Γοργίδος· τοῖς δὲ ταῦτα διαφυλάσσουσιν
καὶ ποιοῦσιν ἄμεινον ἔσεσθαι.

G. Hirschfeld (*l. l.* p. 71) remarque que ce texte nous fait connaître pour la première fois le nom du dieu à qui appartient l'oracle de Telmesse : Apollon [1]. Sur l'existence du sanctuaire oraculaire il n'a pas le moindre doute [2]. Pourtant, à lire sans préjugé le texte du χρησμός sollicité par Posidonios, on n'y trouve aucune raison de conclure qu'il a été rendu par l'Apollon de Telmesse. « Apollon » a été consulté (l. 1-2) ; il a répondu (l. 5 : ὁ θεὸς ἔχρησεν). De quel Apollon, de quel dieu s'agit-il ?

Le problème se pose fréquemment aux épigraphistes, et il doit être résolu chaque fois en tenant compte des éléments particuliers à chaque texte : date, lieu de trouvaille, contenu et forme de l'inscription. A Cyrène l'Apollon de la loi sacrée du IVe siècle ([ὁ] 'Απόλλων ἔχρη[σε]) ne peut être que le dieu de Delphes. Des oracles moins importants peuvent émaner de sanctuaires à rayonnement plus faible. De quel sanctuaire émane le χρησμός rendu à Posidonios ? La question a semblé superflue parce qu'on considérait comme établie l'existence d'un oracle à Telmesse, et parce que l'Apollon de Telmesse est mentionné dans le texte. Le premier argument ne repose sur rien, on l'a vu ; et le second n'a pas plus de valeur. Le dieu conseille à Posidonios d'honorer particulièrement un certain nombre de divinités, et il est tout natu-

1. « It was not hitherto known that Apollo presided over the oracle of Telmessos ». Le décret trouvé à Pelen vers le même temps a confirmé la primauté d'Apollon à Telmesse : τὸν ἀρχηγέτην τοῦ γένους 'Απόλλωνα Τελμισσῆ.

2. « The oracle is delivered by the Telmessian Apollo » (p. 79). « Apparently Poseidonios made his application to Apollon of Telmessos, see line 7 » (p. 71). Je suis d'accord avec ce qui suit : « Most probably this is the Karian town (Pline N. H. V, § 105) praised for its augurs by Cicero... and Clem. Alexandrin. (Strom. I, 334). Cramer in his description of Asia Minor (II, p. 244) argued in favour of the Lykian Telmessos, as having been the town famous for the skill of its augurs, but the authorities quoted by him (Herodotos..., Arrian...) say nothing in favour of this hypothesis » ; mais il ajoute : « which seems definitely superseded by our inscription » : c'est ce que je ne saurais admettre.

rel que dans ce choix figure l'Apollon de Telmesse, voisin d'Halicarnasse. L'interprétation plus ou moins consciente, selon laquelle le dieu réclamerait ainsi pour lui-même les honneurs qu'il recommande de rendre, méconnaît le rôle joué par les sanctuaires oraculaires. Sans doute ils accueillent, ils attirent, au besoin ils sollicitent les offrandes de toutes sortes ; mais la politique la plus maladroite eût été de borner à cela leur activité. Le dieu de Delphes s'attache à développer chez les Grecs de toutes régions la piété envers les dieux [1], et veille à ce que les rites soient observés ; il ne cherche pas à accaparer la générosité des fidèles : ceux-ci avaient à acquitter un droit préliminaire, puis à accomplir un sacrifice, avant de consulter l'oracle ; c'était pour le trésor et le clergé du dieu l'occasion de bénéfices substantiels, auxquels pouvaient s'ajouter toutes sortes d'offrandes propitiatoires et, par la suite, bien des témoignages de gratitude. Je parle du sanctuaire de Delphes, parce que c'est le moins mal connu ; il n'en allait pas autrement ailleurs. Il n'y a donc aucune raison [2] d'attribuer le χρησμός du British Museum à l'Apollon de Telmesse plutôt qu'à celui de Delphes par exemple ; au contraire.

D'ailleurs une indication contenue dans la première ligne nous autorise à écarter le prétendu oracle de Telmesse. Posidonios n'est pas allé en personne consulter le dieu. A moins de supposer qu'il fût impotent, comment n'a-t-il pas fait lui-même le voyage de Telmesse, soit une dizaine de kilomètres ? S'il s'en est remis à un tiers, c'est que l'oracle était éloigné. Dès lors le champ est ouvert à l'hypothèse : les oracles d'Apollon sont nombreux dans le monde grec ; et il n'est pas possible de faire valoir en faveur de celui de Delphes un autre argument que sa célébrité même.

Le texte de cette première ligne ne semble pas établi avec certitude. On est tenté d'insérer un καί entre les deux participes et d'écrire : ἀπο[στ]είλαντος Πο[σ]ειδ[ωνίου καὶ χρ]ησα[μέν]ου. Mais un

1. Apollon Pythien indique à quels dieux l'on doit sacrifier : à Athènes, *IG*² I 80 ; à Cyzique, *BCH* 1935, p. 93, etc... Egal « désintéressement » chez Apollon Clarien (cf. *BCH* 1922, p. 195).

2. La rédaction même du texte semble distinguer entre Apollon, l. 2, l'Apollon par excellence, et l'Apollon à *épiclèsis* étroite et précise, de la ligne 7-8, Ἀπόλλων Τελεμεσσοῦ μεδέων, épithète de culte évidemment, non pas épithète poétique, quoiqu'on voie, à Telmessos, le même dieu qualifié par simplification de Τελμισσεύς. A. Rumpf a indiqué récemment (*Jahrbuch* 1936, pp. 65-71) qu'à Athènes, Ἀθηνᾶ Ἀθηνῶν μεδέουσα ne devait pas être confondue avec la Poliade ; sa démonstration paraît convaincante ; l'existence, dans un oracle en prose, de l'expression Ἀπόλλων Τελεμεσσοῦ μεδέων (expression reprise dans le décret qui suit) apporte un argument secondaire en faveur de sa thèse.

estampage[1] me permet d'affirmer qu'il n'y a pas place dans la lacune pour ces 3 lettres supplémentaires. Au vrai il n'y a pas place davantage pour les lettres -μενο- de [χρ]ησα[μέν]ου ; le groupe ΗΣΑ est bien conservé, puis vient une lacune de trois lettres (et non de quatre) avant le bas d'une haste verticale qui peut appartenir à un *iôta* aussi bien qu'à un *hypsilon* ; je n'ai rien pu distinguer de l'avant-dernière lettre[2]. Bref on a : ΗΣΑ[...]ι ; on peut songer à : ἀπο[στ]είλαντος Πο[σ]ειδ[ωνίου χρ]ησά[σθα]ι.

Ce détail n'affecte en rien les données fondamentales de l'inscription. Bien loin de fournir un témoignage sur l'oracle de Telmesse, elle montre que Posidonios, homme pieux, a « envoyé » consulter au loin. Car il n'y avait pas d'oracle à Telmesse, mais seulement un *génos* de devins.

Georges Daux.

---

1. Que je dois à l'obligeance de C. M. Robertson, conservateur adjoint des antiquités grecques et romaines au British Museum.

2. A ma demande C. M. Robertson a bien voulu examiner la pierre et m'a communiqué que, dans son état actuel, elle ne donne ancune indication pour l'avant-dernière lettre et ne permet pas de décider entre Ι et Υ pour la dernière. — Hirschfeld indique comme lecture un tiers de l'*omicron* et, de l'*hypsilon*, la partie basse et la branche gauche ; il transcrit : [χρ]ησα[μέν]ου (il donne dans sa copie en majuscules une trace d'Ε, mais insignifiante). Paton et Myres n'ont pas dû lire ΟΥ, car il est peu vraisemblable que la pierre ait eu à souffrir depuis 1896 ; ils ont simplement accepté la transcription d'Hirschfeld qui leur paraissait donner un sens satisfaisant. Or Hirschfeld avait travaillé sur une pierre mal nettoyée ; les lettres litigieuses sont au bord d'une cassure ; son édition ne saurait faire autorité. L'impossibilité de caser plus de trois lettres entre ΗΣΑ et la voyelle finale est manifeste : à gauche de celle-ci, l'épiderme est intact sur une distance égale aux plus larges intervalles ; donc les lettres n'étaient pas ici anormalement serrées, et, à moins de supposer qu'une lettre d'abord oubliée avait été ajoutée au-dessus de la ligne, comme c'est le cas pour l'*omicron* de Ἀγαθόν à la l. 9, il faut tabler sur 3 lettres entre [χρη]σα- et le dernier signe.

# AVENTVM

Les glossaires du Vatican Lat. 2748 et de Paris, BN Lat. 7692 et Conches 1 présentent entre *amussis* et *anus* une série qui vient troubler l'ordre alphabétique, et qui sans doute provient d'une addition secondaire.

| | Vat. | | Par. 7692 |
|---|---|---|---|
| amaussis | plun a machon | amussis | plon a masson |
| auca | oee. *gans* | amissim | nien doutablement |
| auentum | avel | Auca | oue |
| auculus | oison | ancer. *idem* | |
| anchora | ancre | auculus | ouyson |
| anas | anede | ancora | ancre de nef |
| anatiuus | anetel | anas | ane, boure |
| | | anatinus | anetel |

L'intrusion entre *amu-* et *ana-* d'un groupe commençant par *au-* n'a rien d'étonnant, c'est un des exemples nombreux de la confusion de *u* et de *n*, dont la forme *anatiuus* à côté de *anatinus* offre un spécimen dans la liste même que nous avons transcrite. Une seule forme est à retenir dans cette liste, c'est *auentum* que le Vaticanus est seul à présenter. La traduction par *avel* « volonté, désir, envie » nous atteste que nous avons affaire à un dérivé de *aueo*. Jusqu'à présent, nous ne connaissions, en dehors du verbe, que *auenter*, dont le Thesaurus donne deux exemples d'Ammien, et un de Sidoine Apollinaire, et *auentia*, que Nonius Marcellus, p. 119, 29 cite sous la forme corrompue *habentia* qu'il attribue à Claudius Quadrigarius : Habentia, *ut industria, sapientia, concordia. Claudius lib. VII* (61) : « *animos eorum habentia inflarat* » — *ab eo quod est habere*. Cet enseignement fautif est passé dans les Gloses, CGL V 642, 25 : *habentia ab habendo*.

*Auentum* vient confirmer la légitimité de la lecture *auentia* ; la forme est à *auens* ce que *fluentum* est à *fluens*. En dehors de ces deux termes, je ne connais pas d'autres dérivés semblables de participes présents.

A. Ernout.

# NOTE A PÉTRONE, *SATIRICON*, XXVI

Au dossier du problème, toujours débattu et non encore résolu que pose la phrase célèbre de Tacite au sujet de l'auteur du *Satiricon* [1], l'épigraphie apporte un fait curieux qui, s'il n'est pas un argument, à proprement parler, mérite cependant, croyons-nous, d'y figurer, comme un indice.

On sait que l'une des plaisanteries familières à Trimalcion consiste à interpeller son écuyer tranchant par son nom : *Carpus*, dont le vocatif est aussi l'impératif de *carpo*, qui signifie « découper ». Le nom même de cet esclave mérite de retenir l'attention. Les inscriptions nous le montrent porté par un certain nombre d'esclaves et d'affranchis à toutes les époques de l'Empire, tantôt sous sa forme grecque, le plus souvent sous sa forme latinisée. L'une et l'autre, d'ailleurs, se prêtent au calembour de Trimalcion. A Rome, à peu près toutes les grandes familles eurent, à un moment quelconque, un esclave ou un affranchi de ce nom [2] ; mais rarement plus d'un. Et les inscriptions qui nous les font connaître se répartissent sur plusieurs siècles [3]. Il semble donc que ce nom, sans être vraiment rare, n'était pas l'un des plus communs parmi les esclaves.

Or, une inscription nous fait connaître l'un des personnages qui le portaient :

Carpus, Aug(usti) lib(ertus), / Pallantianus / adiutor Claudi Athenodori prae(fecti) / annonae, fecit sibi / et Claudiae Cale / coiugi piissimae et / Ti. Claudio Romano / uernae et libertis / libertabusque posterisque / eorum [4].

Le même affranchi se trouve sur un autre dédicace [5], et peut-être un membre de sa famille (son petit-fils ?) sur une épitaphe de la Via Appia [6].

---

1. La bibliographie est considérable. V. en dernier lieu (ou presque) le compte rendu de A. M. Guillemin, *R. E. L.*, 1938, p. 183.
2. Antonius C. (*C. I. L.*, VI, 12040) ; Apuleius (27546) ; Aurelius (13041) ; Calpurnius (158, 4) ; Pompeius (1824), etc.
3. *C. I. L.*, VI, 199 : fin du 1er s. ap. J.-C. ; VI, 7288 : début de l'Empire, Dans les Provinces : III, 6076 : fin du IIe s. ; XIV, 44 : peut-être, IIIe s., etc.
4. *C. I. L.*, VI. 8470.
5. *Ibid.*, 143.
6. *Ibid.*, VI, 17179 ; cf. 8684.

L'examen de ses noms et de ceux de ses proches nous apprend qu'il fut esclave de Pallas et qu'il passa, encore esclave, dans la *familia Caesaris*. On sait que les biens de Pallas firent retour à son patron lorsqu'il mourut, en 63 [1]. C'est après cette date que *Carpus* fut affranchi et qu'il jouit d'une faveur assez grande pour lui valoir une situation relativement élevée dans l'administration impériale.

Nous avons donc la preuve que, entre 63 et 69, Néron eut un esclave favori du nom de Carpus. Le Pétrone de Tacite, mort en 66, l'a donc à peu près forcément connu. Ce personnage ne serait-il pas l'original du *Carpus* de Trimalcion, celui qui aurait fourni à Néron une plaisanterie particulièrement fréquente — peut-être à l'origine de sa faveur ?

Remarquons, de plus, que ce *Carpus* ne met pas tous ses noms sur son épitaphe, mais seulement son nom d'esclave, tandis qu'il revendique pour son fils les *tria nomina*, et pour sa femme le gentilice. Il ne manque même pas de faire figurer le nom de la tribu. A la vérité cela ne serait pas sans exemple, mais il est permis de supposer que ce nom d'esclave était à lui seul un véritable titre de gloire. Ce qui s'explique fort bien s'il avait eu l'honneur de donner au prince l'occasion d'un calembour.

Sans doute n'est-ce pas là une *preuve* en faveur de l'identité entre Néron et Trimalcion. Cet indice ne pourrait-il devenir probant si les hasards de l'épigraphie en fournissaient d'autres semblables ?

P. GRIMAL.

---

1. Tac., *An.* XIV, 65.

# LE PARISINVS GR. 2522

La tradition du texte des Tacticiens grecs entre dans une nouvelle phase à partir du début du XVI^e^ siècle. C'est à cette date que l'on se met à copier et à étudier les manuscrits anciens récemment transportés d'Orient en Occident. Le plus précieux de ces exemplaires, pour ce qui est de la discipline des stratégistes, le *Laurentianus* LV-4, était arrivé en Italie vers l'année 1494. C'est précisément ce manuscrit qui fut l'objet de la plus ancienne copie que nous connaissions d'un corpus de technologie militaire. Cette copie, au moins partielle, du *Laurentianus* LV-4 est le *Parisinus gr.* 2522, que je me propose d'étudier dans cette courte notice[1].

Le manuscrit est de format assez petit (215 mm. × 131 mm.). Il a gardé sa reliure ancienne qui est en parchemin souple ; les tranches sont dorées et ciselées[2]. Le papier, d'origine italienne, est d'assez belle qualité. Le volume présente en tout 280 feuillets : il y a 25 lignes écrites par page pleine. Les titres sont précédés d'un petit bandeau orné. L'écriture, d'une encre brunâtre pour le texte, rouge pour les titres des traités et des chapitres, est droite et régulière et ne manque pas d'élégance. On notera le prolongement des appendices de certaines lettres dans la marge inférieure des pages. Je n'ai pu malheureusement identifier le copiste du manuscrit.

Voici le contenu du *Parisinus* 2522 :

---

1. *Catalogus codicum mss Bibliothecae regiae*, t. II, p. 316. — H. Omont, *Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibliothèque nationale*, t. II, p. 277. — Le manuscrit a été décrit sommairement par H. Köchly et W. Rüstow, *Griechische Kriegsschriftsteller*, vol. 2, 1^re^ section, p. 3-5. — R. Schöne, *Aenae Tactici de obsidione toleranda commentarius*, p. VI. — A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 57 à 61. — *Les manuscrits d'Arrien*, dans *Mélanges Bidez*, t. I, p. 161 et 162. — *Les manuscrits d'Asclépiodote le Philosophe*, dans *Revue de Philologie*, t. 60, 1934, p. 347-350. — *Les manuscrits d'Énée le Tacticien*, dans *Revue des Études grecques*, t. XLVIII (1935), p. 10-12.

2. Dans la reliure se trouve inséré un parchemin, qu'on peut lire par transparence dans les parties qui correspondent aux deux plats. C'est un morceau d'un manuscrit latin en gothique régulière écrit sur deux colonnes, au recto et au verso. Il s'agit d'un texte théologique.

| | | |
|---|---|---|
| fol. 1[r] Enée | *Commentarius poliorceticus* | C |
| 49[v] Anonyme | *Praecepta ex Vrbicio* | B |
| 52[r] Asclépiodote | *Techne tactica* | |
| 78[r] Anonyme | *Rhetorica militaris* | E |
| 111[v] Arrien | *Acies contra Alanos* | D |
| 115[r] Onésandros | *Strategicus* | |
| 154[r] Anonyme | *Hypotheseis* (ex Polyaeno) | A |
| 218[v] Inconnu | *De re strategica*[1]. | |

Si l'on remet dans l'ordre alphabétique les différentes parties du volume que j'ai appelées A B C D E, on retrouve le contenu exact de la partie centrale du *Laurentianus* LV-4 (fol. 76[v] à 230[v]), à l'exception de la *Tactica theoria* d'Élien et de l'*Ars tactica* d'Arrien. L'absence du traité d'Élien est étonnante, à moins qu'on ne veuille admettre la perte des cahiers correspondants. Celle de l'*Ars tactica* d'Arrien s'explique mieux, du fait que le texte était acéphale dans l'original. Quoi qu'il en soit, trois de ces petits groupes de cahiers portent deux œuvres : dans chacun de ces trois cas, le copiste n'a pas été à la page pour écrire la deuxième œuvre, mais a continué d'écrire la suite sur

1. L'*Inventaire sommaire* de la Bibliothèque nationale, imitant en cela le grand catalogue paru en 1740, décrit de façon fort imparfaite la fin du volume. Voici ce qu'on lit dans l'inventaire, à la suite du *Strategicus* d'Onésandros : *Polyaeni excerpta ex strategematibus* (154[r]) ; — *Anonymi opusculum de urbibus condendis et adversus hostem muniendis, initio mutilum* (218[v]) ; — *Anonymi tactita* Ταχτικὴ ἐστιν ἐπιστήμη (237[r]) ; — *Anonymi opusculum de belli administrandi ratione* Εἴπερ ἄλλοτι (*sic*) μέγιστον (262[r]) ; — *Julii Africani cestorum fragmenta* (278[v]). Tout cela est erroné.

Pour ce qui est de Polyen, nous avons affaire, non pas à des extraits des *Stratagèmes*, mais à la paraphrase byzantine que j'ai appelée *Hypotheseis*. Tout ce qui suit les *Hypotheseis* constitue non pas quatre traités distincts, mais un seul traité, mutilé au début, appelé par moi *De re strategica* et que Köchly et Rüstow ont édité dans leur collection sous le titre *Des Byzantiner Anonymus Kriegswissenschaft*. Dans cette compilation, le second morceau cité par le catalogue correspond au début du chapitre XIV, le troisième au début du chapitre XXI, le quatrième est mis à tort hors cadre par les éditeurs sous le titre περὶ τοξείας. Ce dernier point est particulièrement délicat : il existait, datant d'époque romaine, un traité sur le tir, περὶ τοξείας. Ce traité a été incorporé dans notre *De re strategica*. Il a été incorporé d'autre part, sous une forme abrégée, dans une autre compilation de l'époque byzantine, l'*Apparatus bellicus*, collection qui, contenant de nombreux fragments de Jules Africain, a été mise à tort sous le nom de cet auteur. C'est ce qui explique que le catalogue de Paris fasse intervenir ici le nom de Jules Africain, qui est pourtant entièrement hors de cause.

L'erreur du catalogue tient à ce que le *Parisinus* 2522 porte à la fin une table rédigée par Ange Vergèce avec les seules données apparentes que fournissait le manuscrit. Cette table divise ainsi notre traité en différents tronçons : πολιτικὸς ἐν ᾧ ἡ περὶ πόλεων οἰκοδομ., fol. 218[v]. — περὶ ταχτικῆς, fol. 239. — περὶ οἰκονομίας πολέμου, fol. 262. Puis une main plus récente a ajouté περὶ τοξείας.

la page même où s'achèvait le traité précédent[1]. C'est au moment de la reliure que les groupes de cahiers furent placés dans un ordre différent de celui qu'on aurait dû avoir si l'on avait suivi le plan de l'original.

L'histoire du *Parisinus* 2522 est particulièrement obscure. L'incertitude commence dès qu'il s'agit de fixer la date du volume. Des catalogues et les éditeurs situent la copie du manuscrit au xv^e^ siècle, sans prendre garde d'ailleurs que l'original n'est arrivé en Italie qu'en 1494, donc tout à fait à la fin du xv^e^ siècle[2]. L'examen du filigrane s'oppose à ce qu'on adopte cette date. La marque de l'ancre inscrite dans un cercle surmonté d'une étoile, si fréquente dans les papiers italiens, et notamment vénitiens, pendant plus d'un demi-siècle, ne présente, d'après le répertoire de Briquet, aucun exemplaire que l'on puisse dater avant 1499 ; cette marque est essentiellement caractéristique de la première moitié du xvi^e^ siècle[3]. Pourtant, l'aspect général du manuscrit et de son écriture ferait pencher plutôt pour le début de cette période.

L'impossibilité où l'on se trouve de fixer une date exacte au manuscrit a pour conséquence fâcheuse qu'on ne peut indiquer dans quelle ville le volume a été écrit, l'original s'étant déplacé deux fois au cours de la période envisagée. En 1508, les manuscrits que le cardinal Jean de Médicis avait pu récupérer à Florence parmi les dépouilles de la collection familiale pillée en 1495, avaient été envoyés à Rome, à la villa Médicis ; ils y restèrent jusqu'en 1521, date à laquelle mourut Jean de Médicis, devenu pape sous le nom de Léon X. Il est possible que notre

---

1. Il en résulte que la deuxième œuvre dans chaque groupe commence au milieu d'une page : Asclépiodote à la ligne 8 du folio 52^r^ ; Onésandros, dont le début d'ailleurs n'a pas été reconnu, à la ligne 11 du folio 115^r^ ; le *De re strategica*, à la ligne 10 du folio 218^v^.

En raison de la chute du folio 198 *bis* dans le *Laurentianus* LV-4, le texte, mutilé à la fin, de l'*Acies contra Alanos* d'Arrien se trouvait bloqué avec le texte, mutilé au début, du *Strategicus* d'Onésandros. Notre scribe copia le tout d'une seule traite, de sorte qu'ayant commencé son traité sous le nom d'Arrien, il fut gêné de trouver un explicit au nom d'Onésandros (Ὀνάσανδρος suivant cette tradition). Il reporta cet explicit à la fin de la *Rhetorica militaris*, qui était anonyme, si bien que, au folio 110^v^ où se termine ce texte, on lit, en capitale, la mention Ἀνασάνδρου (*sic*) στρατηγικός.

2. R. Schöne lui-même, qui examina directement le volume, adopte cette date du xv^e^ siècle, sur la foi des catalogues (*Aeneae Tactici commentarius*, p. vi).

3. Le répertoire de Briquet, *Les filigranes*, Genève, 1907, donne le dessin de 56 marques de l'ancre dans un cercle surmonté d'une étoile (n^os^ 477-532). Ce filigrane est très fréquent en Italie pendant la première moitié du xvi^e^ siècle, plus rare dans la seconde ; on en voit cependant des prolongements jusqu'au xvii^e^ siècle ; ainsi, parmi les manuscrits de tactique, le *Barberinianus* 200, écrit par Holste.

*Parisinus* 2522 ait été copié à Rome, peu après le regroupement de la collection du cardinal Jean à la villa Médicis. C'est l'hypothèse à laquelle je me suis arrêté en tenant compte à la fois de la qualité du papier, qui a une consistance assez moderne, et du type de l'écriture, qui paraît remonter assez haut dans le XVI^e^ siècle ; sinon il faudrait admettre qu'il a été copié à Florence, soit avant 1508, soit après 1521 [1].

Le manuscrit, en tout cas, arriva assez rapidement en France. Ange Vergèce, en effet, a notre *Parisinus* en mains dès l'année 1549. Il y porte des notes et des variantes qui serviront à améliorer les copies qu'il en tirera. Il rédigea en outre, à la fin du manuscrit, une table, d'ailleurs incomplète et erronée, des traités contenus dans le volume. A ce moment, le manuscrit devait être la propriété de quelque érudit français, sans doute parisien [2]. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on en retrouve la trace : le volume fait alors partie de la bibliothèque de Colbert (n° 4090). C'est par cette voie qu'il devait, en 1732, entrer dans la bibliothèque du Roi, où il porta d'abord la cote 3220-3. Peu d'années après, lors de la rédaction du grand catalogue de la bibliothèque, le *Parisinus* reçut le n° 2522, qu'il porte encore.

Depuis lors, le volume n'a connu qu'une notoriété médiocre. C'est surtout H. Köchly et W. Rüstow qui firent appel à son témoignage. C'est dans la première partie des *Griechische Kriegsschriftsteller*, parue en 1853, qu'ils utilisèrent pour la première fois le *Parisinus* 2522, en éditant le traité d'Énée. Ils avaient pris la collation de ce texte dans la lettre de Koës, qu'avait publiée G. G. Bredow, en 1812 [3]. Entre 1853 et 1855, date à laquelle parut la seconde partie de *Griechische Kriegsschriftsteller*, Köchly obtint de se faire communiquer à Zurich le *Parisinus* 2522. Nos éditeurs usèrent alors des collations qu'ils purent faire de ce manuscrit pour l'édition d'Asclépiodote, procurée dans la première section du tome II, et pour l'anonyme *De re*

---

1. Casaubon, dans la préface de son édition d'Énée, dit que le *Regius* (= *Parisinus* 2443) écrit par Vergèce, dérive d'un exemplaire d'origine italienne : *allato ex Italia, quod nescimus cujus fuerit.* Il est manifeste qu'il ignore l'existence et l'origine de notre manuscrit 2522, source du manuscrit de Vergèce pour le texte d'Énée. S'il estimait que le modèle de Vergèce provenait d'Italie, c'est qu'il mettait à la base de la tradition le prétendu manuscrit d'Énée signalé au Vatican par Gesner-Simler.

2. Le nom du propriétaire du volume devait se trouver au-dessus du bandeau qui, au folio 1^r^, précède le traité d'Énée. Suivant l'usage, cette mention a dû être effacée au moment où le manuscrit entra dans la collection de Colbert.

3. *Epistolae Parisienses, in quibus de rebus variis quae ad studium antiquitatis pertinent, agitur*, editae a G. G. Bredow, Lipsiae, 1812.

*strategica*, dont le texte se trouve dans la deuxième section de ce même tome II. Alors que, conformément à ce qu'avait fait Koës, ils avaient noté ce manuscrit de la sigle B dans leur édition d'Énée, ils lui donnèrent dans ce nouveau travail la sigle A. C'est seulement au début de la seconde section du tome II (p. 3-5), que les éditeurs fournirent une description assez détaillée du *Parisinus* 2522. En appendice de ce même volume (II, 2, p. 336-350), ils reprirent, pour les corriger, les collations du *Parisinus* qu'ils avaient données d'une façon fort insuffisante, en se fondant sur les lectures de Koës ; ce travail de correction a été fait avec le plus grand soin. Plus tard, en 1856, Köchly, faisant cavalier seul cette fois, se servit encore du *Parisinus* 2522 lorsqu'il édita la *Rhetorica militaris* [1] ; il publie ce texte à l'aide du *Parisinus* 2522, qu'il appelle de nouveau A, et du *Bernensis* 97, B ; ces deux manuscrits sont des copies indépendantes du *Laurentianus* LV-4 [2].

Peu avant 1910, R. Schöne obtint à son tour le transfert du *Parisinus* 2522 ; il put l'examiner pendant plusieurs mois à la Bibliothèque impériale de Berlin. Ayant acquis la conviction que ce manuscrit était la copie directe du *Laurentianus* LV-4, R. Schöne négligea d'en reproduire les variantes dans la remarquable édition qu'il a donnée, en 1911, du *Commentarius poliorceticus* d'Enée.

Étant la plus ancienne copie du *Laurentianus* LV-4, notre *Parisinus* 2522 en dérive donc directement. On ne doit jamais imaginer sans raison d'intermédiaire perdu [3]. Il importe cependant d'entrer dans quelques détails pour montrer cette parenté et faire mieux connaître notre manuscrit. Je m'attacherai surtout aux parties du volume qui portent des textes importants, recopiés dans la suite à l'aide de notre *Parisinus* même.

---

1. *Anonymi Byzantini Rhetorica militaris*, primus edidit Arminius Köchly, Lipsiae, Engelmann. 1856.

2. Köchly ne se méprenait pas sur ce qu'il faisait. Il savait que le *Laurentianus* LV-4 était l'archétype unique de la tradition. Mais comme il n'avait pu collationner le manuscrit florentin, il se servit des deux copies qui en dérivent, un peu comme nous usons aujourd'hui des photographies d'un manuscrit que nous n'avons pu collationner directement.

3. Dans l'article, par ailleurs si suggestif, paru dans l'*American Journal of Philology*, t. XLI (1920), *Notes on the text of Asclepiodotos*, p. 127-146, W. A. Oldfather, se fondant du reste sur le seul cas d'Asclépiodote, estime qu'il doit y avoir un intermédiaire perdu entre l'archétype et le *Parisinus* 2522. Son raisonnement s'appuie sur les collations fautives de Köchly et Rüstow, qui présentent de prétendues fautes communes aux *Parisini* 2522 et 2435, ce qui implique dès lors un intermédiaire commun. Voir ce que j'ai dit sur ce point dans l'article précité de la *Revue de Philologie*, t. 60 (1934), et dans *La Collection florentine des Tacticiens grecs*, 1940, p. 33-34.

Touchant le texte d'Énée, je signalerai que nous avons au début la même attribution fautive à Élien, corrigée au milieu du XVI^e^ siècle par Ange Vergèce [1], et à la fin la même formule ambiguë que j'ai relevée dans l'explicit du *Laurentianus*. Çà et là sont réservés dans le texte des blancs qui correspondent aux lacunes de l'archétype. On retrouve de même dans notre manuscrit un certain nombre de mots surmontés du signe qui dans le *Laurentianus* signale les vocables corrompus. C'est dire assez que notre copiste reproduit servilement son modèle. Il ne le fait pas cependant avec tant de soin qu'il ne lui échappe de nouvelles fautes ; les omissions et les bévues sont particulièrement nombreuses. Il n'est pas jusqu'au titre lui-même qui, dès le début du volume, ne porte la trace de l'inattention du scribe : ce dernier écrit πολιορκουμένου au lieu de πολίορκουμένους [2].

Les marques extérieures de parenté sont moins nettes pour le cas d'Asclépiodote, vu qu'il n'y a pas cette fois de particularité notable et que le copiste reproduit son modèle avec un soin scrupuleux. On pourrait cependant déceler çà et là ce petit signe qui indique le contact direct entre le copiste et l'original, comme le soin que le scribe apporte à ne pas interpréter les mots difficilement lisibles dans l'original, qui est passablement effacé. Ainsi, au lieu de ἐπὶ δόρυ (XII, § 11), il écrit sans accent επιδου suivi d'un léger blanc. Tel est encore le cas de la légende du dernier dessin du chapitre X (§ 21) : sur le côté gauche, faute d'avoir pu lire le mot τετράγωνος, notre scribe écrit, verticalement, en cinq lignes et sans accent τε | τρα | γω | νε | →, imitant scrupuleusement ce qu'il voyait sur l'original [3]. D'une manière générale, la disposition des signes et des légendes est exactement la même, quoique les mots soient parfois coupés en plusieurs tronçons. Faite avec beaucoup de soin, la copie d'Asclépiodote n'est cependant pas exempte de fautes. Les plus importantes sont des lacunes. Je signale d'abord une omission d'une ligne, dès le début, correspondant aux mots que je mets ici entre crochets : πρὸς τὴν ἐφήμερον γυμνασίαν τε καὶ [ἄσκησιν τῆς πορείας καὶ στρατοπεδεύσεως καὶ παρατάξεως καὶ] πρὸς τοὺς ἐπ' ἀληθείας ἀγῶνας (I, § 4). Omission plus longue encore, facilement explicable elle aussi,

1. Au-dessus du petit bandeau qui surmonte le titre, Vergèce écrivit les mots Αἰνείου ἢ Αἰλιανοῦ πολιορκητικά.

2. Reproduisant plus tard notre manuscrit, Ange Vergèce corrigea cette faute, mais le corrigea mal ; il écrivit πολιορκουμένων. Dans ce nouveau manuscrit (*Parisinus gr.* 2443), le titre présente donc un véritable contresens : περὶ τοῦ πῶς χρὴ πολιορκουμένων (au lieu de πολιορκουμένους) ἀντέχειν.

3. Comme on le voit, déjà dans l'original le mot est informe et l'abréviation irrégulière.

dans le milieu de l'ouvrage ; je l'indique de nouveau par des crochets : δύο γὰρ ἀναστροφαῖς ἀποκαταστήσεται τῇ τε εἰς τὸ βεζη καὶ τῇ εἰς τὸ βαδγ, [καὶ δύο ἐπιστροφαῖς ἐπικαταστήσεται, τῇ τε εἰς τὸ βμνξ καὶ τῇ εἰς τὸ βαδγ] (X, § 10).

Pour ce qui est d'Arrien, l'*Ars tactica*, je l'ai dit, étant acéphale, fut négligée. En revanche, le scribe reproduisit l'*Acies contra Alanos*[1]. Le texte s'achève au folio 115r, ligne 15, par une phrase qui rejoint sans même une ponctuation le texte du *Strategicus* d'Onésandros, mutilé au début. Le copiste a réservé des blancs de quelques lettres dans le texte, exactement comme on le voit dans l'archétype[2].

Le texte d'Onésandros commence donc, accolé sans ponctuation, à la fin elle-même mutilée du traité d'Arrien[3]. L'examen des points cruciaux dont je me suis servi dans l'étude du texte d'Onésandros, montre bien la parenté du *Laurentianus* LV-4 et du *Parisinus* 2522. Au paragraphe 8 du *proemium* du *Strategicus*, le *Laurentianus*, seul parmi les manuscrits byzantins, avait gardé la bonne leçon δι' ὧν ἐμηχανήσαντο (et non δι' ὧν ἐμαχήσαντο ou δίκαιον ἐμαχήσαντο) ; or c'est la bonne leçon qui se trouve dans notre *Parisinus*. De même, au paragraphe 12 du chapitre X, notre manuscrit porte comme le seul *Laurentianus* καιόντων δ'οἱ φύλακες πυρά et non καιόντων δὲ τῶν φυλάκων ou καὶ ὄντων δὲ τῶν φυλάκων.

Les *Hypotheseis* sont précédés d'un index comme dans le *Laurentianus*. Quant au traité mutilé *De re strategica*, il a été copié de telle sorte que, de temps en temps, des titres sont plus saillants et ont permis la méprise dont j'ai parlé, en faisant croire à l'existence de plusieurs traités.

J'en aurais fini de l'étude de cet important manuscrit s'il ne fallait, pour terminer, signaler les variantes et les conjectures mises dans les marges de notre volume par Ange Vergèce. En 1549, pour doter la bibliothèque de Henri II du beau manuscrit d'Énée, d'Élien et d'Onésandros qui est aujourd'hui le *Parisinus* 2443, l'« écrivain grec » du roi se livra à un travail critique préalable, qui est le fondement d'une véritable édition. En publiant, il y a quelques années, une série de lettres inédites d'Ange Vergèce, j'ai eu l'occasion de décrire la méthode philologique de ce scribe, qui consistait à corriger la tradition avant de

1. Le *Parisinus* 2522 n'a jamais été utilisé pour une édition d'Arrien.
2. Aussi au recto du folio 115, à la ligne 11.
3. On a la conjoncture de texte suivante ....γυμνοὺς ἔχοντες | ταύτης οὐ τῆς ἐμπειρίας la barre verticale marque le passage d'un traité à l'autre.

la reproduire en manuscrit ; Vergèce nous donne lui-même la formule qui résume sa manière de faire : πρῶτον ἐπανορθοῦν κατὰ τὸ δυνατόν, ἔπειτα γράφειν [1]. La première opération consistait à prendre un exemplaire de base, sur lequel on pût reporter les variantes empruntées à un autre manuscrit, ainsi que les conjectures personnelles. Pour le texte d'Énée et d'Onésandros, le manuscrit de base fut précisément notre *Parisinus* 2522. Pour le traité d'Énée, qui n'est connu que par le *Laurentianus* LV-4, Vergèce n'eut d'autre ressource que de recourir à la conjecture [2]. Pour le texte d'Onésandros, notre scribe eut recours au manuscrit envoyé par Éparque à François Ier, l'actuel *Parisinus* 1774 [3]. Le même travail critique fut fait sur notre exemplaire pour le traité d'Asclépiodote, par voie de conjecture. On ne sait pour quelle raison Vergèce, après avoir fait ce travail préalable, négligea de reproduire ce texte dans sa copie. C'est un autre scribe qui utilisa le travail préparatoire de Vergèce : ce manuscrit est aujourd'hui le *Parisinus* 2447. Comme il arrive toujours, les notes marginales portées à même sur le manuscrit ont pour effet de gâter l'esthétique des volumes : c'est le cas pour notre *Parisinus* 2522. Les gens de la Renaissance n'y prenaient pas garde ; ils estimaient que la copie de Vergèce, véritable *manuscrit de présentation*, avait une valeur incomparable auprès de l'exemplaire italien. Le *Parisinus* 2522, la plus ancienne reproduction d'une partie du *Laurentianus* LV-4, a cependant eu son utilité : l'original n'ayant été utilisé qu'à une date fort récente, notre *Parisinus* 2522 fut pendant longtemps la source de la tradition manuscrite et de la tradition imprimée de plusieurs des plus importants tacticiens grecs. J'aurai peut-être un jour l'occasion d'étudier avec tout le détail voulu la longue lignée issue de notre manuscrit.

A. Dain.

---

1. *Commerce et copie de manuscrits grecs*, dans *Humanisme et Renaissance*, t. IV (1937), p. 393-410.

2. Dans mon article sur *Les manuscrits d'Énée le Tacticien*, p. 21-23, j'ai relevé un certain nombre de conjectures caractéristiques portées par Vergèce sur le *Parisinus* 2522.

3. Voir *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 79-81.

# LA POÉSIE DES CÉRÉALES DANS LES GÉORGIQUES

Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain...
(Alf. de Musset).

*Quid faciat laetas segetes...* [1]. C'est le premier mot des *Géorgiques*. Aussi bien, longtemps avant d'étudier le blé avec des préoccupations didactiques [2] Virgile en subissait-il déjà le charme, prestigieux. Dans la première *Bucolique*, non moins que son propre exil et celui de ses chèvres, Mélibée pleure l'abandon de ses récoltes (*aristas*, 69) préparées avec tant de travail et d'amour (*tam culta novalia*, 70) et, dans la cinquième, un champ de céréales semble à Mopsus le plus beau spectacle qui se puisse imaginer :

*Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis...* [3]

Avant de se pencher sur les vaillantes abeilles, modèles d'activité ordonnée et de loyalisme hiérarchique, le poète contemple avec une religieuse émotion les frêles tiges qui montent en épis, promesse du pain futur [4]. Il y voit l'un des plus utiles présents que la divinité ait jamais concédés aux hommes [5] : aussi le devoir de la prière s'impose-t-il aux cultivateurs non moins impérieusement que celui du travail. Il leur faudra solliciter du ciel un temps propice à la terre [6]. Leur première obligation, comme

1. *G.* I, 1. Comparer *G.* II, 1 (*Hactenus arvorum cultus...*) et *G.* IV, 559 (*Haec super arvorum cultu...*), où *arva* désigne surtout les cultures de céréales.

2. La compétence de Virgile en cette matière était si bien admise que, dans la compilation grecque des *Géoponiques*, son autorité est alléguée par Didyme (II, 14, 3) au sujet des semailles (ὁ Οὐιργίλιος...) et par Africanus (II, 18, 12) à propos du traitement des semences : Βιργίλιος δὲ ἐπαινεῖ νίτρῳ καὶ ὕδατι ἐπιψεκάζειν τὰ σπειρόμενα.

3. *Buc.* V, 33. Cf. *Buc.* IX, 48.

4. A vrai dire, nulle part le mot *panis* ne se rencontre dans les poèmes certainement virgiliens. L'auteur du *Moretum* l'emploie une fois (119).

5. *G.* I, 7-8, 147. Ne lit-on pas aussi dans l'Écriture (*Eccli.* 39, 26) : *Initium necessariae rei vitae hominum... panis similagineus?*

6. Par exemple d'être préservés en été d'une sécheresse excessive (*G.* I, 100, 157) et de trop d'humidité en hiver (*G.* I, 100, al. 94).

leur intérêt le mieux entendu, sera de rendre hommage aux puissances mystérieuses, tutélaires des campagnes. Et c'est justice, car les champs, grâce à elles, participent à une noblesse divine :

... *divini gloria ruris* (*G.* I, 168).

La mélancolie du poète n'en est que plus profonde lorsqu'il les voit incompris et désertés [1] :

... *non ullus aratro*
*Dignus honos* (*G.* I, 506-507).

A telle école, le « colon » italien pourrait devenir esthète à sa manière, comme le paysan que Joergensen montre respectueusement découvert devant un beau champ de blé ou comme Maître Eyme, le Provençal, qui, sept longues lieues durant, avait fait route avec le grand-père de Mistral, en silence parce qu'il avait « pensé sept heures à la beauté de l'avoine » [2].

C'est aussi avec une sorte de dévotion religieuse, mêlée de piété filiale, que les *Géorgiques* font une place aux recettes vénérables léguées par les ancêtres, *veterum praecepta* (*G.* I, 176 ; cf. I, 52). Ce n'est pas routine aveugle, mais respect de la tradition et prudente sagesse. Seize siècles plus tard, un agronome comme Olivier de Serres saura retrouver cet accent virgilien : « Tant a de majesté l'antique façon de manier la terre ! » [3] et, plus près de nous, Pasteur, dans ses *Études sur le vin* [4], donnera ce conseil trop négligé : « Je suis volontiers porté à croire que les usages séculaires ont plus ou moins leur raison d'être dans la nature même des choses » [5].

Emporté par ce libre souffle de sympathie éclairée, Virgile peut s'abaisser jusqu'aux détails. Pour humbles qu'ils puissent être, jamais ils ne nuiront à l'ensemble, car une haute inspiration les anime et aux plus menus confère quelque grandeur.

---

1. Ainsi *G.* I, 338-350. Cf. Aurelio Espinosa Polit. *Virgilio. El poeta...* Quito Editorial Ecuatoriana, 1932, p. 313-315.

2. Dans la contemplation ravie d'une belle moisson sur pied, un Beauceron traduisait ainsi son émotion esthétique : « On s'admire dedans ».

3. Olivier de Serres. *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, II, ch. 2.

4. Cité par M. R. Billiard. *L'agriculture dans l'antiquité*. Paris, de Boccard, 1928, p. 28, n. 2.

5. Une curieuse application de ce principe est le cas du dicton anglais, admis, paraît-il, dans le Norfolk, que l'épine-vinette (*berberis*) brûle le blé. Après s'en être moqué *a priori*, on tenta des expériences méthodiques. Elles donnèrent raison à la sagesse populaire : le gracieux arbuste, très sujet à la rouille, communiquait bel et bien sa maladie aux champs environnants (Voir J. Costantin, dans *Annales des Sciences naturelles. Botanique*, 1935, p. IV-V).

D'après un ordre, non pas rigoureusement didactique, ni chronologique, mais savamment varié, riche en surprises, capricieux d'apparence, en réalité d'un art très sûr de ses effets, le poète parcourra tous les points essentiels d'un enseignement agronomique.

*
* *

## La Terre.

*Tantus amor terrae !...* (*G.* II, 301).

Et d'abord, ce que nous appellerions l'agrologie.

Le cultivateur, observait Cicéron [1], travaille toujours en collaboration avec la terre, quel que soit le nom que l'on donne à celle-ci [2]. Le labeur des hommes et des bœufs associés [3] la transforme à souhait. Encore faut-il préalablement déterminer sa nature, car tous les sols n'ont pas les mêmes propriétés :

*Nec vero terrae ferre omnes omnia possunt* (*G.* II, 109).

Le beau rêve de la quatrième églogue, *omnis feret omnia tellus* [4] ne convient qu'à un âge d'or, passé ou à venir. Dans les conditions présentes, la diversité des productions s'explique en partie, sans doute, par celle des climats [5], mais aussi par la variété des terrains et de leurs aptitudes. *Nunc locus arvorum ingeniis* (*G.* II, 177). Si Virgile ne traite cette question qu'au second livre, il sait bien qu'elle intéresse spécialement le blé, principal objet du premier.

On distinguera le sol au toucher (*G.* II, 249-250), à la vue (*G.* II, 178, 203) et même au goût (*G.* II, 246) [6]. Ainsi saura-t-on quels amendements il convient d'y apporter : fumure [7], addition de terreau [8] ou de cendre [9].

---

1. *De Sen.* 15, 51.
2. Virgile dit : *terra, tellus, solum, humus, glaeba, campus, ager.* Dûment travaillée, la terre devient *arva, sulci, culta, novalia, seges.*
3. *G.* I, 118. Cf. I, 45-46, 65 ; IV, 128, etc. — P. d'Hérouville. *A la campagne avec Virgile*, Paris, Belles Lettres, 1930, 2e éd., p. 43.
4. *Buc.* IV, 39.
5. *G.* I, 53-54.
6. *Sapor indicium faciet manifestus.* Si l'on y tient, on peut voir là un embryon de chimie agricole. Cf. G. Curtel. *La vigne... chez les Romains.* Paris, Naud, 1903, p. 17. P. Lejay. *Les Géorgiques.* Paris, Hachette, p. 146, n. 11.
7. *G.* I, 80 ; II, 347. Cicéron, qui reproche à Hésiode d'avoir omis ce point capital, se plaît à le relever dans Homère (*De Sen.* 15, 54).
8. Si l'on comprend ainsi l'expression : *cinerem immundum*, *G.* I, 81.
9. *G.* I, 85.

Ici se pose l'important problème des assolements, qui empêchent la terre de se « fatiguer », et de l'opportunité des jachères qui la reposent [1].

Pour le choix des cultures, l'agriculteur doit tenir compte du climat (*G.* I, 50-51) et de l'exposition [2]. Des notions de météorologie lui sont donc indispensables. Il y devra joindre les connaissances astronomiques [3] d'après lesquelles il règlera ses travaux annuels, depuis les labours jusqu'à l'engrangement.

*
* *

## Le Matériel agricole.

*Dicendum et quae sint duris agrestibus arma* (*G.* I, 160).

La description des travaux champêtres, si variés dans leur périodicité majestueuse, demande d'abord la présentation des instruments qui, pour le paysan, sont autant d'armes conquérantes. « Les laboureurs sont d'une plus grande utilité que les soldats », disait Louis XIV [4]; mais souvent les meilleurs soldats sont précisément les laboureurs. Tels les anciens Romains [5].

En temps de paix leurs armes s'appelaient : *aratrum*, *bidens*, *rastri*, *crates* [6], etc., avec les accessoires, *falx* [7], *furca*, *calathus*, *canistrum*, *lintres*, *vannus*, *tribulum*, *trahea*, *cylindrus*, *plaustra*... [8].

Ronsard recommandait aux poètes : « Tu n'oublieras les noms

---

1. Pour les assolements, *G.* I, 73-79 (*alternis facilis labor*); pour la jachère, *G.* I, 71-72.

2. *Caeli regio* (*G.* II, 269). On a bien défini l'*exposition* : « un petit climat local dans le climat général » (R. Billiard. *La vigne dans l'antiquité*. Lyon, Lardanchet, 1913, p. 239). Comme l'a remarqué W. E. Heitland (*Agricola*, Cambridge, University Press, 1921, p. 267-268), Columelle (I, 4, 4), là dessus, cite textuellement Virgile (*G.* I, 51-53).

3. Voir P. d'Hérouville. *L'astronomie de Virgile*. Paris, Belles Lettres, 1940, p. 2-8.

4. Louis Bertrand. *Louis XIV*. Paris, Fayard, p. 341. Comparer Cicéron, *Verr.* II, II, 61, 149.

5. Voir P. de la Rochebrochard. *Les agriculteurs soldats. Musée belge*, 1925, p. 77-81. — Virgile exalte ce double mérite de l'Italie, *potens armis et ubere glebae* (*Én.* III, 164). Cf. *G.* II, 173-174. — Horace, *Od.* III, 6, 37-39.

6. Traînées sur un champ labouré, ces *vimineae crates* (*G.* I, 95, al. 97) avaient pour but d'égaliser le terrain en émiettant les mottes.

7. *Falx*, la serpe, aussi appelée *curvus Saturni dens* (*G.* II, 406). Cf. Servius, in loc.

8. La *messoria corbis*, corbeille de moissonneur, dont parle Cicéron (*Pro Sest.* 38, 82) et à laquelle une allusion est faite par Tite-Live (II, 5, 3) n'est pas nommée par Virgile.

propres des outils de tous mestiers, et prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras » [1]. Conseil utile, s'il est appliqué avec tact ; dangereux pour l'écrivain qui manque de mesure et de goût. Tel affectera un vocabulaire de technicien, pareil à ces citadins qu'on voit, en été, à peine arrivés à la plage, se poser en marins, prendre un accoutrement conventionnel de pêcheur et vouloir en remontrer aux gens du métier.

De la part de Virgile, rien de semblable à redouter. Sa description de la charrue (seule machine agricole qu'il ait exposée avec quelque détail) est bien parsemée de termes spéciaux, *buris* (age), *dentalia* (sep), *stiva* (mancheron), *temo*, *aures*, *vomer*, etc. Mais il s'en sert juste assez pour donner au tableau couleur locale et saveur de terroir. Au reste, n'était-il pas certain de se faire comprendre d'un public bien éloigné sans doute des mœurs champêtres d'un Cincinnatus et d'un Régulus [2], mais qui, nous affirme Cicéron, demeurait familier avec le langage agronomique [3] ?

Certain vieux professeur d'un collège breton, après un demi-siècle passé dans une chaire de rhétorique en perpétuel contact avec les textes anciens, se méfiait obstinément des reconstitutions de la charrue virgilienne. C'était vers 1900. Depuis, on a souvent encore écrit sur ce sujet et, dans les interprétations comme dans les reproductions figurées, mainte divergence subsiste. Par exemple, qu'est-ce au juste que *currus* (*G.* I, 174) ? S'agit-il, comme le pensait Servius, d'une charrue gauloise munie de roues [4] ? Faut-il suivre de modernes éditeurs et traduire « le corps entier de la charrue » (J.-B. Lechatellier) ou « le train » ? Doit-on, avec A. Waltz, lire plutôt *cursus imos*, et comprendre : « course souterraine » ?...

Quoi qu'il en soit, — et malgré les différences que, dès le temps de Virgile, les charrues devaient présenter entre elles, — il est clair que ces instruments antiques sembleraient bien légers

---

1. Préface de la *Franciade* (Ronsard, édit. Blanchemain, t. III, p. 31).

2. Ce dernier est mentionné par Virgile (*Én.* VI, 844) : *te sulco, Serrane, serentem.*

3. *Nemo tam sine oculis, tam sine mente vivit ut quid sit sementis ac messis... quo tempore anni aut quo modo ea fiant omnino nesciat* (*De Orat.* I, 58, 249). Cicéronqui, avant Virgile, se montre, dans le *De Senectute*, un véritable poète du blé, qualifie ailleurs bêchage et labour, *illiberalis labor* (*De Fin.* I, 1, 3). Par contre, *De off.*, I, 42, 151 : *nihil est agri cultura melius... nihil homine libero dignius.* Cf. *Verr.*, II, II, 61, 149. — A propos des termes techniques d'agronomie, il remarque : *agri cultura quae abhorret ab omni politiore elegantia, tamen eas res in quibus versatur nominibus notavit novis* (*De Fin.* III, 2, 4).

4. « *Currus* » *dixit propter morem suae provinciae in qua aratra habent rotas.* Servius, in Geo. I, 174, Édit. G. Thilo, Leipzig, Teubner, 1887, III, p. 173.

à des laboureurs modernes. Ne les suspendait-on pas au joug des bœufs pour les rapporter, le soir, à la ferme :

*Sic vos, non vobis, fertis aratra boves...* [1] ?

La « puissante pesanteur » de l'araire romain, *grave robur aratri* (*G.* I, 162), doit donc s'entendre, comme le « poids excessif » des *rastri* (*iniquo pondere*, *G.* I, 164), dans un sens tout à fait relatif.

*
* *

## Les Travaux.

*Hominumque boumque labores...* (*G.* I, 118).

Le travail du labour, ou plutôt des labours (car le poète insiste sur la nécessité d'en faire plus d'un, *G.* I, 48, 97-99, al. 99-101), est souvent supposé, esquissé parfois, jamais complètement décrit. Toutefois, les expressions font image : tantôt il est superficiel (*tenui sat erit suspendere sulco, G.* I, 68), tantôt, aussi profond que possible, ce qu'indiquent les verbes *deprimere* (*G.* I, 45), *incumbere* (*G.* I, 213), *premere* (*G.* II, 203), etc., supposant un effort violent du laboureur et de ses bêtes (*G.* I, 45-46), une lutte pénible contre les obstacles (*G.* II, 189, 207).

Après cela, il faut encore remuer la terre, herser, briser les mottes. Enfin, l'on pourra semer.

Omettons ici les fourrages (*gramen*, *medica*, *vicia*, etc.) et les légumineuses cultivées en grand pour l'alimentation des hommes et du bétail (*ervum*, *faba*, *lens*, *lupinus*, *phaselus*, etc.)[2]. Pour les céréales [3], qui seules nous occupent présentement, le cultivateur pouvait choisir entre plusieurs espèces. Ici ou là, Virgile nomme : *frumentum*, *triticum*, *far*, *hordeum*, *milium*, *avena* [4].

---

1. Sur ce pentamètre, voir F. Plessis. *Métrique*. Paris, Klincksieck, 1889, p. 101. — Comparer *Buc.* II, 66 : *aratra jugo referunt suspensa juvenci*..

2. Du potager, Virgile n'a dit qu'un mot (*G.* IV, 120-122, 130, 133), laissant aux poètes à venir le sujet des jardins que chanteront Columelle et, mieux encore selon Conington, le Père Rapin.

3. Par *céréales*, nous entendons des « plantes dont le grain, petit et plein, fait d'une amande blanche qu'entoure une enveloppe colorée, est susceptible de se réduire en farine comestible ». Elles comprennent « surtout des graminées, froment, maïs, riz, millet, etc., mais aussi le sarrazin. » A. Jardé, *Les céréales dans l'antiquité grecque*. Paris, de Boccard, 1925, p. 1. — Cf. D. Bois, *Les plantes alimentaires... à travers les âges*. Paris, Lechevalier, 1927, I, p. 426.

4. Et aussi *ador*, dans l'*Énéide* (VII, 109) : *adorea liba*. *Triticum* ne se trouve chez Virgile que dans l'expression *triticea messis* (*G.* I, 219).

L'emploi de ces divers mots appelle quelques observations.

*Frumentum* est plutôt un terme générique que la désignation d'une céréale en particulier[1]. C'est ainsi que le *Digeste* (50, 16, 77) comprend sous ce nom collectif les grains qui sont enveloppés de bale, par opposition à *fruges*, plantes à gousses.

A. Jardé se plaignait des confusions causées en grec, dans la désignation des céréales, par l'imprécision de la terminologie. Il en faudrait dire autant du latin. Mais, en français même, les usages de nos provinces ne prêtent-ils pas à des équivoques? Ainsi, en bien des régions, *froment* et *blé* sont employés indistinctement l'un pour l'autre, tandis qu'en Bretagne, on avait l'habitude de désigner par *blé*, le *seigle*, pour opposer celui-ci au froment.

Virgile attribue la culture des céréales à une révélation divine (*G.* I, 7-8, 147-149). De fait, aussi haut qu'on ait pu remonter dans l'histoire, on a toujours constaté que le blé était cultivé, si bien que l'on ne sait trop à quelle graminée sauvage il faut rattacher ses origines. « En dépit et peut-être à cause de l'antiquité du froment, l'origine première n'en est pas connue d'une façon certaine », déclarait Gustave Heuzé[2], il y a un demi-siècle; et, récemment encore, M. L. Blaringhem estimait impossible d'« aboutir à la découverte de l'origine des Blés existant depuis des siècles[3] ».

Cicéron et Varron ne connaissaient, semble-t-il, aucune variété de froment qui ne fût barbu[4]. Pour le second, un épi sans barbes est *spica mutila*, comme *capra mutila*, une chèvre sans cornes. Mais il affirme expressément : *mutila non est in tritico* (*R. R.* I, 48, 1). Virgile, vraisemblablement, n'en avait pas vu d'autre[5], lui non plus.

*Far*[6] serait l'épeautre, sorte de blé à grain vêtu, plus rustique

---

1. Voir A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine.* 2e éd., Paris, Klincksiek, 1939, s. v. *Frumentum.*

2. Article *Froment* dans *Dictionnaire d'agriculture* de J.-A. Barral et H. Sagnier, t. II (1898), p. 996.

3. L. Blaringhem, *Sur l'origine et les variétés des blés épeautres* (Comptes rendus du congrès des sociétés savantes, tenu à Besançon en 1932). Paris, Masson, 1932, p. 246. — L'origine des plantes alimentaires est souvent obscure : aussi est-elle l'occasion d'affirmations contradictoires. Ainsi, à propos de l'aubergine, D. Bois, *op. cit.*, I, p. 354 et A. Chevalier. *Ann. Sc. natur., Botanique.* Paris, Masson, 1937, p. 78.

4. Cicéron, *De Sen.* 15, 51 : *contra avium minorum morsus munitur vallo aristarum.*

5. J. Sargeaunt, *The trees, shrubs and plants of Virgile.* Oxford, Blackwell, 1920, p. 129.

6. *G.* I, 73, 101 (al. 95), 185, 219 ; III, 127 ; *Én.* IV, 402 ; V, 745). V. Hehn-O. Schrader. *Kulturpflanzen und Haustiere.* Berlin, Borntraeger, 8e édit., 1911, p. 565.

que le froment et cultivé sur de vastes étendues jusqu'au début du siècle dernier. C'était le *far*, et non l'avoine, que Virgile prescrivait comme nourriture des étalons de prix (*G.* III, 127).

L'avoine, en effet, n'occupe dans les *Géorgiques* qu'une place insignifiante (*G.* I, 77). Encore le fait de l'avoir mentionnée une fois comme culture; *seges avenae*, est-il interprété comme un souvenir d'enfance en Gaule Cisalpine. L'Italie proprement dite n'en produisait pas [1]. Plus encore que de nos jours, l'avoine faisait figure de « Cendrillon parmi les céréales » [2] et Virgile va jusqu'à lui faire partager avec le lin l'accusation de brûler la terre (*G.* I, 77).

Du millet, *milium*, une seule fois nommé lui aussi (*G.* I, 216), rien de particulier à dire. Quant à *hordeum*, c'est tantôt l'orge, tantôt, peut-être, une désignation générique des céréales.

Quelle que soit la moisson que l'on prépare, il importe beaucoup de sélectionner soigneusement les semences [3]. Faute de quoi, la dégénérescence est inévitable. En l'affirmant, le poète se fonde sur une observation personnelle (*Vidi*... *G.* I, 197-199). Pour le choix, on peut se déterminer d'après le *poids* des grains (les plus lourds étant censés les meilleurs), ou d'après leur *volume*. C'est le second point de vue qu'adopte le poète : *maxima* (*G.* I, 199), *grandia* (*Buc.* V, 36).

Cette semence de qualité supérieure, avant de la jeter en terre, on pourra encore la traiter (*medicare*, *G.* I, 193) selon des procédés qui ont fait leurs preuves (*G.* I, 194-195). Le conseil de les asperger de *nitrum*, c'est-à-dire de carbonate de soude [4], sera repris par Africanus dans un passage recueilli dans les *Géoponiques* [5].

Après les semailles, l'agriculteur n'est pas quitte. Il continue sa lutte victorieuse avec le sol, brise les mottes et égalise le champ (*G.* I, 104-105). Pour un pays plus chaud et sec que le nôtre, le défaut d'humidité à la belle saison est redoutable. Dans

---

1. J. Sargeaunt, *op. cit.*, p. 19. Dans Cicéron, *De Fin.* V, 30, 91, *avena* est une mauvaise herbe, comme dans *Géorgiques* I, 154 (cf. *Buc.* V, 37) et peut-être *G.* I, 226 (*aristis* ou *avenis*).

2. L. Brétignière, *L'amélioration de la production de l'avoine* (*Revue des Agriculteurs de France*, janvier 1939), p. 14.

3. Cette préoccupation, remarque A. Jardé (*op. cit.*, p. 14), est étrangère à Théophraste. « Les procédés de sélectionnement se trouvent mentionnés pour la première fois dans les agronomes latins. »

4. M. R. Billiard (*L'agriculture dans l'antiquité*..., p. 111, n. 2) est surpris de ce que P. Lejay se soit refusé à traduire *nitrum* par nitre ou salpêtre. La raison péremptoire en a été fournie par Berthelot. Voir L. Laurand, *Les sciences dans l'antiquité*. Paris, Picard, 2e éd., 1930, p. 30.

5. *Géopon.* II, 18, 12. Voir *supra*, p. 1, n. 2.

son *Panégyrique de Trajan* (30, 1), Pline le Jeune nous montre l'Égypte fière de se suffire à elle-même, grâce aux fertilisantes inondations de son fleuve qui lui donnaient le privilège de nourrir le peuple romain. Par d'habiles procédés d'irrigation, les cultivateurs italiens imitaient artificiellement les débordements bienfaisants du Nil et, durant les saisons sèches, ils se passaient eux aussi des eaux du ciel (*G.* I, 106-110; IV, 115; *Buc.* III, 111). Par contre, en certains terrains, on pouvait souffrir d'un excès d'humidité. Le drainage s'imposait alors (*G.* I, 113-117).

Enfin nous pouvons, aux côtés du poète, assister à l'évolution progressive des céréales. Il ne nous la fait pas voir dans un déroulement continu, tel un beau film documentaire, à la manière de Cicéron (*De Sen.* 15, 51). Mais, dispersés dans le premier chant, tous les éléments se retrouvent; les principales étapes sont nettement marquées. Cette évolution du blé, d'abord « en herbe » (*in herba*, *G.* I, 112, 134), pour devenir *spicea messis* (*G.* I, 314) quand les épis, verts encore, sortent de l'étui des feuilles et que bientôt les grains s'y forment, laiteux [1] au début, puis farineux, il faut, non seulement l'observer, la suivre attentivement, mais la surveiller de près afin de prévenir des dangers tels que la « verse » et, s'il en est besoin, y remédier sans retard (*G.* I, 111-113). Les champs se nuancent ensuite de teintes successives qui annoncent la maturation : ils pâlissent [2], blondissent, puis se dorent et rougeoient [3].

Quand le temps de la moisson est venu, on coupe les tiges (*G.* I, 348) assez haut, près de l'épi. Tive-Live mentionne comme un fait plutôt exceptionnel que, du domaine des Tarquins devenu le Champ de Mars, l'on ait enlevé la paille avec les épis [4]. Ce qui

---

1. *Frumenta lactentia*, *G.* I, 315. Virgile, poète du blé, a fait école et cette épithète heureuse se retrouve chez nombre de ses imitateurs : Properce, IV, 2, 14 : *coma lactenti spicea fruge tumet*; Ovide, *Fast.* I, 351 : *sata vere novo teneris lactentia succis*; Némésien, *Cyneg.*, 291-292 : *Lactentesque urens herbas siccaverit omnem Messibus umorem...*

2. On a remarqué qu'en certaines langues, le nom même du blé suggère l'idée de blancheur. Ainsi, pour le breton, *gwiniz*, *gunec'h* (vannetais : *guneh*). Cf. Hehn-Schrader, *op. cit.*, p. 556, 563. — Gonidec, *Dictionnaire breton-français* (« enrichi » par Th. Hersart de la Villemarqué). Saint-Brieuc, Prud'homme, 1850, s. v. *gwiniz* : « froment, le meilleur blé » (*gwen*, blanc et *ed* ou *id*, blé).

3. *G.* I, 316; IV, 126. *Flavus*, *flavens*, épithètes du blé ou, ce qui souvent est tout un, de Cérès (*fruges Cererem dicimus*. Cicéron, *Nat. deor.* III, 16, 41). Mais Virgile dit aussi : *rubicunda Ceres* (*G.* I, 297). Cf. *Priap.* II, 7, édit. Éd. Galletier, Paris, Hachette, 1920, p. 81; Palladius, VII (juin), 2 : *maturato rubore flavescat.* D'ailleurs les nuances diffèrent, non seulement d'après le degré de maturité, mais aussi selon les variétés de blé.

4. Tite-Live, II, 5, 3 : *desectamcum stramento segetem.*

reste dans les champs, Virgile compte ou bien qu'on le brûlera sur place (*G.* I, 84-85), ou qu'on viendra ensuite le recueillir à part (*G.* I, 289). Il suppose toutefois qu'une partie de la paille a été coupée avec le grain ; autrement on ne s'expliquerait guère que, parlant de l'aire à battre, il puisse dire : *pingues palea teret area culmos* (I, 192).

Recueillie dans des corbeilles (Tite-Live, II, 5, 3) ou mise en gerbes (*G.* II, 517, *merges* ; cf. *G.* I, 400, *maniplos*) et chargée sur des chariots (II, 206), la récolte n'aura plus qu'à être battue. Pour ce travail les Romains adoptaient divers procédés. Les perches et les fléaux, mentionnés par les agronomes [1], ne sont pas employés par l'agriculteur de Virgile. Mais le poète signale les machines (*tribulum* et *trahea*, *G.* I, 164 [2]) et le mode de battage plus simple, plus primitif, qui consiste à faire fouler les épis aux pieds des animaux. C'est, au livre III, à propos des vaches et surtout des poulinières [2], qu'il est amené à en parler (III, 132-133).

Dans l'antiquité, mulets, ânes, moutons rendaient le même service [3]. D'après Hérodote [4], on y employait jusqu'aux porcs.

Quel que fût le procédé adopté pour le battage, cette opération se faisant à découvert, il était indispensable que l'aire (*area*) offrît toutes les garanties de solidité. A cet effet, Virgile donne des conseils judicieux qui sont toujours d'actualité (*G.* I, 178-180).

Il ne reste plus qu'à vanner le grain (*G.* III, 134 ; cf. I, 166),

---

1. *Messis perticis flagellatur*, dit Pline, *N. H.* XVIII, 30, 72, 298 (cf. XVI, 37, 68, 174). Dans saint Jérôme, *In Isa.* 28, 23, *flagellum* est le *fléau*.

2. M. de Pesquidoux parle du « dépiquage », pratiqué en Gascogne, « soit au fléau, soit à la *traîne*, en attelant les bœufs aux rouleaux de bois briseurs de mottes, et les promenant sur les jonchées de blé étalées sur l'aire ». *Gascogne*. Paris, de Gigord, [1939], p. 89. A deux mille ans de distance, la « traîne » semble bien proche de la *trahea*.

3. La scène décrite par Virgile au troisième livre (132-133), pittoresque dans sa simplicité primitive, bien des lecteurs, moins avantagés que M. de Pesquidoux ou M. Billiard (*L'agriculture dans l'antiquité*.., p. 136-137), ne la verront jamais. Une page du peintre animalier Evert van Muyden (*Souvenirs de la campagne romaine*. Genève, Boissonnas, 1923, p. 28-29) peut remédier à cet inconvénient. Dans les *Études classiques* (juillet 1939) nous avons reproduit une photographie prise, il y a une quarantaine d'années, dans la petite île de Houat (Morbihan) ; il nous a paru que, mieux que tout commentaire, elle expliquait les deux vers des *Géorgiques*. Il fallait se hâter de fixer ce souvenir, car les petits « chevaux à barbe », l'une des attractions de l'île, en ont totalement disparu. (M. Desroseaux, *La Bretagne inconnue*. Paris, Plon, 1938, p. 49-50.)

4. Hérodote, II, 14 (à rapprocher de Pline, *N. H.* XVIII, 18, 47, 168). Il fut un temps où l'on soupçonna d'erreur le vieil historien. Tel autre s'en prenait aux copistes et proposait de corriger le texte en remplaçant les porcs par des bœufs. Peine inutile ! Des découvertes ultérieures ont pleinement justifié le « père de l'histoire ». (Voir W. W. How et Wells, *Commentary on Herodotus*. Oxford, Clarendon Press, 1912, I, p. 166).

à le rentrer dans les greniers (*horrea*, *G.* I, 49 ; II, 518) et à le moudre, selon les besoins, souvent après l'avoir grillé au feu (*G.* I, 267)[1].

*
* *

### Les Ennemis du Blé.

*Tum variae illudant pestes...* (*G.* I, 181).

Telle est la simple majesté des travaux agricoles que tout ce qui les concerne participe à leur grandeur. Les ennemis du blé prennent ainsi une importance parfois tragique : non seulement des cataclysmes grandioses qui, en un instant, ruinent le fruit de longs labeurs (*G.* I, 316-334)[2]; mais de chétifs insectes, des oiseaux pillards, tous les animaux nuisibles aux récoltes, fussent-ils minuscules.

Au premier rang des parasites apparaît le charançon (*curculio*, *G.* I, 186) dont la réputation était si bien établie que Plaute pouvait donner ce nom à un type de parasite, personnage principal d'une de ses comédies[3]. Maintenant encore, on regarde cet insecte comme un des plus redoutables fléaux des greniers. (Cf. art. *Froment*, par G. Heuzé, dans *Dictionnaire d'agriculture* de Barral et Sagnier[4])-

Quant à la fourmi (*G.* I, 186), en insistant sur son caractère prévoyant et intéressé, Virgile l'aurait-il calomniée, comme La Fontaine? Maurice Maeterlinck le pensait, sans doute, lui qui la déclare l'insecte le plus dévoué qui soit, le plus généreux, le

---

1. La meule est appelée *lapis incusus* (*G.* I, 274-275) ou simplement *saxum* (*G.* I, 267).

2. Un météorologiste a étudié, du point de vue de sa spécialité, les tempêtes sur mer que Virgile a décrites dans l'*Énéide*. Son enquête a justifié le poète des accusations sommaires portées contre lui par V. Bérard (aussi corrigées par E. de Saint-Denis, *Le rôle de la mer dans la poésie latine*. Paris, Klincksieck, 1935, p. 224, n. 50). Voir J. Rouch, *Orages et tempêtes dans l'Énéide. Revue générale des sciences*, 31 mai 1930 (t. XLI), p. 307-312. Il serait intéressant d'analyser avec la même précision les données météorologiques des *Géorgiques*. Si, de nos jours encore, on se plaint parfois de ce que « le côté agricole de la météorologie est trop souvent négligé » (M. Rigotard, *Revue générale des sciences*, août 1930, t. XLI, p. 455, à propos d'une communication de M. Carton dans le *Bulletin des ingénieurs agronomes*, avril 1930), il est piquant de constater que Virgile s'en préoccupait déjà et non sans compétence.

3. A. Ernout, *Plaute*. Paris, Belles Lettres, t. III, 1915, p. 58-61.

4. H. Otto Keller, dans le *Companion* de Sandys, Cambridge, University Press, 3e éd., p. 64, remarque : « *Curculio* or *gurgulio* (Cato, Varro, Persius, Col., Pallad.) — il oublie Virgile ! — is used to designate, not only the black weevil, *Curculio granarius* or *Calandra granaria*, but also the white corn-moth, *Tinea granella*. »

plus « charitable » !.. Autre question débattue : le poète n'a-t-il pas tort de représenter des fourmis recueillant des grains de blé ? A. S. Pease [1] le justifie pleinement et, en sa faveur, cite Lubbock (Lord Avebury), Linsenbarth, Royds, Frazer.

Si la taupe est mise au nombre des animaux malfaisants, c'est qu'en bouleversant le sous-sol, elle cause des dégâts qui font oublier ses services. Souvent les commentateurs éprouvent le besoin soit de blâmer Virgile, soit de l'excuser pour avoir dit que les taupes sont aveugles (*oculis capti talpea*, *G.* I, 183). Mais l'animal dont il parle ne serait pas la taupe commune que tout le monde connaît ; il s'agirait de la taupe aveugle de l'Europe méridionale [2].

Pour le crapaud (*bufo*, *G.* I, 184), son crime est de vivre dans les trous qu'une aire, mal faite ou mal entretenue, offre comme repaires à divers monstres, *plurima monstra*. Il faut avouer que les *Géorgiques* ne lui rendent pas justice.

Virgile n'a oublié ni le rat des champs ou campagnol (*G.* I, 181), ni d'autres vermines (*variae pestes*, *G.* I, 181), serpents, chélydres, etc. (*G.* II, 214-216), non plus que les oies sauvages, les grues du Strymon (*G.* I, 119-120) et tous les oiseaux voraces qui se signalent par leurs déprédations (*G.* I, 156, 271).

Bien des végétaux sont, à divers titres, des ennemis de l'agriculteur. Il y a les arbres qui, par leur ombre, empêchent les céréales de pousser (*G.* I, 121) ; les fougères et les chicorées sauvages (*G.* II, 189 ; I, 120) dont les racines sont funestes ; gratterons (*lappae*, *G.* I, 153 [3]), chardons (*G.* I, 152) et tribules (*G.* I, 153), folle avoine et ivraie :

*Infelix lolium et steriles dominantur avenae* (*G.* I, 154).

Le vers qui, dans une même réprobation, semble confondre *lolium* et *avena* [4] se rencontre deux fois, sous une forme presque identique, dans les poèmes de Virgile (*Buc.* V, 37 ; *G.* I, 154). Ces deux plantes ne méritent pourtant pas au même degré l'antipathie du laboureur. Cultivée sous le nom de fromental, la folle avoine (*avena fatua*) devient un bon fourrage ; mais, dans

1. A. S. Pease, *Aeneidos liber quartus*. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1935, p. 341.

2. H. Otto Keller, *Companion*, p. 48.

3. Sur ces diverses plantes, voir : *A la campagne avec Virgile*. 2e édit., appendice III.

4. Comme Ovide, *Fast.* I, 691-692 et, plus tard, saint Augustin, *Enarr. in Ps.*, LXIV, 16. On connaît les vers de Calpurnius (*Égl.* IV, 116) :

*...nec praefocata malignum*
*Messis habet lolium nec inertibus albet avenis.*

les champs, sa présence est de trop lorsqu'on voit ses tiges élancées se dresser bien haut, au-dessus des épis de blé, justifiant l'expression imagée du poète [1] et le nom savant qu'on lui donne encore : *avena elatior*.

L'ivraie, toutefois, est bien autrement redoutable. Le surnom que lui infligent les botanistes (*temulentum*) dénonce ses propriétés toxiques souvent dangereuses, mortelles même pour certains animaux (le cheval, par exemple) et pour l'homme aussi [2].

Il y a enfin les maladies auxquelles sont sujettes les céréales. Virgile s'en prend de préférence à la rouille (*mala robigo*, *G.* I, 150-151) qui « dévore » les tiges. Cette vieille ennemie des laboureurs, depuis des siècles on la combat sans pouvoir en venir à bout. Au quatrième livre des *Fastes* (905-942), Ovide nous racontera comment il assista aux *Robigalia*, cérémonie destinée à apaiser le fléau (*aspera Robigo*). Les *Géoponiques* (V, 33, 4) préconiseront le laurier comme remède contre ce mal. « Le problème de la rouille, si anciennement posé — puisqu'il était connu de Moïse et des anciens Égyptiens — ... est loin d'être résolu, écrivait naguère M. Costantin. Aucune solution ne s'entrevoit pour un avenir prochain [3] ». La fréquence des publications nouvelles sur ce sujet témoigne assez de son importance et de sa brûlante actualité [4].

En s'abaissant à ces humbles détails, Virgile n'oublie pas ses droits d'artiste : volontiers, nous l'avons vu, il anime et personnifie les plantes elles-mêmes et jusqu'à la terre.

Poète en prose, M. de Pesquidoux écrivait dernièrement un vibrant éloge du blé gascon : « C'est un blé gaillard, à l'épi barbu, gonflé de grains roux. Bon vivant, je veux dire qu'il s'accommode à tout, germe au besoin dans la boue, se rit des intempéries, pétille d'aise sous le soleil à pic, occupe résolument le sol, prêt à dévorer toute herbe poussée à ses pieds [5]. »

---

1. *Dominantur*, verbe par lequel Virgile a remplacé le mot moins expressif, *nascuntur*, de la cinquième Bucolique.

2. J. Chaze, *Les graminées toxiques et en particulier l'ivraie enivrante. Annales des sciences naturelles. Botanique*, 1937, p. 43-58. On lit, p. 47 : « Les propriétés vénéneuses de l'Ivraie enivrante sont connues d'une façon empirique depuis très longtemps ; on en trouve mention dans les écrits de Virgile. » L'épithète *infelix* n'en dit pas tant !

3. J. Costantin, *Le problème des rouilles du blé à l'heure présente* (Actualités biologiques, dans *Annales des sciences naturelles. Botanique*, 1935, p. 1). On dit les rouilles, car il faut distinguer rouille noire, jaune et brune ; cette dernière est dite *Puccinia triticina*.

4. Par exemple : J. Eriksson, dont les recherches ont paru dans les *Annales des sciences naturelles*, en 1899 et 1901 ; — J. Dufrenoy, *La sélection des blés résistant aux rouilles. Annales des sciences naturelles*, 15 février 1922, etc.

5. J. de Pesquidoux, *Gascogne*. Paris, de Gigord, [1939], p. 131.

Charmante description, sans doute. Mais, quiconque en voudra prendre la peine, trouvera chez le poète mantouan traitant le même sujet autant de vérité, de sentiment, de couleur, de pittoresque et de vie.

A propos d'une récente publication italienne[1], nous lisions dans *Les Études classiques* : « Faut-il considérer ce poème (les *Géorgiques*) comme une œuvre didactique ? On a exagéré en ce sens et l'auteur démontre fort bien l'exactitude de l'appréciation de Sénèque : *nec agricolas docere voluit, sed legentes delectare.* Il convient donc de comprendre avant tout sous l'angle poétique cette œuvre, la mieux achevée de Virgile[2] ». Avant tout, soit ! Mais ce serait faire tort au poète que de laisser dans l'ombre sa valeur technique. Mieux vaut donc dire avec Marshall : « Virgil's Georgics combine a sound knowledge of agriculture with an unrivalled poetical charm[3] ». N'est-ce pas à l'heureuse combinaison des deux éléments qu'est dû ce prodige, unique dans l'histoire des littératures : un poème didactique dont l'intérêt se soutient, quatre chants durant, sans jamais faiblir !

Laval, 26 juillet 1939.

P. D'HÉROUVILLE.

---

1. L'*Introduzione alle Georgiche* de E. Paratore. Palerme, Ciuni, 1938.
2. F. De Ruyt, dans *Études classiques*, t. VIII, 1939, p. 574.
3. F. H. Marshall, dans le *Companion* de Sandys, 3e éd., p. 212.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

B. Stumpo. *Il canto XXII dell'Iliade e il patriotismo del poeta.* Extrait de *Il mondo classico*, septembre-décembre 1937, xv-28 pp.

Ce n'est pas un article, c'est une croisade menée avec une fougue juvénile, bien que l'auteur ait atteint la maturité : il invoque p. 13 une de ses œuvres de jeunesse, qui remonte à 1906. C'est une croisade contre les critiques assez mal inspirés pour ne pas partager l'avis de M. S., spécialement sur la composition de l'*Iliade*. Ce sont des « *filologi isterici* » (p. 10) et des « *grammatici di cervello angusto* » (p. 24). Au demeurant, cette étude, qui se lit avec agrément, dépasse très largement le cadre étroit de son titre. A peu près tous les chants de l'*Iliade* y figurent, et pas toujours à propos du patriotisme d'Homère. Ce patriotisme, d'ailleurs, paraît se borner à exalter, par tous les moyens possibles, les Grecs aux dépens des Troyens.

Paul Collart.

J. A. Moore. *Sophocles and Aretè*. Cambridge, Harvard University Press, 1938, in-12, xii-78 pp.

Voici le cinquième livret de *The Harvard Phi Beta Kappa Prize Essays*, c'est-à-dire un mémoire d'un « *senior* » de Harvard College, imprimé aux frais de ladite Société, en raison de ses mérites scolaires. C'est, en effet, une jolie dissertation, où se mêlent avec un dosage involontaire, mais réussi, l'enthousiasme de la jeunesse et l'adresse de l'expérience. Le plan est une sorte de *looping the loop* habilement exécuté. On part de l'atmosphère inimitable des pièces de Sophocle : ordre, lumière, calme, beauté, mélodie du langage. D'où viennent ces qualités si habilement fondues ensemble ? Assurément pas des idées révolutionnaires qui bouleversaient alors le monde grec, idées prêchées et propagées par les sophistes : athéisme, philosophie du ξύμφερον, soumission à la nature contre la loi. De ces idées, qui sont délétères, c'est Euripide qui est imbu ; c'est lui qui les a portées à la scène. Elles aboutissent à faire de ses personnages des êtres infiniment malheureux, pitoyables, violents, inconstants, sans force intérieure durable, sans guide intime. Sophocle, au contraire, a maintenu, approfondi plus qu'Homère et Pindare le sens ancien de l'ἀρετή innée. Ce n'est pas la fatalité, ce n'est pas l'ἁμαρτία du héros principal, qui mène les tragédies de Sophocle, c'est la conscience sereine de la dignité humaine, de la morale, c'est le clair sentiment de ce que l'homme se doit à lui-même et aux autres, c'est l'ἀρετή. C'est elle qui baigne les tragédies de Sophocle de sa pure lumière.

Paul Collart.

D. L. Page. *Euripides. Medea.* Oxford, Clarendon Press, 1938. LXVIII-190 pp. in-8 ; 7 sh. 6 d.

Le livre fait partie d'une nouvelle collection procurée par les soins de maîtres d'Oxford : *The Plays of Euripides.* M. P. l'inaugure d'une façon magistrale. Loin d'être banale ou d'une érudition pesante et terne, son *Introduction* est animée et agréable. Bien sûr, il doit beaucoup à ses devanciers. Il a, d'ailleurs, sincèrement payé sa dette dans la *Préface.* Mais, s'il a lu toute la « littérature » inspirée par la *Médée* d'Euripide, il a pris position sur toutes les questions avec une personnalité d'opinion et une franchise de style, qui ravissent. Son *Introduction* comprend cinq parties : *La Pièce, La Légende, Euripide et Néophron, Le Texte, La Médée d'Euripide dans l'art.* Sur le premier point, il s'est particulièrement attaché, d'abord, à montrer ce que cette tragédie peut avoir d'actuel en 431, date de la première représentation, ensuite, à étudier les caractères. Oserai-je avouer qu'en un si pathétique sujet je me suis diverti de la sincérité vraiment comique, et d'ailleurs parfaitement juste — que ne puis-je tout citer ! — avec laquelle sont caractérisés les personnages de second plan : la nourrice, « *a homely, comfortable body* » ; le pédagogue, « *a pompous, old cynic, self-important and sententious* » ; Créon, « *a conventional creature* » ; Egée, enfin, « *a simple, kindly fellow, who knows that he is stupid... A shortsighted egoist, but a gentleman* ». Inutile de dire que les caractères de Médée et de Jason sont fouillés délicatement, d'une manière à la fois subjective et objective, où il apparaît nettement que Médée attire toutes nos sympathies dans la première partie de la pièce, pour les perdre dans la seconde. Tout comme si nous étions Athéniens, nous l'aimons tant qu'elle est humaine, civilisée ; elle nous fait horreur, quand elle redevient la magicienne barbare.

Dans l'examen de la légende ou plutôt des légendes, sont envisagés successivement les différents épisodes qu'Euripide s'est appropriés en les adaptant à son but et à son tempérament : meurtre des enfants, personnage de la marâtre, robe empoisonnée, char magique, dépôt des enfants dans le temple d'Héra, intervention d'Egée. La question d'Euripide et de Néophron semble définitivement réglée. M. Pickard-Cambridge avait déjà montré que le pseudo-papyrus de la *Médée* de Néophron est une pièce postérieure au v^e^ siècle et les fragments que nous avons de cette pièce par la tradition indirecte la montrent également postérieure à cette époque, d'après les considérations de langue et de style, que nous soumet M. P. Des deux poètes, c'est Néophron l'imitateur. La partie la plus neuve de l'*Introduction* est, à mon avis, celle qui concerne le texte. M. P., qui s'est plusieurs fois occupé de papyrus en critique et en éditeur, sait très bien qu'on ne peut plus désormais, pour la plupart des grands auteurs classiques, parler de la tradition médiévale, sans remonter aux papyrus. Il l'a fait avec beaucoup de compétence. Tout ce qu'il dit sur les cas parallèles d'Homère et d'Euripide dans la tradition pré- et postalexandrine est parfait. Je me permets seulement de le compléter sur deux petites questions. 1° Pour ce qui concerne le prix des *volumina* d'Anaxagore dans la fameuse phrase de l'*Apologie 26 D-E* de Platon, je le renvoie à Lewis, *L'industrie du papyrus* p. 54 et à une petite note que j'ai donnée à ce sujet, *Livres neufs ou vieux bouquins ?, Mél. Navarre* p. 95. 2° Pour le papyrus 7, qu'il a édité, mais dont il a négligé par modestie d'indiquer la référence exacte, je tiens à réparer cet oubli : *Classical Quarterly* 32 (1938) pp. 45-46. On appréciera, d'autre part, la précision avec laquelle il est

parlé des *Commentaires*, perdus, aux pièces d'Euripide (ici encore le cas est le même que pour Homère), du bric à brac des scholies et de la rédaction des arguments. Le chapitre sur les reproductions de scènes de *Médée* par les artistes est précieux par sa liste et ses descriptions. Le texte est donné ensuite et il faut se rappeler que le but de la collection est de donner une édition scolaire « basée sur le texte de Gilbert Murray ». M. P. le nomme avec gratitude dans la *Préface*, en même temps que Prinz-Wecklein et Méridier. Il a, en outre, utilisé les papyrus et l'on croit pouvoir lui certifier que, comme il l'espère, son apparat critique « qui contient seulement un choix de variantes est comparativement exempt d'erreurs » et même mieux que cela. Le commentaire (pp. 61-181) est très substantiel et varié : problèmes de critique verbale, questions de langue et de syntaxe, difficultés de métrique, exégèse proprement dite, rapprochements, tout ce qui peut embarrasser ou intéresser le lecteur de *Médée* est élucidé ou cité, avec érudition, aisance et clarté. Non seulement les recherches des critiques antérieurs sont utilisées avec discernement, mais les articles récents et les données des papyrus sont pris en considération. Huit pages de schéma métrique et de notes de prosodie terminent le volume. C'est une édition solide et élégante, de bon augure pour la collection.

Paul Collart.

W. E. J. Kuiper. *Two comedies by Apollodorus of Carystus. Terence's Hecyra and Phormio.* Leyde, E. J. Brill, 1938, 102 pp. in-8°, 2 fl. 50.

M. K. a entrepris de reconstituer les pièces perdues de la *Comédie Nouvelle*, à l'aide des adaptations qu'en ont faites les comiques latins. Il a inauguré la série en 1936 par ses *Grieksche origineelen en latijnsche navolgingen*. Il l'a continuée en 1938 par deux études : *Het origineel van Plautus' Epidicus* et *Diphilus'doel en deel in de Rudens van Plautus* et par le présent volume consacré à Apollodore de Carystos, disciple de Ménandre. Le plan des comédies de Ménandre et de ses imitateurs reste toujours sensiblement le même ; le premier acte sert naturellement d'exposition, l'intrigue se prépare et se noue au deuxième, se complique au troisième, se dénoue par une reconnaissance ou des reconnaissances au quatrième. Tout s'arrange au cinquième acte. Eux aussi, les ressorts de la comédie nouvelle se retrouvent d'une pièce à l'autre ; il y a toujours des enfants de bonne famille, mais illégitimes, exposés ou volés, réduits à une condition déshonorante, qui, grâce à des pièces à conviction, retrouvent finalement leur état civil et leur famille, avec, par surcroît, un amoureux ou une fiancée, qui assureront leur bonheur.

M. K. sait tout cela et il a, de plus, observé l'antipathie des comiques latins pour le prologue-exposition, confié par les poètes grecs à des dieux, révélateurs intempestifs des secrets et des péripéties de la pièce. Il a remarqué aussi que Plaute et Térence ou leur public ou tous ensemble répugnent aux artificielles scènes de reconnaissance, à la fois banales et compliquées. Il a noté enfin que certains traits de mœurs purement attiques ne pouvaient pas passer dans les adaptations latines. Muni de tous ces renseignements et des indications des grammairiens, de son expérience surtout, qui s'accroît d'un livre à l'autre, il analyse et démembre les comédies latines, y réincorpore à des endroits, à des joints qu'il discerne astucieusement, les éléments exclus par Plaute et Térence

et nous présente ainsi le schéma des pièces grecques reconstituées. Les opérations successives du « montage » des comédies grecques sont faites avec tant d'habileté qu'avant d'avoir pu émettre un doute sur les erreurs de calcul possibles, on a le résultat mathématique sous les yeux.

L'*Hécyre* et le *Phormion* de Térence sont imités de l'*Hécyre* et de l'*Epidicazoménos* d'Apollodore de Carystos. L'élimination des prologues, la simplification des scènes de reconnaissance, et les modifications qu'elles imposent pour le premier et les deux derniers actes ont suffi à Térence pour adapter ses modèles grecs. Il serait trop long d'entrer dans les détails, mais on trouvera à la fin du livre deux tables que M. K. appelle : *Actes et scènes d'Apollodore* : c'est la reconstitution, acte par acte, des originaux grecs avec les éléments tirés de Térence — à un vers près ! — et la réintroduction de ceux qu'il avait dû éliminer. La virtuosité de l'auteur est si éblouissante qu'on en reste aveuglé.

Paul Collart.

G. Przychoki. *De Menandri comici codice in patriarchali bibliotheca Constantinopolitana olim asservato. Archiwum filologiczne.* Nr 13, 1938, 46 pp., 2 pl.

Le point de départ de cette étude diligente est le fameux catalogue de livres sur papyrus, daté du IIIe siècle, publié dans *Ægytus* en 1921 par Medea Norsa. On y lit cette mention : Μενάνδρου ἀ εὑρισ( ). M. P. s'efforce, à partir de cette date, de suivre à travers les siècles les traces de Ménandre. En dépit des affirmations de Démétrios Chalcondyle et de Jean Malalas — Ménandre brûlé avec d'autres auteurs profanes par des chrétiens fanatiques — il arrive jusqu'au XVIIe siècle, où Leo Allatius, dans sa *De Psellis et eorum scriptis diatriba*, écrit : « *Menandri comoediae XXIV, o thesauros ! explicatae a Michaele Psello* ». De proche en proche, M. P. établit que cette affirmation s'appuie sur un antique catalogue de Vienne, dont il démontre, par des recherches minutieuses, qu'il provient de la Bibliothèque des patriarches de Constantinople. Ce catalogue est, d'ailleurs, publié en appendice et l'on peut sur la planche II déchiffrer, sous le nº β l'indication fameuse : Τοῦ Μενάνδρου τὰς κωμωδίας, ὅλας τὰς εἰκοσιτέσσαρας· καὶ ἐξηγεῖται αὐτὰς ὁ ὑπέρτιμος κύρ Μιχαὴλ ὁ Ψελλός. Krumbacher, dans toute cette affaire, croit à des mensonges et à des faux. Mais tel n'est pas l'avis de M. P. S'il ne tient pas pour vrai le bruit qui a circulé en 1814, à savoir que bon nombre de comédies de Ménandre seraient conservées au Mont Athos, il pense du moins qu'on aurait des chances de les retrouver en recherchant les manuscrits grecs en Orient. Acceptons-en l'augure. L'article en tout cas est curieux et rédigé avec une conviction courtoise.

Paul Collart.

G. Coppola. *Menandro. Le commedie. Testo critico e commento.* Chiantore, 1938-XVI, Torino, XXIV-228 pp. in-8º.

Voici de nouveau, comme pour les *Mimiambes* d'Hérondas, une réimpression. Avouerai-je que cette fois on est véritablement surpris ? Les *Mimiambes* de l'édition Herzog, accompagnés d'une traduction *süddeutsch*, sans apparat critique, sans lacune dans le texte, sont destinés au grand public, que les progrès de la philologie laissent assez froid. Mais le *Ménandre* de

M. C. s'adresse au public scolaire, maîtres et élèves : il s'ouvre par une introduction technique ; le texte, qui respecte la plupart des lacunes, y est suivi d'un apparat critique, accompagné de notes grammaticales et exégétiques. Or une édition telle que celle-là avait son mérite en 1927 ; elle n'est pas absolument périmée en 1938, mais elle est retardataire. La bibliographie s'arrête en 1926, date de la Préface. Que d'études sur Ménandre depuis cette époque ! Les fragments du Caire ont été lus, relus ; le déchiffrement s'en est beaucoup amélioré : qu'on songe aux nouvelles lectures de Guéraud, si justement appréciées par Kœrte. Par surcroît, des fragments inédits ont paru, et on a proposé des attributions nouvelles. L'édition de Chr. Jensen dans l'*Auctarium Weidmannianum* (1929) et surtout la troisième édition des *Menandrea* de Kœrte (en 2 volumes, dont un paru en 1938, dans la *Bibliotheca Teubneriana*) font à la réimpression de M. C. une concurrence redoutable. On est donc surpris qu'un savant de sa valeur, au courant, comme il l'est, de toutes ces questions, ait consenti, malgré la dureté des temps, à une réimpression, qui va provoquer des comparaisons semblables. Mieux vaut, d'ailleurs, ne pas insister et constater que bien des notes explicatives restent la preuve de la science de M. C. et de sa finesse d'humaniste.

Paul Collart.

R. Herzog. *Die Mimiamben des Herondas. 2te Auflage gänzlich umgearbeitet und mit griechischem Text und Abbildungen versehen.* Dieterich, Leipzig, 1926, xvi-206 pp. XVI planches et des vignettes.

La charmante édition des *Mimiambes*, que M. H. avait donnée en 1926, étant épuisée, on a procédé purement et simplement à une réimpression. On voudra donc bien se reporter au compte rendu de l'ouvrage, qui a été publié dans la *Revue* en 1927, pp. 178-179.

Si on feuillette la réimpression, on constatera qu'il a été tenu compte de la remarque que nous avions faite alors, en signalant la chute du v. 18 du *Mimiambe IV*. Un papillon intercalé entre les pages 110 et 111 répare cette disparition. Pour le reste, on retrouvera avec agrément et la science philologique de M. H., éprouvée, entre autres, par des études répétées sur des fragments papyrologiques et son talent de traducteur amusé par son texte et ses connaissances archéologiques d'homme qui a déblayé le temple d'Asclépios à Cos. Redisons encore combien les planches hors texte et les vignettes du texte sont joliment choisies. Il est possible que la dureté des temps et le désir de conserver au livre son caractère d'ouvrage destiné au grand public aient empêché l'auteur de nous donner une édition remaniée. Sans ces considérations, peut-être aurait-il bien voulu, pour notre profit, extraire quelque amélioration nouvelle des travaux parus depuis 1926 sur le mime en général ou sur certains points particuliers du texte ou encore des éditions de Nairn-Laloy ou de Toussaint van Boelaere. Peut-être aussi son éditeur et lui ont-ils pensé — avec raison — que le succès de l'édition de 1928 en garantissait la valeur.

Paul Collart.

A. D. Winspear et T. Silverberg. *Who was Socrates ?* The Cordon Company. New-York. 1939. 96 pp. in-8°.

La pensée de Socrate a évolué, comme celle de tous les hommes. On le savait. Mais la célébrité de Platon, celle de Xénophon et d'Aristophane ont

fait que le grand public — quand il veut bien s'intéresser à la philosophie antique — ne connaît qu'un seul Socrate, celui des grands dialogues platoniciens, tourné en ridicule par Aristophane. Les auteurs du présent volume, excédés de cette conception simpliste, ont voulu remettre les choses au point et montrer au grand public son erreur. Il y a dans leur livre trois chapitres, car ils distinguent trois Socrate : le Socrate des débuts, élève d'Archélaos, matérialiste et sceptique, un vrai sophiste ; un Socrate de transition, encore assez vaguement entrevu, dans les années 432-423 et le Socrate de la fin, penseur sublime, à peu près à l'opposite à tous égards du premier Socrate. Les auteurs ont fait entrer dans leur documentation beaucoup de fragments épars très instructifs et ils les ont discutés avec compétence et adresse. Il est bien dommage qu'ils n'en donnent que la traduction anglaise avec la référence, jamais le texte grec. Leurs démonstrations sont toujours habiles, mais les résultats n'en sont pas forcément convaincants ou évidents pour tout le monde ; selon la disposition d'esprit du moment, on les suivra, ou on doutera, ou on désapprouvera. Spécialement, on n'est pas absolument au clair, même après leurs recherches, en ce qui concerne les deux mariages de Socrate et la fortune qu'il avait dû acquérir par ses leçons et par l'usure. Si ses disciples, vers la fin de son existence, par reconnaissance et non en rémunération de ses leçons, lui ont offert de l'aider dans des circonstances difficiles, la chose est vraisemblable et même naturelle, vu leur affection pour le maître ; la fortune acquise par le philosophe et ébréchée par des pertes d'argent, n'a jamais pu être comparée aux richesses accumulées par des générations d'eupatrides. Il n'est peut-être pas non plus de bonne guerre que la comédie des *Nuées* serve d'argument à la fois pour faire connaître le Socrate des débuts et le Socrate de transition. Mais, ces réserves faites, on peut prédire à *Who was Socrates?* un succès mérité de curiosité, d'attention et d'estime.

Paul Collart.

M. Braun. *History and romance in Graeco-oriental Literature. With a Preface by Prof. A. J. Toynbee.* Blackwell, Oxford, 1938. xiv-196 pp. in-8°.

C'est peut-être un peu trop dire que d'affirmer, comme le fait le Professeur Toynbee dans la préface, que « le présent livre communique les résultats de recherches qui sont *pioneer work in a terra incognita*. Il y a bien du nouveau dans le livre de M. B., mais avant tout, semble-t-il, une utilisation nouvelle de matériaux connus. Sans aller plus loin, il y a tous les fragments papyrologiques de romans grecs, pour lesquels l'auteur, on ne sait pourquoi, renvoie toujours au recueil de Lavagnini et jamais à celui de Zimmermann, cependant postérieur. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est divisé en deux chapitres. Le premier traite du caractère national du héros de roman, avec les exemples de Ninus et Sémiramis, Sésostris, Nectanébo, Moïse, Alexandre. Le deuxième concerne presque uniquement l'histoire de la femme de Putiphar dans le *Testament de Joseph*. Je serai peut-être plus sincère que compétent en déclarant que le premier me paraît nettement supérieur au second. L'idée de M. B., c'est que tous les romans, dont ces personnages orientaux (Alexandre est le fils de Nectanébo) sont les héros, sont une œuvre de réaction des peuples opprimés contre leurs vainqueurs. Des légendes infra-littéraires, si l'on peut dire, sont nées spontanément dans le bas peuple assujetti. Elles sont devenues avec leurs développements, leurs contradictions, leurs enrichissements progressifs une forme

du nationalisme et aussi se sont haussées au rang de forme littéraire. Contre les maîtres et la civilisation étrangère, elles ont cherché à montrer la supériorité des souverains et de la civilisation indigènes. Toute cette partie de l'étude est déduite avec beaucoup de science, de logique, de finesse. C'est un ensemble éminemment suggestif, où il y a beaucoup à prendre et dont chaque division mériterait d'être développée. Malgré ses qualités indéniables, la deuxième partie semble moins heureuse et moins persuasive. Le *Testament de Joseph* est un long arrangement en huit épisodes érotiques de l'histoire racontée dans la *Genèse* : Joseph et la femme de Putiphar. C'est devenu une œuvre à tiroir, une succession de huit nouvelles, qui finissent, si l'on veut, par former un roman. Mais que ce roman soit influencé presque continuellement, dans son agencement et jusque dans son vocabulaire, par la légende de Phèdre, je n'en suis pas encore absolument convaincu. Pour chaque épisode — sauf, je crois le IV^e^, la demande astucieuse de conversion, qui serait purement juif — M. B. cherche des parallèles dans la dite légende et dans toute la littérature grecque. Il en trouve beaucoup. Mais sont-ils tous probants ? N'y a-t-il pas là parfois des rencontres psychologiques inévitables ?

Voici maintenant, un peu au hasard, des remarques faites au cours de la lecture. Quand M. B. parle du premier essai de séduction de l'Égyptienne (πρὸς ἀπάτην μου, dit Joseph), il aurait pu, avant toute autre, citer la fameuse ἀπάτη de Zeus par Héra. On la trouve aux deux bouts de la littérature grecque, avec des caractères différents, chez Homère et chez Nonnos. — Le rapprochement entre Euripide, *Hipp.* 656 sqq. et *Testam. Jos.* 5,2 est loin d'être littéral et, si γίνωσκε dans le sens de (εὖ)ἴσθι est un sémitisme, il faut admettre que les lettres privées sur papyrus sont pleines de ce sémitisme. — Bien entendu, on trouve la magie dans la littérature grecque, comme dans le *Testament de Joseph*, mais on la trouve aussi dans la vie du peuple : les papyrus nous ont apporté assez de *tabellae defixionum*, de charmes, de philtres, pour que nous sachions qu'en Orient les amoureux en peine, hommes et femmes, recouraient souvent aux bons offices des mages. — Il est vrai que les critiques s'affrontent encore sur la question des origines du roman et que nous avons peu de traces « de l'état pré-rhétorique de son développement » (p. 89). Mais si, comme certains le pensent, les *Contes milésiens* ont pu servir de canevas à quelques romans, on peut dire aussi qu'il suffisait de développer et de transposer les Παθήματα de Parthénios et certains *epyllia*, pour avoir de nouveaux thèmes de romans. Et les épisodes des *Dionysiaques* ne sont pas autre chose que des romans érotiques.

Paul Collart.

El. Visser. *Götter und Kulte im ptolemäischen Alexandrien.* Amsterdam, N. V. Noord-Hollandsche Uitgevers-Mij., 1938, 131 pp. in-8°.

L'auteur de cette thèse n'est pas tout à fait une débutante. Elle a publié déjà, à ma connaissance, un article sur les noms propres alexandrins dans *Ex Oriente lux* en 1936 et six textes du Musée de Berlin : *Briefe und Urkunden aus der Berliner Papyrussammlung* dans *Ægyptus* en 1935. Son professeur, le D^r^ Cohen, lui a indiqué son sujet ; elle a travaillé à Berlin sous la direction expérimentée et bienveillante de W. Schubart, à qui elle a dédié son livre en même temps qu'à ses parents.

Il convient, avant tout, de féliciter M^lle^ V. de sa clairvoyance. « Peut-

être, dit-elle p. 3, dans son introduction, peut-être pour le lecteur l'utilité de mon travail reposera-t-elle surtout dans le répertoire des sources ». Sans songer le moins du monde à critiquer la façon dont l'auteur a interprété sa documentation, on peut lui confirmer qu'elle a fait œuvre utile en nous la faisant connaître et en la rendant facile à consulter. Cela dit, passons au livre lui-même.

Il se compose de trois chapitres. Le premier traite proprement des *Dieux et cultes d'Alexandrie*, c'est-à-dire qu'il répartit les dieux en trois classes : dieux locaux d'Alexandrie, dieux grecs, dieux asiatiques. Le nom de chaque dieu est mis en vedette dans la marge et une notice l'accompagne, où sont interprétés les renseignements réunis par l'auteur sur la divinité, son culte et, le cas échéant, l'héortologie et les identifications avec d'autres divinités. Le deuxième chapitre est une enquête sur *Les poètes hellénistiques et la religion*. L'attitude de ces poètes à l'égard des religions d'Égypte, nous la connaissions déjà, en gros, par la suggestive étude de Schubart dans un chapitre de son livre récent : *Die religiöse Haltung des frühen Hellenismus*. Les recherches de Mlle V. à travers les œuvres de Théocrite, Callimaque, Apollonios ne font que confirmer cette impression. Poètes et gens cultivés à Alexandrie restent plus attachés que le reste de la population aux formes extérieures de la religion grecque, mais on la sent minée par la philosophie, les religions orientales, et l'athéisme. On a déjà noté que le troisième chapitre contient le répertoire des sources ; il est rédigé commodément dans l'ordre alphabétique des noms des divinités. L'auteur y a ajouté deux listes, qui, pour tenir moins étroitement à son sujet, n'en sont pas moins les bienvenues, celle des citoyens alexandrins avec références et dates, comparable à la *Prosopographie der aegyptischen Deltagaue* de W. Matthes, et celle des tribus et dèmes alexandrins, avec les compléments apportés par des textes récents, auxquels l'auteur renvoie. Suit un index des noms propres des deux premiers chapitres avec références.

La thèse du nouveau docteur est donc un travail honorable et utile.

Paul Collart.

Ar. Colonna. *Heliodori Aethiopica*. Romae, Typis Regiae officinae polygraphicae, 1938-XVI. lix-380 pp., in-8°, 50 lire.

Dans l'*Avant-Propos* de leur édition des *Ethiopiques* (traduction J. Maillon), dans la collection Budé, MM. Rattenbury et le Rev. Lumb déclarent avec une modestie charmante : « il nous suffira d'avoir réussi, avec le consentement des lecteurs, à jeter les fondements d'un bon texte scientifique ». Voici qui les comblera d'aise. La nouvelle édition fait partie d'une collection jeune encore : *Scriptores Graeci et Latini iussu Beniti Mussolini consilio R. Academiae Lynceorum editi*. C'est une édition savante, puisqu'elle s'accompagne de *prolegomena* en latin ; austère, puisqu'elle ne s'accompagne pas de traduction, — et, tout compte fait, elle ne diffère pas très sensiblement, quant au texte, de la leur. Ils ont donc bien, comme ils le désiraient, « jeté les fondements d'un bon texte scientifique ». C'est un éloge pour les trois éditeurs.

Bien entendu, ils ne sont pas toujours d'accord. Sur certains points, comme il était naturel et souhaitable, l'éditeur italien est allé plus loin ou dans une autre direction que les savants anglais. Dans ses *Prologomena*, consacrés uniquement à la tradition et au texte, il n'assigne pas toujours

les mêmes dates qu'eux aux manuscrits : S, par exemple, serait du XIV^e^ siècle. Il en cite quelques-uns de plus : un *Matritensis Graecus N-73*, un *Neapolitanus Borbonicus gr. III AA 2*, etc. Il les décrit aussi plus longuement, comme le lui permettait et même l'exigeait la nature de son édition. C'est un apport appréciable. Surtout, il diffère d'opinion quant au classement et propose un autre *stemma*, dont voici, faute de pouvoir entrer ici dans le détail, les caractéristiques essentielles. Pour lui, d'un archétype α (IX^e^-X^e^ s.) sont issues trois familles : γ (Vaticane), δ (Vénitienne), ε (contaminée). Tous ces exemplaires sont perdus. Sans intermédiaire dérivent de γ, d'une part V, d'autre part M ; de δ, d'une part Z, d'autre part D (*Marcianus 410* X, de Rattenbury-Lumb) ; d'ε, d'une part J, d'autre part C et, par l'intermédiaire de ω (*recensio docta* perdue, XII-XIII^e^ s.) séparément M^1^, R (*Parisinus 2905*, Q^1^ de Rattenbury-Lumb) et P. Bien que M. C., avant d'établir son *stemma*, ait pris soin, pour établir les familles, de dresser une liste des fautes et des lacunes, il est encore assez malaisé de prendre position dans le différend. Au surplus, cela ne change guère les résultats pour l'établissement du texte, et c'est cela qui importe. Il vaut mieux, en feuilletant la nouvelle édition, constater la netteté, la beauté de sa typographie ; signaler, à la fin du volume, la série attrayante des *Testimonia* avec leur texte *in extenso* et, en dehors de l'index habituel des noms propres, une liste qui réjouira les lexicographes : celle des mots forgés par Héliodore ou du moins employés par lui seul ; enfin, prévenance supplémentaire, un répertoire des noms propres figurant dans les *Testimonia*. Il faut souhaiter maintenant, pour des passages litigieux du texte, des papyrus d'Héliodore. Mais quelle connaissance du grec et quelle puissance d'évocation avait Racine, pour lire un texte corrompu de *Théagène et Chariclée* et en faire surgir les rêves séducteurs de son adolescence !

Paul Collart.

Denniston (J. D.). *Euripides, Electra*. Oxford, Clarendon Press, 1939. XLIV-226 p. in-8°.

Les professeurs d'Oxford semblent vouloir avancer rapidement leur nouvelle collection : *The Plays of Euripides*. Leur but est de donner, non pas un texte renouvelé, puisqu'ils basent résolument le leur sur celui de G. Murray, mais une édition nette, commode, qui, sans s'interdire d'être originale et personnelle, vise surtout à extraire le meilleur de la documentation et des interprétations antérieures. On trouvera donc ici, dans une introduction substantielle, d'abord une étude sur la légende, issue d'Homère. Les détails additionnels, semblables ou différents, introduits successivement par les trois grands tragiques, y sont passés en revue, notamment les motifs qui ont fait agir Clytemnestre et Oreste et la façon dont ils justifient leur crime. Les caractères sont ensuite examinés un à un et dessinés par touches rapides et nettes. La date de 413 pour la première représentation de la tragédie est admise à peu près sans réserve ; de même, l'antériorité de l'*Electre* de Sophocle par rapport à celle d'Euripide. En ce qui concerne la tradition, les indications essentielles sont données sur les manuscrits et leurs fautes. On sait qu'*Electre* n'a pas été favorisée par les papyrus. Au court fragment, *P. Hibeh 7 b.*, cité par M. D., je ne peux ajouter que les deux vers 387-388 écrits sur un ostracon de Berlin, jadis publié par Wilamovitz. Le texte grec est imprimé en petits caractères, agréables et nets, avec un apparat succinct au bas des pages. Toutes les

questions de mise en scène, toutes les difficultés de vocabulaire, de syntaxe, de style, de métrique, tous les rapprochements pertinents, toutes les interprétations proposées dans les cas douteux, sont groupés vers par vers dans un copieux commentaire, qui, avec l'appendice consacré à la métrique, ne comprend pas moins de 225 pages imprimées très fin. Toutes les curiosités des lecteurs ont été prévues et se trouveront satisfaites. On est exaucé avant d'avoir souhaité.

Paul Collart.

G. Lazzati. *Introduzione allo studio di Clemente Alessandrino*. Milan. *Vita e pensiero*, 1939, VIII-92 pp. in-8°.

On peut dire que le présent ouvrage, volume XXXII des *Pubblicazioni dell' Università del Sacro Cuore*, est une « reconsidération » du cas de Clément d'Alexandrie. Le livre comprend deux parties : « la *question littéraire* » et « *les caractéristiques de la pensée clémentine* », suivies, en appendice, de « *notes critiques sur le texte des Stromates de Clément d'Alexandrie* ». Dans la première partie, l'auteur rappelle les divisions proposées parmi les œuvres de Clément. Selon les uns, l'œuvre du théologien d'Alexandrie se compose essentiellement d'une trilogie formée du *Protreptique*, du *Pédagogue* et des *Stromates*, titre substitué a celui de *Le Maître*, qu'on attendait. Selon E. de Faye, Clément aurait, en effet, projeté la trilogie, dont le *Protreptique* et le *Pédagogue* sont les deux premières parties, mais avant d'écrire *Le Maître* — qu'il n'a pas eu le temps de rédiger — il aurait composé *Les Stromates*, en manière d'introduction. Selon Munck, *Le Protreptique* et *Le Pédagogue* font partie d'une première trilogie incomplète. mais *Les Stromates*, sans aucun lien avee eux, se rattachent à une autre trilogie. Dans sa *Littérature grecque chrétienne*, que M. L. ne nomme jamais — bien qu'il cite nombre d'ouvrages français —, M. Puech avait proposé une solution de conciliation. La thèse de M. L., qu'il soutient habilement, est différente. On ne peut ici entrer dans les détails ; la voici, résumée en gros. Il faut faire deux parts dans l'œuvre de Clément. L'une comprend les ouvrages qui se rapportent à l'enseignement et à l'école ; elle s'adresse aux fidèles exclusivement et renferme : *Les Stromates*, les *Extraits de Théodote*, les *Eclogae propheticae*. L'autre s'adresse à la masse ; elle est l'œuvre d'un propagandiste. Il faut y ranger *Le Protreptique*, *Le Pédagogue*, l'homélie *Quis dives*. Quant à la pensée de Clément, au lieu de la disséquer, quand elle est déjà formée, M. L. a eu l'idée ingénieuse de la prendre à son début et d'en suivre le développement, par étapes. Ici encore on est contraint d'abréger. Clément naît païen et subit l'influence de la philosophie ou plutôt des philosophies qui, à cette époque, se touchent et se compénètrent par l'éclectisme et le syncrétisme. En outre, il a été sensible à la supériorité morale de la religion des mystères. Néanmoins, il n'y a pas trouvé une réponse suffisante à la question des rapports entre l'homme et Dieu. Le christianisme la lui a donnée. Platon, les Stoïciens, Philon n'ont été que des acheminements de sa pensée ; c'est le christianisme qui l'a épurée, enrichie, lui a imposé sa formation définitive. L'appendice est une contribution appréciable à l'établissement du texte en de nombreux passages des sept premiers livres des *Stromates*.

Il est superflu de dire que M. L. aime son auteur et qu'il n'a pas paru s'apercevoir, en l'étudiant, des défauts de style, qui en rendent la lecture si pénible et parfois presque rebutante. C'est grâce à ce privilège sans

doute qu'il a pu si nettement marquer d'une manière nouvelle les divisions d'une œuvre et les progrès d'une pensée, où l'on a cherché souvent en vain de l'ordre et de la fermeté.

Paul Collart.

S. E. Bassett. *The poetry of Homer*. University of California Press, Berkeley, 1938, VIII-274 pp. in-8°. $ 2, 50.

L'ouvrage appartient à la collection *The Sather classical Lectures*. L'auteur est mort en décembre 1936, au moment où il allait faire ses conférences. Mais son manuscrit était pratiquement prêt pour l'impression.

La première conférence s'intitule : *Un important problème homérique et ses postulats*. Partisan résolu de l'existence d'un Homère et de l'unité des poèmes homériques, comme on tend à le redevenir aujourd'hui, on pressent tous les arguments que M. B. peut employer pour défendre ses idées. Ce qu'on ne prévoit pas, ce sont les moyens nouveaux dont il use pour prouver le bien-fondé de sa thèse. On s'amusera, par exemple, à voir comment il imagine et bâtit, à la manière de « la question homérique », une « question platonicienne », non sans allusions ironiques acérées. On goûtera aussi sa façon de comparer Homère et le Créateur de la *Genèse*. Sur quelques points seulement on voudrait contester ses affirmations. Dire qu'Homère est le premier à avoir chanté les aventures d'Ulysse, parce que α 10 εἰπὲ καὶ ἡμῖν signifie non pas : *Dis-nous, Muse, comme tu l'as dit à d'autres*, mais bien : *Dis-nous, pour que nous le sachions comme toi*, ces propos ne sauraient contenir ni une traduction décisive, ni une affirmation irréfutable. On pourrait riposter, sans être plus près ni plus loin de la vérité, que εἰπὲ καὶ ἡμῖν signifie : *Dis-nous, Muse, les aventures d'Ulysse, comme tu nous as dit la colère d'Achille*. En second lieu, s'il est excessif de suspecter un vers, parce qu'il est répété ailleurs dans Homère, il ne faut pas non plus oublier que les critiques du Musée d'Alexandrie n'avaient pas attendu les études de Milman Parry, pour procéder à des athétèses de ce genre. Enfin il n'est peut-être pas juste de dire que, par la faute des critiques, nous avons des textes d'Homère et pas de texte d'Homère. Si les papyrus, qui ont déjà bien servi le poète, pouvaient nous apporter plusieurs exemplaires du même passage, à une date antérieure à 150 av. J.-C., on verrait que les textes préalexandrins d'Homère étaient loin de coïncider parfaitement entre eux. Ce sont, au contraire, les travaux des Alexandrins qui ont créé notre vulgate. Il est injuste également d'incriminer seulement « *the ablest Greek scholars of modern times* », qui rejettent N 255, puisque ce vers ne figure pas dans quatre papyrus qui donnent le passage.

Les deux chapitres suivants traitent de l'illusion épique comparée à l'illusion lyrique et à l'illusion dramatique. Le pouvoir, le charme, l'illusion homérique proviennent de trois illusions mineures : l'illusion de l'historicité des faits et des personnages ; l'illusion de la vitalité en général, indépendamment de la vivacité des descriptions et de la vie des caractères ; l'illusion de la continuité dans le temps et dans l'espace. D'une manière inégalable, Homère a le don du mouvement, de la rapidité. Il a le pouvoir de créer des personnalités distinctes, dont les actes, les gestes, les paroles surtout expriment le caractère, d'où le grand nombre de discours et de dialogues (cf. p. 64 un ingénieux tableau comparatif). L'illusion épique dans Homère est la meilleure preuve de l'objectivité du poète, qui n'intervient que dans les descriptions et les digressions (ch. IV). Dans une épopée

orale, le rôle de l'auditoire n'est pas négligeable (ch. V). Il faut qu'un courant de compréhension et de sympathie s'établisse entre le poète et ses auditeurs. Les formules homériques, variées à l'infini et toujours adaptées au contexte immédiat, sont une complaisance du poète à l'égard de l'auditoire, qui retrouve avec plaisir des éléments familiers. Autre complaisance, le fait que quand deux ou plusieurs idées successives sont répétées, elles le sont dans l'ordre inverse, parce que la dernière est mieux restée dans l'esprit des auditeurs : c'est le ὕστερον πρότερον ὁμηρικῶς, dont Cicéron parle à Atticus. Enfin, pour mieux retenir son auditoire, le poète, par des omissions volontaires de détails et d'explications, que le public doit imaginer, l'oblige, pour ainsi dire, à le suivre et à collaborer avec lui. Ce qui peut être dit au ch. VI : *Le poète comme chanteur*, on le devine aisément : la poésie est musique et la musique est essentiellement nombre, mesure, rythme. Le rôle des coupes, des sons, des adjectifs, des comparaisons simples ou « à longue queue », selon l'expression de Perrault, est largement étudié, avec de multiples exemples. Enfin, les deux derniers chapitres sont consacrés à *Homère démiurge* et *Homère réaliste et idéaliste*. En réalité, nous y trouvons surtout, avec cent preuves à l'appui, une étude sur Homère « père de la tragédie », Homère, chez qui ce sont moins les actions elles-mêmes que leurs effets sur les personnages qui font la plus profonde impression. L'auteur nous donne même un plan fort habile de deux tragédies homériques : *La colère d'Achille* et *Hector*, avec prologue, *parodos*, épisodes, *stasima* et *exodos*. Des notes et un index très détaillé terminent le volume.

L'ouvrage est, en somme, une mise au point des idées unitaires, qui se répandent de plus en plus actuellement, en réaction contre le dépècement antérieurement à la mode. La substance est donc encore presque neuve, sinon originale, et nous bénéficions, par surcroît, des grâces qu'un conférencier déploie pour captiver et convaincre son auditoire. C'est un livre utile et agréable.

Paul Collart.

W. Buchwald, *Studien zur Chronologie der attischen Tragödie 455 bis 431*. Thomas und Hubert. Weida in Thür. 1939, 58 pp. in-8°.

Pourquoi ne pas avouer que son titre rend cette dissertation inaugurale assez décevante ? On s'attend à y trouver des précisions chronologiques nouvelles et on constate qu'un certain nombre des tragédies ici mentionnées sont déjà datées avec certitude, par exemple, le *Téreus* de Sophocle, les *Péliades*, les *Crétoises*, l'*Alcméon*, le *Télèphe*, l'*Egée* d'Euripide. L'étude se compose de deux parties : *Fragments de tragédies des années 455 à 431* et *Pour la chronologie de la tragédie de 455 à 431*. Dans la première partie sont réédités les fragments anciens et les fragments papyrologiques nouveaux des pièces suivantes : Πελιάδες, Αἰκύμνιος, Κρῆσσαι, Ἀλκμέων ὁ διὰ Ψωφῖδος, Τήλεφος, Τηρεύς, Αἰγεύς. Ces fragments sont précédés d'une notice qui indique leur origine ; le sujet de la pièce, autant qu'on peut le reconstituer et les travaux antérieurs afférents. Chaque fragment est suivi de brèves indications critiques et, s'il y a lieu, de rapprochements, mais toutes les *cruces* subsistent dans le texte. La deuxième partie contient quelques renseignements chronologiques sur le *Protesilaos*, *Le premier Hippolyte* et le *Thésée*, le *Phaéton*, les *Bergers*, les *Limiers*, l'*Ajax* et le *Rhésos*. Après les études de R. Goossens et de H. Grégoire, voici rouverte la question du *Rhésos* : la

pièce serait de 450. C'est la plus grande nouveauté de ce travail. En appendice, 17 vers très mutilés d'un papyrus de Milan, communiqué par I. Cazzaniga, fragment possible de la *Lycurgie* d'Eschyle. Une table chronologique des tragédies entre 458 et 431 (p. 58) sera commode à consulter.

Paul Collart.

E. Iversen. *Papyrus Carlsberg N° VIII with some remarks on the Egyptian origin of some popular birth prognoses.* (*Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Histor.-filol. Meddeleser*, XXVI, 5). E. Munksgaard, Copenhague, 1939, 31 pp. in-8°, 2 planches.

M. I. publie et traduit le verso d'un papyrus opisthographe de la Fondation Carlsberg, très endommagé, daté de la 19e ou 20e dynastie. Le recto porte des prescriptions médicales pour les maladies des yeux. Le verso devait appartenir à un *Traité général de gynécologie*, analogue à celui dont Clément d'Alexandrie atteste l'existence dans l'Égypte ancienne (*Strom.* VI, 35-37). Le passage conservé indique des recettes pour savoir si une femme est féconde ou stérile, si elle donnera naissance à un fils ou à une fille. Curieux en lui-même, ce texte est à rapprocher de plusieurs papyrus déjà connus, qui donnent des prescriptions identiques, preuve qu'une tradition médicale sur ces sujets était bien établie dans l'Égypte ancienne. D'autre part on retrouve encore les mêmes recettes dans Hippocrate, dans le περὶ εὐπορίστων attribué à Galien et dans les traditions populaires en Europe jusqu'au XVIIIe siècle. L'édition et l'étude de M. I. sont donc une contribution méritoire à l'étude de la médecine ancienne et au passage des traditions médicales en Grèce et en Europe occidentale.

Paul Collart.

Ign. Cazzaniga. *Torbidi giudaici nell' Egitto Romano nel secondo secolo di Cristo : un papiro della R. Università di Milano.* (Extrait de l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t. V : *Mélanges Émile Boisacq*). Bruxelles, 1937. Pp. 159-167, 1 pl.

Ce papyrus provient des fouilles exécutées en 1934 à Tebtynis par la *Mission archéologique de l'Université Royale de Milan*, sous l'heureuse direction d'Ach. Vogliano. On sait que les papyrus ont complètement renouvelé la question de l'antisémitisme alexandrin avec des sources comme les *Actes des martyrs alexandrins* et la *Lettre de Claude aux Alexandrins* et des études récentes comme *Jews and Christians in Egypt* et *Iuden und Griechen im römischen Alexandreia* de H. I. Bell. Le nouveau papyrus comprend quatre colonnes, dont les deux premières sont très mutilées, la troisième trouée vers le bas, la quatrième formée de quatre lignes abîmées et très difficiles à déchiffrer. On discerne qu'il s'agit, dans ce document officiel, de troubles graves causés par des séditieux en petit nombre, troubles qui ont nécessité l'arrivée d'un envoyé spécial de l'empereur. La phrase Τινὰ τῶν ἁμαρτημάτων ἴσως ἀπολογίαν ἔχειν ἐδύνατο πρὸ τῆς Ῥωμαίων πρὸς Ἰουδαίους μάχης a donné l'éveil. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, qu'il n'y ait pas haplographie de αν à la fin de ἀπολογίαν. Tel qu'il est, le texte reste énigmatique et pose plus de questions que M. C. n'a volontairement pris le temps d'en résoudre, pressé de mettre cette source inattendue à la disposition des savants. Il faut lui savoir gré de sa promptitude.

Paul Collart.

Alf. Koerte. *Menandri quae supersunt. Pars prior : Reliquiae in papyris et membranis vetustissimis servatae*, 3e édit. Leipzig, Teubner, 1938. LXVIII-150 pp. In-8°. *R. M.* 4, 95 (pour l'étranger).

Comme on est à l'aise pour parler de cette troisième édition de Ménandre ! M. K. a publié la première en 1910, la seconde en 1912. Depuis lors, il n'a cessé de s'occuper de Ménandre : il a écrit sur son poète des articles toujours remarqués, notamment dans *Hermes* et fait des comptes rendus de travaux consacrés à Ménandre. Comme collaborateur de l'*Archiv für Papyrusforschung*, il a examiné un à un tous les papyrus littéraires, portant spécialement son attention sur les fragments de poètes comiques. Enfin, il a connu et utilisé l'importante étude de Guéraud, ignorée de ses compatriotes : *Quelques notes sur le papyrus de Ménandre*[1]. Nul n'était donc mieux documenté que lui sur toutes les questions relatives au maître de la *Comédie Nouvelle* et il n'est pas surprenant qu'un volume ne lui ait pas suffi pour cette troisième édition. La préface annonce en effet qu'un second volume contiendra les fragments de Ménandre réunis par Meineke, Koch et Damianczuk avec un index de la langue de Ménandre. Il sera le bienvenu.

Cette troisième édition, bilan actuel des fragments de Ménandre, n'est pas une refonte des précédentes ; c'est vraiment une édition nouvelle. Bien rarement on peut retrouver dans la préface une phrase qui provienne de la deuxième édition.

Sur les fragments du Caire, on a maintenant tous les renseignements désirables. Le *codex* devait se composer de 10 quaternions, soit 160 pages. Des 5.500 vers qu'il pouvait contenir, nous n'en avons que 1.535, en comptant les nombreux vers mutilés. Le format était 30 × 18 avec des marges de 3 cm. en haut et 4 en bas. L'ordre des pièces était : une courte pièce perdue de 960 vers environ — à moins que ce ne soit la *fabula incerta*, — *Le Héros*, *L'Arbitrage*. *La Périkeiroménè*, *La Samienne*.

Du *Héros*, nous avons 52 vers intacts du début de la pièce et des fragments, qui devaient appartenir au IVe ou au Ve acte. Il nous reste 709 vers de l'*Arbitrage*. Leur ordre n'est plus le même que dans la 2e édition et on y a ajouté des tirades naguère insérées à tort dans l'ancienne *Fabula incerta II* et dans la *Périkeiroménè*. Bien que *P. Oxy. 1236* et le parchemin de Pétersbourg complètent les fragments du Caire, il nous manque toujours, outre des lacunes moins importantes, l'exposition et le dénouement. L'éditeur refuse d'incorporer à l'*Arbitrage* les 44 trimètres du *Papyrus Didot*, qu'il attribue cependant à Ménandre. Oserai-je lui dire qu'il me paraît un peu partial en faveur de son poète à propos de l'imitation de l'*Alopè* d'Euripide ? Il déclare que Ménandre a mieux tiré parti du thème que son modèle. Je me permets de penser qu'on ne peut guère juger la pièce perdue d'Euripide et que Ménandre a traité le thème en poète comique, Euripide en poète tragique.

Nous avons 448 vers de la *Périkeiroménè*, dont 324 sur le papyrus du

1. M. K. regrette, en effet (notamment p. XI et n. 2), que cet article ait échappé à ses compatriotes, spécialement à Jensen en 1929. Il n'en a eu lui-même connaissance que tardivement, pendant l'impression de la présente édition, au hasard d'une conversation avec Ach. Vogliano. Qu'il me soit permis de lui rappeler, puisqu'il a la courtoisie de citer un de mes comptes rendus dans sa bibliographie, qu'en rendant compte, en son temps, de l'édition Jensen dans la *Revue de Philologie*, j'avais attiré l'attention des lecteurs sur l'importance de l'article de Guéraud et signalé son existence à l'éditeur.

Caire ; le reste est fourni par *P. Leipzig 613*, *P. Oxy. 211* et *P. Heidelberg 219*. La scène serait à Corinthe, selon M. K., et non à Athènes, comme on l'a prétendu. Sur *La Samienne*, dont les fragments du Caire nous donnent 341 vers, l'accord n'est pas encore fait entre les savants et le scénario reste obscur. De même, l'intrigue de la *Fabula incerta*, conservée sur 5 fragments du Caire, ne peut être reconstituée entièrement avec certitude. Trois papyrus actuellement nous font connaître des passages du *Laboureur* : *P. Gen. 135*, *PSI 100* et les bribes de *P. Lond. 2823 a*. La *Théophorouménè* (*La Possédée*) est une nouveauté dans le recueil : publié en 1935 par M. Norsa et G. Vitelli, le papyrus a été ensuite définitivement identifié par Kœrte lui-même.

Des pièces suivantes nous avons des passages moins importants et le scénario en reste trouble ou incomplet : *Le cithariste* (*P. Berlin 9767*), *Le Flatteur* (*P. Oxy, 409 et 1237*), *Les Buveuses de ciguë* (*P. Zereteli*), *Le Misoumenos* (*P. Oxy. 1013 et 1605*, *P. Berlin* 13281), *La Périnthienne* (*P. Oxy. 835*), *L'apparition* (*P. Pétersbourg*). Sont ajoutés : la comédie anonyme de Florence (*PSI 126*), dont on ne sait si elle appartient à une des deux *Epiclère* ou au *Philargyre*, et le *Papyrus Didot*, qui se compose d'un discours en 44 trimètres prononcé par une femme (on a pensé à la Pamphila de l'*Arbitrage*) et 15 trimètres d'un prologue mis dans la bouche d'un adolescent. M. K. a eu raison d'imprimer à la suite : 1° suivant l'exemple de Jensen, les résumés mutilés de deux comédies de Ménandre : *La Prêtresse* et *Les Imbriens* (*P. Oxy. 1215*), qui seraient l'œuvre d'un certain Σέλλιος ἢ Σίλλιος ὁ καὶ Ὅμηρος, quelque polygraphe du 1er s. ap. J.-C. ; 2° la série de titres que M. Stroux a si astucieusement dénichés dans les tétrades 330-334 du *Commentary* des *Greek shorthand Manuals* de Milne : Ἀνεψιοί, Ἐγχειρίδιον, Θησαυρός, Δύσκολος, Ῥαπιζομένη, Ἐπίκληρος, Χρηστή, Δεισιδαίμων, Ναύκληρος, Ἐπιτρέποντες, Μηναγύρτης, Κιθαριστής, Ἀφροδίσιον, Νέμεσις, Δημιουργός, Δίδυμαι, Φάσμα.

Pour la publication du texte, M. K. a dû se poser et discuter avec lui-même la question des lacunes. Quel est le papyrologue qu'elle ne torture pas ? Finalement, il s'est refusé à imprimer certains compléments, qui figurent dans les précédentes éditions, mais il en a très libéralement admis beaucoup d'autres. Le lecteur fera de lui-même les réserves d'usage. Bien des restitutions sont des étoiles filantes, elles ne brillent qu'un instant au ciel de la philologie et disparaissent pour toujours. Saluons au passage leur éclat éphémère.

Paul Collart.

A. von Premerstein. *Mitteilungen aus der Papyrussammlungen der Giessener Universitätsbibliothek V. Alexandrinische Geronten vor Kaiser Gaius. Ein neues Bruchstück der sogenannten Alexandrinischen Märtyren-Akten*. Giessen. Münchowsche Universitäts-Druckerei, 1939, IV–71 pp., 2 pl.

L'auteur, qui avait publié dans l'*Hermes* et le *Philologus* de remarquables études sur les *Actes des Martyrs alexandrins*, notamment sur la date du procès d'Isidoros, a laissé en mourant le manuscrit du présent ouvrage presque prêt pour l'impression. L'intervention discrète et pieuse de MM. Kalbfleisch et Eberhardt, le directeur et un des collaborateurs de la publication, a permis l'édition de ce fascicule V, qui ne peut manquer, à mon avis, de provoquer à la fois l'attrait et l'agacement.

Ce sont des fragments très difficiles à déchiffrer, parce qu'ils sont en loques, presque en charpie. Ils appartiennent aux *Actes d'Isidoros* et datent vraisemblablement du début du IIIe siècle, comme certains autres fragments du même ouvrage. Avec ces cinq colonnes tronquées, dont il ne reste parfois que trois ou quatre lettres par ligne, comme le montrent et les deux planches et la transcription diplomatique fidèle de M. Eberhardt, Premerstein a reconstitué cinq colonnes complètes, sauf six lignes. Bien entendu, il ne donne cette restauration que comme une tentative et naturellement, vu la compétence indubitable de l'auteur, bon nombre de ses compléments paraissent, à première vue, vraisemblables. Mais le procédé, qui consiste à imprimer le texte complètement restitué en face du texte misérablement incomplet, est tout ensemble séduisant et fallacieux. Il rappelle les tours de passe-passe, prodigieux et décevants, de Wilamowitz — et d'autres — qui tire de ses manches de prestidigitateur une ode de Sappho reconstituée.

La seconde partie de l'ouvrage est plus solide et s'appuie plus fermement sur les parties intactes du texte. Ce sont, après deux pages d'introduction, une étude curieuse — oui, malgré la critique qui précède — sur la lecture, la restitution et l'explication des fragments, puis des notes successives sur la situation antérieure d'après *P. Oxy. 1089*, sur la mort de Tiberius Gemellus, fils adoptif de Caligula, et la chronologie des événements d'après les fragments de Giessen et d'Oxyrhynchos, sur la question des 630 ans de fidélité des Grecs alexandrins et sur celle des 180.000 citoyens de la capitale, sur le problème débattu du sénat d'Alexandrie, sur le personnage désigné dans le papyrus sous l'appellation de ὁ κατήγορος, enfin sur le caractère littéraire et la valeur historique des nouveaux fragments. Autant la première partie est gênante, éloignée de la science méticuleuse et prudente de Kalbfleisch, autant la seconde est instructive, riche en aperçus, en renseignements nouveaux. C'est elle qui confère sa valeur à la publication.

Paul Collart.

Eric G. Turner. *Catalogue of Greek and Latin papyri and ostraca in the possession of the University of Aberdeen.* Aberdeen, The University Press, 1939, xx-116 pp., 5 pl.

On ne peut que féliciter l'auteur du recueil pour son dévouement. Il a eu le courage d'entreprendre et de mener à bien la liquidation des papyrus et des ostraca d'Aberdeen, dont quelques-uns avaient été publiés jadis par Winstedt dans la *Classical Quarterly*. Il s'est imposé d'en éditer 103 *in extenso* et a décrit le reste, les nos 104-197, dont beaucoup ne sont pas autre chose que des miettes. La plupart de ces textes sont d'époque romaine, quelques-uns sont byzantins, quelques autres ptolémaïques ou des environs de l'ère chrétienne.

Les textes littéraires publiés sont au nombre de 14, dont six religieux : bribes d'un codex en parchemin avec quelques lignes de l'*Évangile selon S. Jean* VII 27-28, débuts de 34 lignes d'un texte chrétien indéterminé, quatre ostraca dont l'un avec 24 lignes en majorité mutilées, qui sont un récit du *Baptême de Jésus*, contaminé de textes canoniques et apocryphes, l'autre avec des restes d'un *Hymne à la Vierge*, un autre avec un récit de l'*Annonciation* en forme de prière ou d'hymne, le dernier probablement avec un *Hymne de la résurrection*, et huit textes profanes : lambeau d'Alcée, dix

lignes de Dioscoride (Περὶ ὕλης ἰατρικῆς III 130-131), deux colonnes mutilées d'un traité médical, une ἔμπλαστρος ἐπουλωτική comparable à celles de Galien, une languette provenant d'un traité médical par demandes et réponses, des restes d'un calcul astronomique, un passage d'horoscope, et un curieux distique, qui serait peut-être une réponse à une question posée à un oracle. Les documents, presque toujours mutilés, sont très variés. Il y a d'abord des documents officiels (15-50) : édit, circulaire, rapports, registres de taxes, quittances de fonctionnaires, attestations de corvées aux digues, reçus d'ἐρημοφυλακία et de douanes, déclarations de bétail (bœufs et chameaux) et d'ἀδροχία. On trouve ensuite deux pétitions mutilées (51-52) et quelques contrats (53-59) : division de propriété, indéterminé, vente d'un âne, παραμονή, sous-location de palmiers et d'oliviers, engagement de danseuse, διδασκαλική pour une brodeuse. Viennent enfin un ordre d'arrestation (60), des reçus ou comptes privés (61-68) et quelques lettres particulières (69-72) toutes déchiquetées. En appendice, une curieuse liste de noms en minuscule du VIII^e^ siècle (72 *a*). Les ostraca contiennent des reçus officiels pour des taxes diverses en argent et en nature (73-82), deux quittances privées (83-84), enfin des comptes et des listes de noms propres (85-103), en général avec des indications de denrées. Parmi les textes littéraires décrits (104-146 *a*), en dehors des fragments d'Homère et d'un passage de Démosthène, presque tous connus, il n'y a guère que de pauvres bribes non identifiées et, semble-t-il, non identifiables, sauf le n° 120, petit fragment du Κατὰ Τιμοκράτους §§ 65-66 de Démosthène. (Aux trois papyrus de ce discours cités par M. T. on voudra bien ajouter *P. Oxy*, *1811*.) On remarque dans les documents décrits la même variété que dans ceux qui sont publiés en entier.

Au total, ce recueil, qui ne contient pas de textes brillants ni faciles, a demandé à son auteur, tant pour le déchiffrement que pour l'interprétation, des efforts épuisants, qu'il a dû croire à chaque instant stériles, et une abnégation perpétuelle. Il faut le redire : on ne lui sera jamais assez reconnaissant.

Paul Collart.

J. Hummel. *Griechische Wirtschaftsrechnungen und Verwandtes*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1938, in-8°, pp. 351-390, 2 planches.

Voici le 8^e^ fascicule des *Papyri Iandanae*, que K. Kalbfleisch dirige avec autant de science que de dévouement. On sait à présent, par un article qu'il a publié dans les *Nachrichten d. Giess. Hochschuleges.* 11, 3, que le douzième fascicule terminera la publication. On attend donc impatiemment les documents juridiques du fascicule IX, les papyrus divers du fascicule X, les ostraca du fascicule XI et plus impatiemment encore le fascicule XII, qui apportera les additions, les corrections et les index, dont l'absence est une gêne constante.

Le mérite de M. H. est d'autant plus grand que la série des textes, dont l'édition lui est échue, est d'une nature particulièrement ingrate : comptes de ménage, de commerce ou de communauté, dépenses diverses, recettes, livraisons, répartition d'approvisionnements, listes d'ustensiles variés. Ce sont les n^os^ 146-155 de la publication. En voici le détail. *N° 146* : balance de comptes sur un *volumen* du II^e^ s. av. J.-C. Le comptable note, d'abord, son encaisse provenant de différentes mains et, ensuite, les personnes auxquelles il a remis des sommes, avec l'indication de ces

sommes, et les débours faits pour des achats ou des paiements. *N° 147* : relevé de recettes et de dépenses à Caminoi, également du IIe s. av. J.-C. *N° 148* : liste de livraisons de pains et d'instruments divers, IIe s. ap. J.-C. *N° 149* : 9 lignes de dépenses, dont du vin de miel, même époque. *N° 150* : achats d'objets divers, frais de transport et taxes, IIIe s. *N° 151* : 28 lignes, où un marchand de tissus note les livraisons de ses marchandises faites par la voie fluviale, 2e moitié du IIIe s. *N° 152* : paiements (chiffres perdus) faits par diverses personnes, associées, semble-t-il, pour des locations imposées (ἐπιβολή), IVe s. *N° 153* : 21 lignes notant les distributions de vin faites apparemment par un caviste (οἰνοχειριστής) à différentes personnes, sur l'ordre de son maître, Hermoupolite (?), IVe s. *N° 154* : 17 lignes d'une γνῶσις οἴνου, répartition faite entre les clercs d'une église, VIe/VIIe s. *N° 155* : 19 lignes d'un λόγος κούφων ἀμπελικῶν VIIe s., Fayoum.

Tous ces textes sont précédés d'une introduction détaillée et suivis de notes précises, qui donnent tous les renseignements utiles sur la forme et le sens des mots, sur la grammaire et sur l'agencement des comptes. Il convient de répéter qu'il y a là un travail très aride et de remercier l'auteur, qui l'a entrepris et réussi et le directeur de la publication, qui l'a soutenu de ses conseils éclairés.

Paul Collart.

Kr. Hanell. *Aus der Papyrussammlung der Universitätsbibliothek in Lund. Kultische Texte. Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund*, 1937-1938, V, 24 pp., 2 planches.

La Bibliothèque de l'Université de Lund fait connaître en détail sa collection de papyrus dans le *Bulletin de la Société Royale des Lettres*. Naguère, M. Wifstrand a publié des textes littéraires et des lettres privées. Voici, cette fois, un groupe de textes tout aussi judicieusement réunis d'après leur nature. Ce sont des fragments relatifs à des questions non pas de dogme religieux, mais d'organisation matérielle des temples et du sacerdoce. Les huit premiers forment un petit ensemble concernant le temple de Soknobraisis à Bacchias et ses prêtres. 1° Lettre d'envoi aux *bibliophylakes* de l'Arsinoïte de la γραφὴ ἱερέων καὶ χειρισμοῦ, déclaration annuelle imposée par la politique de Rome (199). Les nos 2, 3 et 4 sont des fragments moins complets de documents analogues, pour des dates voisines. Les nos 5, 6 et 7 (environ 170) sont des inventaires du mobilier de ce temple plutôt pauvre, malgré l'épithète d' « insigne », qui lui est attribuée (λόγιμος) et bien que Soknobraisis soit dit « dieu grand, grand ». Le n° 8 (178) est peut-être le plus intéressant de la série : il contient en partie le dossier d'une curieuse affaire, réclamation des prêtres de Soknobraisis convoqués indûment pour la corvée des digues et demandant μὴ ἄγεσθαι σωματικῶς ἐπὶ τὴν τῶν χωμάτων ἀπεργασίαν. La plainte, adressée à l'archiprêtre et apostillée par lui, est transmise, pour la suite à donner, au stratège, puis au basilicogrammate. M. H. a pertinemment édité et commenté ces textes et a eu le mérite de découvrir que le dernier appartient au même papyrus qu'un fragment publié naguère par A. Bataille, *Études de Papyrologie* IV 197 sqq. Des deux derniers documents, le premier (123) concerne l'acquisition de charges sacerdotales, achetées, à la suite d'une vente aux enchères, par « Marsisouchos, fils de Pakebkis, de Tebtynis » et se rattache, comme l'a très adroitement reconnu l'éditeur, au même dossier que *P. Teb. 296*

et 297 (cf. *P. Bouriant 26*, de même nature) ; le second (4 septembre 98) parle des animaux sacrés, notamment Apis, Mnévis, Bouchis ; malheureusement, il est très mutilé. Sauf erreur, c'est le début de M. H. en papyrologie : puisse-t-il récidiver !

Paul Collart.

J. Brunel. *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec, particulièrement en attique* (Collection Linguistique, XLV). Paris, Klincksieck. 1939. 90 fr.

M. Brunel s'est attaqué à un problème du plus grand intérêt, mais dont la discussion était d'autant plus délicate qu'il s'agit d'une langue morte : comment le grec a-t-il utilisé certains préverbes pour donner à des thèmes de présent ou d'aoriste un aspect « déterminé » ? En face d'une langue vivante — je pense non seulement aux langues slaves, mais au grec moderne[1] — on peut toujours interroger la conscience de sujet parlant qui, lui, sent tel préverbe comme « plein » — c.-à-d. lourd de signification concrète — ou « vide » — c.-à-d. simple signe de détermination ou de perfectivation. M. B. ne pouvait compter que sur sa connaissance ou plus exactement sur son sens du grec. De fait, dès les premières pages d'exemples, on éprouve cette agréable impression que l'auteur discerne avec finesse les nuances de la langue. Dans un domaine subjectif entre tous, M. B. ne se contente pas de noter avec une parfaite loyauté les difficultés non réduites : mais encore il doit au sentiment nuancé qu'il a de la langue de ne pas être tenté d'attirer brutalement les faits à lui, comme un théoricien trop raide pourrait le faire en toute bonne foi.

J'avouerai d'abord que je regrette un peu que M. B. ait à ce point réduit l'aire de son sujet : pratiquement, son étude de l'attique repose, à peu près dans l'ensemble, sur les trois tragiques, sur Aristophane, sur Platon (et en partie sur Xénophon). Assurément, chacun est libre de limiter la matière comme il l'entend : mais laisser de côté Hérodote, Thucydide, n'est-ce-pas un peu dangereux, quand on traite une question qui s'est posée dans toute l'histoire du grec ? Je crois que le lecteur aurait également accueilli avec plaisir quelques sondages dans la Κοινή, et quelques perspectives sur l'avenir. Quant au plan suivi par M. B., il ne m'a pas paru très heureux. Je comprends bien ce que l'auteur a voulu faire : il a le souci d'ordonner logiquement sa matière en la répartissant dans des rubriques de caractère général (permanence, valeur ingressive, expression à l'aide d'un préverbe notant direction, ou éloignement, ou point de départ, ou aboutissement, ou achèvement). Mais j'ai l'impression que ces compartiments sont très artificiels. Ainsi pourquoi, par ex. (p. 38), mettre ἀνερωτῶ sous la rubrique de la « permanence », alors que les deux exemples invoqués sont justement interprétés comme « une question unique dont la réponse est attendue anxieusement ». D'ailleurs cette catégorie de la permanence m'a paru assez discutable dans son contenu, sauf pour les verbes du type de μένω qui justement, par leur sens même, comportent une idée de permanence. Je crois qu'un plan, groupant les faits intéressants dans des chapitres consacrés à chacun des préverbes à valeur « déterminante », aurait peut-être été moins flatteur pour la présentation, mais plus vigou-

1. Cf. les articles de M. Mirambel, *The expression of the determinate aspect in Modern Greek* dans Link (1 et 2), pp. 48 sqq., 1938.

reux : il aurait sans doute amené M. B. à faire un départ entre des préverbes qui ne se « vident » que faiblement, comme ἐπί, et d'autres qui, comme κατά, peuvent se « vider » de façon totale.

Il ne saurait être ici question de discussions de détail ; d'ailleurs je suis souvent convaincu par les arguments de l'auteur, ce qui est bien méritoire pour qui opère sur un terrain aussi mouvant. On aurait même désiré que M. B. tirât un parti encore plus grand d'idées intéressantes qu'il signale : il a fait au grec des applications judicieuses de cette tendance, bien connue en slave, que la négation favorise l'emploi de l'« indéterminé » : il aurait pu se demander, avec fruit je crois, si les tours interrogatifs, négatifs eux aussi, n'entraînaient pas de conséquences semblables. — Je me limite à un cas particulier, dans lequel M. Brunel éprouve une difficulté parce qu'il a mis les différents préverbes sur le même plan (p. 76). Si les observations tirées de l'emploi relatif de αἰνῶ et de ἐπαινῶ sont, selon ses propres termes, « déconcertantes », cela tient, je crois, à ce fait que le préverbe ἐπί n'a pas dépouillé du tout sa valeur concrète (ἐπαινῶ = mettre son approbation *sur*). Peut-être une raison du même genre explique que κατοικτίρω n'existe que chez Eschyle et que ἐποικτίρω ne diffère pas du simple chez Sophocle : je crois qu'en réalité seul κατοικτίρω est véritablement un « déterminé ».

On se laisserait entraîner à reprendre certaines choses avec M. Brunel, d'autant que ce sont souvent les cas les plus discutables qui présentent le plus d'intérêt : au contraire, ce qui peut être dit de κατά avec l'idée d'achèvement est immédiatement au-dessus de toute contestation. L'ouvrage de M. Brunel incite à la réflexion : même quand on voit les choses autrement, il ne laisse jamais son lecteur indifférent. C'est, en somme, un livre de qualité qui enrichit la *Collection Linguistique* et prouve, une fois de plus, tous les avantages de l'union profonde d'une ferme doctrine linguistique et de la connaissance nuancée d'une langue particulière.

J. Humbert.

Georg Friedrich Bender. *Der Begriff des Staatsmannes bei Thukydides.* 114 pp. in 8°. Würzburg, K. Triltsch, 1938. Prix : 4 RM.

Examinant l'idée que Thucydide se fait de l'homme d'État, G. F. Bender, dans une dissertation présentée à Erlangen, a fait de quelques passages de l'historien une étude minutieuse. Parfois même le souci de l'analyse est poussé jusqu'à l'exagération : l'auteur met en vedette des mots qu'il isole (procédé dangereux, à notre avis, quand il s'agit de Thucydide, dont la phrase est particulièrement dense et synthétique) ; parfois aussi les qualités abstraites semblent-elles devenir à ses yeux des entités indépendantes de l'homme (par exemple p. 11, 60, 83). Du moins cette méthode a-t-elle l'avantage de ne laisser aucune obscurité dans la pensée de Bender.

Un premier chapitre, le plus important, nous expose l'idéal de l'homme d'État chez Thucydide ; le portrait est fait d'après les traits de Périclès surtout et, acccessoirement, ceux de Thémistocle. Pour Thucydide, l'homme d'État devrait être un *chef* (*Führer*) pourvu de quatre qualités essentielles : intelligence (γνῶναι τὰ δέοντα, II, 60, 5), éloquence (ἑρμηνεῦσαι ταῦτα), patriotisme (φιλόπολις), intégrité (χρημάτων κρείσσων). Dans cette partie de son exposé, Bender se rencontre plus d'une fois avec les idées exprimées

par H. Schæfer dans *Staatsform und Politik* (qui d'ailleurs, sauf erreur, n'est pas mentionné).

Puis, en face de cet idéal, l'auteur examine ce que Thucydide nous apprend de Nicias, d'Alcibiade et d'Hermocratès. Comme motif de ce choix, il nous dit que tous trois sont intervenus dans la guerre de Sicile. Ce peut être aussi un moyen d'éviter d'étudier longuement Cléon qui serait (p. 33) « un politicien irresponsable qui laisse aux autres les responsabilités de la stratégie » (sauf à Pylos et en Thrace, devons-nous objecter). Mais si l'on admet cette raison, pourquoi laisser de côté Démosthène et Gylippe ? Quoi qu'il en soit, la conclusion de Bender est la suivante : des quatre qualités exigées de l'homme d'État, Nicias ne possède que les deux dernières ; Alcibiade n'a que les deux premières ; seul Hermocratès les possède toutes et est « le plus grand homme d'État après la mort de Périclès » (p. 107).

On pourrait discuter maint détail de cette étude. Par exemple, la phrase du *Lachès* 198 E a été écrite vingt ans après la mort de Nicias et ne doit être prise que pour un jugement *post eventum*. Jusqu'à quel point, d'autre part, le discours que Thucydide fait prononcer par Hermocratès à Géla (IV 59 sqq.) représente-t-il les idées réelles d'Hermocratès, et non pas celles de Thucydide ? Bender ne mentionne même pas les dernières années d'Hermocratès qui finit en révolté (ce qui, en vérité, est gênant pour la thèse soutenue).

Mais l'étude précise diverses formes de l'idéal de Thucydide et, sous une expression parfois exagérément technique, il témoigne d'un juvénile enthousiasme pour *certains* traits de *certains* hommes politiques du v[e] siècle (Bender va jusqu'à affirmer, p. 21, que le patriotisme des Grecs, — malgré les guerres civiles qu'il oublie, — était plus pur que celui des Romains).

Georges Mathieu.

Gisela Schmitz-Kahlmann. *Das Beispiel der Geschichte im politischen Denken des Isokrates* (*Philologus*, Supplementband XXXI, Heft 4). XII-129 pp. in-8°. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1939.

Isocrate se vantait (*Panath.* 246) d'avoir écrit des discours « pleins d'histoire ». Gisela Schmitz-Kahlmann a voulu examiner comment l'orateur utilise les faits historiques (au sens large du mot). L'étude porte donc en partie sur les textes déjà utilisés par K. Jost dans son travail de 1936 sur « l'exemple du passé chez les orateurs et les historiens attiques » ; mais la méthode et le point de vue sont différents. G. Schmitz a le souci de la clarté ; elle examine séparément les divers textes isocratiques et les répartit en trois groupes un peu trop nettement tranchés (par exemple *Panég.* 54-100 est étudié dans le chap. II, « transformation du mythe », alors que le chap. III, « modèle des ancêtres » serait aussi adéquat, et que d'ailleurs c'est seulement par une transformation avouée p. 74 que le récit des guerres médiques est assimilé aux mythes ; en outre l'auteur reconnaît elle-même p. 39, que pour les Grecs, histoire et mythe se distinguaient difficilement). G. Schmitz s'efforce de se placer le plus souvent au point de vue des anciens ; on voit cependant apparaître, p. 23, note 1, le « Versailler Diktat » (alors que *Panég.* 165, non cité, serait plus en situation). La méthode analytique de l'auteur rend difficile une conclusion synthétique ; on l'aperçoit pourtant.

Isocrate utilise l'histoire, même lointaine, plutôt comme leçon de morale, individuelle ou collective, et d'action politique que comme matière à recherche scientifique. Les prétendus « lieux communs » qu'il utilise, sont en réalité pour lui des moyens d'éducation politique. Comme son idéal est « de servir et de charmer les auditeurs » (*Panath.* 246), il dispose ses exemples suivant des procédés rhétoriques, parmi lesquels il semble préférer l'antithèse.

Ces conclusions sont raisonnables. G. Schmitz qui, dans le détail, reconnaît bien des points de contact entre Isocrate et ses contemporains ou ses prédécesseurs, laisse cependant parfois (en raison de sa méthode trop exclusivement analytique) l'impression d'une originalité excessive de l'orateur. Par exemple, il est exagéré de dire (p. x et 39) qu'au IVe siècle, seul Lycurgue, disciple d'Isocrate, emploie le mythe dans des discours réels ; nous avons au moins l'aveu d'Eschine (*Amb.* 31) qu'il a agi de la sorte en 346 dans son discours adressé à Philippe. Le texte de Thucydide I, 22, 4 (cité p. 4) prouve que l'utilisation de l'histoire comme leçon politique remonte haut. Par contre, à propos de Xénophon, *Mém.* III, 5 (analysé p. 85), on peut se demander si là ce n'est pas Isocrate qui a fourni l'inspiration.

G. Schmitz croit à la continuité de la pensée d'Isocrate (p. 119) ; conception juste, si l'on admet qu'il y ait eu des variations de détail selon les circonstances historiques. Par contre, elle tend trop, à notre avis, à faire de lui, en quelque sorte, un « nationaliste athénien » (p. 68, l'interprétation qu'elle emprunte à Jüthner pour *Panég.* 50, nous semble erronée ; et nous ne croyons pas que Lysias ait été un champion du panhellénisme plus décidé qu'Isocrate, quoi qu'il soit dit p. 82).

L'auteur reconnaît qu'Isocrate n'est pas un profond penseur et qu'il a surtout moralisé un idéal sophistique qui, grâce à lui, s'est continué jusqu'à Polybe (et jusqu'à Cicéron, dirions-nous). On peut regretter que sa méthode, un peu trop sèche, lui ait interdit de montrer ce qui explique essentiellement le succès et l'influence d'Isocrate : il nous semble que c'est non seulement la précision de l'expression et la magie de la période, mais aussi un évident esprit de synthèse agissant sur des idées banales parfois, mais claires.

L'étude est complétée par l'examen de l'authenticité de la *Lettre IX* (à Archidamos). G. Schmitz la déclare apocryphe ; selon elle, en 356 Isocrate n'aurait pas été παντάπασιν ἀπειρηκώς (mais dès 359, dans la *Lettre VI*, 2, il se plaignait vivement de sa santé ; et il n'a pas plaidé lui-même le procès *réel* d'*antidose*, cf. Pseudo-Plutarque, *Isocrate* 18) ; il y a plus de maladresse dans le raisonnement de la *Lettre IX* que dans le passage parallèle du *Philippe* (de tels arguments sentimentaux sont peu probants ; Isocrate a-t-il été toujours semblable à lui-même et ne s'est-il jamais corrigé ?). Selon l'auteur, la *Lettre IX* serait un προοίμιον composé à titre d'exercice, dans l'école isocratique. Cette conclusion surtout nous semble peu vraisemblable ; Isocrate se copiait lui-même, discutait avec ses disciples, se corrigeait ; on peut douter que son amour-propre eût permis à ses élèves de rivaliser avec lui sur son propre terrain. Jusqu'à plus ample informé, nous continuons à croire authentique la *Lettre IX*, interrompue soit par le découragement (thèse de Cavaignac), soit par un changement dans la situation politique (opinion de Drerup).

Georges Mathieu.

A. Brink. *De Demokratie bij Demosthenes* (avec résumé en anglais). 116 pp. in-8°. Groningen, J. B. Wolters, 1939. Prix : 2 fl. 40.

En examinant les idées de Démosthène sur la démocratie, A. Brink semble (comme il est naturel dans un travail de début) avoir hésité sur la méthode à suivre ; il relève d'abord les jugements portés sur Démosthène depuis Niebuhr, puis compare les conceptions anciennes de la démocratie aux conceptions modernes (telles notamment que les expriment les déclarations d'indépendance des Pays-Bas et des États-Unis), enfin analyse avec clarté, mais un peu sommairement, les discours authentiques de Démosthène, puis certaines œuvres apocryphes ou suspectes et les jugements portés au IVe siècle sur l'orateur. De cette étude, se dégage une conclusion nette, un peu schématique parfois, mais suffisamment compréhensive du caractère de Démosthène ; celui-ci aurait toujours été un champion de la démocratie au sens ancien du mot, mais n'aurait fait de la défense de celle-ci sa préoccupation dominante qu'après 351.

A la vérité, il n'y a là rien de surprenant, puisque c'est à partir de 351 que nous connaissons le mieux Démosthène et que c'est également la date où se précisent les menaces de Philippe contre la Grèce. En outre, l'auteur aurait pu avoir avantage à distinguer plus nettement les questions de politique extérieure et celles de politique intérieure (à ce dernier point de vue, le *Contre Aristogiton*, que Brink omet on ne sait pourquoi, eût pu être utilement employé). Dans le « jeu » diplomatique, Démosthène a pu être guidé plus d'une fois par « l'égoïsme sacré » athénien qu'il exprime nettement dans le discours *Pour les Mégalopolitains*.

A. Brink se montre suffisamment impartial ; parfois cependant il semble impressionné par le prétendu insuccès de Démosthène ; il n'est pas impossible que, malgré l'étendue de ses informations, il ignore (ne la mentionnant nulle part) l'étude de M. Croiset sur *les idées morales dans l'éloquence de Démosthène*.

Georges Mathieu.

Chr. Blinkenberg, *Deux documents chronologiques rhodiens*. Copenhague, 1938, 32 pp. (*Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab., Archaeologisk-Kunsthistoriske Meddelelser II, 4*).

Le savant et heureux fouilleur de Lindos continue la série de ses études sur des inscriptions rhodiennes (cf., dans la même collection, *Les prêtres de Poseidon Hippios, étude sur une inscription lindienne*, 1937, et *Triemiolia, étude sur un type de navire rhodien*, 1938). Les deux listes de prêtres étudiées ici sont d'un intérêt inégal. La première (p. 6-10) est celle des prêtres d'Apollon Erithimios, *IG*, XII 1, 730 ; *Sylloge* 3, 724 ; elle est rééditée sans changement appréciable, et Blinkenberg répète ici la chronologie qu'il a proposée, de 63 à 36 av. J.-C. et qui a été adoptée dans les études récentes (cf. M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, I, 392, n. 3). — La seconde avait été publiée par Maiuri, *Annuario*, VIII-IX (1929), 315 sqq. Blinkenberg restitue en titre Π[ροφῆται] et la rapproche chronologiquement de la première. Il reprend l'étude des noms de fêtes mentionnées, dans ces deux listes, en face des noms des prêtres, notamment Ἱπποκαθέσια (le sacrifice à Hélios de quadriges jetés dans la mer, comme a vu Hiller von Gaertringen), Διπανάμια et Ἁλίεια. Pour ces dernières fêtes, il insiste sur les fêtes μεγάλα et μικρά et sur les concours hip-

piques au Ier siècle av. J.-C. ; des questions importantes pour les Halieia restent encore à poser et à éclaircir. — Un appendice, par J. Benediktsson, traite de la date de la grande inscription *I. G.* XII 1, 46 (cf. M. Holleaux, *loc. cit.*, 381 sqq.), que l'on avait attribuée à « la première moitié du Ier siècle av. J.-C. », « vers 70 » ; surtout d'après les documents inédits de Lindos, la date est précisée ; ce serait 68. — A chaque instant, des rapprochements prosopographiques et des précisions chronologiques sont indiqués grâce aux inscriptions inédites de Lindos, trouvées dans les fouilles de 1902-1906. « Depuis longtemps les matériaux mis au jour à Lindos nous ont permis d'établir la chronologie d'une grande partie continue de la liste des prêtres d'Athana Lindia, comprenant à peu près deux siècles, de 170 av. J.-C. à 27 ap. J.-C. Plus tard je suis parvenu à rapporter à la même liste plusieurs fragments de stèles qui remontent à une époque plus ancienne. Tous ces matériaux seront publiés dans le volume destiné à contenir les inscriptions découvertes dans les fouilles danoises de Lindos et dont je prépare la publication. Au point de vue chronologique la liste de ces éponymes lindiens est à mon avis le document le plus important mis au jour dans nos fouilles ; elle nous a fourni le moyen de déterminer la date précise de beaucoup d'autres inscriptions rhodiennes ». Il faut souhaiter et à l'auteur et à nous-mêmes que cette publication ne tarde plus beaucoup.

Louis Robert.

Otto Seel. *Römische Denker und römischer Staat* (*Neue Wege zur Antike*, I Reihe : *Darstellungen*, Heft 13), un vol. in-8° de 98 pages. Leipzig-Berlin, Teubner, 1938.

C'est, à la réflexion, un bien étrange projet que de traiter ces questions historico-littéraires en se servant en guise de tremplin de la seule bibliographie allemande des dernières années : on risque ainsi, prenant pour départ des raffinements déjà bien subtils sur des aspects secondaires, d'oublier les caractéristiques essentielles, rebattues sans doute, mais tout de même proéminentes. M. Otto Seel a été partiellement victime de ce défaut attaché à la collection ; et son style, étoffé jusqu'à une densité assez obscure, déguise mal le caractère artificiel de son exposé.

De quoi s'agit-il ? Jeu sur deux lignes : quelle est la position des principaux « penseurs romains » par rapport à « l'État romain » de leur temps ; comment ils utilisent les auteurs grecs, surtout philosophes, dont ils ont fait leurs maîtres. La deuxième question trouve sa réponse dans les dernières pages du livre : Rome n'ayant jamais été romaine à l'état pur, et l'influence de l'hellénisme sur elle remontant au moins au VIIe siècle, il ne peut s'agir d'antithèse entre esprit grec et esprit romain, mais d'utilisation en un sens original (et conforme aux tendances ethniques) d'un apport d'ailleurs très divers. Rien de mieux. Mais on pourra chercher chicane à M. O. Seel à propos desdites tendances ethniques : sens prédominant de l'État, dit-il (et, sous le nom de « Staat », il enrobe sans précautions aussi bien les données sociales que les éléments politiques), du groupe (même dans les portraits, les bustes, p. 94!). Alors pourquoi ces études d'écrivains si visiblement divers, Cicéron, Salluste, Horace, Tacite ? On dirait aussi bien que l'histoire romaine présente constamment le phénomène de fortes individualités dans un cadre social en permanente évolution ; n'est-ce pas Salluste, justement, qui l'a dit, et avec force (*Catil.*, 53) ? M. Seel n'est-il pas amené lui-même, mais comme à regret et avec réticence, à faire une

place à cet individualisme (p. 30, 51), à en reconnaître l'éclat dans Tacite (p. 79) ? Mais il est victime d'une idée a-prioristique, dont il fait thèse, au sens le moins recommandable du mot.

Ses études de grands écrivains romains manquent de base parce qu'il ne s'arrête à rien de ce qui a précédé Cicéron. Le choix est arbitraire : il est singulier que sur un pareil thème, il ne soit pas fait une place à Tite-Live (pauvres excuses p. 4). Le développement est d'une étrange inégalité : Horace se voit allouer deux fois plus de place qu'à Virgile ; le chapitre sur Tacite est hypertrophique. Au contraire, les pages sur Cicéron sont pauvres, sa position devant l'aristotélisme, négligée ; celles sur Salluste ne mènent pas à grand'chose, en l'absence des *Histoires* surtout ; mais le *Catilina* et le *Jugurtha* même ne sont pas utilisés ici ; sur Virgile —, mieux vaut n'en pas parler... Aussi bien est-ce sur Horace et Tacite que M. O. Seel fait un véritable effort personnel. Et maintes de ses remarques méritent attention, même lorsqu'elles frisent le paradoxe : par exemple lorsqu'il est dit qu'Horace est plus « romain » que Virgile (p. 29), ou que son acquiescement au régime augustéen est le résultat hautement moral d'une longue lutte intérieure (p. 32-33) ; plutôt que d'aller chercher, bien pédantesquement, chez les pré-socratiques les origines de sa pensée « philosophique » (p. 66 s.), peut-être serait-il plus simple de définir sa morale et son gnomisme comme populaires, ou communs, donc sans contact réel avec les systèmes post-socratiques, spécialisés et dogmatiques. Sans doute plus d'un lecteur trouvera étrange que Tacite soit rapproché et d'Horace et d'Hérodote, et que leur lignée ancestrale parte d'Héraclite pour passer par Poseidonios et Salluste (p. 67 s.) !

Mais il reste assez à glaner pour que la lecture de ce livre soit nourrissante, et parfois éveillante. Il y a même des discussions étendues, sur des points de détail considérés comme typiques, qui sont de remarquables « articles » ou schémas d'articles : ainsi sur la position de Tacite en face de l'annalistique (p. 40) ; sur le nombre et le groupement des livres des *Histoires* et des *Annales* (p. 48 ss. : non sans subtilité). Plus encore dans la seconde partie de l'ouvrage, qui traite de façon plus synthétique des rapports des écrivains romains à leurs maîtres grecs : le conflit de l'*humanitas* et du romanisme, les acceptions différentes du mot *meliores* (= les plus forts, ou les plus estimables), telle analyse de la position de Phèdre écrivant « Le loup et l'agneau », les utilisations différentes du platonisme... Nous indiquons bien vite : mais chacun trouvera en ces pages de précieux éléments de réflexion. Et, si cette façon de systématiser l'étude de grands écrivains risque, il nous semble, de leur faire perdre la fleur de leur véritable personnalité, il est juste de reconnaître qu'elle lie puissamment (bien qu'avec quelque arbitraire) tous les apports successifs de la pensée antique.

Jean Bayet.

Marie Delcourt, *Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'Antiquité classique* (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége*, fascicule LXXXIII), un vol. grand in-8° de 112 pages, Liége-Paris, 1938.

Ce volume, très attachant, comporte trois sortes de discussion, d'un égal intérêt, mais inégalement probantes. D'abord sur le λοιμός dont les ravages sont décrits au début d'*Œdipe Roi* de Sophocle ; puis sur les enfants anor-

maux, considérés comme maléfiques dans l'Antiquité ; enfin des recherches latérales, plus hypothétiques, sur Laïos, Œdipe, Philoctète, considérés comme témoins en plein âge classique de croyances préhistoriques.

Le point de départ est contestable : λοιμός, selon Mlle Delcourt, signifierait non « peste », mais « fléau envoyé par les dieux ». Mince différence, dira-t-on ; simple généralisation, qui gagne en caractère affectif ce qu'elle perd en précision. Mais Mlle Delcourt tend, assez obliquement, à voir dans ce « fléau » la stérilité, celle de la terre comme des animaux et des hommes. Et il est certain que le λοιμός d'*Œdipe Roi* a *aussi* ce caractère (v. 25-27) ; mais point seulement : l'invocation à Artémis et Apollon (v. 204 ss.) est spécifique contre la peste ; et il ne serait pas dit, v. 198-199, « ce que la nuit épargne, le jour suivant le détruit », s'il s'agissait uniquement de fausses couches ou de naissances monstrueuses. D'ailleurs, si en bien des cas (discutés ici avec précision, p. 14 ss.), le mot λοιμός est à coup sûr, et peut-être volontairement vague, le curieux passage, si connu, où Thucydide rapporte, à propos de la peste d'Athènes, un vieil oracle ambigu, où l'on préfère, pour application au temps présent, lire λοιμός plutôt que λιμός (II, 54, 2-3), ne laisse guère de doute sur la valeur précise qui s'attachait au mot à cette date. Reste la nuance religieuse, sur quoi il faut donner raison à Mlle Delcourt ; reste aussi une recherche à faire sur la jonction peste-stérilité (à base d'observation peut-être) et la « sympathie », en pareil cas, entre l'homme et toute la nature, aux yeux des anciens. Deux notions qui ne paraîtront pas a priori étranges à qui s'est occupé tant soit peu des religions antiques.

L'étude sur les enfants anormaux, leur exposition par les parents (ἔκθεσις) ou par l'État (ἀπόθεσις), à Sparte, Athènes, Rome, nous paraît au contraire inattaquable. Tout au plus aurions-nous mis davantage l'accent sur le caractère préfiguratif du monstre : il y a là-dessus des textes précis, la naissance d'un bicéphale devant, par exemple, amener la guerre civile. Et c'est pour cette raison qu'il y a plutôt éviction religieuse (sorte de *procuratio*) que suppression formelle du monstre : le chapitre III, sur « les Remèdes aux fléaux » reste un peu insuffisant comme documentation, un peu flottant comme doctrine. Mais, encore une fois, toute cette partie — et c'est le corps du livre — nous paraît excellente et de grande portée.

On arrive enfin (à partir de la p. 94) à plusieurs hypothèses « de travail » pour lesquelles je dissimulerais mal ma tendresse : sur le nom d'Œdipe, « les pieds enflés », petit-fils de Labdakos, « le boiteux », où se décèlerait le double cas d'un enfant maléfique échappant à la mort et porteur de catastrophes (p. 103 et 110 ss.) ; sur les jumeaux « considérés comme de mauvais augure chez beaucoup de peuples » de l'antiquité, et comme révélation de l'infidélité de la mère, « chez bien des peuples non-civilisés » ; d'où ordalie (p. 104-105) : sur quoi nous regrettons que Mlle Delcourt n'ait pas repris de ce point de vue le mythe d'Héraclès-Iphiclès (il y a un si beau texte de Théocrite !). Ce qui est dit ici de la légende de Philoctète et de l'excommunication des malades (p. 105 ss.) est juste, mais de moindre portée.

Tout compte fait, une excellente contribution dans un domaine où le nombre des chercheurs aussi avertis et aussi compréhensifs n'est pas tellement considérable.

Jean Bayet.

Elizabeth C. Evans. *The cults of the Sabine territory* (*Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, volume XI), un vol. in-8° de 254 pages, avec planches hors texte, American Academy in Rome, 1939.

Point de sujet qui touche de plus près la constitution de l'ancienne religion romaine ; et une conscience irréprochable, servie par une bibliographie sans lacunes. Or, les conclusions de cet ouvrage déçoivent par leur maigreur et leur morcellement, A quoi cela tient-il ?

M^lle^ Evans a mené trois enquêtes minutieuses : sur la géographie et la topographie du pays sabin et de ses alentours ; sur tous les témoignages religieux, spécialement épigraphiques et archéologiques, relatifs à chacune des localités qui s'y trouvent ; sur la liste varronienne des dieux sabins reçus à Rome. Quelques services qu'elle doive rendre, laissons la première. La seconde, voulant être exhaustive, met sur le même plan les documents relatifs, par exemple, à Vacuna, à Feronia, et ceux qui concernent Jupiter, les Pénates, Isis ou Sérapis ; ceux qui nomment les *Hirpini Sorani* ou les *Cupenci*, et ceux qui mentionnent un frère Arvale, des *Augustales*, des *iuuenes*. Ainsi l'originalité ancienne et les particularismes risquent-ils d'être noyés dans la fade unification du début de l'ère impériale. De même, les excellentes pages (et les planches) qui font bien connaître les vestiges de l'ancien temple de Villa San Silvestro (p. 129 ss.) ne font progresser nulle question d'histoire religieuse ; et à quoi sert le développement sur le « Guerrier de Capestrano », qui n'est même pas Sabin (p. 145)? Il peut paraître fort injuste de se plaindre d'un excès de richesse. Et, d'ailleurs, tel dieu « commun », Fortuna peut-être, à coup sûr Hercule (sur lequel on trouvera de très bonnes pages : 69-79 ; 139 s.), ont une importance particulière en Sabine. Mettons donc que, sur ce point, le défaut soit plutôt de présentation que de méthode.

Mais la question du « sabinisme » de Varron aurait dû, il me semble, être posée autrement. Le passage où il parle des dieux sabins à Rome semble bien être de caractère uniquement linguistique. Et M^lle^ Evans cherche, dans des monographies d'ailleurs pleines de suc et d'une pénétrante intelligence, *tous* les éléments qui ont pu conduire Varron à juger que telle ou telle divinité était *historiquement* d'origine sabine. Il n'est pas toujours plaisant, il est souvent incertain d'entrer dans la mentalité « étymologisante » de cet esprit vigoureux et compliqué. Mais c'était ici nécessaire si l'on voulait donner quelque unité à sa doctrine. Alors, je crois, certains fantômes se seraient évanouis ; et on se serait trouvé plus d'aplomb devant les vrais problèmes. Mais les discussions de M^lle^ Evans sont ici d'une plénitude et d'une rectitude de jugement, qui en font les bases de toute recherche objective à venir. Tout est à lire avec soin, avec gratitude : sur Feronia, sur l'importance de Faléries dans la constitution d'une Minerva étrusco-sabine ; même sur Fides et sur Quirinus, bien qu'on ait l'impression que l'autrice aurait pu aller plus loin ou prendre parti au milieu d'étymologies surabondantes. Mais sa sincère objectivité, à elle seule, assure à son livre une place importante dans la bibliothèque des *studiosi* de la religion romaine.

Jean Bayet.

J. Boerma, *Historischer Kommentar zu Justins Epitome Historiarum Philippicarum des Pompeius Trogus, l. XXVII-XXXIII, und zu den Prologi dieser Bücher*, un vol. in-4° de 124 pages. Den Haag, 1937. — Mark 3,50 ; Fr. 60.

Il était bon qu'après toutes les recherches contemporaines sur l'histoire hellénistique, fût repris le commentaire d'une partie importante de l'ouvrage de Justin ; on ne disposait, avant M. Boerma, comme éditions commentées, que de celles de Frotscher (1830) et, surtout, de F. Duebner (1831). Et M. Boerma a réalisé la tâche qu'il s'était proposée de façon tout à fait louable.

Son érudition semble aussi complète que possible. Connaissant bien la bibliographie moderne, surtout allemande, anglaise et française (il y a des lacunes sur la contribution des savants italiens), il cite les opinions, les rapporte dans leur texte même ; il sait, d'ailleurs, faire, à l'occasion, honneur aux anciens commentateurs de leurs découvertes, aussi bien qu'utiliser inscriptions ou papyrus récemment mis au jour. On retrouve avec plaisir toutes les traditions de scrupule et de sérieux de l'humanisme hollandais, même si (à l'ancienne mode) d'abondantes références sont données sur des points un peu... en marge, comme la mort de Rémus (p. 22). Mais on se gardera de ne vouloir chercher en cet ouvrage qu'une compilation, d'ailleurs des plus utiles. M. Boerma discute librement et les textes (par ex. p. 42, où je ne le suivrais pas aveuglément), et les opinions des historiens modernes (ainsi, p. 6, 21, 53, 69 s...) ; il corrige, avec un grand sens, telle opinion, comme celle qui veut voir trop souvent dans les surnoms des souverains hellénistiques des sobriquets outrageants (Hiérax, p. 9 ; Philopator, p. 35 ; Kéraunos) ; il entre dans l'esprit même de l'historiographie antique, par exemple à propos de la *Fortuna* des Romains (p. 48 s., 61). — Je crois donc que les historiens auront grand profit à relire Justin avec le commentaire de M. Boerma sous les yeux. Mais les latinistes eux-mêmes y trouveront profit : car le titre que l'auteur a choisi ne l'empêche pas, par bonheur, de rendre compte assez souvent de telle ou telle expression, de tel tour littéraire même, par les rapprochements les plus pertinents (p. 2, 12, 14, 50, 51...). Ainsi la saveur propre de Justin, ses libertés avec l'ouvrage de Trogue-Pompée, ses manques, ses erreurs, mais aussi son utile apport historique, et jusqu'à sa rhétorique, s'apprécieront beaucoup mieux grâce à la thèse de M. Boerma.

Jean Bayet.

E. K. Rand. *The Mediaeval Virgil* (extrait de *Studi Medievali*, Nuova Serie, V, 1932, p. 418-442).

Quelques lignes, bien tardives, sur un opuscule charmant, — et singulièrement nutritif. En ces quelques pages, avec sa finesse et son esprit habituels: M. Rand a montré dans quelle mesure était dépassé, grâce aux recherches de presque un demi-siècle (où lui-même a eu tant de part !), l'admirable *Virgilio nel Medio Evo* de D. Comparetti. Même le caractère magique prêté par la crédulité médiévale au poète latin a été approfondi (voir J. W. Spargo, *Virgil the Necromancer*, Harvard Univ., 1933). Mais M. Rand nous présente une synthèse beaucoup plus riche depuis le IVe siècle jusqu'à Dante : *véritable* renaissance carolingienne avec Virgile pour maître ; influence sur le *Beowulf* et la *Chanson de Roland*, opposition entre l'esprit épique et celui « du roman » ; persistance de l'action virgilienne dans le magnifique épanouissement du XIIe siècle, bien qu'on entre dans l'âge « ovidien »... Et, pour finir, l'audace malicieuse de suggérer que les façons médiévales de comprendre Virgile valaient bien les nôtres, étaient même sans doute plus près de sa poésie. Eh bien, pourquoi pas ? Et ces pages n'inciteront-elles

pas de jeunes chercheurs à étudier la poésie latine du vrai Moyen-Age, qui est aussi une vraie Renaissance ?

Jean Bayet.

Richard Heinze. *Vom Geist des Römertums*, un vol. in-8° de 296 pages. Leipzig-Berlin, Teubner, 1938.

Cette réimpression d'articles connus, certains même célèbres, aura au moins l'avantage de renouveler la mémoire d'un savant probe, de jugement sûr, ou, mieux, de grand bon sens, et qui a beaucoup fait pour retrouver « l'esprit romain » dans la vie publique et littéraire des Latins. Le titre de ce joli volume, si agréable à lire et à consulter, est d'une belle vérité.

Sans égard aux dates de publication (l'article le plus ancien est de 1909, le plus récent de 1930), M. Erich Burck a échelonné les études de sémantique psychologique (sur *auctoritas* et *fides*), les articles cruciaux sur la vie et la pensée politiques de Cicéron, un bref et puissant portrait moral d'Auguste, des recherches horatiennes, un débat — un peu long — sur une expression de la *Germania* de Tacite (*urgentibus imperii fatis*). Ainsi est obtenue une impression d'unité; mais non proprement, malgré l'ordre chronologique, de mouvement : assez peu sensible aux différences historiques, R. Heinze retrouve surtout les aspects immuables du *Römertum*.

Il y a des inégalités, cela va de soi. Les études de vocabulaire, si obstinées et qui remuent tant de faits, paraîtront lentes, et bien lourdes pour des acquisitions qui sembleront d'une évidence toute naturelle à nombre de lecteurs français. Par exemple sur la valeur réciproque de *fides*, sur la spécificité romaine d'*auctoritas*. Les pages, si intéressantes, qui discutent les points de vue juridiques, restent un peu terre-à-terre ou subtilisent inutilement : une conception générale plus historique à la fois et philosophique du droit romain y porterait de grandes lumières et faciliterait beaucoup les conclusions. — Le mémoire sur les *Débuts politiques de Cicéron* (jusqu'au consulat), qui a le grand mérite de montrer l'importance primordiale des tâches d'avocat et de la rivalité avec Hortensius dans l'activité soi-disant politique de l'orateur, fait tout de même trop bon marché des « causes secondes » ou des « intentions sous-jacentes » : si les motifs premiers des *Verrines* ou du *Pro lege Manilia* sont fortement dégagés, bien des lecteurs, se souvenant des va-et-vient et des subtiles manœuvres dont la *Correspondance* plus tard nous présente l'image, douteront qu'un esprit aussi actif et ambitieux, engagé dans un jeu parlementaire si complexe, n'ait pas fait, même dans ses plaidoyers, à la politique une part plus considérable que ne le dit R. Heinze.

Mais aux articles sur le *De Republica* ou sur *l'Empereur Auguste*, il faut rendre les armes. Rien de plus ferme et de plus net, sous les apparences de la simplicité toute nue. Croire qu'ils doivent couper court à la discussion, à la contradiction? Non pas. Mais il nous semble qu'en montrant dans le *princeps* cicéronien une image collective dont tous les « premiers rôles » pouvaient, à la date où Cicéron écrivait, tirer parti sans que fût imposée l'idée de monarchie; ou qu'Auguste, de bourgeoisie provinciale et plus proche par là de l'ancien esprit romain, a pu songer à restaurer la religion romaine sans charlatanisme ni romantisme, sans foi brûlante non plus, Robert Heinze a apporté à de difficiles problèmes soit les solutions les plus sages, soit des éléments d'appréciation de la plus haute importance. — Et, de même, sur le lyrisme d'Horace, comparé à celui des Grecs

ou au lyrisme moderne (surtout germanique); sur le « cycle » des « Odes Romaines », et sa constitution progressive entre 30 et 27. R. Heinze montre dans ces pages, fines et profondes, un sens de l'histoire littéraire et du travail artistique, dont l'apport à nos études est inappréciable.

La bibliographie de ces études n'a été complétée par l'éditeur que sur un petit nombre de points. Les *Remarques* de la fin du volume n'apportent pas non plus tout ce qu'on pourrait désirer à cet égard : en particulier les très riches recherches des historiens et des juristes français sur bien des points ici discutés (et nous ne songeons qu'aux toutes dernières années) sont entièrement omises. C'est dommage. Le volume n'en aurait pas été surchargé ; et la curiosité du lecteur eût été mieux servie.

Jean Bayet.

*Bibliotheca Philologica Classica.* Band 63, 1936, bearbeitet von W. Abel und G. Reincke, un vol. in-8° de 304 pages, Leipzig, O. R. Reisland, 1938. — 15 Mark.

Il faut être juste. Si le travail scientifique mondial était organisé, la *Bibliotheca Philologica Classica* serait ensevelie sous les fleurs et jouirait d'honneurs héroïques, bien due à une entreprise si ancienne et si courageuse ; mais elle ne paraîtrait plus : c'est la partie morte de l'indispensable *Jahresbericht* de Bursian. A tous égards, elle est surclassée par l'*Année Philologique* que dirige J. Marouzeau. Nous le dirions aussi tranquillement de quelque point que ce soit du globe ou en quelque langue que ce soit ; car c'est question de fait. Présentation plus trouble, lecture moins claire, extension bien moindre, défaut des résumés (si utiles) des articles de revues, retard de parution de 4 à 5 mois, prix très supérieur. Il ne reste à la *Bibliotheca Classica* aucun avantage : gaspillage de forces et d'argent. Serait-ce la loi — stupide — de la vie moderne ? Ou, s'il y a quelque bon sens, à quand la réaction ? Mais pour tous ceux auquels une bibliographie annuelle des études classiques est nécessaire, le choix est aisé [1].

Jean Bayet.

Benedetto Riposati, *M. Terenti Varronis De uita populi Romani*, fonti, esegesi, edizione dei frammenti, x-320 p. in-8° (Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore, serie IV, vol. XXXIII). Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1939.

L'érudition italienne se plaît, depuis quelque temps, à étudier, un par un, les différents aspects du talent de Varron. Naguère M. F. Della Corte a publié un travail sur Varron philologue, un autre sur Varron poète (*La Filologia latina dalle origini a Varrone*, Turin, 1937. *La Poesia di Varrone ricostituita*, Turin, 1938), voici qu'aujourd'hui M. Riposati présente Varron historien d'après le *De uita populi Romani*. Comme M. Della Corte « reconstituait » la poésie varronienne », M. R., avec non moins d'ingéniosité, reconstitue à travers les fragments qui nous en sont parvenus les quatre livres *Sur la vie du peuple romain*.

Le travail se présente en somme comme une édition critique des fragments (p. 273-316), précédée d'un long commentaire justificatif

1. Ce bref compte rendu était écrit en juin 1939 : tel quel.

de ladite édition (p. 12-272). Au cours de cette étude abstraite, M. R. expose par le menu tous les problèmes que soulève le *De uita populi Romani*. Une première partie (p. 12-80) traite la question des sources. M. R. n'y envisage pas seulement les citations ou allusions qui nous ont conservé les fragments de l'ouvrage (dans ce cas il serait presque exclusivement question de Nonius), mais il signale aussi les utilisations probables du traité par les écrivains postérieurs, les emprunts inavoués que lui fit Ovide par exemple (p. 15 sqq.). Après les sources, M. R. étudie l'œuvre en elle-même, son titre, sa division en quatre livres (il est regrettable qu'une courte citation de Boissier faite à ce propos — p. 82-83 — comporte quatre fautes d'orthographe), sa dédicace à Atticus, sa date probable que le savant italien fixe prudemment entre 47 et 32.

Dans une deuxième partie M. R. fait « l'exégèse » des fragments (p. 92-272). D'abord sont expliqués avec un commentaire critique, philologique et historique, les fragments dont l'appartenance à tel ou tel livre est certaine, et ces fragments sont classés selon le plan même du traité varronien tel que le reconstruit M. R. Ce plan est présenté en quatre tableaux fort clairs, un pour chaque livre, p. 92, 164, 194, 231. Ensuite vient l'étude des *fragmenta incertae sedis* qui retrouvent ici leurs places respectives grâce à d'ingénieux arguments (p. 246-256). Enfin « l'exégèse » se termine par un jugement d'ensemble sur le traité (p. 257-272). Varron, selon M. R., y a suivi un plan chronologique, mais il n'a pas fait simplement œuvre d'annaliste : son travail est comme une synthèse de la vie romaine, où les tendances moralisatrices et patriotiques se font souvent jour. Il semble pourtant, malgré l'argumentation nuancée de M. R. (p. 266), qu'on soit d'abord frappé à la lecture des fragments moins par l'envol du style et la profondeur des idées que par la richesse de la documentation, par l'abondance des énumérations exhaustives, par la précision des détails accumulés (cf. par ex. I, 53, 54). D'ailleurs ce caractère dominant de compilation méticuleuse que présente le traité, M. R. lui-même en apporte une preuve excellente. P. 270, et effet, nous voyons que Varron, en vue de son travail, puisait ses renseignements non seulement chez les annalistes comme Calpurnius Pison, mais encore dans les archives locales.

La troisième partie du travail de M. R. est l'illustration des principes dégagés dans les deux premières : c'est l'édition critique des fragments. Si le traité varronien avait suscité des articles de détail, que signale la *Bibliographie* de M. R. (p. 3-8), il n'avait plus été l'objet d'une édition d'ensemble depuis celle de Kettner (*M. Terenti Varronis De uita populi Romani quae extant*, Halae, 1863). C'est dire que l'édition de M. R. est la bienvenue. Elle se présente avec un double apparat critique très documenté, celui des références aux sources, témoignages et commentaires, celui des variantes et des conjectures. Les fragments y sont rangés selon le plan annoncé dans la IIe partie ; parmi eux vingt-trois fragments ou parties de fragments constituent des éléments nouveaux qui, reconnus par M. R. comme extraits du *De uita populi Romani*, viennent enrichir les restes du traité. Des conjectures personnelles de M. R. éclairent soit par addition (ex. : fr. 4, 40, 84), soit par correction (ex. : fr. 25, 26, 56, 70) certains fragments obscurs ou controversés. Dans ce dernier type rentre celle du fragm. 56 (193 dans Funaioli *G. R. F.*). Les mss. donnent : « Calpar nomine antiquo dolium. Varro de uita p. r. lib. I : quod, antequam nomen dolii prolatum, cum etiam id genus uasorum calpar diceretur, id uinum calpar appellatum. » M. R. substitue *nouum doliis* à *nomen dolii*. La correction est paléographiquement possible ; mais je ne vois pas le

sens qu'il faut donner à *nouum doliis prolatum*, et comment l'ancien texte s'en trouve amélioré.

Un *Index nominum* et un *Index uerborum memorabilium* permettent l'utilisation facile de cet important travail, hommage « d'un fils de la Sabine » au Sabin Varron.

Jean Collart.

Hans K. Siegert. *Die Syntax der Tempora und Modi der ältesten lateinischen Inschriften (bis zum Tode Caesars)* ; x-72 pp. in-8°. Würzburg, Dissertationsverlag Karl J. Triltsch, 1939.

Le rapporteur de cette dissertation est M. F. Sommer ; c'est une garantie, semble-t-il, que le travail a été fait sérieusement. M. Siegert a dépouillé avec conscience l'ensemble, assez disparate, des inscriptions de l'époque républicaine, officielles ou privées, religieuses ou profanes ; il a même étudié la *tabella Devotionis* de l'Université John Hopkins publiée pour la première fois par M. W. Sherwood Fox dans l'*American Journal of Philology*, supplément, vol. XXXIII, 1, janvier-mars 1912. Cela fait, il a classé les formes verbales par catégories : indicatif du présent, indicatif du prétérit, impératif, futur I, subjonctif présent, subjonctif parfait et futur, II, subjonctif imparfait et plus-que-parfait, infinitif. Là où c'était nécessaire, il a examiné l'emploi dans les propositions principales et dans les subordonnées ; il a considéré également les rapports entre les modes de sens voisin, impératif et subjonctif par exemple, futur du perfectum et parfait du subjonctif. Les faits sont, en général, correctement interprétés : on notera, par exemple, les pages sur l'impératif, où apparaît bien la différence entre la langue officielle et la langue commune : dans les textes des lois, indiquant des ordres à suivre, l'impératif futur est de rigueur : « qu'à partir de ce moment personne ne... » ; dans les inscriptions privées, les épitaphes par ex., l'impératif présent est seul usité : *hospes, asta ac pellege.* La langue épigraphique ne connaît pas le type *ne faxis, ne feceris* ; la défense s'exprime dans les inscriptions privées généralement par *noli : noli me tangere*, dans les inscriptions officielles par *ne* et l'impératif futur ou le subjonctif (Sententia Minuciorum, lex Repetund.) : toutefois on lit sur une lampe de type très ancien *ne atigas*, que M. Siegert rattache à l'aoriste, par conséquent au type *feceris* (p. 30). En est-il sûr ? Et d'autre part, *atigas* est un subjonctif en *-ā-* ; *faxis, feceris* sont d'anciennes formes d'optatif : par conséquent le rapprochement n'est pas valable. Et c'est justement parce que subsistait, plus ou moins inconsciemment, le sentiment de la valeur optative de *ne faxis, ne feceris* qu'on ne trouve pas ces formes employées pour donner des ordres impératifs. P. 52 M. S. s'appuie sur la désinence en *-ei-* pour interpréter comme un subjonctif « concessif-adversatif » le *ambulareis* de l'inscription CIL I², 2138 (V 4111) :

M. Statius | M. l. Chilo | hic
Heus tu, uiator las | se, qu[i] me praete | reis |
Cum diu ambula | reis, tamen hoc | ueniundum est tibi.

Il me paraît impossible d'y voir autre chose qu'un futur : « Holà, voyageur las, qui passes devant moi, quand tu auras marché longtemps (et non quoique tu aies marché longtemps), il te faudra pourtant venir ici ». *Ambulareis* est un exemple de la confusion qui s'est produite entre la désinence

en *-ĭ-* du futur, et celle en *-ī-* du subjonctif, cf. F. Sommer *Hdb. d. lat. Laut-u. Flexionsl.*², p. 584. — P. 68, M. S. consacre quelques lignes, sans se compromettre, à l'examen du type de défense : *ne qui... fecisse velit.* Il est regrettable qu'il n'ait pas connu le livre de M. F. Thomas sur le subjonctif latin, où la question est traitée avec autrement de vigueur. — Il n'y a pas d'exemple dans les inscriptions d'infinitif futur passif : preuve de la création récente de cette forme ; par contre, la forme d'infinitif futur actif en *-turum* est assez employée, avec ou sans *esse* ; la forme en *-turum* paraît quelquefois ne pas s'accorder en genre et en nombre avec son « sujet » ; mais dans les cas cités, ce sujet est un pronom personnel, *te*, ou le réfléchi *se*, c'est-à-dire des formes qui, à l'origine, ne comportent l'expression ni du genre et du nombre. M. S. constate plus qu'il n'explique, et il analyse plus qu'il ne synthétise : son livre aurait gagné à être moins morcelé. Et, au fond, y a-t-il une syntaxe des inscriptions, qui s'oppose à celle des textes ? Il aurait été bon de se poser cette question de principe. Il y a un « style » officiel et juridique ; mais quand on lit un texte comme l'inscription dite du S. C. des Bacchanales, on s'aperçoit que la syntaxe du style indirect y est employée avec toute la vigueur qu'elle a dans César. On cherche en vain dans la dissertation de M. S. une préface et une conclusion ; c'est peut-être que le sujet n'en comporte pas. Mais alors ?

A. Ernout.

L. Ivni Moderati Colvmellae *Opera quae exstant* rec. Vilelm. Lundström, fasc. IV, l. VI-VII ; 157 pp. in-8°. Göteborg, Eranos'Förlag, 1940. Pr. Kr. 8.

Les livres VI et VII du traité sur l'agriculture de Columelle traitent des animaux de la ferme : bœufs, vaches, taureaux, chevaux, mulets, ânes, brebis et béliers, chèvres, porcs, chiens. C'est un plaisir de lire ce que l'auteur dit du gros et du petit bétail : il est beaucoup moins sec que Caton, plus net et plus précis que Varron. Il écrit une langue simple, mais fluide et correcte, dans laquelle il sait introduire à propos une citation de Virgile ; il est plein de bon sens, et les observations qu'il fait comme les conseils qu'il donne auraient, je crois, encore leur prix aujourd'hui ; enfin il a de la sympathie pour les animaux dont il traite, et il en trace des portraits qui sont pleins de vie. Voici, selon lui, le type de chien qui convient au berger ou au fermier : « *Villae custos eligendus est amplissimi corporis, uasti latratus canorique, prius ut auditu maleficum, deinde etiam conspectu terreat et tamen non numquam nec uisus quidem horribili frémitu suo fuget insidiantem. Sit autem coloris unius, isque magis eligitur albus in pastorali, niger in uillatico, nam uarius in neutro est laudabilis. Pastor album probat, quoniam est ferae dissimilis, magnoque opus interdum discrimine est in propulsandis lupis sub obscuro mane uel etiam crepusculo, ne pro bestia canem feriat. Villaticus, qui hominum maleficiis opponitur, siue luce clara fur aduenit, terribilior niger conspicitur, siue noctu, ne conspiciatur quidem propter umbrae similitudinem, quam ob rem tectus tenebris canis tutiorem adcessum habet ad insidiantem. Probatur quadratus potius quam longus aut breuis, capite tam magno ut corporis uideatur pars maxima, deiectis et propendentibus auribus, nigris uel glaucis oculis, acri lumine radiantibus, amplo uillosoque pectore, latis armis, cruribus crassis et hirtis, cauda breui, uestigiorum articulis et unguibus amplissimis, qui Graece* δράκες *appellantur. Hic erit uillatici status praecipue laudandus. Mores*

*autem neque mitissimi nec rursus truces atque crudeles, quod illi furem quoque adulantur, hi etiam domesticos inuadunt...* »[1]. De temps en temps, on trouve rapportée une croyance populaire, comme celle-ci qui a trait aux juments : *Rara quidem sed et haec equarum nota rabies, ut cum in aqua imaginem suam uiderint, amore inani capiantur et per hunc oblitae pabuli tabe cupidinis intereant. Eius uerae*[2] *rabiei signa sunt, cum per pascua ueluti extimulatae concursant, subinde circúmspicientes requirere ac desiderare aliquid uidentur. Mentis error discutitur, si decidas inaequaliter comas equae et eam deducas ad aquam. Tum demum speculata deformitatem suam pristinae imaginis abolet memoriam*[3]. » Ce « narcissisme » de la jument n'est-il pas savoureux ?

On sait avec quel soin M. Lundström a préparé son édition, et l'on ne peut que répéter à propos de ce fascicule les éloges que lui ont valus les fascicules précédents : dépouillement complet de tous les manuscrits, indication des passages parallèles chez les auteurs qui ont inspiré ou imité Columelle, sûreté dans la critique. Nous aurons, quand la publication sera terminée, un Columelle qu'on pourra considérer comme devant être pendant longtemps *ne uarietur*. Souhaitons que M. Lundström puisse achever heureusement et bientôt son fructueux labeur.

A. Ernout.

Siegfried Müller. *Das Verhältnis von Apuleius de Mundo zu seiner Vorlage* (*Philologus*, Supptbd XXXII, H. 2) ; 179 pp. in-8°. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1939.

L'auteur a repris dans ce travail la question controversée des rapports du *De mundo* d'Apulée avec son modèle grec, le traité pseudo-aristotélicien qui a pour titre περὶ κόσμου. Examinant avec une scrupuleuse minutie les passages correspondants des deux ouvrages, il a réfuté le point du vue qui considérait l'œuvre d'Apulée comme une simple traduction. Apulée n'entendait pas se borner à écrire une version latine d'un original grec, et sa part d'originalité, tout au moins dans la forme, sinon dans la pensée, est plus grande que certains n'ont voulu l'admettre. La démonstration, comme je l'ai dit, repose sur une étude très serrée. L'auteur confronte les ressemblances et les différences ; partant des endroits où la traduction est littérale (ils sont peu nombreux), il étudie successivement les passages où Apulée, tout en restant assez près de son modèle, se permet avec lui des libertés — allongeant, abrégeant, déplaçant, supprimant ; puis ceux où il utilise d'autres sources que le π. κ. ; enfin ceux où il s'en écarte délibérément ; une vue d'ensemble est donnée dans l'étude comparée de deux fragments assez longs (p. 119-130). La monographie est une bonne contribution à la connaissance d'Apulée ; elle précise aussi l'idée que nous devons nous faire de la littérature de traduction chez les Latins, avant la traduction des textes sacrés. Des index permettent de nous rendre compte du vocabulaire « philosophique » d'Apulée, et aussi des passages d'auteurs latins qu'il a imités, plus ou moins inconsciemment ; enfin, un petit chapitre réunit les passages dont le texte a fourni matière à une discussion

1. VII, 12, 3-5.
2. *uerae* est une conjecture de M. Lundström ; les mss. ont *uero*. La conjecture *uerae* s'appuie sur le *ueri ardoris* de M.
3. VI, 55.

critique. Ce qui résulte de l'examen de ces index, c'est le souci de style qu'on remarque chez Apulée. Il se pique de bien écrire, et là où le modèle grec emploie un terme abstrait et incolore, Apulée recourt souvent à un mot rare, poétique, ou pittoresque plus ou moins heureux : à κομῶν correspond *caesariatus*, à μήτηρ, *genetrix*, à λάμπεσθαι, *nitescere*, à ἀέριος, *pinniger*, à θαλάσσα, *salum* ; en outre il ajoute beaucoup de son cru, comme on le voit par l'*Überschussindex*, c.-à-d. l'index des mots qui n'ont pas de correspondants dans le grec. Piètre philosophe, mais visant au beau style — sans toujours l'atteindre — c'est ainsi qu'apparaît Apulée à travers l'étude de M. Müller : on le savait déjà. Mais il nous en apporte une confirmation bien conduite.

A. Ernout.

Dr. Franz Middelmann. *Griechische Welt und Sprache in Plautus'Komödien* ; 116 pp. in-8°. Druck H. Pöppinghaus O. H.-G., Bochum-Langendreer.

Le titre de cette dissertation inaugurale, présentée en 1937 devant la Faculté de philosophie de Münster-en-Westphalie, indique suffisamment l'objet du travail. L'auteur a cherché les mots d'origine grecque, empruntés ou transcrits, que renferment les comédies de Plaute, et il les a rangés en quatre grandes catégories : 1° vie privée ; 2° vie publique ; 3° vie spirituelle ; 4° la langue grecque dans Plaute ; essayant de tirer de ce catalogue des conclusions sur l'influence de l'hellénisme à Rome à l'époque de l'auteur comique. L'idée n'est pas neuve, et la façon dont l'a réalisée M. Middelmann témoigne d'un manque total de méthode et d'esprit critique : les observations sont présentées d'une façon puérile[1], l'histoire des mots n'est même pas esquissée ; aucune distinction n'est faite entre les emprunts anciens et introduits en latin par la voie orale, et les transcriptions littéraires. C'est une œuvre insignifiante, sans portée et sans valeur.

A. Ernout.

Eduard Hrkal. *Historische Grammatik der etruskischen Sprache*, mit einem Kommentar zum Texte der Agramen Mumienbinde. 71 pp. in-8°. Vienne-Leipzig, Bernina Verlags-Ges., 1939.

---

1. Pour qu'on ne me suspecte pas de partialité, voici une suite de remarques prises au hasard, p. 15 :
*lopas* = lepas gilt als besonderer Leckerbissen.
Cas. 493 sq. lässt Lysidamus zum Hochzeitsschmaus einkaufen : *emito sepiolas, lepadas, lolligunculas | hordeias.*
*ostrea* : Die Austern sind im Zeitalter der römischen Republik hochgeschätzte Delikatesse. Die witzige Bemerkung des Sklaven Milphio Poen. 398 : *iam quasi ostreatum tergum ulceribus gestito* setz die Kenntnis der ostrea voraus.
*balanus* kommt wieder vor Plin. nat. 32, 145 und Colum. 8, 16, 7.
*concha* ist dem Publikum geläufig, wie Rud. 704 zeigt : Der Sklave Trachalio betet für die schiffbrüchigen Mädchen zu Venus : *te ex concha natum* (sic) *esse autumant, cave tu horum conchas spernas* ; vgl. frg. inc. XVI *conchas piscinarias.*
*conchita* : Rud. 310 werden die Fischer von dem Sklaven Trachalio begrüsst : *salvete fures maritimi, conchitae atque hamiolae.*
*musculus* ist vielleicht von μύς abgeleitet.
*plagusia* scheint Verderbnis der Überlieferung zu sein.

Dans ce petit livre, M. Hrkal après avoir montré les faiblesses et les insuffisances des méthodes employées jusqu'ici pour expliquer l'étrusque, reprend et développe l'hypothèse déjà émise par Brandenstein d'une parenté étroite entre le touranien et l'étrusque. Il voit dans les Étrusques un peuple originaire de l'Asie centrale que le desséchement progressif du sol a forcé d'émigrer; ils seraient arrivés vers le XII^e^ siècle avant l'ère chrétienne sur le rivage oriental de la mer Égée, et auraient pénétré en Italie vers le IX^e^ siècle. A ce moment le vocabulaire primitif aurait été déjà contaminé par de nombreux emprunts à une langue inconnue, qui n'aurait été ni touranienne, ni sémitique, ni indo-européenne, mais qui aurait été, en tout cas, celle d'un peuple de haute culture : égéen ? Ils auraient ensuite emprunté beaucoup de mots au grec et à l'italique, et ainsi trois couches seraient discernables dans leur vocabulaire. Mais leur grammaire aurait conservé, au moins à l'origine, les traits essentiels des langues touraniennes : c'est ainsi que le nom du chiffre *ci* qu'on lit sur les dés à jouer étrusques correspond au touranien *äki, iki*, ce qui permet à M. Hrkal d'inférer que les six premiers chiffres étrusques sont : 1 *zal*, 2 *ci*, 3 *thu*, 4 *huth*, 5 *sa*, 6 *mach*. Ceci bouleverse l'ordre adopté par M. Pallottino dans ses *Elementi di lingua etrusca*, qui avait proposé comme *più probabile* : 1 *θu* (*n*), 2 *zal* (es(a)l-), 3 *ci*, 4 *śá*, 5 *maχ*, 6 *hut*/*θ*[1]. Cette simple comparaison prouve combien nous sommes encore loin de toute certitude. Pour juger du bien-fondé de la thèse de M. Hrkal, il me faudrait des connaissances en « touranien » que je n'ai pas ; j'avoue pourtant que certaines affirmations m'inquiètent un peu, notamment celles qui concernent l'influence des langues italiques sur la morphologie de l'étrusque (p. 27, 28).

A. Ernout.

J. Marouzeau. *L'ordre des mots dans la phrase latine. II. Le verbe.* XII-110 pp. in-8° ; Paris, les Belles-Lettres, 1939.

C'est avec raison que M. Marouzeau a mis en tête de son livre cette phrase de C. Abel : « Bei keinem Redetheile ist das Gesetz der Stellung schwerer zu erkennen als beim Verb. » Surtout quand on veut, suivant l'auteur allemand, rechercher des « lois », c.-à-d. des principes universels et absolus. Tout au plus peut-on parler de tendances dont l'application est variable avec les écrivains et aussi avec les époques. Le mérite de M. Marouzeau est d'abord d'avoir bien posé le problème : « Par rapport à l'ordre syntaxique auquel il sert de support (sujet, régimes divers, déterminaisons adverbiales), la position du verbe peut être initiale, finale, intérieure. Ces trois positions sont libres, et au premier abord, peuvent sembler dans bien des cas indifférentes (elles le sont du reste parfois, ou tout au moins ce n'est pas uniquement le sens, mise en relief, etc., qui les détermine)[2] ; mais en réalité elles correspondent à des intentions et à des valeurs spéciales. Ce sont ces valeurs que l'auteur examine dans deux parties : verbe attributif (c.-à-d. le verbe *être* et ses congénères *fieri, uideri, appellari*, etc.) ; verbe proprement dit. Dans le premier cas, ce qu'il faut étudier, c'est la place de l'attribut, non celle du sujet ; dans le second, c'est la

1. Autres ordres : *maχ, zal, ci, śa, θu, hut* (Trombetti) ; *maχ, θu, zal, hut, ci, śa* (Ribezzo) ; *maχ, θu, ci, śa, hut, zal* (Goldmann) ; *maχ, ci, θu, huθ, śa, zal* (Devoto). Ceci à titre d'exemple.

2. Cf. les remarques pertinentes de M. Marouzeau, p. 82 et s.

place du verbe indépendamment de ses appartenants. Certains ordres normaux, attribut avant le verbe attributif, verbe proprement dit en fin de phrase, se présentent à l'écrivain quand la phrase ne comporte pas d'insistance spéciale ; les ordres inverses se rencontrent le plus souvent quand il veut nuancer l'affirmation d'une manière quelconque. « Mais il ne faudrait pas croire qu'il en soit toujours ainsi. Une erreur commune de ceux qui se sont occupés de l'ordre des mots, c'est de prêter à la place initiale le privilège de conférer automatiquement un relief notable au terme qui l'occupe » (p. 82). On ne saurait mieux dire. L'exposé de M. Marouzeau se recommande par les qualités de finesse et de mesure nécessaires en pareille étude ; appuyé constamment sur des exemples typiques, il est une contribution excellente à l'étude de la stylistique latine, à la connaissance des auteurs en particulier ; il permet aussi de voir l'affaiblissement progressif de la valeur expressive ou la disparition de tel ou tel type. En le lisant, on se rend mieux compte des raisons du passage de l'ordre libre du latin à l'ordre quasi fixe des langues romanes. Cette étude de dimensions modestes apporte plus de résultats que bien des gros volumes.

A. Ernout.

Augusto Rostagni. *La letteratura di Roma repubblicana ed Augustea*, 505 pp. in 4° + 22 pl. ; Bologne, Licinio Cappelli, 1939.

L'Istituto di Studi Romani a entrepris une Histoire de Rome en 30 volumes, dont plusieurs seront consacrés à la Rome antique, comme il convient ; les savants les plus qualifiés d'Italie y collaborent : on y annonce entre autres une *Storia della lingua di Roma* de M. G. Devoto [1], une *Topografia di Roma* de M. C. Lugli, une histoire de l'*Arte in Roma dalle origini al secolo VIII* de M. Pericle Ducati. Il était donc naturel de voir figurer dans la liste des collaborateurs M. Rostagni, dont la compétence en littérature n'est pas contestée. L'auteur dans sa préface réagit contre le préjugé trop répandu de la dépendance de la littérature latine vis-à-vis de la littérature grecque : il ne peut oublier que la *Storia di Roma* est écrite sous le signe des faisceaux et a pour devise *Roma caput mundi* ; on lira avec intérêt les pages dans lesquelles l'auteur s'élève contre les tendances du romantisme germain « *che nell'arte, come nella morale, era animato di spirito in gran parte antiromano* » (p. 4), et substitua à l'humanisme latin l'admiration de l'hellénisme. Pour l'auteur, la littérature latine est la continuatrice et l'héritière, non la simple imitatrice, de la grecque, de même que Rome prend la succession d'Athènes dans l'histoire... « *e la letteratura romana, nel suo sorgere, riceva anche, senza dubbio, infiltrazioni di alessandrinismo. Ma simplici 'infiltrazioni'* » (p. 13). Il faut tenir compte d'un certain état d'esprit pour donner à ces affirmations leur véritable portée. L'autarcie est une doctrine qui n'est pas simplement économique ; nous l'avons déjà vu en étruscologie. C'est l'esprit général du livre que de proclamer l'indépendance et la supériorité de Rome ; il ne faut pas s'étonner de le retrouver dans les jugements particuliers portés sur les écrivains. Je cite par exemple ce passage sur Térence : « *Che Terenzio sia debitore di molte cose ai suoi modelli non è dubbio. Ma si può anche con sicurezza affermare che, in quello che suprettutto importa, egli è Terenzio e non Menandro :*

1. Aujourd'hui parue (*Note de correction*).

*perche ha riplasmato ogni cosa, trame ed elementi, col proprio spirito ; ha approfondito per proprio conto la sostanza intima del dramma, introducendovi il senso suo della vita, la sua delicata e mite affettività, le aspirazioni sue e della società in cui viveva. Di un dramma che, nonostante tutto, presso i Graeci aveva ancora molto d'« attico », di provinciale (non soltanto nei nomi, che contano poco, ma nel modo di vedere), egli ha creato qualcosa di più largamente umano, di universale, secondo il significato che la politica romana procurava allora a questa parola* [1] ». Il est curieux d'en rapprocher la conclusion de M. Bayet [2] : « *En réalité, et malgré leurs sources communes, il y a un abîme entre Plaute et Térence. De la farce lyrique on est passé au drame psychologique. Cette seconde forme était beaucoup plus proche des originaux grecs que la première ; mais aussi beaucoup plus inaccessible au public romain : on le vit déserter la première représentation de l'*Hécyre *pour voir des funambules. L'évolution avait été trop rapide : elle répondait à celle de certains milieux aristocratiques seulement...* »

Cette réserve générale faite, sur laquelle je ne veux pas insister, il faut reconnaître que le livre de M. Rostagni est bien informé, écrit avec élégance, et qu'il connaît fort bien les œuvres et les hommes dont il parle [3]. Ce qu'il dit des œuvres de l'histoire prélittéraire de Rome est très raisonnable. Je ne sais si je souscrirai à la définition qu'il donne du saturnien, p. 41 : « *originariamente e veramente i Saturni dovevano essere di natura accentativa, ma nei primi scrittori a noi noti, dei III sec. a. C., vale a dire in Livio Andronico e in Nevio, per effetto di cure letterarie, già venivano trasformadosi ed adattandosi alle norme della quantità.* » En tous les cas, elle aurait besoin d'être appuyée d'une démonstration. Et j'admets encore moins l'affirmation que : « *gia presso i Greci stessi la versificazione quantativa aveva representato in tempi preistorici una innovazione, ossia una specie di raffinamento artistico e melodico, che sopraggiunse — non si sa bene di dove — a trasformare e soppiantare la primitiva versificazione del accento* ». M. Rostagni confond ici des choses tout à fait différentes, accent latin et ton musical grec ; ce ton du grec n'a jamais joué aucun rôle dans la versification, qui est purement quantitative : il suffit de lire, entre autres, les *Origines indo-européennes des mètres grecs* de Meillet pour s'en convaincre.

A. Ernout.

J. de Ghellinck, S. J. *Littérature latine au moyen âge ; I Depuis les origines jusqu'à la fin de la renaissance carolingienne ; II De la renaissance carolingienne à Saint Anselme ;* 2 vol. de 192 pp. in-12 chacun. Paris, Bloud et Gay, 1939.

La curiosité se porte de plus en plus vers la littérature latine du moyen-âge, et l'on se rend de mieux en mieux compte de l'importance considérable qu'elle a eue dans l'histoire de la pensée humaine. Loin d'être un simple reflet de la pensée antique, elle apparaît comme singulièrement originale, même dans son expression : grâce à elle, le latin continue d'être une langue

1. P. 126. Ce jugement rappelle, presque littéralement, certaines phrases de Meillet dans son Histoire de la langue latine. Rencontre ?

2. *Littérature latine*, A. Colin, 1934, p. 111.

3. M. Rostagni croit à la folie de Lucrèce (p. 207-8 ; 429). Je reste toujours convaincu que le *De Rerum Natura* n'a pu être écrit *per interualla insaniae*.

vivante, qui augmente et renouvelle sans cesse son vocabulaire, soit par des créations faites sur des types traditionnels, soit par des latinisations de mots empruntés aux langues « vulgaires ». Comme le note fort justement M. de Ghellinck, c'est le latin des humanistes « servile reproduction du latin classique » qui fera du latin une langue morte, tandis que le latin médiéval « continue à évoluer en gardant une certaine plasticité pour répondre aux exigences de la vie intellectuelle » (tome I, p. 185). Malheureusement, comme on le voit par la bibliographie « sommaire » de l'auteur, l'étude de cette langue est à peine amorcée ; on s'est si bien habitué à la considérer ou comme un jargon, ou comme un reflet morne du latin ancien qu'on ne s'est guère préoccupé de l'analyser ; et si les œuvres commencent à être mieux connues, le moyen d'expression reste négligé. Il y a là une lacune qu'il faudra bien combler un jour.

Les deux petits volumes du P. de Ghellinck sont denses, et assez abstraits, en raison de l'absence de toute citation, faute de place. Mais ils sont bien composés, ils embrassent les divers aspects de la littérature, histoire, pédagogie, philosophie, hagiographie, théologie, dialectique, droit ; ils en suivent le développement dans le temps et l'extension dans l'espace ; ils donnent sur les personnages principaux les renseignements essentiels. C'est un bon instrument de travail, qui orientera le débutant, et permettra à l'érudit spécialisé d'avoir des vues d'ensemble. Un troisième volume est promis qui s'arrêtera à l'humanisme de la Renaissance : il complètera heureusement une œuvre méritoire.

A. Ernout.

Rev. William J. Halliwell. *The Style of Pope St Leo the Great.* xvi-98 pp. in-8°, (The Catholic Univ. of America, Patristic Studies, vol. LIX, 1939) ; II Sist. Kathleen Brazel. *The clausulae in the works of St Gregory the Great* (ibid., Studies in Medieval and Renaissance Latin language a. Literature, vol. XI), xiv-82 pp. in-8°, 1936) ; Broth. Joel Stan. Nelson. *Aeneae Silvii de liberorum educatione*, a translation with Introd. (ibid., id., vol. XII), xii-231 pp. in-8°, 1940. The Cathol. Univ. of America Press, Washington.

De ces trois dissertations que nous devons à l'activité incessante de l'Université Catholique de Washington, la première seule est de notre domaine, les deux autres appartenant à la série consacrée au Moyen Age et à la Renaissance. L'étude de M. Halliwel sur le pape Léon le Grand a été faite sur le modèle des précédentes monographies publiées dans la collection : la méthode statistique y domine « as this method, when carefully used, makes possible a definite and objective evaluation of an author's style » (Préf. p. ix). Il est à peine besoin de souligner quelles réserves suggère cette définition de la critique littéraire. La statistique est un moyen, non une fin ; elle fournit des nombres, qu'il faut interpréter. M. Halliwell du reste s'en rend plus ou moins compte ; il a comparé le style de son auteur avec celui des *Sermones ad Populum*, mais toujours ce sont des chiffres qu'il oppose à des chiffres. De la conclusion se dégage le fait que le pape Léon le Grand était un bon rhétoricien, mais qu'il n'a pas versé dans l'outrance : il était de ces hommes du v^e^ siècle chez qui survivait opiniâtrement l'attachement à la culture antique ; mais à la culture profane se mêlait un élément chrétien qui apparaît dans le vocabulaire comme dans la forme même donnée à la pensée : il y a chez Léon une sorte

de tournure « hymnique » très frappante, et qui s'aperçoit à l'usage abondant que l'écrivain fait des isocola, des parisa, des rimes (homoeotéleutes), de l'allitération. On aurait aimé que M. Halliwell interprétât d'une manière plus approfondie les documents qu'il a si soigneusement récoltés.

Et puisque j'en suis à exprimer des vœux, on souhaiterait que les directeurs d'études de l'Université catholique ne s'en tinssent pas à la même forme de travaux, dont les résultats, il faut bien le dire, ne correspondent pas toujours au temps qu'ils ont exigé. Le Rev. Halliwell a étudié — en partie — le style du pape Léon le Grand sur un texte le plus souvent vieilli et mal établi. N'aurait-il pas mieux valu commencer par l'édition avant le commentaire ? Si l'édition entière dépasse les dimensions d'une thèse, comme il est vraisemblable, ne convenait-il pas d'en amasser les matériaux, ou de donner une édition partielle ? Je sais, il y a le Corpus de Vienne. Mais il est en léthargie, ou presque ; et quand se réveillera-t-il ? Et, après l'épreuve que nous traversons, les peuples d'Europe, épuisés de toute manière, pourront-ils reprendre avec la vigueur nécessaire toutes les tâches laissées en suspens ? Sans doute la préparation d'une édition demande une technique plus poussée et des connaissances plus approfondies que n'exigent, en général, ces dissertations que nous lisons. Mais cette préparation n'est pas impossible à réaliser, quand on a des hommes et des ressources. Or ni l'un ni l'autre ne manquent à l'heureuse Amérique.

Ces réflexions pourraient s'appliquer aussi bien aux deux ouvrages publiés dans la collection médiévale. Sister Kathleen Brazel a étudié les clausules dans saint Grégoire, en partie d'après le texte de Migne, c.-à-d. sur la réimpression du texte des Bénédictins de 1705. J'ai eu jadis l'occasion de constater que ce texte avait besoin d'être entièrement révisé, malgré ses mérites certains [1]. Au contraire le frère Nelson a réimprimé avec une introduction et une traduction le *De liberorum educatione* d'Aeneas Silvius Piccolomini qui devait devenir pape sous le nom de Pie II. C'est un texte important, à la fois pour la connaissance de la culture antique et des méthodes d'éducation au xv^e^ siècle. Il avait déjà été réimprimé en 1889 par Galliker dans la *Bibliothek der katholischen Pädagogik*, avec une traduction et un commentaire ; mais il y a plus de cinquante ans que l'édition a paru, et elle est sans doute épuisée (je n'ai pas le moyen de le vérifier actuellement). En tout cas, M. Nelson nous donne un texte clair, où les citations se détachent nettement du contexte, et sont soigneusement indiquées. Le commentaire se borne là : c'est dommage. Les observations curieuses abondent dans le texte, e. g. p. 170 : *quam multi sunt, qui verba Latina depravant! pro eo, quod est amare atque insequi Veneris cupiditate feminas, hovizare hujus terre populus dicit ; sumptus, qui fiunt ab itinerantibus, ceralia vocat ; quando venturum quenquam significare vult, ipse inquit non : veniet, sed : erit cito venire.* Un mot d'explication sur les formes citées eût été le bienvenu.

A. Ernout.

1. *Mélanges Émile Châtelain*, p. 83, Codex Trecensis, n° 504.

# DERNIERS OUVRAGES REÇUS

S. James Georges Frazer, *Greece and Rome*, a selection... by S. G. Owen ; xvi-274 p. in-16°. London, Macmillan and Co, 1937. Pr. 28 h. 6.

Pierre Wuilleumier, *Tarente des origines à la conquête romaine* ; 2 vol. texte, vi-757 p., planches 48, in-8°. Paris, E. de Boccard, 1939.

A. B. Cook, *Zeus a study in ancient religion* ; vol. III, pl. I, xxix-974 pp. + LXXIII pl. ; p. II, p. 975-1299 (appendices et index). Cambridge, At the University Press, 1940. Pr. £. 8.8.0.

J. Marouzeau, *L'Année philologique* ; t. XIII, 1938, xxiv-526 pp. in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1939. Pr. 100 fr.

R. Klibansky, *The continuity of the platonic tradition during the middle ages* ; 58 pp. in-8° + 5 pl. London, The Warburg Institute, 1939.

Wilh. Riemschneider, *Held u. Staat in Euripides' Phönissen* ; 61 pp. in-8°, Verl. Konr. Triltsch, Würzburg-Aumühle, 1940. Pr. RM. 3.

A. Delatte, *Anecdota Atheniensia et alia* ; t. II, *Textes grecs relatifs à l'histoire des sciences* (Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liége, fasc. LXXXVIII) ; viii-504 pp. in-8°. Liége, Fac. de Philos., et Paris, E. Droz, 1939.

M. Lejeune, *Observations sur la langue des actes d'affranchissement delphiques* (Coll. linguistique de la Soc. de Linguistique de Paris, xlvii) ; 160 pp. in-8°. Paris, C. Klincksieck, 1940. Pr. 80 fr.

Synesii Cyrenensis, *Hymni* rec. N. Terzaghi ; xlvii-323 pp. in-8°. Rome, Libreria dello Stato, 1939. Pr. L. 55.

Cicéron, *Caton l'Ancien* (De la vieillesse), texte ét. et trad. par P. Wuilleumier ; 187 pp. in-8°, en partie doubles. Paris, Les Belles Lettres, 1940. Pr. 25 fr.

Tite-Live, *Histoire Romaine*, l. I, texte ét. par Jean Bayet et trad. par Gaston Baillet ; cxxxii + 99 pp. doubles in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1940. Pr. 30 fr.

*An economic survey of ancient Rome*, 1° Vol. V, Tenney Frank, *Rom and Italy of the Empire*, xvi-445 pp. in-8° ; II, T. R. S. Broughton a. Lily Ross Taylor, *General Index to volumes I-V* ; 140 pp. in-8°. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1940. Prix : $ 5.75.

Prudentivs, *Hamartigenia* with introd., transl., a. comment., by Dr. J. Stam ; 274 pp. in-8°. Amsterdam, H. J. Paris, 1940. Pr. Fl. 5.25.

Q. S. Fl. Tertvllianvs *De Pallio*, krid. Vitg. m, Vertaling en Comm. door Al. Gerlo ; 2 vol. de 100 et 226 pp. in-8°. Wetteren, Uitg. De Meester, 1940.

Saint Augustin, *La cité de Dieu*, texte et trad. par P. de Labriolle, t. I, xxxi-572 pp. in-12°. Paris, Garnier fr., s. d. (1940). Pr. 28 fr.

Sancti Ambrosii, *Liber de consolatione Valentiniani*, text. transl., introd. a. comment. by Thomas A. Kelly (The Cathol. Univ. of America, Patristic Studies, v. LVIII) ; xxi-324 pp. in-8°. Washington, The Cathol. Univ. of Amer. Press, 1940. Pr. $ 2.00

Gérard Garitte, *Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase*; 96 pp. in-8° (Études de philol.... publ. par l'Inst. histor. belge de Rome, t. III). Bruxelles, Palais des Académies et Rome Academia Belgica, 1939.

*Histoire de l'Église...* publ. sous la direction de A. Fliche et V. Martin, t. 7; Em. Amann et Aug. Dumas, *L'Église au pouvoir des laïques* (1888-1057), 544 pp. in-8°, t. 8; A. Fliche, *La Réforme grégorienne et la Reconquête chrétienne* (1057-1123); 502 pp. in-8°. Paris, Bloud et Gay, 1940. Prix 88 fr. 55 ch.

*Greece and Rome*; vol. IX, n° 27, mai 1940, 129-192 pp. in-8°. Oxford, The Clarendon Press. Pr. 3 sh.

A. Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3e Aufl. von J. B. Hofmann, Lief. 12 (Band II Bog. 1-5), Ma-Meta; pp. 1-80. Heidelberg, C. Winter's Universitätsbuchh., 1939. Pr. RM. 1.50.

Handbuch der Altertumswissenschaft, hrsg. v. Otto, W., Abtlg. XII, Teil I, Bd. II : Ostrogorsky, Georg, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, xx + 448 pp. in-8°. München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1940, geb. Pr. R. M. 28.

Handbuch der Altertumswissenschaft, hrsg. v. Otto, W. Abtlg. VII, Teil I, Bd. III : Schmid, W. und Stahlin O., *Geschichte der Griechischen Literatur*, Teil I, Bd III : *die Griechische Literatur zur Zeit der Attischen Hegemonie nach dem Eingrei fender Sophistik*, Erste Hälfte. München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1940 ; xv + 898 pages, in-8°, geb. R. M. 30.

Papyrus Carlsberg n° 1, *Ein hieratisch-demotischer kosmologischer Text*, hrsg. u. bearb. von H. U. Lange u. O. Neugebauer (Det kon. Danske Vidensk. Selskab. Hist.-filol. Skr., — B. I, Nr. 2); 92 pp. in-4° + 38 pl. København, Ejnar Munkgaard, 1940. Pr. 35 kr.

Apulée, *les Métamorphoses*, t. I (livre I-III), texte établi par D. S. Robertson et traduit par Paul Vallette ; liv + 88 pp. doubles in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1940. Pr. 25 fr.

Tite-Live, *Histoire Romaine*, livre II, texte établi par Jean Bayet et traduit par Gaston Baillet; viii-97 pp. doubles in-8° et une carte. Paris, Les Belles Lettres, 1940. Pr. 25 fr.

*Anthologie Grecque* : Première partie. *Anthologie Palatine*, t. V (livre VII, épigr. 364-778). Texte établi par Pierre Waltz, trad. par P. Waltz, Ed. des Places, Mlle Omnitrescu, H. Le Maître et G. Soury; 192 pp. doubles in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1941. Pr. 75 fr.

Le Gérant : F. Klincksieck.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXLI.

# LES NOMS EN -ĀGŌ, -ĪGŌ, -ŪGŌ DU LATIN

Il existe en latin un groupe de noms féminins en *-āgō*, *-īgō*, *-ūgō* dont l'origine a fait l'objet d'hypothèses diverses. Pour Baecklund[1], l'élément *-gin-* doit se rattacher à la racine **gen-*; pour Edwin W. Fay[2], ces substantifs n'auraient qu'une unité apparente, et contiendraient des racines diverses : ainsi *orīgō* devrait s'analyser en **orī+gen-*; *uorāgō* en **uorā+g(h)en-*, ce second élément s'apparentant à gr. χάνος, χάσμα ; *imāgō* serait apparenté à ἔκγραμμα ; dans les noms de plantes en *-āgō* se trouverait la racine **ag-*, etc. Fr. Stolz, dans le premier volume de sa Grammaire Historique[3], a marqué le rapport qui existe entre ces formations et les adjectifs en *-ācus* (*-āx*), *-īcus*, *-ūcus*, et c'est aussi l'explication que donne K. Brugmann dans son Grundriss[4]. Cette explication semblait avoir obtenu l'assentiment général, quand elle a été combattue par M. Manu Leumann dans son chapitre sur la formation des thèmes nominaux[5]. Voici ce qu'il écrit :

« *-āgo -īgo -ūgo* betrachtet man meist als *n*-Erweiterungen von *k*-Stämmen (§ 81, 2 ; Brugmann Grdr. II² 1, 512) : *vorāgo, vorāx, virāgo, virāceus* ; *pendīgo appendīx, aerūgo aerūca, verrūgo verrūca* ; das verbietet sich m. E. durch die Erstbezeugungen und Verwendungen bzw. Bedeutungen ; die einzige allenfalls glaubliche Zusammenstellung *verrūca Verrūgo* entwertet hinsichtlich der Flexion Meister Lat.-gr. Eigenn. I 35 u. 129. — Einige alte Wörter scheinen mir in folgender Weise verknüpfbar : *vesperūgo* and *ferrugo* haben das Leuchten gemein-

1. Per Sigurd Baecklund, Die lat. Bildungen auf *-fex* und *-ficus*, Upsala, 1914, p. 192.

2. KZ, 45, 112.

3. Historische Grammatik der lat. Sprache, t. I, p. 527, § 183 ; Leipzig, Teubner, 1894.

4. Grundriss der vergleichenden Grammatik der idg. Sprachen, 2e éd., tome II, I, p. 512, § 392 b ; Strasbourg, Trübner, 1906.

5. Stolz-Schmalz, Lateinische Grammatik, 5e éd. entièrement refondue par Manu Leumann et J.-B. Hofmann, p. 242, § 176, II D 4 ; Münich, C. H. Beck, 1928.

sam (also *-ūgo* aus *-oungō* zu gr. αὐγή ?); *rōbigō*, da kaum von *ferrūgo* zu .trennen, wohl aus **rouboigō* gem. § 72 Ende, dissimiliert aus **roúbougō*. Im übrigen analogische Uebertragungen, wie oben angedeutet[1] ».

Sans donner l'explication de toutes les formes, M. Leumann incline donc à voir dans certaines d'entre elles, et sans doute les plus anciennes, des composés, comme l'avait fait E. W. Fay ; puis des extensions analogiques se seraient produites, et auraient entraîné la multiplication des noms de ce type, sans considération du sens premier. Composition ou dérivation, c'est donc ainsi que se pose le problème. Peut-être l'examen complet du groupe nous apportera-t-il la solution.

Tout d'abord éliminons un certain nombre de noms en *-gō* (*-ăgō*, etc.), où le *-g-* fait partie du thème nominal, non du suffixe — ou du second élément de composé —, et qui par conséquent n'ont qu'une ressemblance purement extérieure avec les noms que nous nous proposons d'étudier. Il importe toutefois de ne pas les passer sous silence, parce qu'il n'est pas impossible que, dans l'esprit des sujets parlants, ils aient été rangés mécaniquement à côté de leurs homonymes par la finale, et qu'ils aient servi à renforcer la notion de l'existence d'une catégorie. Ce sont :

**ambāgō, -inis** f. : détours. Doublet de *ambāgēs*, fait sur le modèle de *prōpāgēs, propāgō*. Le mot n'est attesté qu'à partir de Manilius 4, 304 :

*Et uerum in caeco est multaque ambagine rerum*

où l'ablatif sert à former le dactyle cinquième : la commodité métrique de cette terminaison est particulièrement appréciée des poètes. *Ambāgō*, très rare, est condamné par Probus, GLK IV, 10, 8.

**indāgō, -inis** f. : action de poursuivre le gibier à l'intérieur d'une enceinte gardée, encerclement ; enceinte, poursuite, investigation. Attesté en prose à partir d'Hirtius, BG 8, 18 : *Hostes... uelut indagine hunc insidiis circumdederunt*; en poésie à partir de Virgile, En. 4, 121 :

*Dum trepidant alae saltusque indagine cingunt*

L'antiquité du mot est attestée par la présence du préverbe *ind-* ; *indāgēs* est tardif. A côté du nom existe un verbe *indāgō, -ās*, qui semble plus fréquemment employé ; mais il est impos-

1. Je reproduis le texte sans modifier les quantités indiquées par l'auteur.

sible de décider lequel des deux est le plus ancien, et si l'un des deux est dérivé de l'autre ou non.

**compāgō, -inis** f. : assemblage, jointure. Doublet de *compāgēs* ; sur la répartition des formes chez les auteurs, voir Thesaurus III 1997, 38 sqq., Au témoignage du grammairien anonyme auteur du *de dubiis nominibus*, GLK V 575, 10, le mot se trouverait dans Varron, mais il n'est attesté dans les textes qu'à partir d'Ovide, Met. 1, 711, sous la forme d'ablatif *compāgine*, cf. Manilius 1, 719, ; Germ. 180.

**propāgō, -inis** f. : provin. Plus fréquent que *propāgēs*, cf. *propāgō -ās*. Même remarque que pour *indāgō*.

**suffrāgō, -inis** f. : jarret, patte des animaux ; rejeton de la vigne (comme *propāgō*), cf. Columelle 4, 24, 4 : *suboles, quam rustici suffraginem uocant*. Cf. *suffrāgor, -āris*.

Ces substantifs proviennent respectivement des racines **ăg-*, **păg-*, **bhrĕg-* (**bhr̥g-*), cf. *agō*, *pangō*, *frangō* [1].

Reste enfin **hippagines**, défini par Festus *naues quibus equi uehuntur, quas Graeci* ἱππαγώγους *dicunt* [2], qui est une adaptation de ἱππηγός, avec influence sur la finale de *indāgo, ambāgō*.

Le mot *patago* lui aussi devrait, semble-t-il de prime abord, rentrer dans cette catégorie ; mais bien qu'il ne soit pas décomposable en *pat*+*ago*, il a semblé préférable de le ranger dans les formations en *-āgō* authentiques, dont il est une imitation instructive ; v. plus bas, p. 89.

Voici la liste des autres noms. Je la donne d'abord par ordre alphabétique, pour éviter tout soupçon d'avoir voulu établir un classement a priori.

## I. Mots en -āgō [3].

**ancorāgō** : sorte de poisson (le saumon ?) dont le nom se trouve dans Cassiodore, Var. 12, 4, 1 : *a Rheno ueniat ancorago*. Non attesté avant cet auteur ; se trouve aussi dans les textes du moyen âge sous les formes *anchora*, *anchora*<*v*>*us* (Polem.

1. Je ne tiens pas compte de *harpagō, -ōnis*, m. dérivé de *harpax* (=ἅρπαξ), et qui est avec le dénominatif *harpagō, -ās* dans le même rapport que *uerberō, -ōnis* avec *uerberō, -ās*. Son *ă*, sa flexion en *-ō, -ōnis*, son genre le séparent nettement du groupe.

2. P. F. 89, 28, éd. Lindsay,

3. Pour la plupart de ces mots, la quantité de l'*a* n'est pas directement attestée. Il est des formations secondaires, comme *andrago, astago, patago*, etc., où le mot grec dont elles proviennent avait un *ă* bref ; mais l'extension à ces termes de la finale en *-āgō* a pu déterminer par analogie la substitution d'un *ā* à l'*ă* du modèle. Il en est de même pour les noms étrangers, *ancorago, carrago*, etc.

Silv.), cf. Du Cange, s. u., qui rappelle les formes de l'ancien français *ancreul*, *ancroeul* « beccard, femelle du saumon ». Mot non latin, peut-être celtique.

**andrāgō** : herba olixon (Gloss.). Déformation de *andrachle*, *andrachne*, emprunt au grec ἀνδράχλη, ἀνδράχνη, ἄνδραχνος « pourpier » et « fraisier sauvage ». Cf. Thesaurus s. u. *andrachlē*.

**astāgō** : sorte de crabe, homard. Autre forme de *astacus*, cf. Meyer-Lübke, Roman. etymol. Wörterb[3] 738 [1], emprunt au gr. ἀστακός, qu'on lit chez un médecin du vi[e] siècle après J.-C., Plinius Valerianus, 5, 16 : *ostracoderma, id est astagines et cirridas et pectines* ; 5, 27 (*de maritimis piscibus*) *: etiam astago datur*. La forme a pu subir l'influence de *lolligō*, de sens voisin.

**buccellāgō** : un exemple également dans Plinius Valerianus 1, 20 : *bulbis Afris tritis buccellaginem ex eis spissa cum melle et nitro contritam in modum collyrii iniunges in triduum*. Semble désigner une « bouillie, une « pâte » ou une « boulette », cf. *buccellātum*, mot également de la basse latinité, M. L., 1361 ; *buccellārius*, *-ris*, *buccellātāriī*, tous dérivés de *buccella* (*bucella*) « bouchée », diminutif de *bucca*, cf. M. L. 1357-1359, et Du Cange, s. u.

**capillāgō** : chevelure, ou plutôt « pousse des cheveux ». Un exemple de Tertullien, Anim. 51 : *in uiuentibus etiam pro cerebri ubertate uel affluit capillago, uel deserit*. Cf. *capillātūra*.

**caprāgō** : nom d'une plante assimilée au τιθύμαλος, qui en grec désigne l'euphorbe. Se trouve seulement dans le Pseudo-Apulée 109, 21, Interpol. ex Diosc. II 303, 15 sqq. [2]*... titimali species sunt septem quarum... alia femina siue mirtites uel caryites, chamaepitis, caryitis, Romani multilago capraria* ; *...quarta elioscopos, dendritis titymallis, Latini cicer columbinum, idem capraginem...* ; cf. Dioscoride τιθύμαλλος κυπαρισσίας... Ῥωμαῖοι μουλτιλάγω καπρίνα, οἱ δὲ καπράγινε<μ>... — De *capra*, comme en grec αἴγιλος « herbe aux chèvres » de αἴξ.

**capsilāgō** : sorte de jusquiame, dans Plinius Valerianus 2, 28, p. 48 D : *capsilaginis seminis, quod est iusquiami siliquas octodecim*. Seul exemple. — Le rapport avec *capsa, capsula* est possible, mais indémontrable.

**carrāgō** : barricade faite par les barbares avec leurs chariots (*carrus*). Le mot, qui n'apparaît qu'à basse époque, est senti comme étranger, cf. Ammien Marcellin, 31, 7, 7 : *acciuere* (scil.

1. Je désignerai cet ouvrage par l'abréviation M. L., suivie du numéro de l'article auquel je renverrai.

2. Je cite le Pseudo-Apulée d'après l'édition publiée par Ern. Howald et Henri E. Sigerist dans le Corpus medicorum latinorum, vol. IV, Leipzig, Teubner, 1927.

*Gothi) uastatorias manus quae ad carraginem, quam ita ipsi appellant, regressae...;* Vopiscus, Aurel. 11, 6 : *quaerere... ubi carrago sit hostium* ; Treb. Gall. 13, 9 *Scythae facta carragine per montem Gessacem fugere sunt conati...* Mot du vocabulaire celto-germanique comme *carrus, carrūca, carracutium*, etc., qui a pénétré en Italie au moment des invasions barbares [1].

**cartilāgō** : cartilage (par opposition à *os, ossis*) ; pulpe de certains fruits (par opposition à *cortex*) ; croûte d'une blessure. Cf. Isidore, Orig. 11, 1, 88 : *cartilagines ossa mollia et sine medulla, quod genus auriculae et narium discrimen et costarum extremitates habent, siue opercula ossium, quae mouentur et dictae cartilagines quod leui attritu carent dolore cum flectuntur.* Pour le second sens, cf. Pline, NH. 19, 61 : *cucumis cartilagine et carne constat, cucurbita cortice et cartilagine* ; 19, 72 *cortice et cartilagine constant raphani...* Mot technique, attesté depuis Celse, assez fréquent dans la latinité impériale. Sans étymologie ; les rapprochements, proposés timidement par Thurneysen dans le Thesaurus avec irl. *certle* « glomus », gr. κρατώνη « excroissance, loupe », κάρταλος κάρταλλος « corbeille » (ce dernier passé par les Septante dans la Vulgate, cf. *cartallum* dans le Thesaurus), et repris par Boisacq et Walde-Hofmann, ne sont pas de ceux qui s'imposent ; les explications par *chartula* ou par un adjectif **cartilis* « schneidbar », que propose avec un point d'interrogation M. Manu Leumann, ne soulèvent pas moins de doutes. M. L. 1723.

**chrȳsolāgō** : sorte de plante dont le nom figure dans Plin. Valer. 2, 59, peut-être identique au χρυσολάχανον « arroche », que Plin. Vâler. transcrit dans d'autres passages par *chrysolachanum*. Hybride gréco-latin.

**citrāgō, citreāgō** : citronnelle, mélisse. Se trouve dans Palladius I, 37, 2 : *herbas nutriat* (scil. *apiarius*)... *asfodilum, citreaginem, amaracum* ; 5, 7, 6 *uasa quibus recipiuntur* (scil. *apes*) *perfricanda sunt citreagine.* Dioscoride 3, 104 W. : μελισσόφυλλον... Ῥωμαῖοι... κιτράγω. — De *citrus*. M. L. 1955.

**coriāgō** : coriage, maladie de peau du bétail. Attesté depuis Columelle 6, 3, 2, qui attribue le mot aux « rustici » : *est... infesta pestis bubulo pecori ; coriaginem rustici appellant, cum pellis ita tergori adhaeret ut apprehensa manibus deduci a costis non possit* ;

---

1. M. Leumann, dans sa Grammaire, conteste le caractère étranger de *carrāgō* : « kaum got. Bildung nach Amm. 31, 7, 7 » dit-il, p. 241, 4. En effet, le mot a peu de chance d'être gotique, mais celtique ? La plupart des noms latins relatifs à la voiture sont d'origine gauloise : *carrus* en est un ; pourquoi son dérivé *carrāgō* ne le serait-il pas ? La formation peut avoir existé en celtique comme en latin. En tout cas, *carrāgo* est formé exactement comme *farrāgō*.

cf. Mulom. Chiron 404 : *ecedermian* (= ἐχεδερμίαν) *latine coriaginem appellant* ; et Végèce, Mulom. 4, 12, 1 ; 2, 118, 1. Dérivé : *coriāginōsus* (Pelagonius, Mulom. Chiron.), cf. *coriāceus* (Amm., Plac.). — De *corium*.

**corrāgō** : *a Graecis dicitur buglossa... Romani lingua bubula, Lucani corrago*, Ps. Apul. 41, 13. Se retrouve dans les gloses, CGL III 557, 31 ; 558, 42. Sans explication.

**cunīlāgō** : nom de plante (herbe aux puces ?), qu'on trouve dans Pline, e. g. N. H. 19, 165 : *Crateuas apud Graecos cunilam bubulam eo nomine* (scil. *panace*) *appellat, ceteri fere conyzam, i. e. cunilaginem* ; 20, 171 *tertium genus* (scil. *cunilae*) *quae a Graecis mascula, a nostris cunilago uocatur*. Dérivé de *cunīla*, lui-même sans doute emprunté au gr. κονίλη « sarriette », ou provenant d'une même source, non indo-européenne.

**farragō** : mélange de diverses graines qu'on laisse croître pour les donner aux bestiaux, cf. Varron, RR. 1, 31, 5 : *farrago... quod primum in farracia segete fieri coepta*. Cf. *farrācius, farrāceus*. Dérivé de *far, farris*, nom générique des céréales, orge, blé, millet, etc. Déformé par l'étymologie populaire en *ferrāgō* « *quod ferro caesa* » Varron, l. laud., et passé sous cette forme dans les langues romanes, cf. Thesaurus VI 285, 30 sq., M. L. 3201. Voir aussi Du Cange s. u. *farrago* (*forrago*), *farragium, farraginaria*, et *farracum* : *puls ex far<r>e facta, uel cibus generaliter* (Johann. de Janua).

***fauelāgō*** : scrofularia minor. Donné par Diefenbach dans le Glossaire de Du Cange, sans référence.

**ferulāgō** : thapsie, sorte de plante. Se trouve dans Caelius Aurelianus, Acut. 2, 12, 84 : *tempora capitis iungentes thapsia quam nos ferulaginem dicimus* ; cf. Dioscor. Vind. C 139ᵛ N 39 : θαψία... Ῥωμαῖοι φερουλάγω. Dérivé de *ferula* dans le sens de « plante », cf. Thesaurus VI 598, 44 sq., et Dioscor. Vind. C 139ᵛ N 39 : θαψία... οἱ δὲ φερουλα σιλβεστρις.

**forāgō** : poinçon. Défini par Festus : *filum quo textrices diurnum opus distinguunt, a forando dictum*, P. F. 80, 16. Se trouve dans Symmaque, Ep. 6, 67, 2 : *obambulans inter pensa et foragines puellarum*, et dans les gloses (Isidore, Papias, Ugutio, Jean de Gênes). Est à *forāre* comme *uorāgō*, sur lequel il a sans doute été créé, à *uorāx*.

**herbāgō** : se trouve dans le Pseudo-Dioscor., Vind. 4, 100 p. 256, 13 : πσπαμογείτων ἕτερος... οἱ δὲ πλαντάγω, οἱ δὲ ἐρβάγω [1].

1. Signalé pour la première fois, je crois, par H. Stadler dans son article *Lateinische Pflanznamen in Dioskorides*, ALLG X, 9 ; article auquel j'aurai l'occasion de renvoyer plusieurs fois.

Le nom grec correspondant semble indiquer qu'il s'agit d'une plante aquatique, sans qu'on puisse préciser laquelle. Cf. l'adjectif *herbāceus*, *herbācius*.

**imāgō** : image, portrait, ressemblance. Ancien, usuel, et classique. Le sens le plus ancien est peut-être celui de « portrait d'ancêtre » (*imagines maiorum*, *i. familiae*, etc.). Le rapport avec *imitor* est évident ; celui qu'on a supposé avec *aemulus* est beaucoup plus douteux. *Imitor* lui-même semble être un fréquentatif en *-ito(r)*, mais il n'y a aucune trace du simple correspondant. Pour un mot technique de ce genre, une origine indo-européenne est peu probable ; un essai d'explication a toutefois été proposé par K. Brugmann, IF 37 (1916), p. 160, et reproduit dans le Latein. etym. Wörterbuch de Walde-Hofmann. ML. 4276. Faut-il couper **im+āgō* ou *imā-gō* (cf. *orīgō*, *uorāgō*) ?

**lactāgō** : variante de *lactilāgō* dans Dioscor., cf. apparat. crit. du Pseudo-Apulée de Howald-Sigerist, 27, 6.

**lactilāgō** : nom latin de la plante dite en grec χαμαιδάφνη (lauréole ou fragon ?). Se trouve dans le Pseudo-Apulée 27, 6 : *A Graecis dicitur daphnitis, alii idragogos, Itali mustelago, alii lactilago, Galli usuben.*

**lampāgō** : saxifrage. Dans Pseudo-Apulée 98, 9 : *Itali saxifraga, alii uitis canina, alii* † *aprogo* † *alii lampago.* Déformé en *lembago* dans les glossaires. Semble être un doublet de *lappāgō* ; pour la nasalisation, cf. *sabūcus* et *sambūcus*, *gibbus* et *gimbus* ; *ambubaia* en face de syrien *abubab*, etc.

**lappāgō** : nom de plante, dérivé de *lappa* « bardane » ; cf. λαππάγω. ἱπποφαές ALLG X, 101. Se trouve dans Pline 26, 102 ; cf. *lappāceus*, id. 22, 141. V. *asperūgō*.

[**laurāgō** ? : mot donné par les dictionnaires comme figurant dans le Pseudo-Apulée, 58 ; mais l'édition de Howald-Sigerist n'en a trace ni dans le texte, ni dans l'apparat, ni dans l'index.]

**lumbāgō** : défini par Festus *uitium et debilitas lumborum*, P. F. 107, 23. Ne semble pas attesté dans les textes. De *lumbus* « rein ».

**lustrāgō** : verveine. Dans Ps. Apul. 3, 51, cf. λουστράγω· περιστερεὼν ὕπτιος ALLG X, 102. Dérivé de *lustrum*, *lustrāre*, en raison de la vertu purificatrice de la plante.

**miluāgō** (*milvago*, *milago*) : sorte de dorade, dans Isidore, Orig. 12, 6, 36. Dérivé de *miluus* qui désigne un poisson vorace, le « milan de mer », cf. Horace, Ep. 1, 16, 51 ; Pline, HN. 9, 81.

**mūcilāgō** : mucosité. Attesté dans Théodore Priscien (IVe siècle) 4, 1 ; le dérivé *mūcilāginōsus* est dans Cassius Felix. Le Glossaire de Du Cange donne *muccilago* et *muccago*. Dérivé de *mūcus* ; cf. *mūcidus*.

**multilāgō** : sans doute variété d'euphorbe. Se trouve dans le Ps. Apul. 109, 8, cité s. u. *caprāgō*.

**mustēlāgō** : v. *lactilāgō*.

**mutilāgō** : nom d'une variété de laurier (*herba uictoriola*). Figure dans les codices interpolati du Ps. Apul., 58, 10 : *A Graecis dicitur dafnoides, alii dafne Alexandrina, alii † pelleon, alii Idaea, alii diglosson, alii eupetalos, alii Nices fillon, alii dafne Samotracine, alii dafne ipoglossos, alii carpofillon, alii dafnitis, alii stefanos Alexandru, Itali uica peruica, alii Victoriae folium, alii laurus Alexandrinus, alii Alexandri corona, alii uictoriola, Graeci penpeplos* (εὔπεπλον Diosc.), *dafne mitrios* (id. Diosc.), *Dana* (Δανάη Diosc.), *camedafne* (id. Diosc.), *sisifillis, Macedonica, tacita, mutilago*.

Il est possible que *multilāgō, mustēlāgō, mutilāgō* soient trois variantes d'un même nom générique désignant des plantes à suc. Ceci est certain pour *multilāgō*, l'euphorbe étant la plante qui donne du lait, cf. Ps. Apul. 109, 2 et 3 ; mais il est difficile de restituer avec certitude la forme authentique. Les manuscrits sont peu sûrs, et il s'agit de noms susceptibles d'être altérés et déformés de bien des façons : *multilāgō* a pu être analysé la plante « abondante en lait » ; *mustēlāgō*, rapproché par étymologie populaire de *mustēla* ; quant à *mutilāgō*, la forme peut être issue par dissimilation de *multilāgō*.

**oleāgō** : *nitor in corpore ex oleo uel sudore* (Gloss.) ; *oleago* : γλοιός (Gloss. Cyrilli) ; défini aussi par Du Cange : *sordes olei quae in balneis atque palaestra ab hominum oleo unctorum cute deradebantur* ; *Strigmenta*.

Il est peu probable qu'il faille rattacher à ce mot attesté tardivement dans les gloses, et avec un sens dérivé, les adjectifs *oleāginus, oleāgineus*. Ceux-ci, qui sont anciens (*oleāgineus* est dans Caton, Agr. 48 ; *oleāginus* dans Cornelius Nepos et Virgile), peuvent avoir été créés directement, de même que *oleāceus* (Pline), sur *oleum* comme *fabāginus* (Caton, Agr. 54, 2), *fabāceus* (Palladius, Végèce, Macrobe) l'ont été sur *faba*, d'après le modèle des autres dérivés en *-ginus, -gineus*, du type *silīgineus*. La création en a été facilitée par l'existence de formes en *-gnus* d'origine diverse : ainsi *benignus*, composé dont le second terme semble bien appartenir à la racine du verbe « engendrer » **gen(ə)-* ; *salignus*, qu'il faut analyser en **salic-no-s* (cf. *corulnus, ilignus, pōpulnus*), mais que le sentiment populaire découpait en **sali-gnus*, d'où *abiegnus* de *abies*. De là des confusions variées, et, comme la langue tendait à l'épenthèse d'un *i* dans le groupe explosive + *n* (cf. *techina* de τέχνη), l'identification qui s'est produite entre *-gnus* et *-ginus*. Inversement, à côté de *silīgineus*, on a *silīgnus* chez certains auteurs.

**opsāgō** : attesté dans le Pseudo Dioscoride, ὀψάγινεμ· στρύχνιον ἁλικάκαβον, cf. Stadler, ALLG X, 105. Le mot grec ἁλικάκαβον désigne une sorte de morelle ; στρύχνιον (cf. στρύχνος, -νον) est le nom générique des solanées. *Opsāgō* semble être, comme *andrāgō*, un hybride gréco-latin (cf. ὄψον?) ; mais il serait aventureux de rien affirmer de cette forme unique.

**ossilāgō** (*ossu-*) : cal, tumeur dure. Mot technique et tardif (Végèce, Mul. 2, 22 ; Pelagonius 16). Le nom de la déesse *quae durat et solidat infantibus paruis ossa*, qu'on lit dans Arnobe 4, 7, p. 147, l. 8 et 13 de l'édition Reifferscheid (p. 210, l. 10 et 17 de l'éd. Marchesi), est donné sous la forme *Ossilago* par le manuscrit, mais corrigé par les éditeurs en *Ossipago*, à la suite de Canter, d'après *Iuno Ossipagina* qu'on lit dans le même Arnobe 3, 30 (p. 132, 14 Reiff., 188, 10 March.) ; la forme en *-o*, *Ossipago*, est toutefois singulière : on attendrait *Ossipaga* comme on a *Domidūca*, *Prōnuba*, *ossifraga*, *equimulga*, etc. — De *os*, *ossis* ; formation sans doute influencée par *cartilāgō*.

**ostriāgō** : sorte de plante (grande consoude?) dans Ps. Apul., 28 : *herba ostriago tunsa et imposita omnes res quae in corpore nascuntur sanat. Hanc herbam si uolueris euellere, mundus et ante solis ortum legis eam mense Iulio. Nascitur circa monumenta aut in monumentis aut in parietibus qui sunt circa montium radices.* Se retrouve dans les gloses où il est expliqué par *cyrian et porfiron* CGL III, 585, 10, *simpiton* (=*symphyton* « grande consoude »), ibid. 541, 15. Le nom carthaginois serait *saramuris*. — Peut-être de *ostrya*, transcription de gr. ὀστρύα, cf. ὀστρύς « ostrye »[1], sorte d'arbre semblable au frêne, mentionné par Pline, HN 13, 177, ainsi nommé à cause de la forme de ses feuilles ? Toutefois la glose *porfiron* (= *porphyron*, πόρφυρον) suggérerait plutôt un rapport avec ὄστρεον, ὄστρειον ; il paraît que l'on tire de la racine de la grande consoude une matière colorante rouge, dont se servent les teinturiers.

**patāgō** : — *est exulceratio oris quod, cum intumuerit, paene elinguem facit*, Schol. in Att. Polypt., p. 58 ; *pataginem, cum propter pituitam non facile labra mouent*, CGL V, 37, 27 (Gloss. de Placide). *Patāgō* n'est autre chose qu'une modification de *patagus*, défini *morbi genus* par Festus, P. F. 247, 1, cf. Plaute ap. Macrob., Sat. 5, 18, 12 ; et *patagus* lui-même est la transcription du gr. πάταγος. Mais la substitution de la forme *patāgō* à *patagus* est instructive pour le sens du suffixe ; elle nous montre que les formes en *-āgō* étaient pour le sujet parlant spécialement aptes à la désignation des maladies. L'existence de *patāgō* est confirmée par le

1. Cf. Théophraste, HP 1, 8, 2 ; 3, 10, 3.

verbe dérivé *patāginō, -ās* qu'on lit dans Pelagonius 25, p. 86, bien que, pour le sens, ce dernier semble plutôt se rattacher à *batagium*.

**plantāgō** : plantain, ἀρνόγλωσσον, *linguae pecorum similis*, dit Pline, HN 25, 80; 26, 78. Se retrouve dans Theod. Prisc. 4 fol. 315 *a*; Ps. Apul. 1. Sans rapport, semble-t-il avec *plantagines* : *loci, agri uitibus consiti*, dont Du Cange cite un exemple de l'archevêque Arno Salisburgensis : *in loco... in quo nunc sunt plantagines uinearum institutae*. Ce *plantāgō* au sens de « plantation » semble être un doublet de *plantagium*, dérivé de *planta* comme *herbagium* de *herba*, tous deux créations du latin médiéval. — De *planta* « plante du pied », à cause de la forme des feuilles, M. L. 6577.

**plumbāgō** : attesté à partir de Pline dans trois acceptions : 1° mine de plomb, plombagine, HN 34, 168; 2° tache couleur de plomb sur les pierres précieuses, *ibid.* 37, 68; 3° dentelaire, plante, *ibid.* 25, 155. Dans ce dernier sens le mot est un calque sémantique de *molubdena*, transcription de gr. μολύβδαινα. — De *plumbum*.

**pustulāgō** (πουστουλάγω) : βήχιον, tussilage, cf. ALLG X, 107. De *pustula*.

**putrilāgō** : putréfaction, pourriture; gr. σηπεδών. Attesté dans Nonius 21, 23 : *caries est uetustas uel putrilago*. Du Cange signale que : « putrilago pro putredo saepe occurrit apud interpretem S. Antiochi Homil. 44 : *corpus ipsa dira putrilagine depascitur*. Homil. 38 : *pro manna reportauerunt uermes, iique in putrilaginem sunt uersi*. Adde Homil. 106. » — Dérivé de *puter*, à côté de *putor* (terme le plus ancien : Caton, Varron, Lucrèce, Stace, Arnobe, Apulée), *putror* (Arnobe), *putrēdō* (Apulée, Prudence, Macrobe, Végèce, Caelius Aurel.), *putrāmen* (saint Cyprien), *putrēfactiō* (saint Aug.).

**salsilāgō** : salure, goût salé, Pline, HN 31, 92. Seul exemple de la forme en dehors des gloses. On trouve aussi *salsēdō*, Pallad., Oct. 14, 2; *salsitās* (Jul. Valer., saint Jér.), *salsitūdō* (Vitr., Pline), *salsūgō*, Vitr. 1, 4; Pline 19, 85; 31, 92; 31, 176; Vulg., Job 39, 6 (= ἁλμυρίς), Jér. 17, 6. V. Du Cange, s. u. — De *salsus*.

**sartāgō** : mélange, ramassis fait de pièces et de morceaux : *sartāgō loquendī* « fatras de paroles » Perse, 1, 79; arlequin, ragoût; et par suite instrument où l'on fait cuire ce mets, poêle à frire, sauteuse, casserole. — Mot de l'époque impériale, populaire ou technique (Juvénal, Pline, Perse, Vulg., saint Cypr.). De *sartus*, participe passé de *sarciō*. M. L. 7613; v. aussi Du Cange, s. u.

**selāgō** : plante inconnue, ressemblant à la sabine, signalée par Pline, HN 24, 103, qui la donne comme gauloise : *Similis herbae huic Sabinae est selago appellata. Legitur sine ferro, dextra manu per tunicam operta, sinistra exuitur uelut a furante, candida ueste uestito lautisque nudis pedibus, sacro facto, priusquam legatur, pane uinoque* [1]. *Hanc contra perniciem omnem habendam prodidere Druidae Gallorum, et contra omnia oculorum uitia fumum eius prodesse.* — Le nom de la plante est celtique, comme la plante elle-même, cf. H. Pedersen, *Groupement des dialectes indo-européens*, p. 33.

**serrāgō** : sciure, poudre. Se trouve dans Caelius Aurelianus, Acut. 1, 14, 106 ; Chron. 4, 8, 120 *cerui cornu serrago quam Graeci ῥίνημα uocant.* — De *serra*. M. L. 7863.

**similāgō** : sorte de farine ou de semoule. Attesté depuis Caton, De Agr. 75 ; repris par Pline HN 18, 89 : *similago ex tritico fit lautissima*, et par les auteurs chrétiens ; v. aussi Du Cange, s. u. *similago* ; *similāgineus* (Vulg.). — Dérivé de *simila* « fleur de farine » qui n'est attesté qu'à partir de Celse, et qui doit sans doute être rapproché du gr. σεμίδαλις, de même sens, et d'origine inconnue. Voir *silīgō*.

**sōlāgō** : héliotrope, Ps. Apul. 63 et 64. La plante se dit aussi *solsequium*, sans doute composé savant forgé sur le mot grec ἡλιοτρόπιον (forme plus ancienne, semble-t-il, que ἡλιότροπος) ; v. Isidore, Orig. 17, 9, 37). — Dérivé de *sōl*. M. L. 8061.

**soldāgō** : attesté seulement dans le Pseudo-Dioscoride sous la forme : σολδάγινεμ · σύμφυτον ἄλλο, ALLG X, 111. — De *sol(i)dus*, en raison des propriétés cicatrisantes attribuées à la grande consoude (*consolida*, σύμφυτον).

**stilāgō** (?) (στιλάγω) : κορωνόπους, plantain, corne de cerf (ou de bœuf ?). ALLG X, 112. Sans autre exemple, et sans explication.

**tapāgō** (?) : également dans le Pseudo-Dioscor., sous la forme ταπάγινε<μ> · τιθύμαλος κυπαρρισσίας, ALLG X, 112. Sans doute corruption de *lappāgō* ; v. ce mot.

**trixāgō** (*trissago* ; *tripsago*, τριψάγω μίνορ · χαμαίδρυς ; *frixago*, φριξάγω παλούστρις · σκορδίον, ALLG X, 98) : germandrée ; glosé aussi *quinqueneruia*. Attesté pour la première fois dans Pline, HN 24, 130 : *chamaedrys herba est quae latine trixago dicitur. Aliqui eam chamaeropen, alii Teucriam appellauere... alii serrata et ab eo serram inuentam esse dixerunt...* Se retrouve dans Végèce, Mulom. 1, 17, 12 et Ps. Apul. 24, 13 ; 71, 9. La forme du mot est mal fixée, comme on l'a vu. Sans étymologie.

---

1. Sur ce rite, v. A. Delatte, Herbarius, 2e éd., p. 139.

**tussilāgō** : tussilage, pas d'âne. Pline, HN 26, 30 : *bechion* (= βηχίον) *tussilago dicitur... Huius aridae cum radice fumus per harundinem haustus et deuoratus ueterem sanare dicitur tussim... altera a quibusdam saluia appellatur, similis uerbasco ; conteritur et colata calfit atque ita ad tussim laterisque dolores bibitur.* Cf. Ps. Apul. 102. — De *tussis*.

**uernilāgō** : sorte de chardon, mentionné dans Ps. Apul. 110, 13 : *Latini cardus uarianus, spinea cardus, lactea cardus, cardus niger, uernilago, ustilago.* Du gaulois *uerna, uernos* « aune, vergne » ?

**uirāgō** : femme courageuse ou forte comme un homme, héroïne. Attesté de tout temps, mais surtout dans la langue poétique, ou dans la prose impériale de basse époque (Lactance, Vulgate). Mis en rapport tardivement avec *uirgō*, cf. Julius Firmicus 3, 6 : *eunuchos faciet mulieresque uiragines, et quae se numquam uirili coitu coniungant, uel si se aliquando uiro coniunxerint, numquam concepturas uel partum edituras.* L'adjectif *uirāceus* (*-cius*) est dans Varron, Men. 300, cité par Nonius 187, 15 : VIRACIVM, *magnarum uirium. Varro Meleagris* : « *si non malit uir uiracius uxorem habere Atalantam.* » C'est à tort que Nonius rapproche *uirāceus* de *uīs, uīrēs* ; l'adjectif est dérivé de *uir*, comme *gallīnāceus* de *gallus, gallīnā*, cf. Varron, Men. 348, cité par Nonius 176, 27 :

> Φωνασκία *sum, uoci' suscitabulum,*
> *Cantantiumque gallu' gallinacius.*

**uiscarāgō** (*uesc-*) : carline, plante ; cf. Isidore, Orig. 17, 9, 70 : *chamaeleon, quae latine uiscarago uocatur eo quod uiscum gignat ; in quo haerent aues quae propria uoluntate descendunt ad escam.* Cette dernière phrase explique la graphie *uescarago*, qui doit son origine à l'influence de *uescus, esca*. Le mot a passé dans les glossaires latin-français du moyen âge avec le sens de « houx ». De *uiscum* ; la présence de *-ar-* doit s'expliquer par l'influence plus ou moins consciente de *amārus*, en raison de l'amertume du gui.

**uitrāgō** : ἑλξίνη, *parietaria, uitraria*, Ps. Apul. 81. Cf. Du Cange : VITRAGO, *ab Oribasio, cap. de Effusione urinae, uocatur parietaria, quae uitriola dicitur, herba uitri.* Gloss. medic. Simon. Januens. ex cod. reg. 6959.

**uorāgō** : gouffre dévorant, abîme, etc. Sens physique et moral. Ancien, usuel, classique ; dérivé *uorāginōsus* (tardif). Cf. *uorāx*, et *uorāre*. M. L. 9454.

**ustilāgō** : chardon sauvage, δίκταμνος dans Ps. Apul. 110, 13 ; *uernilāgō*. Peut-être de *ustus* ; cf. *urēdō* et *ūrīgō*.

On a aussi une forme **oppilāgō**, dans la Glose *curcillā, oppilāgō*, que le Thesaurus définit par *instrumentum quo os clauditur*, et qui

se rattacherait donc à *oppilāre*. Le glossaire latin-français de Tours a également : **scurrago**, *persicaria personatia, ro. scurage*[1]. La forme *personācea*, doublet de *personāta* (Pline, Colum.), se trouve dans Marcellus Empiricus 17, Plinius Valer. 3, 14, 194. le Ps. Apul. 36, où elle désigne la grande bardane. Enfin les formes demeurées dans les langues romanes supposent l'existence de ***burrāgō** « bourrache », ***fusāgō** « fusain », cf. *fūsus* ; ***fustāgō** « rondin », cf. *fustis* ; ***runcāgō** « fusain », cf. *runca, herba quae tollitur runcando*, v. Meyer-Lübke 1412, 3608, 3614, 7443 *a* ; et peut-être *tabellāgō* « espèce de vesce », auquel remonterait le cosentin *tavillájęnę*[2].

## II. Mots en *-īgō*.

**aurīgō** : autre forme de *aurūgō*. v. plus loin.

**cālīgō** : fumée noire, nuage ou brouillard opaque et noir, obscurité, ténèbres, vertige, troubles de la vue. Ancien, attesté depuis Ennius et Caton, employé notamment par ce dernier dans Orig. 87 : *quoties lunae aut solis lumini caligo aut quid obstiterit*. Mot recherché par les poètes en raison de sa forme métrique, cf. Lucr. 4, 349 ; 4, 359 *...in noctis caligine caeca* ; 5, 650 *...nox obruit ingenti caligine terras*. Cicéron en a 16 exemples, Lucrèce 11, Virgile 8, Ovide 10, l'auteur de l'Etna 3, etc. M. L. 1516. — A *cālīgō, -inis* correspond un verbe en *-āre, cālīgō, -ās* (d'abord intransitif, cf. l'emploi de *cālīgāns* dans Virgile, G. 4, 468 : *caligantem nigra formidine lucum*), comme à *formīdō, -inis* correspond *formīdo, -ās* ; cf. aussi *indāgō, propāgō, -inis* et *indāgō, propāgō, -ās*, et avec changement de genre et suppression de l'alternance lorsqu'il s'agit de désigner un individu : *uerberō, -ōnis* et *uerberō, -ās*. Du nom dérivent : *cālīginōsus*, attesté depuis Cicéron, e. g. Tusc. 1, 43, *cālīgīnō, -ās*, doublet tardif de *cālīgō, -ās* (Ital., Vulg., etc.), *cālīgineus* (Gratt.) ; du verbe, *cālīgātiō* (Plin., Mart. Cap.). De **cālus* ? V. Ernout-Meillet, Dict. étym. de la l. latine, s. u.

***clārīgō**? Non attesté, mais semble supposé par l'existence du verbe *clarigo*, l'*i* doit être long, si notre hypothèse est juste, mais les textes n'indiquent rien[3] ; cf. Pline HN 22, 56 : *cum ad*

1. N° 200 dans l'Altfranzösisches Uebungsbuch de W. Foerster et E. Koschvitz, 7e éd. revue par A. Hilka, p. 214.

2. Cf. G. Alessio, Riv. di Filol. e d'Istr. class. 1938, p. 392.

3. Il serait imprudent de faire état du *clarigitat* restitué par Lachmann dans Lucrèce 5, 949, d'abord parce que la forme est conjecturale (*claricitati ate* codd. ; *clarigitat late* Lachmann *claru'citat late* Forbiger), ensuite parce que *clarigito*, si la forme est réelle, a pu subir l'influence des autres verbes en *-ĭgĭtō*, comme *subigito*, etc.

*hostes clarigatumque mitterentur* (scil. *legati*), *i. e. res raptas clare repetitum*. Dans cet exemple le verbe est transitif ; il est employé absolument avec le sens de *clarēre* par Apulée, Mund. 15 : *ignes pernicitate sui clarigantes* (*-cantes* codd.), cf. CGL V 179, 16 *clarigantes : clārentes, florentes*. Au premier sens se rattache *clārigātiō* que Servius définit exactement, in Aen. 9, 52 : *cum... Romani uolebant bellum indicere, pater patratus, h. e. princeps fetialium, proficiscebatur ad hostium fines et ...clara uoce dicebat se uelle bellum indicere ...et haec clarigatio dicebatur a claritate uocis...*, cf. id. in Aen. 10, 14 et Tite-Live 8, 14, 6. L'existence de **clārīgō, -inis* est appuyée indirectement par la forme *clārēdō* qu'on lit dans le Glossaire de Scaliger, CGL V, 594, 14 (Osb., p. 155) : *claredines, claritudines* qu'il n'y a pas lieu de corriger en *claretudines* comme le propose le rédacteur de l'article du Thesaurus ; cf. dans le Glossaire latin-français de Paris, BN 13032 : *claredo ...dinis* : clarté [1] : Sur l'existence des doublets du type *clārēdō/clārīgō*, v. plus bas, p. 110.

**claudīgō** (*clōdīgō*) : boiterie. Uniquement dans la Mulom. Chironis 22, 40, etc., et dans Végèce, Mulom. 1, 26, 1. Remplace *claudităs*, nom abstrait dérivé normalement de *claudus*, mais attesté seulement à l'époque impériale (Pline, HN 8, 109, Apulée, Flor. 16, p. 68), et *claudicātiō*, attesté depuis Cicéron, substantif verbal de *claudicō, -ās* (*-clō*), également dans Cicéron et dans Varron, qui tend à se substituer à *claudeō, -ēs*, sans doute plus ancien (Lucilius, Caecilius).

Il apparaît de cet examen rapide des faits que, pour exprimer ce défaut physique, la langue a renoncé aux mots simples *claudus* (*clō-*), *claudeō* (*clō-*) pour recourir à des formations expressives. A côté de *claudus* (*clō-*), qui est la forme normale de l'adjectif dans toute la latinité, il y a des traces de *clōdicus* (Mulom. Chir. 468), *claudicōsus* (Aug. Serm. ed. Mai 48, 2), *claudaster*, glosé ἀρνησίχωλος ou *claudus* CGL II, 245, 32 ; 573, 29. *Claudeō* est beaucoup moins employé que *claudicō* ; à l'époque impériale, à part un exemple dans Tite-Live, 22, 39, 3, on ne le trouve que chez les archaïsants, Fronton, Aulu-Gelle, Apulée ; *claudicō* est la forme usuelle, aussi bien chez les écrivains techniques, médecins, vétérinaires, que chez les autres, et notamment dans le vocabulaire des Écritures et des Pères, cf. saint Jérôme, Tract., p. 374, 30 : *habere oculum caliginantem et pedem claudicantem* [2].

---

1. Mario Roques, Recueil général des Lexiques français du moyen âge, I Lexiques alphabétiques, t. II, p. 67, n° 1907.

2. D'après M. Leumann, *claudīgō* serait formé d'après *pullīgō* : « Nach *pullīgo ovium* oder verlorenen Zwischengliedern *claudigo* « Lahmheit » Veg. mulom. ; nach

**clustrīgō** : crême ou peau du lait. Uniquement dans les Gloses : *clustrigo, quod super lacte nat quasi oleum*, CGL III, 599, 20 ; πικέ-ρι<ον> · *clustrigo*, ibid. 604, 40. Rappelle *colostrum* et skr. *çaraḥ* « peau du lait », got. *hulistr* « κάλυμμα », avec une influence secondaire de *clūdere*, doublet de *claudere*, tiré des composés *ex-*, *in-clūdō* ?

**cōnsilīgō** (variante κονσάλικο dans le Ps. Dioscor. Vind. C 338$^{v}$, cf. ALLG X, 94) : plante médicinale et magique [1], peut-être la « pulmonaire ». Elle passait pour être originaire du pays des Marses, et ses propriétés avaient été découvertes par les Romains seulement du temps de Pline, cf. HN 25, 86 : *nostra aetas meminit herbam in Marsis repertam. Nascitur in Aequicolis circa uicum Neruersiae, uocatur consiligo* ; 26, 38 *peculiariter autem pulmonibus, et quos ab his phtisis temptat, radix herbae consiliginis quam nuper inuentam diximus...* Même enseignement dans Columelle 6, 5, 3 : *praesens etiam remedium cognoscimus radiculae quam pastores consiliginem uocant. Ea in Marsis montibus plurima nascitur, omnique pecori maxime est salutaris* ; cf. 6, 14, 1. Le mot se retrouve dans Pelagonius et dans Végèce. Pas d'étymologie ; *silīgō* désigne une tout autre plante ; v. ce mot.

**ēsurīgō** : besoin, envie de manger. Un exemple de Varron, Men. 521, cité par Nonius 106, 12 : *ubi lubet, ire licet accubitum* (? = Plaute, Men. 368) *accepto strenue* (sic Bücheler, *accedo* Lindsay) *sussilimus quod esurigo findebat costas*. Doublet de *ēsurītio*, attesté à partir de Catulle, et de *ēsuriēs*, qui appartient presque uniquement à la langue de l'Église et n'apparaît qu'à partir de Tertullien, mais qui doit être ancien, car Plaute a déjà un adjectif *ēsuriālis*, Cap. 468.

**fūlīgō** : suie. Mot ancien, usuel, attesté depuis Plaute. Dérivés, tous de basse époque : *fūlīginō, ās* ; *fūlīgineus, fūlīginōsus*. Peut-être faut-il couper *fūlī* + *gō* ; le thème **dhūlī-* est bien attesté dans d'autres langues, notamment par lit. *dúlis* « nuage, vapeur, fumée ». M. L. 3558 *fūligo* et **fūllīgo*.

**intertrīgō** : écorchure ou rougeur de la peau produite par le frottement ; cf. Varron, L. L. 5, 176 : *intertrimentum ab eo quod duo quae inter se trita sunt etiam deminuta sunt ; a quo etiam intertrigo*. Mot technique, attesté depuis Caton, Agr. 159 ; se retrouve

---

diesem zu *claudere pendere* auch *pendīgo*, ebd. 2, 44, 1 u. 2, 55, 4 ; auch *striblīgo* (στρέβλος) « soloecismus », alt nach Gell. 5, 20, 1, war ursprünglich wohl für eine Tierkrankheit (« Verrenkung ») gebildet, wie *claudīgo*. » (Latein. Gramm., p. 241[4]). On verra plus loin qu'il n'est nul besoin de créer des catégories spéciales pour expliquer ces formes, et qu'elles rentrent toutes dans un même groupe.

1. Cf. A. Delatte, Herbarius, 2e éd., p. 34, 142.

dans Columelle et Pline. De *inter* et **trī-*, forme de la racine de *terō* qu'on a dans *trīuī*, *detrīmentum*.

**lentīgō** : tache en forme de lentille sur la peau, tache de rousseur. Se trouve uniquement dans Pline ; le dérivé *lentīginōsus* et dans Valère Maxime, 1, 7, 6. De *lens*. M. L. 4981.

**lōllīgō** (*lōlīgō*) : calmar, seiche. Attesté depuis Varron L. L. 5, 79, et Cicéron, De diuin. 2, 70, 145 ; v. la note de St. Pease ad loc. Le dérivé *lōlīguncula* (*lōll-*) est dans Paute, Cas. 493. Sans étymologie ; le rapport avec *lŏlium* n'apparaît pas [1].

**mellīgō** : toute substance qui rappelle le miel ; d'où : 1° propolis, Pline HN 11, 14 ; 16, 28 ; 2° verjus, Pline, 12, 131. De *mel*.

**mentīgō** : sorte d'éruption qui atteint les ovins au menton, cf. Columelle 7, 5, 21 : *est etiam mentigo, quam pastores ostiginem uocant, mortifera lactentibus. Ea plerumque fit si per imprudentiam pastoris emissi agni uel etiam haedi roscidas herbas depauerint, quod minime committi oportet. Sed cum factum est, uelut ignis sacer os atque labra foedis ulceribus obsidet. Remedia sunt hyssopus et sal aequis ponderibus contrita. Nam ea mixtura palatum atque lingua totumque os perfricatur.* — De *mentum*. M. L. 5507 a.

**mollīgō** : autre forme de *mollūgō*, v. plus bas.

**orīgō** : origine, provenance, naissance. Ancien (cf. le titre de l'ouvrage de Caton, *Origines*), usuel ; les dérivés sont tous de l'époque impériale. Faut-il couper *or-īgō* ou *orī-gō* (comme *imā-gō*) ? cf. Ernout-Meillet, Dict. étymol. latin. s. u. *orior*. M. L. 6100.

**ostīgō** : autre nom du mal dit *mentīgō*, et formé analogiquement sur *ōs*, *ōris* par une fausse dérivation : *os-tīgō*, d'après *mentīgō* coupé *men-tīgō*. Ne se trouve que dans le passage de Columelle cité plus haut.

**pendīgō** : 1° tumeur, abcès, Végèce 2, 44 ; 2, 55 ; 2° carcasse d'une statue, Arnobe 6, 16, cf. Du Cange, s. u. *labandago*. Un doublet *pendix* est attesté épigraphiquement, v. Gruter 601, 10 et 11. Cf. *appendix* et *ampendix*.

**petīgō** ? : attribué par Nonius 160, 17, à Lucilius, Sat. 983 : *petigo genus morbi. Lucilius l. XXX : Inluuies, scabies oculos huic denique petigo/Conscendere.*

Mais le vers est faux sous cette forme, et peut-être faut-il lire avec Fruter *deque petigo*, avec tmèse. On a, en effet, les composés :

---

1. C'est l'explication de M. Leumann : *lollīgo* « Tintenfisch » Varro (urspr. wohl « schwarzer Dunst [auch des Tintenfischs] », viell. zu *lŏlium oculos uitians*. (Lat. Gramm., p. 241). — Mais en ce cas on attendait **lŏlīgō*, et d'autre part, l'explication sémantique est invraisemblable. Un dérivé de *lŏlium* en *-īgō* ne pourrait signifier que « être ou objet rappelant le *lolium* (par son aspect, sa consistance, etc.) », cf. *lens/lentīgō*, etc. v. plus bas, p. 108.

**dēpetīgō**, dans Caton, Agr. 157, 16 : *depetigini spurcae brassicam opponito ; sanam faciet et ulcus non faciet*. Le dérivé *depetīgōsus* (*-ginōsus*) est dans les Gloses.

**impetīgō** (avec un doublet *impetix* dans l'abrégé de Festus, 97, 8 : *impetix*, *impetigo*). Terme sans doute ancien ; une citation de Festus (230, 30 Lindsay) où le mot figure remonte peut-être au Carmen Saliare. Correspond au gr. λειχήν, λέπρα. Serenus Sammonicus l'explique par *uitium... quod ducit ab impete nomen*. Le dérivé *impetīginōsus*, glosé λειχητώδης, est attribué à Trebatius par Ulpien, Dig. 21, 1, 6, 1 et se trouve aussi dans Alexandre de Tralles, 1, 17 ; le simple *petīginōsus*, dans Théod. Prisc. (IVe s.) peut avoir été refait sur le composé. *Impetigōsus* est dans les gloses. M. L. 4306. Là encore on peut se demander s'il faut couper *petī-gō*, cf. *orīgō*.

**porrīgō** : teigne, pityriase, dartres ou pellicules. Souvent joint à *scabiēs*. Attesté depuis Lucilius, cité par Nonius 160, 21 : *porrigo, morbi genus. Lucilius lib. XXX* (97 ; 1040 Marx) :

*Tristem et corruptum scabie et porriginī plenum.*

Défini par Celse 6, 2 : *porrigo autem est ubi inter pilos quaedam quasi squamulae surgunt haeque a cute resoluontur ; et interdum madent, multo saepius siccae sunt*. Le dérivé *porrīginōsus* est dans Plinius Valer. 1, 4. Du Cange cite d'après un glossaire latin-grec un doublet *porrigium* : πίτυρον ἡ ἐν τῇ κεφαλῇ ῥυπαρία. — De *porrus* ; cf. l'emploi du mot *porreau*, *poireau*, en français. Littré cite A. Paré 5, 21 : « *Il y a d'autres verrues appelées porreaux ; le nom de 'porreau' leur a été donné, à cause qu'il a la teste de porreaux.* » — M. L. 6667 a.

**prūrīgō** : démangeaison, prurit. Mot de l'époque impériale, technique ou familier (Celse, Pline, Martial, Ausone). Souvent joint à *scabiēs*, comme *porrīgō*, et confondu avec ce dernier par Marcellus Empiricus 4 (cf. Pline HN 23, 154). Dérivé : *prūrīginōsus* (Dig., Priap.) Pline emploie aussi *prūrītus*, *prūrītiuus* ; on a également *prūriōsus* dans Caelius Aurelianus et les Priapées. Le verbe *prūriō* est déjà dans Plaute ; il a le même caractère technique ou familier que ses dérivés. De *prūrī-gō* ? M. L. 6801.

**pullīgō** : couleur sombre (de la laine) ; cf. Pline HN 8, 191 : *...colorum plura genera, quippe cum desint etiam nomina eis. Quas natiuas appellant, aliquot modis Hispania ; nigri uelleris praecipuas habet Pollentia iuxta Alpes ; iam Asia rutili, quas Erythraeas uocant ; item Baetica ; Canusium fului ; Tarentum et suae pulliginis*. Seul exemple du mot, semble-t-il. L'adjectif *pullus*, dont il dérive, est le plus souvent employé pour désigner la couleur du poil ou de la laine, d'où le neutre substantivé *pullum* : vêtement sombre.

**remelīgō** : revenant ? Sens peu sûr ; le mot ne se trouve que dans Plaute, Cas. 804, et dans Afranius, cf. Festus 344, 15 : *remeligines et remorae a morando dictae sunt a Plauto in Casina : « Nam quid illae nunc tam diu intus remorantur remeligines? », ab Afranio in Prodito* (277) *: remeligo a Laribus missa sum † hanc † (hunc? huc?) quae cursum cohibeam.* — Peut-être dérivé de *remeāre* ou d'un verbe **remellō* qui serait le contraire de *promellō* attesté dans la glose : *promellere litem, promouere*, du reste sans autre exemple et sans explication.

**rōbigō** : toute espèce de maladie ou d'altération de couleur rouge, rouille du blé, nielle, rouille du fer ; cf. Varron L. L. 6, 16 : *Robigalia dicta ab Robigo ; secundum segetes huic deo sacrificatur, ne robigo occupet segetes*, et les références de Gœtz-Schœll ad loc.

A côté de ce dieu *Rōbīgus* (?) qui écarte la rouille, signalé par Varron, existe *Rōbīgō* la déesse « Rouille », que mentionne Ovide dans les Fastes 4, 907 et s. :

*Flamen in antiquae lucum Robiginis ibat*
. . . . . .
*Edidit haec flamen uerba, Quirine, tuus :*
*« Aspera Robigo, parcas Cerialibus herbis*
. . . . . .
*Parce, precor, scabrasque manus a messibus aufer*
*Neue noce cultis ; posse nocere sat est.*
*Nec teneras segetes, sed durum amplectere ferrum ;*
*Quod potest alios perdere perde prior.*

Voir le commentaire de Frazer, Fastes, tome 3, p. 406. Le mot doit être très ancien ; au témoignage de Pline, les *Rōbigālia* auraient été instituées par Numa. Il est évident que *rōbīgō* a désigné la rouille du blé avant la rouille du fer, comme il est très vraisemblable que *Rōbīgō* a précédé *Rōbīgus*. Le mot se dénonce comme dialectal par le traitement *ō* de l'ancienne diphtongue *-eu-*, qui passe à *ū* en latin de Rome, cf. P. F. 325, 1 : *robum rubro colore et quasi rufo significari, ut bouem quoque rustici appellant, manifestum est.* Donc terme technique d'origine rurale ; *rūbīgō* est une « romanisation » tardive du mot (Pline HN. 33, 62). M. L. 7348, où il est noté que la forme de l'Engadine *arvüġan* résulte d'une contamination entre *rōbīgō* et *aerūgō*.

**scalpur(r)īgō** : démangeaison. Uniquement dans Solin 32, 25. *Scalpur(r)iō* est dans Plaute, Aul. 467 ; cf. Nonius 171, 32. Si le double *r* est réel, il faut admettre que nous avons affaire à une gémination expressive, ce qui, étant donné le sens de ces mots, n'étonne pas. *Scalpō* « gratter » se dénonce lui-même

comme un terme familier, à la fois par son sens et son vocalisme *a*. Cf. *scalpitāre, scalpitūdō*. — Les gloses d'Isidore ont confondu *scalpuriō* et *scaturiō*; on y lit, en effet, *scaturio : lepra*; Du Cange cite aussi *scaturizatus : adustus, pustulosus*.

**scatur(r)īgō** : jaillissement d'eau, source vive. Mot technique attesté depuis Tite-Live 44, 33 ; Varron a un doublet *scatur(r)ex* (*scaturrix?*, cf. *impetix* et *impetīgō*), Men. 112, cité par Nonius 172, 27 :

*Ismenias hic Thebogenes fluit scaturrex.*

Columelle emploie *scatur(r)iginōsus*. Le verbe *scatō*, plus ancien que *scateō*, et son désidératif expressif *scatur(r)iō* s'emploient d'une source : *fontes scatere* dit Ennius Sc. 155 V$^2$, cf. Lucrèce 6, 890-1 :

*Quod genus endo marist Aradi fons, dulcis aquai*
*Qui scatit et salsas circum se dimouet undas.*

De *scateō* a été tiré *scatēbra* (cf. *lateō, latēbra*) qu'on lit dans Virgile et dans Pline. Mot du langage familier ou populaire, se rattachant à une racine expressive signifiant « sauter, jaillir », v. Ernout-Meillet, Diction. etym., s. u. *scateō*.

**serpīgō** : dartre. Cité par Du Cange qui donne un exemple de la Medic. Salern., ed. 1622, p. 242 : *ad haec serpiginem nonnumquam et impetiginem morphaeamque ac lepras progignit*. Le lexique de Jean de Gênes a le doublet *serpedo : rubor cutis cum membrorum extantia*. C'est à *serpīgō* que remontent les formes romanes : ital. *serpigine*, prov. *serpige*, M. L. 7858. Dérivé de *serpō*, sans doute pour traduire le gr. ἕρπης (Hippocrate, Dioscoride).

**silīgō** : froment, blé de première qualité, cf. Pline HN. 18, 185 : *siliginem proprie dixerim tritici delicias : candore, uirtute, pondere, conueniens umidis tractibus, quales Italiae sunt, et Galliae comatae. Sed et trans Alpes in Allobrogum tantum Meminorumque agro pertinax; in ceteris ibi partibus biennio in triticum transit...*; par suite « farine qu'on tire de ce blé », différenciée de *similāgō*, qui est de qualité inférieure, cf. Pline HN. 18, 89. *Silīgō* n'a pas plus d'étymologie que *simila, similāgō* auxquels il fait penser, sans qu'on puisse préciser la nature de leur ressemblance ; un autre terme désignant la « cosse des légumineuses », *siliqua*, qui rappelle aussi *silīgō*, est également d'origine inconnue. Le gr. σίλιγνις (Gal. 6, 83) est un emprunt au latin. *Silīgo* est attesté avant *simila, similāgō*. M. L. 7916-7917. Cf. Du Cange s. u. *siligo, siligineus, siliginarius, siliginalis ; siliga* (doublet de *secale, sigalum*).

**stribilīgō** : solécisme, faute de langage. Cité par Aulu-Gelle, N. A. 5, 20 : *soloecismus, latino uocabulo a Sinnio Capitone eiusdemque aetatis aliis « imparilitas » appellatus, uetustioribus Latinis « stribiligo » dicebatur a uersura scilicet et prauitate tortuosae orationis tamquam « strobiligo » quaedam.* Figure seulement dans ce passage et dans Arnobe 1, 59. Mot d'école, dérivé de l'adj. στρέβλος avec assimilation progressive et épenthèse d'un *i*, **streblīgō* > *stribilīgō*, ou de στρόβιλος avec assimilation **strobilīgō* > *stribilīgō*. Le grec biblique emploie στρεβλόω dans le sens de « faire dévier, pervertir le sens d'un mot », NT. 2 Petr. 2, 16 ; Spt. 2, Reg. 22, 27. Il est donc inutile de supposer avec M. Leumann (cf. plus haut p. 94, n. 2) que *stribilīgō* a désigné une difformité physique avant de servir à dénommer le solécisme. Le latin avait suffisamment de termes désignant les jambes mal faites sans avoir besoin de recourir à un emprunt, et tout indique que *stribilīgō* est un hybride pédant, dont la fortune a été aussi brève que médiocre.

**surdīgō** : surdité. Uniquement dans Marcellus Empiricus 9 al. ; le terme classique est *surditās*, cf. Cicéron Tusc. 5, 40, 116 ; Celse 6, 7, 7 ; mêmes doublets dans *clōdīgō* et *claudităs*.

**tentīgō** : tension, érection (sensu obsceno). Mot vulgaire (Horace Sat. 1, 2, 18

> *...tument tibi cum inguina, num, si*
> *Ancilla aut uerna est praesto puer, impetus in quem*
> *Continuo fiat, malis tentigine rumpi?*

Martial, Juvénal (Priapées), cf. *neruom tendere* Priap. 68, 33, Mart. 11, 60, 3 ; *tentus* (de homine libidinoso) Mart. 11, 73, 3, Priap. 20, 27, 34, etc. ; *tenta, -ōrum* « pēnis ērectus » Catul. 80, 6, qui emploie dans le même sens *rigida, -ae,* 56, 6.

**uertīgō** : tourbillon, vertige. Sans doute ancien, mais ne semble pas attesté avant l'époque impériale où il apparaît à côté de *uertex*, qui outre le sens de « tourbillon » a pris des sens différents, notamment celui de « sommet de la tête », et par suite celui de « tête » ou de « pôle », « cîme, faîte », etc., cf. Quintilien I. O. 8, 2, 7 :... *dicitur proprium inter plura quae sunt eiusdem nominis id unde cetera ducta sunt, ut uertex est contorta in se aqua uel quicquid aliud similiter uertitur, inde propter flexum capillorum pars summa capitis, ex hoc id quod in montibus eminentissimum. Recte dixeris haec omnia uertices, proprie tamen unde initium est.* Les dérivés de *uertīgō* ont uniquement le sens médical : *uertīginōsus* (Pline 22, 59), *uertīginō, -ās* (Tert., Pall). De *uertex* a été tiré *uerticōsus*, qui de Salluste, Hist. 4, 22 Dietsch, a passé dans Tite-Live 21, 5, 15, et Ammien 14, 2, 29 ; l'adjectif s'applique uniquement à la mer ou aux fleuves. M. L. 9256.

**uitilīgō** : sorte d'éruption cutanée, cf. P. F. 507, 15 : *uitiligo in corpore hominis macula alba quam Graeci ἀλφὸν uocant, a quo nos album, siue a uitio ducta, etiam si non laedit, siue a uitulo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus. Lucilius* (1185) : « *Haec odiosa mihi uitiligo est 'Num dolet?' inquit.* » Repris par Celse, Pline, Justin, Apulée. Mot populaire, lui aussi ; des deux étymologies proposées par Festus, celle qui rapproche le mot de *uitium* « défaut physique, tache » est la plus vraisemblable ; le rapport avec *uitulus*, accepté par M. Leumann, Lat. Gramm.[5], p. 241, 3, est peu probable, à moins de supposer une étymologie populaire. Le glossaire de Du Cange cite un verbe *uitiligare : uituperare* d'après Turnèbe, Aduersar. lib. 28, qui l'aurait tiré d'un glossaire : c'est une faute pour *uitilitigāre* « chicaner », mot de Caton, cf. Pline, HN., praef. 30.

**ūlīgō** : humidité naturelle du sol. Terme de la langue rustique (Varron, Columelle, Virgile, etc.) ; d'où *ūlīginōsus*. Évidemment à rapprocher du groupe de *ūuidus*, *ūdus*, *ūmor* ; peut-être issu de **ūdīgō* avec passage dialectal (« sabin ») du *d* intervocalique à *l*, favorisé par l'influence analogique des autres mots en *-līgō*. Cf. aussi le nom de la plante *ūlex*, sorte de romarin, mentionnée par Pline, HN 33, 76.

**ūrīgō** : chaleur (sensu obsceno, cf. *prūrīgō*). Apparaît pour la première fois dans Apulée, Met. 1, 7... *mox urigine percita cubili suo applicat* ; 8, 29 *ante ipsam mensam spurcissima illa propudia ad inlicitae libidinis flagitia infandis uriginibus efferantur*. Repris par Arnobe 5, 44 ; ne semble pas se retrouver ailleurs. Formé sur *ūrō* d'après *prūriō*, *prūrīgō*. Le doublet *ūrēdō* semble plus ancien (déjà dans Cicéron, N. D. 3, 35, 86, qui l'oppose à *grandō*).

Il y a enfin deux verbes, dont la quantité de l'*i* est indéterminable : *coxigō*, *-ās*, CGL III, 468, 36 *coxigat* : χωλαίνει, et *uentrigō*, *-ās*, « avoir la colique » dans Plin. Valer. 1, 2, qui supposent peut-être des substantifs correspondants en *-ō*, *-inis* non conservés. Toutefois ils peuvent être tirés directement de *coxa*, *uenter* d'après le modèle *clōdus*, *clōdīgō*, etc., et à cause de l'existence d'un verbe *cālīgāre* à côté du substantif *cālīgō*.

De ce type de substantifs en *-īgō*, il faut sans doute rapprocher les causatifs en *-īgō* : *cāstīgō*, *fastīgō*, *-ās*, *fatīgō*, *-ās* (et peut-être *uestīgō*) dont l'*ī* jusqu'à présent n'a pas été expliqué. On y ajoute généralement *fustigō*, mais rien ne permet de déterminer la quantité de l'*i*, v. Thesaurus, s. u. *Fustigō* peut avoir été tiré de *fustis* sur le modèle *rēmex* : *rēmigō*. *Variegō* « varier », attesté à partir d'Apulée, doit avoir un *ĕ* ; *uariegō* est à *uarius* comme *societas* à *socius* en face *nouos*, *nouitas*, *pūrus*, *pūr(i)gō*.

## III. Mots en -ūgō.

**aerūgō** : rouille du cuivre ou du bronze, vert de gris. Mot technique, usuel, attesté depuis Caton. Agr. 98, 2 : *ahenea omnia unguito... aerugo non erit molesta.* A pour doublet *aerūca* au témoignage de Vitruve, 7, 12, 1 : *de cerussa aerugineque quam nostri aerucam uocant... eadem ratione lamellas aereas collocantes efficiunt aeruginem quae aeruca appellatur.* Ce mot se retrouve dans la Mulom. Chir., p. 847. Les formes romanes remontent à *aerūgō* et *aerīgō*, cf. M. L. 243, dont l'ī est dû à l'influence de *rōbīgō*. Du Cange cite en outre un verbe *aerūginascō* dans les Acta SS. Iulii, tom. 4, p. 93 D : *neque ueteris fermenti aliquo sparginę nouam conspersionem aeruginascere.* — La glose ajoutée par Diefenbach : *aerūgo, litigiosa mulier*, est sans explication.

**albūgō** : leucôme. Terme technique, attesté à partir de Pline, qui traduit λεύκωμα, et qui peut désigner aussi des choses de couleur blanche, cf. Pline, HN. 26, 160 : *callithrix... albugines in capite tollit*; Ambr., Tob. 2, 6 : *cadenti de passerum nido albugine* (i. e. *merda*, dit le Thesaurus); Cass. Felix *ouorum albugines* II; et dans Du Cange *albugo : albumen, sordes aurium uel oculorum* (Diefenbach). Cf. *albūmen* (*albāmen*), *albūmentum*; *albūcus, albūcium* : (asphodelum) *a colore albucum uocant*, Isid., Orig. 17, 9, 85. Il existe aussi *albēdō*, comme *salsēdō* à côté de *salsūgō*. M. L. 327 a.

**asperūgō** : variété de la plante *lappāgō* qui s'oppose à *mollūgō*, cf. Pline HN, Index 26, 55 : *lappago, siue mollugo siue asperugo*; et 26. 102 : *medetur et uerbenaca inlita aut si pedes macerentur in aqua in qua decocta sit, et lappago similis anagallidi, nisi esset ramosior, ac pluribus foliis, grauis odoris. Quae talis est mollugo uocatur; similis, sed asperioribus foliis, asperugo.*

**aurūgo** (*aurīgō*) : jaunisse, ictère ; cf. Isidore, Orig. 4, 8, 13 : *auruginem... Varro appellari ait a colore auri*; Cassius Felix 49, p. 128, 10 *icterici dicuntur morbo regio laborantes... [sequitur] pallor corporis cum aurium et oculorum crocei uel aurei coloris fantasia, unde ab aliquantis latine aurugo appellatur*; Hier. in Am. 4, 9, p. 274 : *auruginem quae felle diffuso ruborem sanguinis in pallorem commutat.* Serait déjà dans Varron au témoignage d'Isidore cité plus haut, mais n'apparaît dans les textes qu'à basse époque, v. Thesaurus, s. u. La forme *aurūgō* est la plus fréquente ; toutefois on lit *aurīgō* dans Scribonius Largus 151, 127 ; Itala, Lev. 26, 16 (Cod. Lugd.) ; Garg. Mart., Med. 8 ; Marcellus 20, 17 ; 29, 11 ; Ps. Theod. Prisc., Simpl. med. 3,

111 ; Cael. Aurel., Chron. 3, 4, 67 ; 3, 5. Même variation dans les dérivés *aurūgineus*, *aurūginōsus* et *aurīgineus*, *-ginōsus* ; le verbe correspondant a la forme *aurūginō* dans le seul passage où il figure, Tert., de anima 17. Cf. Du Cange s. u.

**ferrūgō** (*ferrigo* Gloss.) : rouille du fer. Cf. Servius, in G. 1, 467 : *proprie ferri scabies, purpura nigrior Hispana, obscuritas ferri aut ferri rasura* ; in Aen. 9. 579 : *ferrugo coloris genus est qui uicinus est purpurae subnigrae.* Attesté depuis Catulle (mais *ferrūgineus* est dans Plaute, Mil. 1178), employé surtout par les poètes. Synonyme dans Pline de *rōbigō*, HN 23, 151 ; 28, 141, cf. M. L. 3261 qui signale entre autres le sicilien *ferruina* « Rost auf Pflanzen ». Dérivés : *ferrūgineus* (ancien), *-ginus* (Lucrèce 4, 76), *-gināns*, Tert., adu. Val. 15 p. 194, 19) *-ginōsus*, Not. Tiron. 77, 31.

**lānūgō** : toute matière qui rappelle la laine par son aspect ou sa consistance, coton des plantes, gazon, duvet, poils follets, jeune barbe, copeaux. Ancien, déjà dans Lucrèce 5, 817 :

*herba cubile*
*Praebebat, multa et molli lanugine abundans.*

Dérivés tardifs : *lānūgineus*, Ps. Apul. 62, 24 ; *lānūgināns*, Aug. in Iob. 38.

***marrūgō** ? : peut-être supposé par la glose *marrugina* : εἶδος παλιούρου. <'Ε>στι δὲ ἀκανθῶδες δένδρον. Le Thesaurus renvoie à *Marrucinus* ? Rappelle *marrubium* « marrube ».

**mollūgō** : v. *asperūgō*. Variante *mollīgō* dans Marcellus Empiricus 36.

**salsūgō** : doublet de *salsēdō*, *salsilāgō* ; v. ce dernier.

**Vesperūgō** : nom de l'étoile du soir. Varron LL. 6, 6 : *cum stella prima exorta* (*eum Graeci uocant* ἕσπερον, *nostri uesperuginem ut Plautus.*

*Neque Vesperugo neque Vergiliae occidunt* [1]

*id tempus dictum a Graecis* ἑσπέρα, *latine Vesper.* Cf. LL. 7, 50 ; P. F. 506. 14. Doublet ancien et rare de *Vesper* qui est la forme employée par Virgile, G. 1. 251, Horace, Od. 2. 9. 10 ; 3. 19. 26. Sans doute créé plaisamment par Plaute sur *ferrūgō*, *aerūgō*.

Enfin sans doute faut-il ranger dans cette catégorie le nom propre *Verrūgō* qui désigne une ville des Volsques bâtie sur une hauteur (aujourd'hui *Colle Ferro* ou *Colle Sacco*) et qui est

1. Amp. 275.

dans le même rapport avec *uerrūca* « hauteur » (cf. Caton, Orig. 83 ap. A. G. 3, 7, 6 : *censeo, inquit, si rem seruare uis, faciundum ut CCCC aliquos milites ad uerrucam illam — sic enim Cato locum editum asperumque appellat — ire iubeas...*), que *albūcus* avec *albūgō*, etc.

Par contre *Hesperugo* que certains dictionnaires attribuent à Sénèque, Médée 886, n'existe pas. De même l'adjectif *maluginosus* : κακεντρεχής qui, selon certains, figurerait dans le glossaire de Philoxène et supposerait un substantif **malūgō*, semble être une mauvaise lecture de *malignōsus*, et c'est cette dernière forme, sans variante, que donne M. Laistner dans les Glossaria Latina de W. M. Lindsay, II, 229. Il n'y a rien à tirer du cognomen *Maluginiensis* qu'on lit dans Tite-Live 4, 21, 1 ; le suffixe indique qu'il s'agit d'un adjectif dérivé d'un nom de lieu non attesté.

Telle est, aussi complète qu'il est possible de l'établir, la liste de ces formations. Au premier coup d'œil, elle apparaît extrêmement composite : elle comporte des éléments étrangers et des éléments proprement latins, des formes anciennes et usuelles à côté d'autres récentes, dont beaucoup ne nous ont été conservées que par le hasard d'une glose dont le témoignage est plus ou moins sûr, des termes dont l'étymologie est claire, et d'autres dont l'origine est incertaine ou inconnue. Il importe d'éliminer d'abord les mots étrangers et les adaptations du grec plus ou moins déformées. Ce sont :

a) *ancorāgō* (celto-germanique)
*carrāgō* (celto-germanique ?)
*corrāgō* (lucanien)
*selāgō* (celtique)
*cōnsilīgō* (marse)
*silīgō* (celtique ?)
*uernilāgō* (celtique ?)

b) *andrāgō*
*astāgō*
*chrysolāgō*
*opsāgō* (?)
*ostriāgō* (?)
*patāgō*
*stribilīgō*.

Il faut écarter également les termes dont l'étymologie est trop douteuse et la forme trop mal attestée pour pouvoir être invo-

quée utilement dans un essai d'explication. Ce sont : *cartilāgō* ; *imāgō*; *similāgō* ; *stilāgō*, *tapāgō* (?), *trixāgō* (?) *lōl(l)īgō*, *remelīgō*.

Dans ceux qui restent, trions enfin ceux qui apparaissent comme anciens dans la langue : pour ne pas me cantonner dans des limites trop étroites, je prendrai tous les mots qui sont attestés depuis les textes les plus anciens jusqu'à Pline inclusivement :

*coriāgō* (Columelle)
*cunīlāgō* (Pline)
*farrāgō* (Varron)
*forāgō* (?, la présence du mot de Festus permet de le faire remonter à Verrius Flaccus, et peut-être au delà : Varron ?)
*lumbāgō* (même observation)
*plantāgō* (Pline)
*plumbāgō* (Pline)
*sartāgō* (Pline, etc.)
*tussilāgō* (Pline)
*uirāgō* (Plaute, Ennius)
*uorāgō* (Cic., etc.)
*cālīgō* (Ennius, Caton)
*ēsurīgō* (Varron)
*fūlīgō* (Plaute)
*intertrīgō* (Varron)
*lentīgō* (Pline)
*mellīgō* (Pline)
*mentīgō* (Colum.)
*orīgō* (Caton)
*ostīgō* (« rustici » ap. Colum.)
*petīgō* (Lucilius ? ; *dēpetīgō* Caton, *impetīgō*, Carmen Saliare ?)
*porrīgō* (Lucilius)
*prūrīgō* (Celse, Pline)
*pullīgō* (Pline)
*rōbīgō* (Varron ; mais certainement très ancien)
*scatur(r)īgō* (Tite-Live)
*tentīgō* (Horace)
*uertīgō* (Tite-Live, Ovide, etc.)
*uitilīgō* (Lucilius)
*ūlīgō* (Varron)
*aerūgō* (Caton)
*albūgō* (Pline)
*asperūgō* (Pline)
*aurūgō*. *aurīgō* (Varron)
*ferrūgō* (Catulle, *ferrūgineus* Plaute)

*lānūgō* (Lucrèce)
*mollūgō* (Pline)
*Vesperūgō* (Plaute)
*Verrūgō* (nom de ville ancien).

On y trouve : 1° des dérivés de verbes :

*forāgō ; uorāgō, ēsurīgō ; intertrīgō, orīgō, dē-, im-petīgō, prūrīgō, scaturrīgō, uertīgō* ;

2° des dérivés de formes nominales, substantifs ou adjectifs :

*coriāgō, cunīlāgō, farrāgō, lumbāgō, plantāgō, plumbāgō, sartāgō, tussilāgō, uirāgō, cālīgō, fūlīgō, lentīgō, mellīgō, mentīgō, ostīgō, porrīgō, pullīgō, rōbīgō, lentīgō, uitilīgō* (?), *ūlīgō, aerūgō, albūgō, asperūgō, aurūgō, ferrūgō, lānūgō, mollūgō, Vesperūgō, Verrūgō.*

En outre certains dérivés verbaux ont, à côté d'eux, une forme en *-āx, -ĕx, īx*, dont elles peuvent provenir :

*uorāgō* : *uorāx*
*impetīgō* : *impetix* (*ī*?)
*scaturrīgō* : *scaturrex*
*uertīgō* : *uertex*

Pour d'autres la voyelle longue antépénultième peut appartenir, comme on l'a vu, au thème verbal :

*inter-trī-gō* (cf. *inter-trī-mentum*, et *trīuī, trītum, trībulum*, etc., gr. τρῑ́βω ; la racine présente divers élargissements, voir Meillet dans Ernout-Meillet, Diction. étym. de la langue latine, s. u. *terō*).

*orī-gō* (cf. *orīrī*, à côté de *ortus*, gr. ὀρῑ́νω « je remue, je soulève », arm. *ari* « lève-toi »).

*petīgō* (cf. *petīuī, petītum*).

Même observation pour certains dérivés nominaux :

*fūlīgō* (d'un thème **dhulī-*, v. Ernout-Meillet, ouvr. cité, s. u.).

*Verrūgō* (cf. *uerrūca* ; le thème est **wr̥su-*). La voyelle longue devant le suffixe secondaire qu'on a dans ces mots est de même nature que celle qu'on a dans *pecūnia, pecūlium* en face de **pecu-*, *cupīdō, cuppīdō, libīdō, testūdō, nātūra* en face de *cupidus, libitum*, **testŭ-*, **nātŭ-*, etc.

Et la présence de cette voyelle longue présuffixale permet d'expliquer à son tour l'existence de l'*ī* et de l'*ū* dans des formes comme *Rōbīgō, tentīgō, albūgō*, etc., de thèmes **roudhŏ/ĕ-*, **tn̥tŏ/ĕ-*, **albho-/e-*, etc. Cette voyelle qui peut être *ā, ī, ū* (jamais *ē* ou *ō*) rappelle les voyelles longues des formations en *-ăx, -ĭx, -ŭx,*

adjectifs ou substantifs du grec et du latin, et cette ressemblance dans la formation s'accompagne d'une similitude de sens remarquable. En effet, la présence des couples *uorāgō/uorax*, *uertīgo/uertex* permet de fixer la valeur première de ces noms. De même que *uorāx* désigne le vorace, c.-à-d. celui qui a tendance à dévorer, *uorāgō* est proprement la « force qui dévore » ; *uertex* « le tourbillon », *uertīgō* « la force qui fait tourbillonner ». Le genre animé de ces substantifs laisse supposer qu'à l'origine ils désignaient des forces agissantes, personnifiées et divinisées, plutôt que des états. L'étude du nom de la rouille, *rōbīgō*, apporte à cette hypothèse une confirmation décisive. Grâce à Varron et à Ovide, en effet nous savons que *Rōbīgō* (avec son parèdre sans doute secondaire et tardif *Rōbīgus*) a d'abord été la Déesse de la rouille des blés, c.-à-d. la Force qui rend rouges les blés, puis le fer. Il est permis d'en conclure que *orīgō* a dû désigner la force qui fait se lever (les astres, cf. *sōl oriēns*), sourdre (les eaux, *orīgō fontium*), s'élever de terre (les villes, cf. les *Orīginēs* de Caton), avant de prendre le sens « laïque » de « commencement, naissance, origine » ; de même *petīgō* (*dē-*, *im-*) a été la « force qui attaque et qui gagne [1] » — tandis que l'ulcère lui-même, c.-à-d. le résultat de cette attaque s'exprime par un nom neutre, c.-à-d. de genre inanimé *petīmen* [2] ; et *petīgō* a entraîné *intertrīgō* « inflammation causée par le frottement de deux parties du corps l'une contre l'autre », peut-être créé pour traduire un terme médical grec, cf. διατρίβω et τρῖψας. A mesure que la conception animiste de la nature s'est affaiblie, la valeur première de ces noms s'est obscurcie également, et *rōbīgō* n'a plus signifié que « l'état de ce qui est rouge » ou la « tendance à devenir rouge » [comme *uirāgō* désigne la femme qui par sa force ou son courage est la plus proche de l'homme [3]], puis une maladie caractérisée par son aspect et sa couleur, la « rouille » (la forme française suppose un prototype **rōbīcula*, avec un doublet masculin *ro(u)il* de **rōbiculum*, cf. *uer-*

1. « L'impétigo chronique est caractérisé par des éruptions successives, ou bien par la continuation et l'extension de la maladie sur place », Larousse, Grand dictionnaire universel, s. u. Pour l'emploi de *petere* dans cette acception technique, on comparera le gr. ἐρυσίπελας qui désigne une maladie similaire, dite ainsi « παρὰ τὸ ἑρύεσθαι ἐπὶ τὸ πέλας, καὶ ἐπιῤῥεῖν τοῖς πλήσιον ἐπινεμόμενον », c.-à-d. parce qu'il s'étend de proche en proche et se jette sur les parties voisines », id., s. u. érysipèle.

2. Le sens de ce mot qui désigne un ulcère à l'épaule des bêtes de somme fait penser que *petīgō* et ses composés ont dû d'abord s'appliquer à des animaux, ce qui est naturel chez des tribus agricoles et pastorales. « L'impétigo affecte les jeunes chats, les jeunes chiens, les animaux de l'espèce bovine, et plus particulièrement les solipèdes. » (Larousse, ibid.).

3. Voir Bull. de la Soc. de Ling., t. XLI, fasc. 1, *Senex* et les formations en *-k-* du latin, p. 92 et s., surtout p. 120.

*rūca* et *Verrūgō*, *albūcus* et *albūgō*, etc.). Sur ce modèle ont été créés des substantifs désignant des objets (ce mot étant pris dans son sens le plus général), des états de choses caractérisés par leur couleur, ou leur aspect, et rappelant par leurs effets la maladie causée par la rouille : *aerūgō* « rouille du cuivre » ; *albūgō* « leucôme » ; *aurūgō* « maladie qui rend de la couleur de l'or, jaunisse », *cālīgō* « force qui produit l'obscurité, qui noircit », *ferrūgō* « rouille du fer », *fulīgō* « suie », c.-à-d. force qui produit la fumée, ou chose qui ressemble à la poussière, cf. outre lit. *dulis* cité plus haut, skr. *dhūliḥ*, *dhūlī* « poussière » ; *pullīgō* « couleur sombre de la laine ». Cette formation a étendu son domaine au delà de la couleur ou de l'aspect, et a servi à créer des noms désignant des objets qui en rappellent d'autres par leur toucher, leur consistance, etc. : *asperūgō*, *mollūgō*, variétés de la plante *lappāgō*, dont l'une a les feuilles tendres (*mollis*), l'autre, les feuilles rudes et dures (*asper*) ; *lānūgō* « toute substance rappelant la laine par sa douceur et son aspect floconneux », *Verrūgō* « hauteur comparable à une *uerrūca* » ; *farrāgō* « mélange de graines du même type que le *far* » (et *farrāgō* désignant un mets composé de divers ingrédients a dû entraîner la formation de *sartāgō*, mot de l'argot culinaire désignant un mets fait de pièces et de morceaux plus ou moins bien assortis et rafistolés, *sartus*) ; *miluāgō* « poisson qui rappelle par sa voracité le *miluus* » ; *oleāgō* « sécrétion dont l'éclat ou la consistance rappellent l'huile (*oleum*) » ; *ossilāgō* « tumeur ou callosité de la consistance de l'os », sur la présence de *-lāgō* dans ce mot v. plus bas, p. 109 ; *plumbāgō* « toute substance rappelant le plomb par sa couleur, etc. » ; *putrilāgō* « état rappelant ce qui est *puter* » ; *salsilāgō* « assaisonnement qui évoque le goût du sel » ; *serrāgō* « produit évoquant la *serra* » ; *similāgō* « sorte de farine comparable à la *simila* » ; *clustrīgō* « peau du lait analogue au *colostrum*? » ; *lentīgō* « tache en forme de lentille » ; *mellīgō* « substance de la nature du miel » ; *porrīgō* « maladie de la peau dont l'aspect rappelle la tête du poireau » ; *stribilīgō* « faute de langage qui déforme (στρεβλός « tortu, mal fait ») le mot ou la phrase » ; *ūlīgō* « état de ce qui est *ūdus* ».

Le suffixe *-gō* ayant ainsi servi à former des mots désignant des altérations, des changements d'état, était tout indiqué pour former des noms désignant des états physiques, et spécialement des maladies ; de là, son extension dans la langue médicale. Dans les formations les plus anciennes, le mot est dérivé correctement d'un verbe ou d'un adjectif indiquant l'état, ainsi *tentīgō*, *prūrīgō* ; puis à des dates plus tardives *clōdīgō*,

*surdīgō*, *serpīgō*, *ūrīgō*, *pendīgō* ; *ēsurīgō*, dérivé d'un désidératif qui a sans doute entraîné *scalpurrīgō* et *scaturrīgō*. Par la suite, la dérivation s'est faite par l'adjonction automatique du suffixe au mot désignant la partie intéressée : ainsi *capillāgō*, *coriāgō*, *lumbāgō*, *mentīgō* qui a entraîné *ostīgō*, *mucilāgō*.

L'extension du suffixe dans le vocabulaire de la botanique est également remarquable. Certaines plantes ont été désignées par leurs propriétés actives : ainsi la verveine, *lustrāgō* en vertu de ses vertus purificatives, *lactāgō*, à cause de son suc laiteux; d'autres ont reçu leur nom de leur ressemblance avec un objet, ainsi *plantāgō* (dont la feuille rappelle par sa forme la plante de pied : planta), *uitrāgō* « herba uitri, vitriole » (nom vulgaire de la pariétaire, qui doit faire allusion à quelque croyance populaire), ou avec une autre plante dont elles sont une variété, tels *citrāgō*, *citreāgō* ; *cunīlāgō* ; *ferulāgo*, *herbāgō* ; *lappāgō* (*lamp-*) ; *laurāgō* (*?*) ; *uiscarāgō*, **fūsāgō*, **runcāgō* ; puis le suffixe s'est étendu, comme dans les noms de maladie, à d'autres thèmes : *caprāgō* « l'herbe aux chèvres », *pustulāgō* « l'herbe aux pustules » *sōlāgō* « l'herbe au soleil », *soldāgō* « l'herbe qui ressoude », on ne peut rien dire des obscurs **burragō*, *stilago*, *tapāgō*, *trixāgō*.

Dans ces noms de plantes, le type *cunīlāgō ferulāgō*, faussement analysé en *cunī-lāgō feru-lāgō*, a entraîné la formation de composés en *-lāgō* : ainsi *lactilāgō*, *multilāgō* (*muti-*, *mustē-*), *tussilāgō*, *uernilāgō*, *ustilāgō*, sans parler des formes tardives et peu claires *capsilāgō*, *fauelāgō* ; c'est sur ce type que le gr. χρυσολάχανον a dû devenir *chrysolāgō*. Ce faux suffixe a également atteint quelques termes médicaux, peut-être sous l'influence de *cartilāgō* qui, si l'étymologie par **cartilis* (cf. κείρω) « la partie de l'os qui se laisse couper » était exacte, devrait s'analyser en **cartilā-gō* : en tout cas on a eu *mūcilāgō*, *ossilāgō* ; *putrīlāgō*, *salsilāgō*, cités plus haut, de *mucus*, *os*, *puter*, *salsus*, de même que c'est peut-être par l'influence de *remelīgō* (*remellō*), *stribilīgō* que s'explique *uitilīgō* (sur un autre essai d'explication, v. plus haut) [1]. Les fausses analogies devaient d'autant plus facilement jouer dans ce type qu'il s'agit de termes familiers, rustiques ou techniques, susceptibles de subir toute sorte de déformations ou d'essais d'explications par « étymologie populaire », dont beaucoup n'étaient fixés par aucune tradition écrite, et n'apparaissent qu'à basse époque. A cette date, on voit le suffixe s'étendre hors de son domaine, et servir à former des mots comme *buccellāgō*, *oppilāgō* ou **fustāgō*.

1. La formation en *-āgō* a semblé tellement caractéristique de certains groupes sémantiques qu'elle a été ainsi étendue à *andrāgō*, *astāgō*, peut-être *ancorāgō*.

En tout cas, l'unité du groupe est trop fortement établie pour qu'il faille songer à différencier les formes qui le composent, et voir dans les unes des dérivations suffixales, et dans les autres des composés ; les différences de voyelles que l'on observe devant le suffixe *-gō* ne sont pas plus étonnantes que celles que l'on observe entre *audācia*, *felīcitās* et *fidūcia*. Le caractère suffixal, et non composé, de ce type est confirmé par le fait que certaines formes en *-gō* ont des doublets en *-dō* : à côté de *albūgō*, *albēdō* ; de *rōbīgō*, *rubēdō* ; de *salsūgō* (*salsilāgō*), *salsēdō* ; de *serpīgō*, *serpēdō* ; de *ūrīgō*, *ūrēdō* ; de *putrilāgō*, *putrēdō*. Certains de ces mots sont attestés avant leurs correspondants en *-gō* : ainsi *ūrēdō* au sens de « nielle, charbon » est dans Cicéron, au sens de « démangeaison cuisante » dans Pline. De même à côté des noms de plantes en *-gō* figurent des types en *-dō*, comme *ūnēdō* « arbousier ». Le caractère interchangeable de *-dō* et *-gō* permet d'expliquer la présence en bas-latin de *hirūgō*, *herūgō* au lieu de *hirudō* « sangsue », *incugine* au lieu de *incudine* (pour *incude*) « enclume », **testūgō* « tortue » au lieu de *testūdō*, supposé par l'italien *testuggine*, M. L. 8687, **torpīgō* au lieu de *torpēdō*, supposé par la forme espagnole correspondante, M. L. 8796 a.

L'existence de types parallèles en *-d-*, *albēdō*, *salsēdō*, rappelle exactement la présence de formations en *-d-*, *-t-* à côté de celles en *-x-* dans les séries grecque et latine comme κέλης, *celōx*, etc. On peut mentionner à ce propos que le grec a des dérivés en *-ĭd-*, *-ad-*, *-ud-* [1], et que « le suffixe *-αδ-* a souvent servi à exprimer une ressemblance, un rapport, avec la notion que désigne le mot dont le dérivé est tiré... ἰσχιάς « maladie de la hanche, sciatique », cf. ἰσχίον [2]. Ainsi apparaît l'identité sémantique de ἰσχιάς et *lumbāgō*, χαλκάς et *aerūgō*, γενειάς et *mentīgō*, etc., de même que *farēdō* « sorte de dartre d'aspect farineux », dérivé de *far*, ne diffère pas sémantiquement de *porrīgō*, issu de *porrus*.

Et l'on constate à propos de ces formations en *-ēdō* qu'elles se sont étendues hors de leur domaine primitif d'une façon qui rappelle exactement l'extension des formes en *-āgō*. Le suffixe *-dō* s'est ajouté tout d'abord à des thèmes verbaux en *ē* de la seconde conjugaison marquant l'état : *albēre*/*albēdō* ; **dulcēre* [3] (cf. *dulcēscō*)/*dulcēdō* ; *frīgērē*/*frīgēdō* ; **grauēre* (cf. *grauēscō*)/*grauēdō* ; *pigrēre*/*pigrēdō* ; **pinguēre* (cf. *pinguēscō*)/*pinguēdō* ; *putrēre*/*putrēdō* ; *rubēre*/*rubēdō* ; *scabrēre*/*scabrēdō* comme on a en grec ἀλγηδών en face de ἀλγέω. De

1. Voir P. Chantraine, La formation des noms en grec ancien, p. 335 et s.
2. Id., ibid., p. 353.
3. Le *dulcēre* qu'on lit dans Paulin de Nole semble avoir été tardivement de *dulcēsco*, sur le modèle de *albēō*/*albēscō*.

là, par fausse analyse, a été extrait un suffixe *-ēdō* qui a servi à former, notamment dans la langue de la médecine et dans celle de l'agriculture, des substantifs tirés de n'importe quel thème : *ācer/ācrēdō* (thème **ācri-*) ; *asper/asprēdō* (thème *aspro-*) ; *oscitō/oscēdō*; *tussis/tussēdō* ; *unguō/unguēdō* ; *ūrō/ūrēdō*. Du verbe *absūmō* Plaute tire plaisamment *absūmēdō* (Capt. 904) ; sur *intercapiō* a été bâti *intercapēdō* ; de *mulceō* transitif, Aulu-Gelle dérive *mulcēdō* ; sur *axis*, Marcellus Empiricus construit *axēdō*. Le nom latin de l'alcyon, *alcēdō*, semble une contamination de ἀλκυών et de ἀλγηδών, voir Ernout-Meillet, s. u. Sur *cuppēdō*, voir les mêmes, s. u. *cupiō*.

Sans doute tout n'est-il pas expliqué dans cet examen : certains noms apparaissent comme étrangers, ou dialectaux ; d'autres noms de plantes ou d'animaux, tels *lō(l)īgō*, *silīgō*, ont toutes chances d'être empruntés à des langues non indo-européennes, et leur origine nous demeurera probablement toujours inconnue ; pour d'autres, la coupure entre le thème et le suffixe ne se laisse pas préciser, et l'origine de la voyelle longue pénultième reste douteuse. Mais il a été possible de démontrer l'unité générale de la formation, son rapport incontestable avec le type en *-ăx*, *-ĭx*, *-ŭx*, sa parenté sémantique avec le type en *-ēdō*, et la ligne de son évolution et de ses progrès. L'hypothèse de la composition est insoutenable, quelque élément que l'on suppose comme deuxième terme[1] ; il s'agit de dérivés d'un type et d'un sens bien définis ; et les accidents qu'ils présentent dans leur histoire s'expliquent naturellement par le caractère même et le sens de ces mots, comme par le jeu normal d'extensions analogiques dont le point de départ demeure le plus souvent reconnaissable.

A. Ernout.

---

1. Je me place uniquement au point de vue latin. Il est possible, peut-être même vraisemblable, qu'au point de vue indo-européen, et en remontant dans la préhistoire, nous ayons affaire à des composés, et il ne manquera pas, il n'a pas manqué, d'esprits ingénieux, tel Baecklund, pour supposer que *Rōbī-gō(n)* doit être d'abord « la force qui engendre (racine **genə-/gen-/gon-* etc.) la rouille ». Mais ceci n'est pas de mon domaine : *ne sutor...* et du reste l'hypothèse est inutile. Entre *uorāc-s* et *uorāg-ō*, l'alternance sourde sonore n'est pas plus étonnante que les variations entre χ et γ dans les formations correspondantes du grec.

# LES PAPYRUS LITTÉRAIRES LATINS

Infiniment moins riche que la papyrologie grecque, aussi bien par le nombre que par la valeur des textes documentaires et littéraires, la papyrologie latine semble cependant, depuis une dizaine d'années, vouloir s'organiser, afin de recenser, contrôler, exploiter les éléments épars de son bien [1]. Sans vouloir oublier, ni sous-estimer les travaux plus anciens [2], on pense ici, avant tout, à trois magnifiques études, d'une importance capitale, qui embrassent l'ensemble du sujet : celle de P. Jouguet sur *Les Papyrus latins d'Égypte* [3], celle de J. G. Winter, *Rom and the Romans in the Papyri* [4], et celle d'U. Wilcken *Ueber den Nutzen der lateinischen Papyri* [5]. On pense aussi à l'instructive mise au point du regretté P. Collinet, *La papyrologie et l'histoire du droit* [6], et à la diligence avec laquelle P. Fr. Girard, pour ses *Textes de droit romain* [7], a recueilli et annoté, dans les collections papyrologiques, tant de documents et de fragments juridiques. On pense enfin aux superbes et indispensables recueils de E.-A. Lowe, *Codices Latini antiquiores* [8] et de J. Mallon, R. Marichal, Ch. Perrat, *L'écriture latine de la capitale romaine à la minuscule* [9], qui ont largement puisé dans les papyrus, pour mettre sous les yeux des usagers, les exemplaires les plus typiques de la paléographie latine.

---

1. Il va sans dire que la papyrologie latine, comme la papyrologie grecque, étudie non seulement les papyrus, mais aussi les parchemins, les tablettes de cire et, le cas échéant, les ostraca.

2. On les trouvera commodément cités dans la *Papyruskundliche Literatur*, pp. 301-339 et dans l'index détaillé, pp. 342-372, de l'ouvrage de K. Preisendanz, *Papyrusfunde und Papyrusforschung*.

3. *Revue des Études Latines*, III (1925), 35-50.

4. C'est le premier chapitre, pp. 1-45, de son livre *Life and letters in the Papyri*, Ann Arbor, 1933.

5. *Atti d IV Congresso internaz. di papirologia*, pp. 101-122, Milan, 1936.

6. *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, XIX (1934), pp. 186-232 (*Actes du Congrès international de papyrologie de Munich*).

7. *Textes de droit romain*, publiés et annotés par P. Fr. Girard, 6e édition, entièrement revue par F. Senn, Paris, Rousseau, 1937.

8. Deux volumes : I *The Vatican City* ; II *Great Britain and Irland*, Oxford, 1934 et 1935.

9. On y trouve 54 planches reproduisant 85 documents originaux, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1939.

Malheureusement, comme tous les papyrologues l'ont constaté à leurs dépens et comme U. Wilcken en a formulé la constatation [1], c'est une recherche compliquée et difficile de vouloir réunir les papyrus latins dispersés dans tant de recueils, tant d'articles de tant de revues et le *Corpus papyrorum Latinarum* reste une radieuse promesse, La tâche qu'on se propose ici est plus modeste. Il s'agit seulement, d'abord, de réunir avec quelques renseignements les papyrus littéraires latins, en recourant aux travaux antérieurs et aux bibliographies papyrologiques annuelles publiées dans plusieurs périodiques [2]; ensuite, de présenter quelques remarques.

1. *Alexandre et les gymnosophistes indiens*, PSI VII, 743. Papyrus. IIe s. Provenance inconnue. *Majuscola corsiva.* Transcription en lettres latines d'un texte grec inconnu [3].

2. *Alphabets latins*, Milne, *Greek shorthand manuals* (1934) p. 70 = *P. Antinoe* 1 fr. 1 IV-Ve s. Antinoé. Le premier alphabet est en minuscule, le deuxième en capitale rustique, Planche.

3. *Alphabets latins*, *P. Oxy*, X, 1315 (*descr.*) Deux alphabets, l'un en capitale, l'autre en cursive, avec parfois, au-dessus de la lettre latine, la lettre grecque correspondante. Au verso en grosse cursive : ]*asii inteneraiirosa*[. Papyrus, V-VIe s.

4. Babrios, *Fables* 11, 16, 17, en grec avec traduction latine. *P. Amherst* II, 26. Papyrus, IIIe-IVe s. Provenance inconnue. Cursive. Planche.

5. *Catalogue d'œuvres d'art*, J. Nicole, *Un catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale. Texte du papyrus latin VII de Genève*, 1906. Cf. Br. Keil, *D. Liter. Zeit.* (1906) 45, p. 280 ; G. Nicole, *Mél. Holleaux*, 1913. Papyrus opisthographe, texte latin au verso. IIe-IIIe s. Provenance inconnue. Planche.

6. *Charte de Ravenne*, *P. Lond.* I, CXII, 616-619. E. A. Bond, *Facsimiles of ancient Charters*, planche IV, 1878.

---

1. *Op. laud.*, pp. 102-103.

2. On trouve, à la date de 1918, dans l'*Einführung in die Papyruskunde* de Schubart, une énumération succincte des papyrus littéraires latins (37 numéros). Jouguet, Winter, Wilcken, en ont cité un bon nombre dans les trois études signalées plus haut. On trouvera les autres, chaque année, dans les bibliographies suivantes : *Archiv für Papyrusforschung* (A. Kœrte, textes littéraires ; Wenger, textes juridiques) ; *Studia et documenta historiae et juris* (E. Seidl) ; *Journal of Egyptian Archaeology* (groupe de collaborateurs) ; *Aegyptus* (A. Calderini) ; *Chronique d'Égypte* (M. Hombert et Cl. Préaux) ; *Revue des Études Grecques* (P. Collart).

3. Cf. pour le procédé, G. Cuendet, *Un papyrus grec en caractères arméniens*, *Mél. Boisacq*, pp. 219-226 et M. Leroy, *Un papyrus arméno-grec*, *Byzantion* XIII (1938), pp. 513-537.

7. Cicéron, *Divinatio in Q. Caecilium* §§ 35-37, 44-46, avec scholies en grec, *P. Ryland* III, 477. *Codex* en papyrus. v^e^ s. Provenance inconnue. Semi-onciale. Planche dans E.-A. Lowe, *Codices Latini antiquiores* II n° 226.

8. Cicéron, *In Verrem* II 2 §§ 3-4, *P. Iandanae* fasc. v n° 90. *Volumen* en papyrus. Ere chrétienne. Provenance inconnue. Cursive. Planche. Le plus ancien papyrus latin ; le plus ancien manuscrit de Cicéron.

9. Cicéron, *In Verrem* II 1 §§ 60-61, *PSI* I, 20. *Codex* en papyrus. vi^e^ s. Oxyrhynchos. Onciale mixte. Planche.

10. Cicéron, *De imperio Cn. Pompei* 60-65, 70-71 (fin) et *In Verrem* II 1 §§ 1-4, *P. Oxy*, VIII, 1097. *Codex* en papyrus, même manuscrit que le suivant. v^e^ s. Semi-onciale. Planche. Milne, *Catal.* 143.

11. Cicéron, *In Verrem* II 2 §§ 3 et 12 ; *Pro Coelio*, 26-55, *P. Oxy*, X, 1251, même manuscrit que le précédent. v^e^ s. Semi-onciale. Milne, *Catal.* 143.

12. Cicéron, *Pro Plancio* 27, *P. Berlin* 13229 A et B. S. de Ricci, *Un fragment en onciale du Pro Plancio de Cicéron, Mél. Chatelain.* Parchemin v^e^. s.

13. Cicéron, *In Catilinam* I vi 16 ; vii 17-18 ; viii 19-20. Mot à mot latin-grec. H. Gerstinger, *Ein neuer lateinischer Papyrus aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer*, *Wien. Stud.*, lv, pp. 95-106. *P. Gr. Vindob.* 30885 *a* et *b*. *Codex* en papyrus. iv-v^e^ s. Provenance inconnue. Semi-onciale scolaire. Planche.

14. Cicéron, *In Catilinam* II 14-15. Mot à mot latin-grec. *P. Ryland*, I, 61. *Codex* en papyrus. v^e^ s. Provenance inconnue. Onciale scolaire mêlée d'éléments cursifs. Planche.

15. *Constitutiones gréco-latines* (Registre de), *P. Ryland* III, 476. *Codex* en papyrus. iv^e^-v^e^ s. Provenance inconnue. Semi-onciale. Planche dans E. A. Lowe, *op. laud.* II n° 225.

16. *Digeste* XXX 11, 12-13, 22-24, 25-26 et bribes. *P. Ryland* III, 479. vi^e^ s. Provenance inconnue. *Codex* en papyrus. Large onciale byzantine. Planche.

17. *Digeste* (Index gréco-latin du) *PSI* I, 55. *Codex* en papyrus. vi^e^ s. Oxyrhynchos. Semi-onciale. Cf. P. de Francisci, *Studi della scuola papirologica* I pp. 48 sqq. et *Frammenti di un « indice » del Digesto, Rendic d. R. Ist. Lomb.* XLV (1912), pp. 209-241. D'après P. Collinet, *Münch. Beitr*, XIX, pp. 186-232, ce pourrait être l'index d'un ouvrage antérieur à Justinien.

18. Esope (Paraphrase latine d'une fable d'), *P. Oxy.* XI, 1404. Papyrus. iii^e^ s. Cursive. Cf. Esope 339, Babrios 79, Phèdre I, 4 et *Archiv f. Papyrusforschung* VII, p. 255.

19. *Évangile de Jean* VII, 27-28, 30-31. *P. Aberdeen* 1. Cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907) p. 266. v^e^ s. Provenance inconnue. *Codex* en parchemin. Capitale rustique. Planche dans E. A. Lowe, *op. laud.* II, n° 118.

20. *Évangile de Luc*, avec une traduction gothique. P. Glaue et H. Helm, *Das gotisch-lateinische Bibelfragment der Universitätsbibliothek zu Giessen*, *Zeitschr. f. N. T. Wiss.* 1910. v^e^ s.

21. *Fragment historique*, *P. Oxy*, I, 30. *Codex* de parchemin. III^e^ s. Traite de la guerre des Romains contre Antiochus de Syrie et Philippe de Macédoine. Les éditeurs pensent aux *Historiae Philippicae* de Trogue-Pompée. Diels, *Berlin-Sitzungsber.* 1898, p. 497, croit à des vers d'Ennius, opinion contestée par Crœnert. *Archiv f. Papyrusforschung* I p. 119. Capitale rustique mêlée d'onciale. Planche. Milne, *Catal.* 121. Mallon, Marichal, Perrat, *L'écriture latine de la capitale romaine à la minuscule*, n° 54.

22. *Fragment historique*, *Berliner griech. Urkunden* VII, 1689. Papyrus. II^e^-III^e^ s. Philadelphie. Grande calligraphie. Peut-être fragment de Fastes triomphaux des années 120 et 121.

23. *Fragment indéterminé*, *P. Oxy.* VI, 872. *Codex* de parchemin. VI^e^ s. Onciale ornementale. Prose ou vers?

24. *Fragment indéterminé*, *P. Aberdeen* 129 (*descr.*), cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907) p. 266. III^e^ s. Provenance inconnue. Capitale rustique. Milieu de quatre lignes. Planche dans E. A. Lowe, *op. laud.* II, n° 119.

25. *Fragment indéterminé*, *P. Aberdeen* 130 (*descr.*), cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907), p. 266. III^e^ s. Provenance inconnue. Transition de la capitale rustique vers l'onciale. Début de onze lignes. Sujet juridique? Planche dans E. A. Lowe, *op. laud.* n° 120 et Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* n° 53.

26. *Fragment indéterminé*, *P. Aberdeen* 131 (*descr*). cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907), p. 267. Début du I^er^ s. Provenance inconnue. Cursive. Fin de dix-sept lignes.

27. *Fragment indéterminé*, *P. Aberdeen* 132 (*descr.*), cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907), p. 267. III^e^ s. ? Provenance inconnue. Capitale rustique. Quatre lignes avec des noms propres mutilés.

28. *Fragment indéterminé*, *P. Aberdeen* 133 (*descr.*), cf. Winstedt, *Class. Quart.* I (1907). p. 267. Provenance inconnue. Cursive littéraire. Bribe de deux lignes où se lit le mot : *Heliopol[itanus.*

29. *Fragment juridique*, *P. Amherst* II, 27. Papyrus. Pas de provenance. v^e^-VI^e^ s. Onciale. Planche.

30. *Fragment juridique De societate.* Paul ou Pomponius? *P. Grenf.* II, 107. Parchemin. v^e^ s. Pas de provenance. Onciale mêlée d'éléments cursifs. Planche. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *Textes de droit romain* (6^e^ édition), p. 460.

31. *Fragment juridique, P. Heidelberg Inv. 1000.* Cf. Gerhard et Gradenwitz, *Ein neuer juristischer Papyrus der Heidelberger Universitätsbibliothek, Neue Heidelb. Jahrb.* XII fasc. 2, p. 141-183. *Volumen* de papyrus. III^e^ s. Provenance inconnue. Capitale rustique.

32. *Fragments juridiques* avec gloses en latin et en grec, *P. Ryland* III, 474. *Codex* en papyrus de type ancien. IV^e^ s. Probablement de Thébaïde. Onciale mêlée d'éléments cursifs. Peut-être sont-ce des extraits de différents juristes. Le fragment *b* recto reproduit *Digeste* XII, I, I, 1, qui est d'Ulpien, *Ad edictum* XXVI. Cf. E. Albertario, *Studia et documenta historiae et juris* IV, pp. 546-548, qui confirme cette identification de l'éditeur.

33. *Fragments juridiques gréco-latins, P. Ryland* III, 475. *Codex* en papyrus. V^e^ s. Probablement de Thébaïde. Écriture grecque influencée par l'écriture latine. Planche. Le sujet traité — avec notes marginales — semble la *libertas fideicommissaria.*

34. *Fragment juridique* : commentaire sur la *Lex Julia et Papia, P. Oxy.* XVII, 2089. Parchemin. IV^e^-V^e^ s. Petite onciale épaisse mêlée d'éléments cursifs. Planche. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, p. 509-510.

35. *Fragments juridiques? P. Ryland* III, 480 et 481. Papyrus. V^e^ s. Provenance inconnue. Onciale et semi-onciale. Deux bribes.

36. *Fragment juridique, P. Heidelberg Inv. 317* (*descr.*). Cf. Bilabel, *Neue literarische Funde in Heidelberg*, dans *Actes du V^e^ Congrès international de papyrologie*, p. 81, n° 10. Trois fragments d'un *volumen* de papyrus. III^e^-IV^e^ s. Provenance inconnue. Belle onciale.

37. *Fragment juridique : De jure fisci.* Cf. P. Krüger, *Fragmentum de jure fisci* (1868). Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, p. 449.

38. *Fragment juridique* : rubriques d'un ouvrage de droit criminel. *P. Rainer.* Papyrus opisthographe. V^e^-VI^e^ s. Cf. C. Wessely, *Schrifttafeln zur älteren lateinischen Palaeographie* (1898) n° 24. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, p. 510.

39. *Fragment juridique.* Papyrus. Vers 500. Texte latin-grec avec scholies. Citations de Papinien, Paul, Ulpien et Modestin. Cf. A. Segrè, *Studi Bonfante* III, pp. 421 sqq.

40. *Fragment juridique, P. Berlin 11866 A* et *B.* C. E. Schön-

bauer, *Ein neuer juristischer Papyrus*, *Raccolta di scritti in onore di Ulrico Wilcken*, pp. 621-643. Texte grec avec des mots latins. VI^e s. Planche.

41. *Fragment juridique : De judiciis.* Peut-être du livre XVI des *Ad edictum* d'Ulpien. *P. Berlin 6757.* Parchemin. VI^e s. Onciale. Cf. Mommsen, *Sitzungsber. d. preuss. Akad.* 1879, pp. 502-518. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.* p. 498. Planche dans Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* n° 47.

42. *Fragment liturgique*, *P. Ryland* III, 472. Feuillet final d'un *codex* carré de papyrus. III^e-IV^e s. Provenance inconnue. Cursive mêlée d'onciale. Planche.

43. *Fragment philosophique*, *P. Oxy.* VI, 871. Papyrus (document grec au verso). IV^e-V^e s. Capitale rustique soignée. Restes de onze lignes d'un traité probablement philosophique sous forme de dialogue.

44. *Fragment en prose* sur les travaux d'Hercule. *P. Teb.* 686 (*descr.*). Il s'agit en réalité de deux fragments. Le premier porte au recto des comptes très curieux en cursive et, en sens inverse, en cursive plus large. 1° les mots *Vettius comicu myrtilum myrtilum myrtilum*, plusieurs fois répété, comme exercice d'écriture, disent les éditeurs ; 2° Virgile, *Géorg.* IV, 1-2, répété six fois. Au verso, seize lignes en semi-onciale, relatives aux travaux d'Hercule. Le deuxième fragment porte quatre lignes de cursive (l. 2 : *limus vel ipsa nobis jam ut deberet veniam requiescendi dare*) et, en dessous, trois lignes de la même main, répétant un exercice d'écriture, qui commence par *nulliummulli.* II^e-III^e s.

45. *Fragment scolaire*, *P. Oxy.* X, 1314 (*descr.*) *quadringento]s octoginta sex tantum* υπς, huit fois répété. Grec au verso. Papyrus. Cursive. IV^e-V^e s.

46. Gaius, *Institutes* III, 153-154, 157-174 — IV, 16-18, *PSI* XI, 1182. Deux feuillets de parchemin. IV^e-V^e s. Antinoè ? Onciale. Quatre planches. Pour ce fragment important, il faut se reporter à l'étude de V. Arangio-Ruiz dans le recueil et aux bibliographies papyrologiques annuelles, qui signalent les nouvelles études consacrées à ce texte.

47. Gaius, *Institutes* IV, 57-72 avec des lacunes, *P. Oxy.* XVII, 2103. III^e s. Cursive. Planche. Bibliographie dans P. Fr. Girard, *op. laud.* pp. 223-224.

48. Gaius (Paraphrase des *Institutes* de). Cf. Chatelain, *Revue de Philologie* XXIII (1899), pp. 169-184. Palimpseste. V^e s. Trouvé à Autun. Semi-onciale. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.* pp. 224-225 et 354 sqq.

49. *Genèse* V, 4-13, 29-31 — VI, 1-2, *P. Oxy.* VIII, 1073. Feuille de parchemin. IV^e^ s. Onciale. Planche. Milne, *Catal.* 200.

50. *Glossaire latin-grec*, *P. Lund* 5. Cf. A. Wifstrand, *Bull. Soc. Roy. des Lettres de Lund* 1934-1935, pp. 7-8. Papyrus. II^e^ s. Provenance inconnue. Pas d'indication sur l'écriture. Onze noms latins d'animaux, écrits en lettres grecques et traduits en grec.

51. *Glossaire latin-grec. P. Th. Reinach. Inv. 2069.* Verso d'un *volumen* de papyrus (document grec du II^e^ s. au recto). Milieu du III^e^ s. Provenance inconnue. Cursive. Cf. P. Collart, *Mél. Ernout*, pp. 61-74. Le texte tient à la fois du glossaire, de la grammaire et du manuel de conversation.

52. *Glossaire latin-grec*, *P. Paris* 4 bis, Brunet de Presle et Egger, *Notices et extraits...* XVIII, 2, pp. 125-128. Feuillet de papyrus. V^e^-VI^e^ s. Provenance inconnue. Planche. Mots latins (latin rustique, dit le sous-titre,) sans aucun ordre, traduits en « grec vulgaire », écrit en lettres latines.

53. *Glossaire latin-grec, P. Lond.* II, 481, p. 321. Papyrus. IV^e^ s. Sans provenance. Cursive. Les mots latins sont écrits en lettres grecques, puis transcrits en grec. Milne, *Catal.* 187.

54. *Glossaire latin-grec*, Th. Bernd, *Rhein. Mus.* VI (1837), p. 301. Série de mots grecs de toute espèce, sans lien de sens, commençant par παρ- et traduits en latin.

55. Isidore, *Synonyma*, II sqq. (Extraits de). Papyrus provenant de Saint-Gall, actuellement à Zurich. *Codex.* VII^e^ s. Onciale. Cf. J. P. Postgate et F. G. Kenyon, *Transactions of the Cambridge Philological Society* V, IV, 189-193. Planche.

56. Isidorianos, *P. Ryland*, II, 62. Verso d'un papyrus. Au recto document grec. III^e^ s. Provenance inconnue. C'est la traduction en grec par Isidorianos, un inconnu, de la fin de l'ouvrage d'un auteur latin non identifié, sophiste ou rhéteur.

57. Justinien (Index de la première édition du Code de), *P. Oxy.* XV, 1814. *Codex* en papyrus. 529-535. Ancienne onciale épaisse et lourde. Planche.

58. Juvénal VII, 149-199, avec gloses et scholies. Cf. C. H. Roberts, *A latin parchment of Antinoe*, *Aegyptus* XV, pp. 297-302 et *The Antinoe fragment of Juvenal*, *Journ. Egypt. Arch.* XXI, pp. 199-209. Planche. Onciale byzantine. VI^e^ s.

59. Lucain, II, 247-248 et 265-266, *P. Lond. Add. MS 34473, art. 6.* Languette opisthographe d'un *codex* en parchemin, provenant de la reliure d'un manuscrit. VI^e^ s. Provenance inconnue. Large onciale. Milne, *Catal.* 42.

60. *Manuel de conversation latin-grec-copte.* Cf. Schubart, *Amtl. Ber. aus d. kgl. Kunstsammlg.* XXXI (1909), p. 147 ; *Klio*, XIII, pp. 27 sqq. et *Einführung in die Papyruskunde*, p. 184, qui reproduit le latin (écrit en lettres grecques) et la traduction grecque, sans le copte. v^e^ s.

61. Q. Remmius Palaemon ? *Ars grammatica*, *P. Lond. Inv. 2723*, cf. Milne, *Catal.* 184. Papyrus. Verso d'un registre militaire latin. II^e^ s. Caranis. Capitale rustique. Planche. Cf. Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* n° 3 et J. Collart, *Palémon et l'Ars grammatica*, *Rev. de Philol.* XII (1938), pp. 228-238.

62. Papinien, *Responsa V. De bonorum possessione.* Parchemin. IV-V^e^ s. Cf. P. Krüger, *Monatsber. Berl. Akad.* 1879, p. 50. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.* pp. 371-374. Même manuscrit que le suivant.

63. Papinien, *Responsa IX.* Parchemin. IV^e^-V^e^ s. Cf. Dareste, *Nouv. rev. hist. de droit franç. et étranger*, 1883, pp. 361-385. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, pp. 372 et 374-375. Même manuscrit que le précédent.

64. Paul, *Ad Plautium VIII*, *P. Berl.* 11753. Cf. P. M. Meyer, *Zeitschr. d. Sav. Stift.* 42 (1921), pp. 42-57. Onciale. IV-V^e^ s. Parchemin. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, pp. 454-456. Même manuscrit que le suivant.

65. Paul, *Ad Plautium VIII*, *De formula Fabiana. P. Rainer.* Même manuscrit que le précédent. Cf. Pfaff et Hoffmann, *Mitteil. aus d. Sammlung der Papyrus Erzherzogs Rainer IV*, 1 ; republié par Steffens, *Latein. Palaeogr.*, pl. 14. Planche aussi dans Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.*, n° 48. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, pp. 457-459.

66. Salluste, *Catilina* VI, 27, *P. Oxy.* VI, 884. Feuillet de *codex* en papyrus. v^e^ s. Cursive mixte. Planche.

67. Salluste, *Catilina* X, 4-5 — XI, 6-7, *PSI* I, 110. Papyrus. Oxyrhynchos. IV^e^ s. Cursive avec des éléments d'onciale. Gloses en grec au-dessus de certains mots latins.

68. Salluste, *Jugurtha* 31, 7, *P. Ryland* I, 42. Papyrus. Grec au verso. IV^e^ s. Provenance inconnue. Large onciale rustique avec opposition accentuée entre pleins et déliés. Planche. Cru, d'abord, fragment juridique. Récemment identifié, malgré sa petitesse, par E. A. Lowe, *op. laud.* II, n° 223.

69. Salluste, *Jugurtha* 43, 3 ; 44, 4 ; 49, 5 sq. ; 50, 3 sq. Cf. P. Lehman, *Antike Fragmente von Sallusts Bellum Jugurthinum in Berlin*, *Sitzungsber. preuss. Akad.* 1934, pp. 19-24. IV^e^ s.

70. Salluste, *Histoires*, *P. Ryl.* III, 473. Il s'agit, en réalité,

de deux fragments du même *volumen* de papyrus, l'un de la collection Ryland, l'autre de l'*Egypt Exploration Society*. Le verso est occupé par un traité d'astrologie. IIe-IIIe s. Oxyrhynchos. Bel exemplaire de capitale rustique. Planche. Pour d'autres fragments des *Histoires* sur parchemin du Ve s., cf. Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.*, no 48.

71. *Servius Tullius* (Fragment sur), *P. Oxy.* XVII, 2088. Papyrus. IIe s. Cursive. Planche. Cf. A. Piganiol. *Le papyrus de Servius Tullius*, *Scritti in onore di Bartolomeo Nogara* (1937), pp. 373-380, où on trouvera, avec des opinions personnelles justifiées, l'indication des études consacrées à ce texte.

72. *Théodosien* (Code) VII, 8, 9-14, *P. Oxy.* XV, 1813, actuellement *P. Brit. Mus. Inv. 2485*. *Codex* en parchemin. Début du VIe s. Bel exemplaire d'onciale. Planche. Milne, *Catal.* 189.

73. Tite-Live I v 6-vi 1, *P. Oxy.* XI, 1379. *Volumen* de papyrus. Fin du IIIe s. Onciale mêlée d'éléments cursifs. Planche.

74. Tite-Live (Epitome des livres XXXVI-XL (années 190-179) et XLVIII-LV (années 150-137), *P. Oxy.* IV, 668. *Volumen* de papyrus ; au verso l'*Épitre aux Hébreux*. IIIe s. Onciale mêlée d'éléments cursifs. Planche. Milne, *Catal.* 120, où l'on aura une liste des études suggérées par ce texte, le plus long et le plus important des papyrus latins. Cf. Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* no 46, avec d'autres renseignements.

75. Ulpien, *Ad edictum*, *P. Fayoum* 10. Papyrus. Au verso document grec. IIe-IIIe s. Théadelphie. Semi-cursive. Planche. Cf. P. Fr. Girard. *op. laud.*, p. 497.

76. Ulpien, *Institutiones*. Lanières de papyrus de Vienne, ayant servi pour la reliure d'un autre manuscrit. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, pp. 492-493.

77. Ulpien, *Disputationes* II et III, *P. Strasbourg*. Parchemin. Onciale. Cf. Lenel, *Zwei neue Bruchstücke aus Ulpians Disputationen*, *Sitzungsber. d. Berl. Akad.* 1903, pp. 922-936. *Nachtrag*, pp. 1034-1035. *Neue Ulpianfragmente*, pp. 1156-1172. Bibliographie et texte dans P. Fr. Girard, *op. laud.*, pp. 494-596. VIe s. 3 planches.

78. Virgile, *Enéide* I, 235-651 (Mot à mot latin-grec, avec des lacunes, de), *P. Ryland* III, 478. *Codex* en papyrus. IVe s. Provenance inconnue. Écriture latine en semi-onciale influencée par le grec. Même manuscrit que le suivant. Cf. E. A. Lowe, *op. laud.* II, no 227.

79. Virgile, *Enéide* I 638-640 et 649-651, *Pap. Milanesi* 1. Même manuscrit que le précédent, republié dans *P. Ryl.* III, 478.

80. Virgile, *Enéide* I et II (Mot à mot latin-grec de) *P. Colt*, annoncé, mais non publié, par C. J. Kræmer Jr, *Actes du V^e Congrès international de papyrologie*, *pp. 239-240*. Auja-Hafir.

81. Virgile, *Énéide* II, 443-537 (mot à mot latin-grec de), *PSI* vii, 756. Feuillet de papyrus opisthographe. iv^e-v^e s. Oxyrhynchos.

82. Virgile, *Énéide* I, 588-748 et II avec des lacunes (mot à mot latin-grec de). Cf. J. Galbiati, *Vergilius latine et graece in palimpsesto codice arabico*, Aevum I (1927), pp. 49-70. Égypte ou Syrie. iv^e-v^e s. Semi-onciale. Planche.

83. Virgile, *Énéide* III, 444-468 (mot à mot latin-grec de), *P. Fouad* 5. Feuillet de papyrus opisthographe. iv^e-v^e s. Provenance inconnue. Cursive.

84. Virgile, *Énéide* IV, 664-y, 6 (mot à mot, latin-grec de), viii, *P. Oxy.* 1099. Parchemin. v^e s. Onciale.

85. Virgile, *Énéide* I, 456-467 et 495-507, *P. Oxy.* i, 31. *Codex* en papyrus. v^e s. Semi-onciale. Planche.

86. Virgile, *Énéide* II, 16-23 et 39-46, *P. Oxy.* viii, 1098. *Codex* en parchemin. iv^e-v^e s. Capitale carrée. Planche.

87. Virgile, *Énéide*, IV, 66-68 et 99-102, *PSI* i, 21. *Codex* en papyrus. v^e s. Oxyrhynchos. Écriture de livre. Planche dans Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* n° 49.

88. Virgile, *Énéide* V, 673-674, *P. Rainer* cité par E. A. Lowe, *Class. Review* 36 (1922), p. 155. Parchemin. vi^e s.

89. Virgile, *Énéide* I, 477-493 (paraphrase en vers de), *PSI* ii, 142. Papyrus. iii^e-iv^e s. Provenance inconnue. Planche. Planche aussi dans Mallon, Marichal, Perrat, *op. laud.* n° 51.

90. Virgile, *Géorgiques* IV, 1-2. Cf. le n° 44 de la présente liste[1].

---

1. On a hésité à ajouter à cette liste *P. Würzburg* 2 (Planche), du iii^e s., fragment d'un traité Περὶ τρόπων, publié par Wilcken sans identification. Mais cf. Fr. Della Corte, *Otto papiri letterari editi e inediti nel Museo Berlinese*, *Riv. di filol. class.* XIV, 385-409 (c'est le huitième des dits papyrus) et J. Collart, *Une victime de Varron : Marcus Nicanor*, *Mél. Ernout*, pp. 75-87. — On a indiqué, quand elle était connue, la provenance de tous ces textes. Comme cette provenance est ignorée pour beaucoup d'entre eux, il ne semble pas qu'il y ait lieu, provisoirement, de tirer de leur répartition géographique des renseignements sur la romanisation plus avancée de certaines régions, comme on a pu le faire pour les papyrus de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Tableau chronologique de ces papyrus.

| | | |
|---|---|---|
| Ère chrét. | 8 | 1 |
| I^er^ s. | 26 | 1 |
| I^er^-II^e^ s. | | 0 |
| II^e^ s. | 1, 50, 61, 71 | 4 |
| II^e^-III^e^ s. | 5, 22, 44, 70, 75, 90 | 6 |
| III^e^ s. | 18, 21, 24, 25, 27, 28, 31, 47, 51, 56, 73, 74 | 12 |
| III^e^-IV^e^ s. | 4, 36, 42, 89 | 4 |
| IV^e^ s. | 32, 49, 53, 67, 68, 69, 78, 79 | 8 |
| IV^e^-V^e^ s. | 2, 13, 15, 34, 43, 45, 46, 62, 63, 64, 65, 81, 82, 83, 86 | 15 |
| V^e^ s. | 7, 10, 11, 12, 14, 19, 20, 30, 33, 35, 48, 60, 66, 77, 84, 85, 87 | 17 |
| V^e^-VI^e^ s. | 3, 29, 37, 38, 52 | 5 |
| VI^e^ s. | 9, 16, 17, 23, 39, 40, 41, 57, 58, 59, 72, 88 | 12 |
| VI^e^-VII^e^ s. | | 0 |
| VII^e^ s. | 6, 55 | 2 |
| Manquent | 54, 76, 80 | 3 |
| | | 90 |

Bien que la dynastie macédonienne des Lagides n'ait gouverné l'Égypte que pendant 300 ans, tandis que les Romains l'ont possédée pendant plus de quatre siècles, les papyrus littéraires grecs se comptent par milliers et les papyrus littéraires latins n'atteignent pas la centaine. Ce n'est pas sans raison. Les Grecs sont venus en Égypte beaucoup plus nombreux que les Romains et la diffusion de la littérature grecque fut en quelque sorte organisée, tandis que celle de la littérature latine fut laissée au hasard.

De tous les points de la Grèce continentale et insulaire, de toutes les régions de l'Asie Mineure hellénisée, les immigrants grecs ont eu, pour ainsi dire, entrée libre dans la vallée du Nil, derrière les armées d'Alexandre et sous ses premiers successeurs. Il n'est que de parcourir les milliers de papyrus, qui composent les *Archives de Zénon*, pour se rendre compte que les Grecs de la fin du IV^e^ siècle et du début du III^e^ siècle ont pris l'Égypte pour un Eldorado et s'y sont rués, afin de faire fortune ou seulement afin d'y trouver du pain : fonctionnaires, commerçants, ouvriers. Alexandrie et la χώρα exercèrent une attraction subite et prolongée sur des ambitieux, des exilés, des sans-travail, attirés par la légendaire richesse du pays. Ils s'y sont implantés, y ont fait souche, ont hellénisé des régions entières.

Rien de tel pour les Romains. L'Italie d'abord est lointaine. L'Égypte, ensuite, une fois vaincue par Auguste, est devenue province impériale et d'accès réservé. Y pénétrèrent seulement des fonctionnaires de haut rang — car les fonctions subalternes furent vite laissées à des Grecs, romanisés ou non —, puis les troupes d'occupation, qui n'étaient pas composées exclusivement de Romains et ne furent jamais considérables, enfin quelques *negotiatores*, qui avaient à lutter contre les ἔμποροι, solidement installés à Alexandrie et experts dans le commerce égyptien. Les immigrés ne pouvaient donc être qu'une infime minorité de gens sans attache profonde dans le pays, prêts à retourner en Italie pour leur avancement, pour leur retraite ou pour jouir de la fortune acquise au loin.

Si les soldats d'Alexandre, en pénétrant sur le territoire de l'Égypte, ne portaient pas tous, à l'exemple de leur chef, les œuvres d'Homère dans un « coffret chrysogomphe », il est sûr que certains des premiers immigrés apportèrent des livres avec eux. Témoin ce papyrus du IVe siècle, trouvé à Abousir-el-Melek, au nord de l'Égypte, et où se lisent les *Perses* de Timothée[1]. Témoin encore un autre papyrus de Berlin, trouvé à Éléphantine, daté des environs de 300 et où sont écrits des scolies et une élégie[2]. Mais bientôt l'Égypte allait elle-même approvisionner de livres grecs les lecteurs de la vallée du Nil. Les Lagides, en effet, prirent à tâche d'introduire dans leur royaume la civilisation et plus spécialement la culture hellénique. Ils créèrent la Bibliothèque et le Musée. Grâce à ces deux institutions, les chefs-d'œuvre des poètes et des prosateurs de l'ancienne Grèce ont pu être reproduits à de nombreux exemplaires et se répandre dans tout le pays. Bien plus, à l'ombre de la protection royale, naquit dans la capitale une littérature grecque nouvelle, dont les ouvrages copiés sur place ont circulé dans le monde hellénisé tout entier et, d'abord, dans les cercles savants de la cour, d'où ils ont rayonné au delà d'Alexandrie. Dès le IIIe siècle il y avait en Égypte des associations de *technites dionysiaques*, comprenant des poètes tragiques, comiques, épiques, sans parler des musiciens et des danseurs, toute une vie littéraire et artistique, jusque dans des coins de province[3]. Cette vie intellectuelle s'est prolongée jusqu'aux derniers jours de l'hellénisme avec Nonnos et son école, avec des versificateurs locaux, comme Pamprépios

1. Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser.*
2. *Berliner Klassikertexte*, V², pp. 50 sqq.
3. Cf. Dittenberger, *OGIS* 50 et 51, Michel, *Rec. d'inscr. gr.*, 1017 et 1018.

de Panopolis [1] et Dioscoros d'Aphrodito [2]. Dès le IIIe siècle aussi, pour aider à la propagation de la langue et de la littérature grecques, l'instruction des Grecs d'Égypte fut assurée, organisée. O. Guéraud et P. Jouguet ont publié *Un livre d'écolier du IIIe s. av. J.-C.*, qui est la preuve manifeste du désir de maintenir en Égypte la culture grecque et le patrimoine de l'hellénisme [3].

Rome n'a rien voulu et n'aurait rien pu faire de tel. La langue latine en Égypte ne dut jamais guère sortir du domaine pratique et seulement dans ces deux cercles très restreints : la haute administration et l'armée [4]. Les Romains n'ont créé aucun établissement comparable à la Bibliothèque d'Alexandrie, pour réunir, faire copier et répandre les œuvres de la littérature latine. Ils n'ont fondé aucune institution comparable au Musée : ce n'est pas en Égypte qu'Auguste a fait naître des Virgiles. Le grec est demeuré la langue officielle du pays. Dans tous les villages, malgré le grand nombre des illettrés, des scribes professionnels et quelques habitants écrivaient le grec. On n'en saurait dire autant du latin. Les livres ont donc été, surtout au début, extrêmement rares. On n'a pu citer ici pour les cent premières années qu'un passage des *Verrines* (n° 8), daté des environs de l'ère chrétienne et un fragment indéterminé (n° 26) — est-il même littéraire ? — daté du Ier siècle. On ne peut s'en étonner, puisque, comparée à la grecque, la littérature latine était encore récente et puisque la création des bibliothèques à Rome était une nouveauté. Sir Frederic Kenyon [5] dit que le nombre des livres qui circulaient à Rome au temps de Scipion n'était pas considérable. Selon lui, Cicéron, « homme de lettres plus qu'orateur et homme politique » aurait eu de nombreux livres, mais c'est Lucullus, qui aurait été le premier bibliophile de l'Italie. Les premières bibliothèques publiques, projet de César, n'ont été fondées que sous Auguste par Asinius Pollion et par le prince lui-même. Que dire, dans ces conditions, de l'Égypte romaine ? On voudrait pouvoir mettre l'augmentation, lentement progressive, du nombre des livres latins sur le territoire de l'Égypte en relation avec des

1. Cf. H. Gerstinger, *Sitzungsber. d. Akad. d. Wiss. in Wien*, 1928, pp. 1-102.
2. Cf. J. Maspéro, *Un dernier poète d'Égypte : Dioscore, fils d'Apollos*, *Rev. des Études grecques* 24 (1911), pp. 426 sqq.
3. La pédagogie et les programmes d'enseignement, sans doute apportés de Grèce, étaient déjà fixés et n'ont guère changé au cours des siècles, comme on le constatera en comparant un autre livre d'écolier, *P. Bouriant* 1, du IVe siècle.
4. A. Stein, *Untersuchungen zur Geschichte und Verwaltung Aegyptens unter römische Herrschaft* (1915), a recherché les cas où l'emploi du latin était nécessaire ou facultatif dans la rédaction des actes publics et privés.
5. *Books and readers in ancient Greece and Rome*, pp. 78 sqq.

événements historiques : la venue de Vespasien, le voyage d'Hadrien, la promulgation de la *Constitutio Antonina* par Caracalla, les réformes et la « propagande »[1] de Dioclétien et ses séjours à Alexandrie. Mais ce sont, au moins pour les trois premiers, des rapprochements hasardeux. Ce qui est sûr, c'est que le nombre des fragments littéraires latins augmente sensiblement à partir du IIIe siècle, juste au moment où le nombre des fragments grecs diminue[2].

Si peu riche que soit l'inventaire dressé plus haut, on peut essayer pourtant d'en extraire quelques renseignements. Les paléographes dans la totalité des textes et les juristes dans les 29 fragments, qui relèvent de leur spécialité, ont soigneusement criblé, tels des laveurs d'or, leur peu considérable butin. On n'a guère de chances d'y faire, après eux, des trouvailles. La critique verbale ne semble pas devoir tirer un grand bénéfice des nouveaux textes littéraires : ils sont trop mutilés ou trop petits ou de valeur médiocre. Virgile est le grand triomphateur du palmarès avec treize nominations. Il n'apparaît pas avant la fin du IIIe siècle ; les fragments les plus nombreux sont du IVe et du Ve siècle ; on en trouve encore un au VIe siècle. Constatation frappante : les lecteurs du poète en Égypte semblent s'être intéressés avec prédilection aux quatre premiers chants de l'*Énéide*. Ainsi, dès l'antiquité, ces chants y étaient déjà classiques et même scolaires. Sur les 13 fragments, 7 sont des traductions juxtalinéaires. Il ne semble pas pourtant que toutes soient des devoirs d'écolier, des mot à mot comparables aux ὀνομαστικὰ Ὁμήρου des papyrus grecs[3].

En tout cas, l'opinion de C. H. Roberts[4] se confirme, que ces versions impersonnelles et maladroites auraient été faites à l'aide d'un lexique de Virgile, analogue aux lexiques d'Homère, dont les papyrus grecs nous ont donné des fragments. L'*Enéide* a, par surcroît, fourni le sujet d'un autre exercice scolaire. Les vers 477-493 du premier chant ont servi de thème — *thema Virgilia-*

1. Le mot est de Wilcken, *op. laud.*, p. 120, qui constate l'intérêt croissant des Romains pour l'Égypte à partir de Dioclétien, spécialement aux IVe et Ve siècles, où la curiosité du latin semble se répandre dans les écoles grecques. D'autre part, Q. Cataudella a pu écrire quelques pages *Sulla fortuna di Virgilio nel mondo greco-egiziano, Chron. d'Eg.*, 1932, pp. 332-334. On sait enfin que Nonnos a imité Ovide et que Claudien est né à Alexandrie.

2. Je crois du moins qu'on peut, sans grand risque d'erreur, affirmer cette diminution pour *tous* les auteurs grecs. Je l'ai prouvée pour Homère dans *Les papyrus de l'Iliade*, *Rev. de Philol.* VI (1933), notamment pp. 335-338 et *Les papyrus de l'Iliade et de l'Odyssée*, *ibid.* XIII (1939), notamment pp. 299-300.

3. Cf. *P. Fouad* 5 introduction.

4. Cf. *P. Ryland* 478 introduction.

*num* — à un versificateur, qui les a, non pas imités avec des centons, mais paraphrasés vers par vers à sa façon (n° 89). Ce genre de prouesse se rencontre aussi dans les papyrus grecs : un fragment d'Oxyrhynchos, des environs de 200 ap. J.-C., nous a conservé en deux colonnes mutilées, une scène des *Phéniciennes* d'Euripide, refaite et abrégée par un amateur [1]. Malgré le proverbe, la fortune, on s'en doute bien, n'a pas favorisé ces deux audacieux. Cicéron est, jusqu'à présent, le premier auteur latin lu au bord du Nil. Il partage avec Virgile le privilège d'avoir été traduit littéralement par les écoliers égypto-grecs et les adultes désireux d'apprendre le latin. Malgré l'école alexandrine de rhétorique et de sophistique, malgré la manie qu'avaient les Égyptiens d'échanger des lettres (presque toujours insignifiantes, d'ailleurs), ni ses ouvrages de rhétorique ou de philosophie, ni sa correspondance ne semblent avoir trouvé de lecteurs : seuls des fragments de ses discours, spécialement des *Verrines*, nous sont parvenus sur les feuillets de papyrus. Salluste a été lu par un amateur, qui l'a annoté en grec (n° 67). Mais tous ses lecteurs ne lui ont pas été fidèles : les n$^{os}$ 68 et 70 montrent que des exemplaires dédaignés de l'historien ont été démembrés pour recevoir au verso d'autres textes. Au VI$^{e}$ siècle, Juvénal avait encore des admirateurs en Haute-Égypte, mais un *codex* de Lucain avait été lacéré pour servir de reliure. Le fait s'est produit aussi plusieurs fois pour des livres grecs. *Habent sua fata libelli.* Les *Periochae* de Tite-Live (n° 74) ont subi également un sort analogue : copiées au III$^{e}$ s., comme l'autre papyrus de l'historien, elles ont ensuite été mises au rebut et des chrétiens ont copié en grec au verso l'*Épître aux Hébreux.*

Il faut accorder une mention spéciale à trois des douze fragments indéterminés et anonymes. Le petit passage sur *Alexandre le Grand et les gymnosophistes indiens* (n° 1) s'apparente, pour le contenu, à des papyrus grecs similaires, littérature mi-historique, mi-romanesque, suscitée par les exploits du conquérant, notamment à *P. Berlin* 13044, qui traite le même sujet [2]. Pour la forme, on le rapprochera des textes scolaires, comme les n$^{os}$ 50, 52, 53. Le n° 4, *Catalogue d'œuvres d'art*, est à peine un texte littéraire, mais les renseignements assez rares qu'il fournit et la mention de Phidias, sous le nom duquel on le désigne parfois, lui ont valu une certaine notoriété. Le fragment relatif à Servius Tullius (n° 71) est curieux à la fois par son texte, sa date et son écriture.

1. M. Norsa et G. Vitelli, *Ann. d. R. Scuola Norm. Sup. di Pisa*, 1933, pp. 1-16.
2. Cf. U. Wilcken, *Sitzungsber. d. Berl. Akademie*, 1923, pp. 160 sqq.

Si les livres et les exercices scolaires sont beaucoup moins nombreux et variés que les papyrus grecs correspondants [1], cela tient certainement au fait que les enfants ne commençaient l'étude du latin qu'à une période avancée de leur instruction : ainsi, pour eux comme pour les adultes, tous les travaux pratiques sur les notions élémentaires étaient supprimés. En dehors des traductions juxtalinéaires de Virgile et de Cicéron déjà signalées, il faut citer à part quelques papyrus provenant de l'école ou destinés aux écoliers, petits et grands. Deux papyrus seulement, au lieu de 24 en grec, nous donnent des alphabets (nos 2 et 3). La paraphrase de la fable d'Esope, *Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre* (n° 18) est comparable à *P. Grenfell* II, 84, arrangement scolaire d'une autre fable du même fabuliste et à maint autre exercice d'imitation [2]. Les fables bilingues de Babrios (n° 3) rappellent les versions gréco-latines des mêmes textes dans les *Hermeneumata Leidensia* et le *Fragmentum Parisinum* [3]. La page de Palémon (n° 61) et les extraits d'Isidore (n° 55) font penser aux fragments des *Traités de grammaire* de Denys de Thrace et de Tryphon dans les papyrus grecs. Le n° 44 est composite : on y lit certainement un exercice d'écriture, les deux premiers vers du chant IV des *Géorgiques* répétés six fois, comme les écoliers égypto-grecs copiaient à plusieurs exemplaires des vers d'Homère ou d'Euripide et des phrases de Démosthène. On y trouve aussi une « rédaction » sur les travaux d'Hercule semblable aux histoires mythologiques des devoirs d'écoliers grecs. Mais je crois que ce curieux fragment contient de plus des pensums. Il me semble difficile que la répétition de mots dépourvus de sens, comme ceux qui s'y trouvent, constitue « une page d'écriture » ; c'est plutôt une punition. J'en verrais une autre dans le n° 45, où un pauvre gosse a copié sept fois *quadringento*]*s octoginta sex tantum* υπς, probablement parce que, peu familiarisé avec les chiffres grecs, il avait fait une réponse fausse à la question posée : il avait augmenté de plusieurs unités ou dizaines sa transcription du nombre en lettres. Le *tantum* devait lui graver la réponse exacte dans la mémoire, en lui rap-

1. Cf. C. H. Moore, *Latin exercises from a Greek schoolroom*, *Class. Philol.*, XIX (1924), pp. 317-328; H. Gerstinger, l'article cité ci-dessus au n° 13 ; P. Collart, *A propos de quelques exercices scolaires*, *Bull. Inst. franç. d'arch. orient.*, XXX (1930), pp. 417-423 ; *A l'école avec les petits Grecs d'Égypte*, *Chron. d'Eg.*, n° 22 (1936), pp. 489-507 ; *Les papyrus scolaires*, *Mél. Desrousseaux* (1937), pp. 69-80, qui contient un début de catalogue, soit 177 numéros ; *Glossaire latin-grec inédit sur un papyrus d'Oxyrhynchos*, *Mél. Ernout* (1940), pp. 61-74.

2. Cf. les numéros 87-131 du catalogue des *Mélanges Desrousseaux*.

3. Dans le *Corpus glossariorum Latinorum* de Loewe-Goetz, t. III.

pelant son erreur. De la même manière, un maître grec, pour punir son élève de s'être mépris sur le genre d'un nom, lui avait fait copier la correction de sa faute : ]ρσσ ἀρσενικόν, ἀρσενικόν, ἀρσενικόν[1]. Enfin — cas unique — le n° 56, trente lignes de grec, version d'un texte latin, qu'un latiniste identifiera quelque jour, renouvelle dans sa signature : Ὀλύμπιος Ἰσιδωριανὸς [7 lettres] ἑρμήνευσα ἀπὸ Ῥωμαικῶν, la formule qui figure au bas des actes officiels traduits du latin : ἑρμηνεία τῶν Ῥωμαικῶν[2].

Tel est, en bref, sauf omission, l'état actuel de la papyrologie latine, celle du moins des papyrus littéraires : peu de textes encore, pas toujours importants, ni séduisants. Mais la besogne n'a été que dégrossie par les papyrologues, en général hellénistes. Il appartient aux latinistes de parfaire désormais le travail.

Paul COLLART.

---

1. J. G. Tait, *Greek ostraca in the Bodleian Library and other collections*, p. 145, n° 413.
2. Ex. *P. Oxy.*, IX, 1201.

# GREC ΝΟΣΤΙΜΟΣ

Des mots se rapportant à l'idée de « gentil, aimable » sont par définition expressifs et appelés à se renouveler : en français même « gentil » a signifié originellement « noble, de bonne race ». Avec un autre ton on dira un « chic type » : chic appartenait à l'argot des ateliers de peinture avant de devenir un terme familier, puis de prendre le sens que le mot comporte dans une expression comme « un chic garçon ».

En grec on ne constate pas sans surprise que la langue moderne emploie couramment l'adjectif νόστιμος au sens d'« agréable », de « gentil » : εἶσαι νόστιμος « tu es gentil » ; αὐτὸ εἶνε νόστιμον « ça, c'est drôle » et d'une jeune fille que l'on ne trouve pas mal, on dit qu'elle est νοστιμοῦλα. Or, νόστιμος est le vieux mot épique dérivé de νόστος, attesté dans l'*Odyssée*, en particulier avec la formule νόστιμον ἦμαρ « le jour du retour » (α 9, 168, 354, γ 233, etc.) en outre δ 806 νόστιμός ἐστι σὸς παῖς « ton fils peut revenir » (cf. τ 85, υ 333). Mais cet emploi proprement odysséen disparaît rapidement. On relève quelques exemples du mot chez les tragiques qui subissent fortement l'influence d'Homère : ainsi *Perses* 261 νόστιμον βλέπω φάος ; *Agam.* 618 εἰ νόστιμος ἥξει ou dans une expression plus complexe *Hécube* 940 νόστιμον ναῦς ἐκίνησεν πόδα « la nef a mis en place l'écoute du retour ». En prose attique νόστιμος, au moins en ce sens, a disparu.

Korais ne s'est pas senti embarrassé pour expliquer la valeur du mot en grec moderne. Son commentaire mérite d'être cité en entier : « Quand on explique aux jeunes Grecs le νόστιμον ἦμαρ d'Homère on a une occasion excellente (νόστιμον) de leur inspirer l'amour et la passion de la patrie en leur adressant ces paroles : « pour le poète νόστιμον ἦμαρ ne signifie rien d'autre que le jour du retour dans la patrie. Pourtant les Hellènes ont ensuite appelé νόστιμα, par métaphore, tout ce qui est agréable et plaisant, en faisant comprendre par là, combien la patrie mérite d'amour, combien tous ses habitants doivent se trouver heureux, combien quiconque s'en trouve éloigné doit en conserver le souvenir de façon ineffaçable dans sa mémoire. Aussi lorsque les Anciens autrefois et nous-mêmes aujourd'hui disons, par exemple, νόστιμον βρῶμα ils n'avaient rien d'autre dans l'esprit et nous ne disons

nous-mêmes rien d'autre que ceci : nous voulons dire une nourriture aussi agréable au goût, que le jour du retour dans sa patrie pour le Grec qui se trouve à l'étranger [1]. »

Cette explication, que l'on pourrait appeler sentimentale, n'apparaît guère soutenable à l'examen. C'est en suivant l'histoire du mot dans les textes que nous pourrons retrouver la filière par laquelle le sens de νόστιμος a si singulièrement évolué.

* * *

Le substantif νόστος, au sens de « retour », a, tout comme νόστιμος, disparu de la prose ionienne-attique et ne se trouve attesté que chez Homère et parfois chez les tragiques, mais un exemple au moins nous indique qu'il a survécu dans un vocabulaire technique et avec une valeur particulière. On lit chez Athénée, 618 d, cette citation du grammairien Tryphon (Ier siècle avant notre ère) : ἱμαῖος ἡ [2] ἐπιμύλιος καλουμένη, ἣν παρὰ τοὺς ἀλετούς ᾖδον, ἴσως ἀπὸ τῆς ἱμαλίδος · ἱμαλὶς δ' ἐστὶν παρὰ Δωριεῦσιν ὁ νόστος καὶ τὰ ἐπίμετρα τῶν ἀλεύρων « cette chanson s'appelle ἱμαῖος (chanson à « tirer ») ou ἐπιμύλιος (« chanson à moudre »), c'est celle que l'on chantait à la mouture ; cela vient peut-être de ἱμαλίς [3] ; or ἱμαλίς est chez les Doriens le produit (νόστος) et l'abondance de farine ». On conçoit que νόστος « retour » ait pris dans une langue technique le sens de revenu, de « produit », de grains moulus.

C'est l'exemple le plus net de νόστος en ce sens. On peut citer encore un passage malheureusement difficile à lire d'un papyrus de Londres, 1674, 82, 85 (VIe siècle).

Cet emploi, se trouve confirmé par divers dérivés ou composés.

Le composé εὔνοστος se trouve chez Eustathe 214, 18 ; 1383,

---

1. Ὅταν, παραδείγματος χάριν ἐξηγῇς εἰς αὐτοὺς τὸ « νόστιμον ἦμαρ » τοῦ Ὁμήρου ἔχεις ἀφόρμην πολλὰ νόστιμον νὰ ἐμπνεύσῃς εἰς τὰς νεαρὰς αὐτῶν ψυχὰς τὴν ἀγάπην τῆς πατρίδος καὶ τὸν ὑπὲρ αὐτῆς ζῆλον, λέγων εἰς αὐτοὺς τὰ ὀλίγα ταῦτα λόγια · « εἰς τὸν ποιητὴν τὸ νόστιμον ἦμαρ ἄλλο δὲν σημαίνει παρὰ τὴν ἡμέραν τῆς ἐπιστροφῆς εἰς τὴν πατρίδα. Οἱ μεταγενέστεροι ὅμως Ἕλληνες ὠνόμασαν νόστιμα μεταφορικῶς ὅλα τὰ ἡδέα καὶ ἀρεστά, αἰνιττόμενοι μὲν τοῦτο πόσον εἶναι ἡ πατρὶς ἀξία ἀγάπης, πόσον πρέπει νὰ εὐαρεστῆται ὅστις κατοικεῖ εἰς αὐτήν, πόσον νὰ τὴν ἔχῃ εἰς τὴν μνήμην ἀνεξάλειπτον ὅστις εἶναι μακρὰν αὐτῆς. Ὅθεν λέγοντες κ' ἐκεῖνοι τότε καὶ ἡμεῖς σήμερον καθ' ὑπόθεσιν νόστιμον βρῶμα, ἄλλο δέν ἐνόουν ἐκεῖνοι, ἄλλο δὲν λέγομεν ἡμεῖς, χωρὶς νὰ τὸ νοῶμεν οἱ περισσότεροι παρὰ βρῶμα τόσον ἡδονικὸν εἰς τὴν γεῦσιν ὅσην προξενεῖ εἰς τὸν ξενιτευόμενον ἡ ἡμέρα τῆς ἐπιστροφῆς εἰς τὴν πατρίδα του (Κοραῆς, Πρόδρομος ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης I, σ ριβ [p. 112]).

2. Je lis ἡ pour ἡ de la tradition qui semble inintelligible.

3. L'évolution est en réalité inverse : ἱμάω exprime l'idée de tirer, et c'est parce que l'on tirait sur les meules que ἱμαλίς signifie « produit des meules ».

42 chez Suidas au mot προμυλαία ; chez Hesychius au mot εὔνοστος ; voici la glose d'Hesychius : ἀγαλμάτιον εὐτελὲς ἐν τοῖς μύλωσιν ὃ δοκεῖ ἐφορᾶν τὸ ἐπίμετρον τῶν ἀλεύρων, ὅπερ λέγεται νόστος. Il s'agit d'une idole que l'on place dans les moulins et qui doit procurer abondance de farine, abondance que l'on appelle νόστος. Un autre composé ἄνοστος présente le sens opposé. C'est ainsi que ἀνοστότερος chez Théophraste *Caus. Plant.* IV, 13, 2 se dit de grains qui produisent moins de farine par opposition à νόστιμος.

C'est surtout νόστιμος qui se trouve bien attesté au sens de « productif », particulièrement en parlant de graines. Chez Théophraste, par exemple, *Caus. Plant.* IV, 13, 2 : περὶ δὲ τοῦ ἰσχυρότερα καὶ εὐχυλότερα γίνεσθαι καὶ νοστιμώτερα ἢ ἀνοστότερα « si les plants deviennent plus forts et ont plus de suc, s'ils rendent plus ou moins de farine »... Puis : νοστιμώτερα... παρὰ τὴν τοῦ ἀέρος κρᾶσιν· οὐ γὰρ πάντως ὅταν πλεῖστος καὶ ἀδρότατος γένηται, καὶ νοστιμώτατος « ils sont plus ou moins productifs selon le climat ; ce n'est pas lorsque le grain est le plus abondant et serré qu'on obtient le plus de farine ». Enfin au § 3 δοκεῖ δὲ μεγάλα συμβάλλεσθαι καὶ ἡ σκάλσις πρὸς τὸ νοστιμώτερον ποιεῖν... « en sarclant on contribue beaucoup à lui faire rendre davantage ». De même *Geopon.* II, 16, 1 σῖτον νοστιμώτατον τοῦτο δὲ ἐκ τῆς ἀρτοποιίας δοκιμάζεται... « le blé le plus productif : c'est en faisant le pain que l'on s'en aperçoit ».

On lit une fois ἀνόστιμος, Théophraste *Caus. Plant.* III, 21, 1 τὰ δ' οἰκεῖα τῇ μὲν ἐπόμβρῳ καὶ ψυχρᾷ τὰ ἀνοστιμώτερα πρὸς τὴν σιτοποιίαν « conviennent à une terre arrosée et froide les espèces qui rendent le moins de farine »[1].

Νόστιμος est employé de façon moins technique, mais en définitive avec le même sens chez Callimaque, *Hymne à Déméter* 136 : φέρε δ' ἀγρόθι νόστιμα πάντα « donne nous tous les biens de la terre en abondance » ; et d'une façon un peu différente chez Sextus Empiricus *Adv. Math.* VII, 17 : ἵνα τῷ δὲ νοστίμῳ τῶν καρπῶν εἰκάζηται τὸ ἠθικόν... « pour que... la morale soit comparée au suc des fruits ». Chez Plutarque *Moralia* 684 d : οὕτω τὴν συκῆν εἰς τὸ σῦκον ἅπαν τὸ λιπαρὸν καὶ νόστιμον ἀφιεῖσαν, αὐτὴν ἄμοιρον εἶναι γλυκύτητος « de même le figuier qui déverse dans la figue toute sa succulence et sa sève... ». On conçoit bien que νόστιμος ait pris le sens de chargé de « suc ». Ce sens apparaît dans des textes de Dioscoride à propos du « suc » de la résine tirée du galba-

1. Emploi moins précis du mot dans une *tabula defixionis* publiée en dernier lieu par M. Seyrig *BCH* 51 (1927), p. 148 καὶ γένοιτο αὐτῷ τὰ νοητά ἀνόητα, τὰ εὔπορα ἄπορα, τὰ πράξιμα ἄπρακτα, τὰ νόστιμα ἄνοστα, τὰ πλωτὰ ἄπλωτα κ. τ. λ.

num : III, 83, τὸ μὲν νόστιμον εἰς τὸ ἄγγος ἀποτακήσεται. Au figuré l'adjectif prend la valeur de « salutaire, fécondant » : Flavius Josèphe *B. Jud.* IV, 8, 3 εἰ καὶ μόνον ἐφάψαιτο τῆς χώρας νοστιμώτερον ὕδωρ εἶναι τῶν μέχρι κόρου χρονίζοντων « si cette eau touche seulement la terre, elle est plus fécondante que des eaux qui y séjourneraient jusqu'à saturation ».

Νόστιμος se dit volontiers d'aliments nourrissants, succulents. Aetius IX, 21 à propos de la chair des poissons, Soranus I, 54 à propos de l'alimentation de l'embryon dans le sein de la mère, ou I, 91 à propos du lait de la nourrice. Ce sens apparaît également dans des textes proprement littéraires : Lucien, *De luctu* 19 τὸ μὲν νοστιμώτατον τῶν παρεσκευασμένων ὁ κάπνος παραλαβὼν ἄνω εἰς τὸν οὐρανὸν οἴχεται... « la fumée s'envole vers le ciel en emportant le suc même de tous ces sacrifices ». Ou au figuré *De mercede conductis* 39 ...ὅπερ ἦν νοστιμώτατον ἐν σοι ἀπανθισάμενος « après avoir cueilli ce qu'il y a de meilleur en toi ». Au figuré également chez Marc-Aurèle II, 15 ἐὰν τι αὐτοῦ τὸ νόστιμον μέχρι ἀληθοῦς δέχηται « si l'on en prend le suc dans la mesure où elles sont vraies... ».

Le passage de l'idée de « chargé de suc » à celle de savoureux n'est pas pour surprendre. Philodème, περὶ θεῶν III, 13 emploie le mot en parlant de la nourriture des dieux. Dans le grec postérieur ce sens se trouve assez bien attesté : Hesychius glose ἔσμιον par νόστιμον. Chez Eustathe *Opusc.* 22, 45 on lit τὸν ξένον ἄρτον ἀποφαινόμεθα νόστιμον. Le terme a joué un rôle dans la critique littéraire. Eustathe, *Ad Dionys.* 70, πᾶν εἴ τι νόστιμον τῆς τοῦ Διονυσίου ποιήσεως ; — 71, ἐκμυζῶν τῆς ἐκείνου ἱστορίας ἅπαν εἴ τι νόστιμον. Eustathe a expliqué comme Corais l'histoire du mot νόστιμος : p. 214, διὰ τὸ ἡδὺ τοῦ τοιούτου νόστου καὶ νόστιμον ἔδεσμα λέγεται τὸ ἡδύ ; p. 1383 οἱ δὲ μετ' Ὅμηρον καὶ βρῶμά φασι νόστιμον καὶ νόστον δὲ τὴν ἡδύτητα.

Νόστιμος est employé de façon assez variée chez les écrivains byzantins : Méthode 371 a ...τοὺς νοστίμους ἐχούσης ἅλας « l'eau aux sels salutaires » ; — Clément d'Alexandrie 297 (Stählin I, p. 113) τοῦ δὲ αἵματος νοστιμώτερον τὸ γάλα καὶ λεπτομερέστερον « le lait est à la fois plus rempli de suc et plus subtil que le sang ».

En grec moyen le sens d'« agréable » est attesté de façon générale. Par exemple dans le roman de *Libistros et Rhadamné* (édition Lambert [1], Escurialensis 2384, 2388, 2397) le mot est employé sous la forme ὀνόστιμος (avec prothèse) ; ainsi 2397 τῆς κόρης τῆς εὔμορφης τῆς πανονόστιμής μου.

1. *Verh. der Ak. van Wetensch. te Amsterdam, Afd. Letterkunde, N. Reek Deel XXXV.*

Nous avons dès maintenant parcouru l'évolution suivie par l'adjectif νόστιμος pour parvenir à l'emploi que l'on observe en grec moderne : νόστιμον se dit d'un mets agréable νόστιμον φαγητόν ; ou encore δός μου τίποτε νόστιμον « donne moi quelque chose de bon ». Au figuré, νόστιμον πρόσωπον signifie « une figure piquante » ; εἶνε νοστίμη signifie « elle est gentille », νοστίμη ἱστορία « c'est une belle histoire ».

Les dérivés sont nombreux : νοστιμάδα signifie le goût avec tous les sens propres et figurés que comporte le français « goût », νοστιμεύομαι « goûter, apprécier », νοστιμίζω « assaisonner » et aussi « rendre agréable » etc. Dérivés expressifs : νοστιμοῦλα se dit d'une femme ou d'une jeune fille qui n'est pas mal, νοστιμούτσικος signifie « gentil, mignon ».

Εὔνοστος a suivi une évolution parallèle mais a connu aussi une moins grande fortune. Dans la *Vita Epiph.* 44 a se lit le substantif εὐνοστία « saveur ». Εὔνοστος se trouve attesté dans le roman de *Libistros et Rhadamné* avec des graphies diverses ; dans l'*Escurialensis*, 1520 on a ἔμνοστος [1] : χρόνους ἔμνοστους « des années agréables ». Un autre manuscrit le *Scaligerensis* offre la graphie εὔμνοστος 2865, εὐμνοστία 2875.

Le grec moderne a conservé dialectalement (à Οἰνόη) une forme ἔμνοστος qui équivaut à νόστιμος, εὔγευστος, d'autre part à ὡραῖος.

Quant à νόστος le mot ne semble pas avoir été très employé. Hesychius en donne une glose obscure ἡ ἀνάδοσις τῆς γεύσεως. En grec moderne on trouve, attribué au dialecte de Karpathos un emploi de νόστος au sens de ἡ ὄρεξις τοῦ τρώγειν καὶ τοῦ πίνειν. Avec νόστιμος et ses dérivés la seule forme usuelle est son contraire ἄνοστος « insipide » qui s'emploie au propre, et aussi au figuré : ἄνοστον χωρατόν « plaisanterie de mauvais goût ».

P. Chantraine.

---

1. Pour ce traitement phonétique, cf. ἐμπορῶ de εὐπορῶ.

# LES ROMAINS ET LE PHÉNOMÈNE DES MARÉES

Si les savants de l'époque romaine n'ont fait souvent que compiler et vulgariser les acquisitions de leurs prédécesseurs grecs, ils ont été amenés par les circonstances et par la conquête des mers extérieures à poser avec plus de netteté le problème des marées : comment expliquer les alternatives constantes de flux et de reflux qui ébranlent la masse des eaux et constituent les oscillations diurnes ou semi-diurnes des marées ? sous quelles influences le niveau de la mer varie-t-il sans cesse au cours d'une même journée (période diurne des marées), et d'un jour à l'autre au cours du mois lunaire (période mensuelle) ? enfin, pourquoi l'amplitude des marées varie-t-elle selon l'époque de l'année, au lieu de revenir identique, tous les quatorze jours ? d'où vient ce rythme annuel, d'après lequel les équinoxes ramènent les plus fortes marées (période annuelle) ? C'est Newton qui a, le premier, rattaché ce phénomène à une loi de la nature, à la gravitation universelle [1]. Mais, si les savants de l'époque romaine furent incapables d'expliquer les marées par une attraction proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances, certains d'entre eux ont affirmé l'action de la lune et du soleil sur la mer ; par ces influences combinées, Pline l'Ancien a expliqué les trois périodes, diurne, mensuelle et annuelle, et même rendu compte de quelques particularités secondaires [2]. Acquisition empirique, mais patiente et fructueuse, aboutissement de longs tâtonnements et de cogitations souvent plus philosophiques que scientifiques.

Jusqu'au IV^e^ siècle avant J.-C., les Grecs restèrent trop enfermés dans la Méditerranée pour observer l'intensité et la régularité des changements de niveau que provoquent les marées : dans une mer intérieure, le flux et le reflux se font peu sentir, et des causes accidentelles (vent, courant local, forme de la côte, resserrement d'un détroit, embouchure d'un fleuve) en contra-

1. Cf. C. Vallaux, *Géographie générale des mers*, Paris, 1933, p. 694 sqq.
2. Plin., *N. H.*, 2, 97, 212 sqq. (édit. Mayhoff).

rient souvent les effets. Sur les côtes des mers extérieures, de l'Océan, ils s'imposent tout de suite à l'attention ; mais l'Océan d'Homère et d'Hésiode n'était qu'un fleuve ceinturant le monde connu. Plus tard, pour mettre en évidence la curiosité scientifique d'Homère, Strabon a prétendu que le flux et le reflux de l'Océan lui étaient connus[1], puisqu'il l'appelait dans l'Iliade ἀψορρόου Ὠκεανοῖο[2], et qu'il peignait dans l'Odyssée le mouvement des ondes trois fois par jour vomies et ravalées par Charybde[3]. En réalité, par cette épithète ἀψόρροος, Homère entendait (comme Hésiode[4], par cette autre : παλίρροος) que le fleuve Océan, bouclant la boucle, revenait à sa source. Quant aux tourbillons des eaux dans les parages de Charybde, ils sont une répercussion locale des courants de marée dans le détroit de Messine[5] ; mais ces courants ne furent rattachés au phénomène des marées océaniques que beaucoup plus tard, par Eratosthène[6]. Il n'est pas davantage question des marées dans les descriptions homériques où sont peints l'avance et le recul des vagues qui déferlent sur un rivage ou contre une falaise[7] ; pour interpréter ces textes, et beaucoup d'autres de l'antiquité gréco-latine, il convient de ne pas confondre le flot et le jusant des marées avec le flux et le reflux des vagues au bord de la mer.

Le remue-ménage des eaux dans les euripes ou dans les golfes profonds aurait pu inciter les Grecs à pousser leurs investigations et à poser avec plus de netteté le problème des marées[8].

---

1. Strab., 1, 1, 7.
2. Hom., *Il.*, 18, 399 ; cf. *Od.*, 20, 65.
3. Hom., *Od.*, 12, 104-5.
4. Hes., *Th.*, 776.
5. Cf. *Instructions nautiques*, n° 731, p. 238 sqq. : « Courants. Les courants du détroit de Messine sont variables et atteignent parfois 5 nœuds de vitesse. Ce sont en grande partie des courants de marée, qui acquièrent leur plus grande force le lendemain de la pleine et de la nouvelle lune (sauf les pertubations dues aux vents). Le flot porte au Nord, le jusant au Sud ; mais près des côtes, il existe des contre-courants, dont on peut tirer parti. Ceux-ci se font sentir entre 1 heure et 2 heures après le commencement du courant principal et sont appelés *refoli* quand ils sont produits par le jusant, *bastardi* quand ils sont produits par le flot... La rencontre des deux courants opposés produit, en divers points du détroit, des tourbillons et de grands remous, appelés *garofali* dans la localité (à Messine). Les principaux *garofali* sont : sur la côte de Sicile, entre le cap du Faro et la pointe Sottile, avec le jusant, et devant la tour de Palazzo, avec le flot : ce dernier *garofalo* est très fort (c'est la Charybde des anciens). »
6. Comme nous le verrons plus loin, d'après Strabon, 1, 3, 11.
7. Ex. Hom., *Il.*, 4, 422 sqq. ; 9, 4 sqq. ; 17, 263 sqq.
8. En effet, si les plus hautes marées ne sont à Tarente que de 4 cm., à Corfou de 6 cm., à Brindisi de 9 cm., à Reggio de 13 cm., elles sont à Naples de 22 cm., à Venise de 48 cm., à Trieste de 53 cm., à Malaga de 77 cm. ; elles dépassent 1 m. sur la côte orientale de Tunisie. Cf. R. Almagià, *Dottrina della Marea nell' antichità classica e nel Medioevo*, R. Ac. dei Lincei, 1905.

Ils n'ont pas manqué d'observer les courants violents qui brassent l'Euripe de Chalcis, entre la Grèce et l'Eubée. La course alternée des eaux, dans ce détroit resserré, offrit à Eschyle [1], et à Euripide [2] un ornement pittoresque. Or ces courants sont liés aux marées de la mer Égée [3] : l'étroitesse du chenal, qui sépare Chalcis de la rive béotienne, amplifie le phénomène ; au nord, le canal d'Atalanti est une sorte de lac ; l'action lunisolaire y est insensible ; quand cette action fait baisser la mer Égée, un courant entraîne les eaux de l'Euripe qui se vide vers le sud ; inversement, lorsque monte le niveau de la mer Égée, le courant se renverse dans l'Euripe, et coule en direction du nord. Les Grecs auraient pu lier ce mouvement alternatif à ce qu'ils savaient d'astronomie ; mais il ne présente pas une telle régularité pendant tout le mois ; les courants ne sont ainsi « réglés » qu'aux environs des syzygies [4], c'est-à-dire lorsque la lune et le soleil sont en conjonction ou en opposition (1er et 14e jours du mois lunaire) ; aux environs des quadratures (du 7e au 13e jour, du 21e au 27e jour du mois lunaire) lorsque l'action lunisolaire est très réduite en mer Égée, le canal d'Atalanti se conduit comme un lac fermé dont le balancement détermine vers le sud ou vers le nord, dans l'Euripe, des courants sans rapport avec le flot et le jusant de la marée ; d'où courants « déréglés », inconstance et mystère pour les observateurs antiques [5].

D'où la théorie d'Aristote, sur les courants dans les détroits resserrés : l'auteur de la *Météorologie* affirmait que la mer est en mouvement dans ces euripes, tandis qu'en pleine mer les courants n'existent pas [6] ! que la concavité de la terre et la multitude des fleuves créent des courants du Palus Méotide vers le Pont-Euxin et la mer Égée, comme dans la mer intérieure, aux Colonnes d'Hercule, tandis que les mers extérieures sont mortes, au point que la boue s'y rassemble et les remplit [7] ! Dans un autre chapitre du même ouvrage, Aristote établissait des rapports

1. Eschyl. *Ag.*, 190-191.
2. Eurip., *I. T.*, 6-7.
3. Cf. M. Bouasse, *Houles, rides, seiches et marées*, Paris, 1924, p. 167 sqq.
4. Lorsque les centres de la terre, du soleil et de la lune se trouvent sur une même droite, il y a syzygie ; les forces attractives du soleil et de la lune s'ajoutent. Il y a alors opposition, si la terre se trouve entre le soleil et la lune ; conjonction, si le soleil et la lune sont du même côté.

Lorsque les centres forment un angle droit dont la terre occupe le sommet, il y a quadrature, les forces attractives se neutralisant dans une certaine mesure. Cf. C. Vallaux, *op. cit.*, p. 696.

5. C'est ainsi que Strabon y signale sept renversements du courant en un jour (1, 3, 12). Cf. Plin., *N. H.*, 2, 219.
6. Arist., *Meteor.*, 2, 1, 11.
7. Arist., *Ibid.*, 2, 1, 12-14.

de cause à effet entre le resserrement des côtes, le vent, et la violence des flots[1]. Dans le chapitre des *Opinions des Philosophes*[2], où il a recueilli quelques théories sur le flux et le reflux de la mer, le Pseudo-Plutarque cite d'Aristote et d'Héraclide cette explication : le soleil excite les vents ; lorsqu'ils viennent à souffler avec violence sur l'Atlantique, ils la soulèvent et la poussent, occasionnant la marée montante ; leur action cessant, la mer baisse, c'est le reflux. Le Pseudo-Plutarque fait-il allusion à un passage d'Aristote qui ne nous est point parvenu ? ou bien a-t-il déformé l'explication de la *Météorologie*, dans un résumé où erreurs et obscurités ne manquent pas? Quoi qu'il en soit, il n'est pas question, à proprement parler, du phénomène des marées dans la *Météorologie*.

Ni dans le *Phédon* de Platon. Car le Pseudo-Plutarque lui prête une explication des marées extraite, semble-t-il, d'un passage du *Phédon* mal interprété. Platon, dit-il, explique le flux et le reflux de la mer par l'existence d'ouvertures que la mer a dans son fond ; d'où soulèvement ou appel considérable des eaux[3]. Que dit le passage du *Phédon* ? Le Tartare est un gouffre souterrain où convergent tous les fleuves et d'où ils émanent ; un mouvement d'oscillation et d'ondulation fait ainsi monter et descendre leurs eaux, semblable à une inspiration et à une expiration[4]. Le passage (plus imaginatif et mythique, d'ailleurs, que philosophique) pourrait expliquer les crues des eaux fluviales, en liaison avec l'hypothèse du souffle vital et du pneumatisme ; mais il n'y est question ni de la mer ni des marées ; ce sont les Stoïciens qui, plus tard, appliquèrent à la question des marées l'hypothèse du πνεῦμα universel.

Cependant quelques sorties vers les mers extérieures ont excité la curiosité des anciens Grecs ; quelques expéditions, vers l'Océan Indien ou l'Atlantique, leur ont révélé un fait curieux, difficilement observable en Méditerranée. Déjà Hérodote, en deux passages très brefs, et sans essai d'explication, avait noté que, chaque jour, le flux et le reflux se faisaient sentir dans la mer Rouge[5], ainsi que dans le golfe Maliaque[6].

A Cadix, où les marées sont très fortes comme dans tous les abords du détroit de Gibraltar, les Phéniciens furent installés de

---

1. Arist., *Ibid.*, 2, 8, 7 sqq.
2. Cf. 3, 17, 1.
3. Ps. Plut., *Plac. phil.*, 3, 17, 3.
4. Plat., *Phédon*, 112. Cf. Arist., *Meteor.*, 2, 2, 20 sqq.
5. *Her.*, 2, 11.
6. *Her.*, 7, 198, 1.

bonne heure ; ils firent des observations océanographiques, indispensables aux navigateurs, et Strabon a conservé une de leurs remarques sur les marées, discutable mais acceptée par Posidonios lors de son enquête en ces parages [1].

Vers 500 av. J.-C., le carthaginois Hannon franchit les Colonnes d'Hercule, et poussa jusqu'au Cameroun actuel le périple raconté sur une stèle du temple de Baal ; il put remarquer l'intensité du courant de marée dans le détroit de Gibraltar ; mais la traduction grecque de ce monument, dite *Périple de Hannon*, ne contient aucune mention qui se rapporte à notre phénomène [2].

On sait quel étonnement et quelle frayeur la marée montante inspira aux soldats d'Alexandre, lorsque, descendant l'Indus avec une flotte, il approcha de l'embouchure, en 325 av. J.-C. Les historiens grecs et latins, qui ont relaté ces faits, ont tiré de l'événement des effets dramatiques, et Quinte-Curce a enchéri sur ses devanciers [3]. Lorsque les soldats virent l'océan remonter dans le fleuve, repousser le courant de l'Indus et enfler ses vagues, ils crièrent au prodige et à la colère divine ; la panique se mit parmi les équipages, lorsque le flux monstrueux dispersa les navires, en submergeant la plaine voisine du fleuve. La stupeur ne fut pas moindre lorsque le courant se renversa, que les eaux rentrèrent dans le lit de l'Indus, que les vaisseaux s'échouèrent, et que des bêtes marines apparurent, laissées par le reflux. Les historiens racontent les mesures prises par Alexandre pour surveiller l'océan, envoyer des cavaliers qui reviendraient à bride abattue et signaleraient le retour des flots ; pour apaiser les dieux marins, il fit un sacrifice [4]. D'après Diodore de Sicile, Néarque et ses compagnons, chargés d'explorer le littoral jusqu'aux bouches de l'Euphrate, rejoignirent à Salmoun l'armée d'Alexandre, et publiquement, au théâtre, ils exposèrent leur exploration : l'océan avait des flux et reflux étranges ; des îles, invisibles à mer haute, apparaissaient à mer basse [5]. Dans les textes

1. Strab., 3, 5, 8 = d'après le témoignage des Phéniciens de Cadix, Posidonios crut que les marées les plus fortes avaient lieu aux solstices, les plus faibles aux équinoxes. C'est le contraire qui est vrai. Nous y reviendrons plus loin à propos de Posidonios.

2. Cf. *Périple*, 2 (*Geogr. graec. min.*).

3. Strab., 7, 2 ; Arr., *An.*, 6, 9 ; Diod. Sic., 17, 106 ; Curt., 9, 9.

4. Curt., 9, 9, 7 sqq.

5. Rien de cela, d'ailleurs, dans Arr., *Ind.*, 25 ; cf. Édit. Belles-Lettres, Paris, 1927, p. 72, et la note 1. Strabon (7, 2, 1) prétendait que l'histoire des cavaliers revenant à bride abattue devant le flux n'était pas digne de foi, parce que la mer ne monte pas avec une telle rapidité. Aujourd'hui on se demande volontiers si la mer revient « à la vitesse d'un cheval au galop » dans les grèves du Mont-Saint-Michel !

de ces historiens, aucun essai d'explication scientifique n'est tenté ; aux yeux d'Alexandre et de ses compagnons, le phénomène resta, semble-t-il, merveilleux et divin. En tout cas, la documentation d'Aristote ne paraît pas avoir profité de ces expériences et aventures.

Dans un passage très succinct de son traité *Du Monde*, il a cependant rapporté, sans y souscrire, une opinion d'après laquelle « beaucoup de reflux et gonflements de vagues se produiraient à époques fixes, en corrélation avec les révolutions de la lune »[1]. Si bref qu'il soit, ce témoignage est d'importance. Cet on-dit ne se rapporte-t-il pas aux révélations de Pythéas, qui, le premier, expliqua les marées par l'action lunaire ? Malheureusement, nous savons très mal ce que Pythéas dit et écrivit, vers le milieu du IVe siècle av. J.-C.

D'après le Pseudo-Plutarque, Pythéas disait que la pleine lune causait le flux et son décours le reflux[2]. Ce premier progrès devait avoir de grandes conséquences ; Pythéas avait navigué dans l'Atlantique et atteint la Grande-Bretagne, où les marées accusent parfois, comme dans la baie du Mont-Saint-Michel, les plus grandes hauteurs. Pline l'Ancien, parlant des grandes marées à l'extrémité de la Grande-Bretagne, s'est appuyé sur l'autorité de Pythéas[3]. Mais Pythéas s'est trompé, ou le Pseudo-Plutarque a déformé son opinion. En effet, flux et reflux se produisent deux fois au cours d'un jour lunaire de 24 h. 50 m. ; la période diurne ne dépend pas des phases de la lune (nouvelle lune, premier quartier, pleine lune, dernier quartier), mais de sa position par rapport au méridien : aux deux culminations supérieure et inférieure de la lune correspondent les hauteurs maxima de la mer ; aux deux passages de la lune à l'horizon, les hauteurs minima de la mer. Donc le flux et le reflux de la marée ne sont pas liés à la pleine lune et à son décours ; de ses phases dépend

1. Arist., *Mund.*, 4, 396 a.

2. Ps. Plut., *Plac. phil.*, 3, 17, 2. Même affirmation du Ps. Gal., *Philos.*, 12 (édit. Kühn).

3. Plin., *N. H.*, 2, 97, 217 = 80 coudées de hauteur, soit 0 m. 444 × 80 = 35 m.52!! Galéjade du marseillais Pythéas? ou erreur du naturaliste Pline ? Le renseignement a été beaucoup discuté (cf. Th.-H. Martin, *Notions des anciens sur les marées et les euripes*, Mém. Acad. de Caen, 1866, p. 484, note 2). On a même supposé qu'il y avait eu confusion entre la hauteur des marées et celle des geysers islandais (dans l'île de Thulé) ! ou celles des lames contre les falaises ! A cette dernière explication s'est arrêté M. G.-E. Broche (*Pythéas le Massaliote*, Paris, 1935, p. 114), qui cite un texte d'E. Reclus sur des lames hautes de 60 m. dans le détroit de Pentland, et qui juge inutile de corriger *octogenis* en *octo uicenis*. Si le *supra Britanniam* de Pline désigne la Calédonie (Écosse), on peut noter que Tacite (*Agr.* 23, 2) signale la force du flux dans la Clota (Clyde) et la Bodotria (Forth).

en réalité la période mensuelle des marées : leur amplitude croît du premier quartier à la pleine lune, décroît ensuite jusqu'au dernier quartier, pour croître de nouveau jusqu'à la nouvelle lune, et décroître de la nouvelle lune au premier quartier. Ainsi la théorie attribuée par le Pseudo-Plutarque à Pythéas est entachée de deux erreurs : elle confond période diurne et période mensuelle ; elle omet les grandes marées de nouvelle lune, comme si l'amplitude ne croissait qu'avec la pleine lune.

Parmi les biographes de Pythéas, le dernier en date, M. G.-E. Broche, exaltant les mérites de son héros, a prétendu que les savants Eratosthène et Posidonios avaient emprunté à Pythéas toutes leurs observations sur les périodes diurne, mensuelle et annuelle des marées, telles qu'on peut les lire dans Strabon et Pline l'Ancien [1]. Aucun texte ne permet d'appuyer cette hypothèse ; ni Strabon, ni Pline l'Ancien n'attribue au génial Marseillais la paternité des théories qu'ils exposent, et qui furent sans doute conçues à l'époque romaine, longtemps après les navigations du héros de M. Broche, lorsque les guerres puniques, la conquête des Gaules et l'expédition de César en Grande-Bretagne eurent enrichi les acquisitions océanographiques des méditerranéens.

Les hésitations d'un Aristote montrent à quel point le phénomène des marées restait, à la fin du IVe siècle av. J.-C., obscur et lointain. Nous avons cité la théorie que le Pseudo-Plutarque lui attribue, sur l'action du soleil, par l'intermédiaire des vents. Dans le traité *Du Monde*, Aristote se contentait de rapporter la doctrine de l'action lunaire. Ce n'est pas tout. Posidonios, d'après Strabon, désapprouvait Aristote d'avoir expliqué les marées des côtes lusitaniennes par la disposition du littoral abrupt et rocheux, qui, recevant le flot durement, le renverrait de même ; d'où le va-et-vient des eaux dans ces parages [2]. De telles naïvetés font sourire et montrent qu'Aristote parlait de faits lointains, qu'il essayait d'accrocher à un vague système hydrodynamique, où la forme des côtes jouait le rôle principal. Mêmes hésitations pour Théophraste qui, dans les *Causes des plantes*, attribuait à certains astres une action sur la terre et sur la mer [3], mais qui, dans les *Signes du temps*, supposait, comme Aristote et Héraclide, un rapport entre les vents et les marées [4].

---

1. G.-E. Broche, *op. cit.*, p. 38 sqq.
2. Strab., 3, 3, 3.
3. Theoph., *C. P.*, 2, 19, 4 ; le passage très court ne précise pas cette action ; en tout cas, il n'y est pas question des marées.
4. Theoph., *Sign.*, 2, 4, Dans le *Traité de la génération des animaux* (4, 10),

Comment s'est élaborée, à l'époque romaine, la théorie qui a trouvé son expression la plus précise dans l'exposé de Pline l'Ancien, déjà solide et moderne ?

*
* *

Ce problème ne touche pas seulement à l'histoire des sciences et de l'océanographie. Il est littéraire. Parce que ses manifestations étaient pittoresques et puissantes, merveilleuses pour les uns, divines pour les autres, le phénomène des marées posait un des problèmes auxquels le sage capable d'expliquer « la nature des choses » devait apporter une solution ; aussi fournit-il, à l'époque romaine, un nouveau thème, oratoire ou poétique, lorsque les professeurs de rhétorique enseignèrent l'art d'égayer un développement en peignant les forces de l'univers, et lorsque la poésie devint, à partir du siècle d'Auguste, plus scientifique.

Dans une étude, qui remonte à 1866, et qui parut dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, Th-H. Martin [1] a rassemblé les théories des anciens sur les marées : inventaire très riche, qui suppose une somme considérable de lectures, et qui mérite toujours d'être consulté. Mais le point de vue étant exclusivement scientifique, les théories ont été groupées méthodiquement, d'après les systèmes physiques ou philosophiques auxquels on peut les rattacher ; on voit mal les progrès de la science océanographique, à l'époque romaine, en matière de marées ; on ne voit pas les causes de ces progrès, ni leurs répercussions littéraires. En outre, cet inventaire complet est trop complet : l'auteur prête à des philosophes anciens, à Platon et à Lucrèce, par exemple, des théories sur les marées auxquelles ils n'ont jamais pensé [2] ;

---

Aristote expliquait que la mer et toutes les eaux sont soumises à l'action des vents, l'air et les vents soumis aux révolutions de la lune et du soleil; mais il n'est pas question du flux et du reflux dans le passage.

1. Th.-H. Martin, *Notions des anciens sur les marées et les euripes*, Mém. Acad. de Caen, 1866, p. 387 sqq. Sujet repris par R. Almagià, *op. cit.* Cf. O. Krümmel, *Handbuch der Oceanographie*, Stuttgart, 1911, I, p. 201 et 202, n. 1.

2. Page 458, l'auteur, après le Ps. Plutarque, tire du *Phédon*, 112, une théorie des marées qui ne s'y trouve pas; cette question a été discutée plus haut. Page 456, il attribue à Lucrèce une théorie des marées, d'après le *De rerum natura*, 5, 506-8 ; or il n'y a, dans ces vers, qu'une comparaison entre le mouvement régulier de l'éther qui entraîne les astres d'un élan égal, et le courant immuable du Pont-Euxin qui se vide vers le sud,... *Pontos, mare certo quod fluit aestu | unum labendi conseruans usque tenorem.* Cette description du courant régulier montre qu'il ne s'agit pas d'un courant alternatif de flux et de reflux. Le courant chassant les eaux du Pont-Euxin vers la mer Égée était facilement observable et bien connu des anciens ; cf. Arist., *Meteor.*, 2, 1, 12-13 ; Plin., *N. H.*, 2, 219 ; 4, 93 ; Sen., *N. Q.*, 4, 2, 29 ; et surtout Strabon, 1, 3, 12 ; ce dernier signale la

en particulier, pour les textes latins, il a été trompé par les emplois du mot *aestus*, si bien qu'il a fait état de témoignages où il n'est pas question des marées.

Car le problème touche aussi à l'histoire de la langue latine, et à la sémantique du mot *aestus*. Il a désigné : l'effervescence de la mer houleuse ; le va-et-vient des vagues qui déferlent et reculent au bord de l'eau ; le courant régulier et constant ; le flux et le reflux de la marée ; l'assaut du raz-de-marée. Entre ces emplois les lexiques établissent-ils une discrimination sûre ? L'article *aestus*, dans le *Thesaurus* allemand, est composé comme suit, pour la partie qui a trait aux mouvements des ondes :

*A. fluctus maris :* 1) *turbidus, inquietus, incertus ;*
2) *certus, quietus ;*
3) *fere idem quod fretum ;*
4) *fere idem quod mare ;*

*B. accessus maris et recessus altermus, praecipue recessus.*

L'article, on s'en doute, est copieux et exhaustif. Mais il est mal construit. Dans la partie B, sont mélangés des exemples où interviennent deux flux et reflux ; ceux des vagues au bord de la mer (mouvement localisé, subordonné surtout à l'action des vents et à la nature du rivage) ; ceux de la marée qui brassent toute la masse de la mer. En outre, tel exemple classé dans la section *fluctus turbidus, inquietus, incertus* (c.-à-d. houle, agitation tourbillonnante) devrait figurer dans la section *fluctus certus, quietus* (c.-à-d. courant régulier et permanent), ou même dans la partie B (c.-à-d. courant de marée, alternatif). Bref un reclassement s'impose, parce que le plan de cet article est défectueux, et que les réalités y ont été perdues de vue.

D'où l'objet de cette étude : suivre le méditerranéen, à l'époque romaine, d'expérience en expérience, d'observation en observation, vers une connaissance plus approfondie du phénomène ; montrer la succession des hypothèses proposées pour l'expliquer ; enfin regrouper les emplois du mot *aestus* suivant une filiation aussi chronologique que possible.

---

régularité du courant qui poursuit invariablement sa marche vers le Sud, sauf de temps à autre quelques interruptions ; corroboré par les *Instructions nautiques*, n° 778, p. 468 (le courant est dû à l'abondance des fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, comme le disait Aristote, et à la régularité des vents qui, presque toujours, dominent, de la partie nord ; il s'arrête rarement, lorsque les vents soufflent de la partie sud : ce sont les quelques interruptions de Strabon).

*
* *

La première guerre punique obligea les Romains à se lancer sur mer et à prendre contact avec les réalités maritimes. En particulier, ils traversèrent pour la première fois, avec Appius Claudius, le détroit de Messine, trop fameux par ses monstres Charybde et Scylla, et par le courant qui chasse les flots tantôt vers le sud, tantôt vers le nord. Polybe ne parle pas de cette initiation des Romains [1] ; mais Florus, qui résume les chapitres perdus de Tite-Live la rappelle, et ajoute que, loin d'être effrayé, le Romain accepta comme un bienfait la violence même du courant : *Appio Claudio consule primum fretum ingressus est* (*populus Romanus*), *fabulosis infame monstris aestuque uiolentum, sed adeo non est exterritus ut illam ipsam ruentis aestus uiolentiam pro munere amplecteretur* [2]. Au cours des opérations navales qui se succédèrent alors, le détroit de Messine joua un rôle important, et force fut aux Romains de réfléchir plus d'une fois sur le régime et la cause de ce courant alternatif ; il se porte en effet tantôt vers la mer Tyrrhénienne, tantôt vers la mer Ionienne, d'après le flux et le reflux de la marée dans l'Atlantique, et, par répercussion, en Méditerranée [3].

Or, simple coïncidence ou rapport possible? à cette époque vécut Eratosthène qui, le premier, proposa cette explication, et substitua aux hypothèses d'Aristote sur le courant resserré dans les détroits la théorie de l'inégalité de niveau entre deux mers rejointes par un euripe, comme les mers Tyrrhénienne et Ionienne; deux fois, disait-il, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, ce courant change de direction, comme les eaux de l'Océan montent et baissent deux fois dans le même espace de temps ; il correspond au flux de l'Océan, quand il se porte de la mer Tyrrhénienne vers la mer Ionienne (courant descendant); à son reflux, quand il suit la direction contraire (courant remontant). Et il affirmait que ce mouvement de flux et de reflux était subordonné à la position de la lune dans le ciel [4]. Le voile commençait à se déchirer.

---

1. Cf. Polyb., 1, 11.
2. *Flor.*, 1, 18, 5.
3. Cf. *Instr. nautiques*, n° 731, p. 238 sqq., citées plus haut. Le mouvement alternatif de flux et de reflux est indiqué nettement par les géographes anciens ; cf. Mela, 2, 7 : *id angustum et anceps alterno cursu modo in Tuscum modo in Ionium pelagus perfluit* ; Strab., 1, 3, 11 ; et Sénèque indique comment un pilote expérimenté prend le courant pour traverser le détroit (*Ad Lucil.*, 14, 7); il consulte les gens du pays et s'informe du courant : *rogat qui aestus sit.*
4. D'après Strab., 1, 3, 11.

Pendant la première guerre punique, les Romains éprouvèrent les bizarreries d'un autre courant, subordonné, comme celui de Sicile, aux changements de niveau et aux marées : celui des Syrtes. Sous le consulat de Cn. Servilius et de C. Sempronius, leur flotte, après avoir relâché en Sicile, cingla vers l'Afrique ; rangeant les côtes puniques, elle arriva en vue de l'île Méninx, sur la rive méridionale de la Petite Syrte ; les pilotes ignoraient les lieux : au moment du reflux, les navires s'échouèrent sur les bancs de sable et les équipages furent embarrassés. Mais la mer revint ; les Romains jetèrent par-dessus bord tout ce qui surchargeait les vaisseaux, et purent les remettre à flot. Leur retraite ressemblait à une fuite ![1].

Au début de la seconde guerre punique, en 218, le courant de marée, dans le détroit de Messine intervint en faveur des Romains, lors des préliminaires de la rencontre navale de Lilybée. Des 20 quinquérèmes qui composaient la flotte punique, et couraient vers l'Italie pour la ravager, 9 atteignirent Lipari, 8 l'île de Vulcain, 3 furent drossés par le courant dans les eaux de Messine, où la flotte du roi Hiéron, ami de Rome, les captura ; ce qui permit de percer les intentions des Carthaginois en interrogeant les prisonniers[2]. Mais c'est à Carthagène que la marée se mit surtout au service des Romains. Le port était couvert au sud par un îlot et protégé par des montagnes abruptes ; à l'est, un isthme fortifié ; au nord et à l'ouest, une lagune, communiquant avec la mer[3]. Des pêcheurs de la région apprirent à Scipion que l'étang se vidait au moment du reflux, et permettait alors d'accéder à gué jusqu'au pied des murailles. Scipion profita de la situation ; 500 soldats, au moment du reflux, traversèrent avec lui l'étang et s'emparèrent de la partie de Carthagène qui était mal défendue, les eaux ayant paru aux assiégés une défense suffisante. Avant l'action, Scipion présenta le reflux des eaux comme un prodige accordé par les dieux : ils ouvraient aux légionnaires romains une route jusqu'alors impraticable aux mortels ; c'était Neptune en personne qui les guidait, à travers les eaux, à l'attaque des murailles ennemies[4]. Cette fiction, imaginée par Scipion, et rapportée par Tite-Live, montre à quel point le phénomène des marées restait, pour le vulgaire, prodigieux et inexplicable.

1. Cf. *Polyb.*, 1, 39. La plus grande amplitude des marées en Méditerranée est observée dans les Syrtes ; cf. *Instr. naut.*, n° 801, p. 334.
2. Liv., 21, 49.
3. Voir plan de Carthagène, par Davidson, reproduit dans E. Pais, *Histoire romaine* (coll. Glotz), I, p. 344.
4. Liv. 26, 45.

Quatre ans plus tard, en 206, les opérations en Espagne méridionale amènent la flotte de C. Laelius, amiral de Scipion, à croiser dans le détroit de Gibraltar et à s'approcher de Cartéia : voici les Romains sortis de la Méditerranée, face à l'Atlantique et aux marées très sensibles en ces parages. Bientôt une action s'engage entre leur flotte et celle d'Adherbal, dans le détroit où la violence du courant l'emporte sur la force et la manœuvre des hommes ; Tite-Live insiste sur le rôle du courant dans cet engagement : *aestus totius certaminis potens* ; et sur l'avantage de la quinquérème amirale, qui put, grâce à son poids et à son nombre de rames, tenir mieux sa route et manœuvrer plus utilement que les trirèmes ennemies [1].

Cinquante ans plus tard, les Romains faisaient la guerre en Lusitanie. Une des particularités du pays, souvent notée par les géographes, est la force de la marée qui remonte fort avant dans les fleuves, et permettait aux transports d'atteindre les villes de l'intérieur ; entre les colonnes d'Hercule et le Promontoire Sacré (cap Saint-Vincent), tous les estuaires pouvaient être remontés profondément ; et plus au nord, dans le Tage, comme dans l'Anas et le Bétis, la marée pénétrait. D'après Strabon, le Bétis pouvait être remonté jusqu'à 1.200 stades de la mer, jusqu'à 500 stades par les vaisseaux d'un fort tonnage [2].

C'est dans cette région, à Cadix même, que Posidonios séjourna pendant trente jours [3] ; c'est là, sans doute, qu'il mit au point ses observations sur l'Océan et sur les marées. A quelle date ? on aimerait à le savoir. Et quand parut son ouvrage *Sur l'Océan* [4] ? Il vécut de 135 à 51 av. J.-C. Quoi qu'il en soit, l'observation directe des marées lui permit de rectifier les erreurs commises par ses devanciers : par Aristote, qui avait attribué à la nature abrupte et rocheuse des côtes lusitaniennes le courant violent de l'Atlantique [5] ; par Eratosthène, qui croyait que le phénomène n'était pas observable au delà du Promontoire Sacré [6]. Posidonios, d'après Strabon, traita tout au long la question des marées [7]. Quelle était sa théorie ? En harmonie avec la lune, l'Océan a une période diurne, une période mensuelle, une période annuelle [8].

1. Liv., 28, 30.
2. Strab., 3, 1, 9 ; 3, 2, 3 ; 3, 2, 4 ; 3, 3, 1.
3. D'après Strab., 3, 1, 5.
4. Textes réunis dans F. Jacoby, *Die Fragmente der Griech. Historiker*, Berlin, 1926 ; A, p. 267 sqq.
5. Cf. Strab., 3, 3, 3.
6. Cf. Strab., 3, 2, 11.
7. Strab., 1, 3, 12.
8. Strab., 3, 5, 8.

Période diurne ? Quand la lune a parcouru, au-dessus de l'horizon, l'étendue d'un signe zodiacal, la mer commence à monter ; elle est pleine, lorsque la lune est au méridien, en sa culmination supérieure ; elle baisse, lorsque la lune décline ; elle est stationnaire (étale de basse mer), quand l'espace d'un signe zodiacal sépare la lune du point de l'horizon où elle se couche, et tant qu'elle traverse cet espace ; elle recommence à monter jusqu'à ce que la lune atteigne le méridien, en sa culmination inférieure ; puis elle redescent jusqu'au moment où la lune, revenant au point de son lever, est séparée de l'horizon par l'espace d'un signe zodiacal ; après quoi recommence une nouvelle période diurne ; Posidonios précisait les notions aperçues par Eratosthène.

Période mensuelle ? Les marées les plus fortes ont lieu à l'époque de la nouvelle et de la pleine lune : elles diminuent de la nouvelle lune au premier quartier, pour augmenter ensuite jusqu'à la pleine lune, diminuer de nouveau pendant le décours de la lune jusqu'au dernier quartier, et croître enfin du dernier quartier à la nouvelle lune. Tout cela était excellent.

Période annuelle ? C'est la partie la plus faible du système posidonien ; Posidonios, qui ne resta que trente jours à Cadix, fut induit en erreur par les Phéniciens de Cadix, ou il comprit mal leur renseignement. Il affirma que les marées les plus grandes avaient lieu vers les solstices d'été et d'hiver, les moins grandes vers les équinoxes. En somme, il crut pouvoir calquer le rythme annuel sur le rythme mensuel. C'était une grosse erreur : les marées les plus grandes ont lieu aux équinoxes.

Cette ignorance de la période annuelle fut fatale à la flotte de César, en 55 av. J.-C.

Les révélations de Posidonios furent-elles divulguées dans le monde romain avant les campagnes de Gaule et de Grande-Bretagne ? Il est impossible de répondre. Mais les récits de César montrent que les Romains furent plusieurs fois surpris et malmenés par les marées dans la guerre contre les Vénètes, et dans les descentes en Grande-Bretagne. En 56 av. J.-C., la physionomie changeante des côtes vénètes les décontenança, avec leurs lagunes qui s'emplissent et se vident par le flux et le reflux ; avec leurs promontoires que la pleine mer enveloppe, avec leurs langues de terre qui deviennent grèves immenses au baissant, et îles encerclées au montant[1]. Les navires vénètes, plus plats que les romains, étaient adaptés à ces caprices de la mer, et pou-

1. Caes., *B. G.*, 3, 12.

vaient, au moment du reflux, s'échouer sans encombre[1]. Le flux, dit César, se produit deux fois en 12 heures : *cum ex alto se aestus incitauisset, quod bis accidit semper horarum XII spatio* (tel est le texte des manuscrits qu'il est inutile de corriger, si l'on pense au décompte du temps chez les Romains[2]). Ce n'était qu'un compte rond ; en réalité, le jour lunaire est de 24 h. 50 m. ; le va-et-vient d'un flux et d'un reflux dure exactement 12 h. 25 m. Aujourd'hui, les habitants des côtes calculent eux-mêmes ce « retard » journalier de la mer. Les Romains opérant en pays vénète durent être souvent surpris par ce décalage.

Leurs calculs furent déjoués encore plus, l'année suivante, lorsque leur flotte, tirée au sec sur une plage de Grande-Bretagne, fut assaillie par une marée de pleine lune : « Le sort voulut, dit César, que cette nuit la lune fût pleine : c'est le jour où les marées sont les plus fortes, et les nôtres ignoraient cette particularité[3] ». Le savant Posidonios n'ignorait pas moins la période annuelle des marées ! Résultat : les vaisseaux longs furent remplis d'eau par le flux, tandis que les vaisseaux de charge, qui étaient à l'ancre, furent maltraités par le gros temps. Ce passage du *Bellum Gallicum* a permis à C. Jullian[4] de calculer la date de l'événement ; en 55 av. J.-C., la dernière pleine lune avant l'équinoxe d'automne eut lieu dans la nuit du 30 au 31 août. Mais il y a une erreur dans la relation de César ou dans le compte de C. Jullian ; en effet, la marée la plus forte n'a pas lieu le jour de la pleine lune, mais un jour et demi après l'heure de la nouvelle ou de la pleine lune ; César écrivait : *eadem nocte accidit ut esset luna plena, qui dies maritimos aestus maximos in Oceano efficere consueuit, nostrisque id erat incognitum.* Ou bien le singulier *qui dies* est une erreur de César ; il faut entendre les jours de la pleine lune, et l'événement s'est produit le jour de la plus forte marée, c'est-à-dire un jour et demi après la pleine lune : du 31 août au 1er septembre. Ou bien il s'est produit le jour même de la pleine lune, dans la nuit du 30 au 31 août,

---

1. Caes., *B. G.*, 3, 13, 1 ; 3, 13, 9.

2. Caes., *B. G.*, 3, 12, 1 : αT f donnent *bis* ; on a supprimé *bis* en gardant XII ; ou corrigé XII en XXIIII, *bis* étant conservé. Le flux ayant lieu deux fois en 24 h. (environ), un intervalle de 12 h. sépare deux flux consécutifs. Or, les Romains comptaient volontiers, dans le nombre énoncé, le jour, l'année, etc., à partir desquels le calcul était établi ; cf. a. d. III calendas = deux jours avant les calendes, etc. D'après le même décompte, ils pouvaient dire que le flux se produit deux fois *horarum XII spatio*.

3. Caes., *B. G.*, 4, 29, 1.

4. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, T. 3, Paris, 1909, pp. 340, n. 5, et 344, n. 3.

mais l'amplitude de la marée n'était pas, ce jour-là, parvenue au maximum.

L'année suivante, en 54, César fait construire pour une nouvelle expédition en Grande-Bretagne, des navires plus bas qui se prêteraient à un chargement plus rapide et à un échouement plus facile, « d'autant plus qu'il avait observé que les fréquents renversements des courants diminuaient la hauteur des vagues » : *quod propter crebras commutationes aestuum minus magnos ibi fluctus fieri cognouerat*[1]. Cette affirmation a soulevé des vagues d'encre ; on a fait remarquer que l'historien disait ailleurs le contraire, puisque les proues et les poupes des vénètes sont élevées, à cause de la hauteur des vagues[2]. Il n'y a pas contradiction : un spécialiste d'océanographie a montré que la hauteur de la marée est presque moitié moindre à Port-Navalo, en pays vénète, que dans le Pas-de-Calais[3]. Or, plus grande est la hauteur de la marée, plus rapide est le courant de flux et de reflux, surtout dans un détroit ; si aucune cause accidentelle (vent contraire, etc.) ne s'oppose à ce courant, les vagues sont chassées, allongées et même étalées par cette force qui s'exerce horizontalement. Si même le vent souffle assez fort, mais dans la direction du courant de marée, les vagues manquent de creux ; on sait que les vagues creuses sont beaucoup plus redoutables que les longues ondulations fréquentes dans la Manche. Un doris à fond plat, qui monte aisément à la cime de ces ondulations et se laisse porter par elles, tiendra souvent mieux la mer qu'un canot à quille plus profond. Ce qui corrobore la remarque de César sur la supériorité, dans la Manche, des vaisseaux bas.

Dans cette expédition de 54, le courant de marée déporta la flotte romaine vers le nord-est ; au soleil levant, César s'aperçut que la côte visée avait été manquée ; mais bientôt le courant se renversa, et le reflux lui permit d'aborder à la rame en direction du sud-ouest (en vue de Deal[4]). Enfin, en 53, dans la campagne contre Ambiorix, les légionnaires atteignirent les côtes de la mer du Nord ; parmi les vaincus qui fuyaient devant eux, les habitants du littoral se cachèrent dans les îles que la marée montante isole de la terre ferme[5].

---

1. Caes , *B. G.*, 5, 1. 2.
2. Caes., *B. G.*, 3, 13, 2. Inexactitude et contradiction, aux yeux de L.-A. Constans (Edit. Hachette de la *Guerre des Gaules*, Paris, 1929, p. 163, n. 4).
3. Voir sur cette question une note très détaillée et intéressante, au Lexique annexé par M. Ponchont à son édition de César (Libr. Hatier, Paris, 1915), s. v. *fluctus* ; l'auteur cite les observations communiquées par C. Vallaux, à propos de *B. G.*, 5, 1, 2.
4. Caes., *B. G.*, 5, 8, 2-3.
5. Caes., *B. G.*, 6, 31-3.

Telles sont les indications fournies par le *Bellum Gallicum* sur les expériences que firent, au premier siècle av. J.-C., les Romains transportés de la Méditerranée vers des mers à marées. Les récits des légionnaires revenant de leurs campagnes en Gaule et en Grande-Bretagne, ainsi que les Commentaires de leur général, contribuèrent à mettre le problème des marées à l'ordre du jour. Un nouveau thème fut exploité par les écrivains.

*
* *

Une fois de plus, nous devons déplorer la disparition des ouvrages consacrés par Varron aux questions maritimes, en particulier de son traité *De aestuariis* ; en effet, ce n'était pas une banale nomenclature, et la question des marées y était étudiée ; Varron l'a rappelé lui-même dans ce passage du *De lingua Latina* : *in mari, credo, motus non habent similitudines geminas, qui in XXIIII horis lunaribus cotidie quater se mutant, ac cum sex horis aestus creuerunt, totidem decreuerunt, rursus idem, itemque ab his. An hanc analogiam ad diem seruant, ad mensem non item, alios motus sic item cum habeant aliis inter se conuenientes? De quibus in libro quem de aestuariis feci scripsi*[1]. D'autre part nous savons, d'après Solin, que Varron attribuait à des vents sous-marins les marées des Syrtes[2].

Si les modalités du phénomène commençaient à être mieux connues, le problème restait plein de mystère ; on notait des rapports de concomitance entre les positions de la lune et la période diurne des marées, entre les phases de l'astre et la période mensuelle des marées ; on apercevait une harmonie et peut-être un rapport de cause à effet ; mais en quoi consistait l'action de la lune sur la mer? la question, en son fond, restait entière. D'où l'attrait du mystère, indépendamment du pittoresque offert aux yeux par le spectacle de cette force affluant ou refluant ; d'où la faveur du thème nouveau pour les orateurs et pour les poètes.

Dans le *De natura deorum*, les marées sont citées entre autres merveilles qu'il serait trop long d'énumérer[3]; et Cotta signale la constance des courants dans l'Euripe de Chalcis, les détroits de Sicile et de Gibraltar, des marées dans les eaux espagnoles et

1. Varr., *L. L.*, 9, 26.
2. Sol., 27, 4 ; le texte est obscur : *auctor est Varro perflabilem ibi* (dans les Syrtes) *terram uentis penetrantibus subitam uim spiritus citissime aut remouere maria aut resorbere.*
3. Cic. *N. D.*, 2, 53, 132.

britanniques : pareille régularité peut-elle se maintenir sans intervention divine [1] ? Dans le *De diuinatione*, les marées figurent comme exemples de correspondances curieuses entre choses de la nature fort éloignées : entre les révolutions de la lune et les courants de la mer [2].

Dans un passage des *Géorgiques*, Virgile énumère quelques-uns des phénomènes naturels que le savant cherche à connaître : les éclipses de soleil et de lune, les tremblements de terre, les tempêtes... : « quelle force fait que les mers profondes s'enflent, brisent les digues et, retombant sur elles-mêmes, s'affaissent » [3] ; Virgile pensait aux tempêtes accompagnées de raz-de-marée.

Et voici le thème adopté par les rhéteurs ; un beau sujet de Suasoire est proposé : Alexandre délibère s'il lancera ses navires sur l'Océan. Moschus traite la description pittoresque du rivage que les flots assaillent pour l'abandonner ensuite et le fuir [4]. Fabianus est plus savant : il interroge l'Océan, élément redoutable, et barrière inviolable dont la nature a ceint la terre ; les hommes les plus habiles, qui ont mis en formule les lois du monde, demeurent hésitants en face de ce mystère : que sont les mouvements tumultueux de ces eaux où les navigateurs s'aventurent ? sont-ils comme la respiration de sa Majesté ? *in hos per quos nauigatur sinus quasi spiramenta quaedam magnitudinis suae exaestuet* [5].

Après avoir lu ce compte rendu d'exercice scolaire dans les *Suasoriae* de Sénèque, on ne s'étonne pas du plaisir que les littérateurs de l'époque impériale ont pris à dépeindre et à expliquer les marées. Alors même que la théorie de l'action lunisolaire s'élaborait et s'imposait, ils proposent volontiers d'autres hypothèses vieillies ou rajeunies : cela fait érudit et curieux !

Un géographe, Pomponius Méla, arrive, au début de son troisième livre, à la description de la côte occidentale de l'Espagne. Il introduit ici des considérations sur les marées de l'Atlantique ; après avoir peint les changements de décor qu'elles provoquent sur les côtes, dans les estuaires où des plaines entières sont tour à tour couvertes et découvertes, dans les fleuves que cette force oblige à rétrograder, il pose le pourquoi ; entre

1. Cic., *N. D.*, 3, 10, 24.
2. Cic., *Diu.*, 2, 14, 34.
3. Verg. *Georg.*, 2, 479-480. Cf. Sil., 14, 349 : Archimède savait entre autres *et pater Oceanus qua lege effunderet aestus*. Parmi les questions étudiées par le savant Mallius Theodorus, héros de Claudien, figurera celle des marées : *tumidos quae luna recursus | nutriat Oceani* (Claud., *Cons. Mall. Theod.*, v. 107).
4. Sen., *Suas.*, 1, 2.
5. Sen., *Ibid.*, 1, 4.

trois explications il hésite : respiration ? existence des cavernes sous-marines où les eaux se retirent et d'où elles sortent, alternativement ? action de la lune ? Toujours est-il qu'il y a corrélation entre l'horaire de l'astre et celui de la marée : *neque adhuc satis cognitum est anhelitune suo id mundus efficiat retractamque cum spiritu regerat undam undique, si unum animal est, an sint depressi aliqui specus quo reciprocata maria residant, atque unde se rursus exuberantia attollant, an luna causas tantis meatibus praebeat. Ad ortus certe eius occasusque uariantur, neque eodem assidue tempore, sed, ut illa surgit ac demergitur, ita recedere atque aduentare comperimus*[1].

Un poète épique, Lucain, énumérant les pays gaulois qui fournissent à César des légions, promène ses lecteurs vers le rivage incertain, *litus dubium*, de l'Atlantique. Incertain, parce que la frontière de la terre et de la mer se déplace sans cesse avec le flux et le reflux. Digression : pourquoi ce mouvement de l'Océan ? Lucain propose trois explications : est-ce un vent qui chasse les eaux pour les abandonner ensuite ? est-ce la lune qui règle l'horaire de la vagabonde Téthys ? est-ce le soleil qui aspire les ondes marines ?

> *Ventus ab extremo pelagus six axe uolutet*
> *destituatque ferens, an sidere mota secundo*
> *Tethyos unda uagae lunaribus aestuet horis,*
> *flammiger an Titan, ut alentes hauriat undas,*
> *erigat Oceanum fluctusque ad sidera ducat,*
> *quaerite, quos agitat mundi labor...*[2].

Banni le merveilleux divin, Lucain introduit dans son épopée le merveilleux des forces naturelles. Ailleurs les effets des courants, dans les Syrtes, sont peints avec un luxe de détails pittoresques et hyperboliques[3]. Et c'est encore à la marée descendante que Lucain pensait dans ce passage, souvent interprété de façon bizarre :

> (*Magnus*) *situs est, qua terra extrema refuso*
> *pendet in Oceano*[4] ;

---

1. Mela, 3, 1.
2. Luc., 1, 409-417.
3. Luc., 9, 319 sqq. ; en particulier 331-4 ; cf. *Instr. nautiques*, n° 801, p. 334 : « C'est dans le golfe de Gabès que les marées présentent la plus grande amplitude observée dans la Méditerranée. Le flot venant de l'Est longe la côte de Djerba avec une vitesse qui dépasse un nœud. »
4. Luc., 8, 797-8. Traduct. Ponchont : « jusqu'aux lieux extrêmes où elle (la terre) est suspendue au-dessus de l'océan qu'elle refoule. » ? Comment C.-E. Has-

nous sommes ici transportés à l'extrémité occidentale du monde, sur la côte espagnole qui domine le reflux de l'Océan [1].

La marée, machine épique! Sur la trame des faits que leur fournissait Tite-Live, Silius Italicus brodait cet épisode : au début de la seconde guerre punique, après la prise de Sagonte, Hannibal séjourne à Cadix ; entre autres merveilles, il y contemple le spectacle de la mer montante ; et comme ce poète pseudo-classique est féru de mythologie traditionnelle, il introduit Nérée qui se rue hors de ses antres et pousse du fond des abîmes les flots de Neptune ; à ces fantaisies épiques, qui rejoignent d'ailleurs la théorie des cavernes sous-marines, il substitue, pour finir, une explication scientifique ; c'est la lune qui agit ainsi sur l'Océan, provoquant flux et reflux [2]. Ailleurs Syphax, s'adressant à Scipion, lui rappelle le voyage qu'il fit jadis à Cadix, pour observer la mer et la marée [3].

Un historien, Tacite, interrompt son récit, au livre I des Annales, pour montrer les légions de P. Vitellius, surprises en l'an 15 par une marée d'équinoxe le long de la côte germanique (sans doute dans la traversée d'un estuaire) : d'abord leur marche aisée sur le sable sec ou légèrement mouillé par le flot ; puis l'assaut brutal de la mer, gonflée par l'aquilon et par l'équinoxe ; la disparition rapide du terrain inondé, submergé ; la perfidie d'une nature incertaine, hybride ; la panique et le désordre parmi les légionnaires que l'eau gagne jusqu'à la poitrine, jusqu'à la bouche ; l'abandon des bêtes, des bagages et des corps qui flottent à vau-l'eau ; l'impuissance des officiers et le désarroi des hommes ; enfin le salut sur des éminences que l'on atteint à grand'peine, hors de l'eau [4].

Un autre historien, Quinte-Curce, montre la stupeur qui s'empara des compagnons d'Alexandre, lorsque le flux de l'Océan, remontant le cours de l'Indus, envahit les plaines environnantes, dispersa la flotte, pour refluer ensuite en laissant les navires

---

kins : « where the farthest part of earth hangs in suspension in the baffled ocean, i. e, on the muddy shore wich is neither sea nor dry land, cf. 1, 409-411, and so, being buried where earth and sea meet, he in a manner occupies both. The expression is suggested by Verg., Aen., 7, 225 : *audiit et si quem tellus extrema refuso submouet Oceano.* » Mais dans Virgile, il s'agit du fleuve Océan ; *refusus Oceanus* traduit l'homérique ἀψόρροος Ὠκεανός ; dans Lucain, il s'agit de l'Atlantique et de ses marées.

1. On pourrait encore citer Luc., 4, 428 sqq., où intervient la marée des ondes illyriennes.
2. Sil., 3, 45 sqq.
3. Sil., 16, 195.
4. Tac., *Ann.*, 1, 70.

échoués et des bêtes marines à sec[1]. Le passage est un excellent exemple d'amplification, et l'histoire s'efface devant le rhéteur, au moment de poser l'énigme : d'où la mer était-elle revenue soudain si forte ? où s'était-elle retirée la veille ? Quelle était la nature de cet élément, tantôt désordonné, tantôt obéissant à la loi du temps ?

Le thème de la marée était, en pittoresque et en pathétique, aussi riche que le lieu commun, trop commun et vite usé, du déluge. Il avait pareillement le double attrait du grandiose et du mystérieux.

*
* *

Cependant, c'est au 1er siècle ap. J.-C. que fut énoncée la théorie des marées la plus précise et la plus exacte que l'antiquité nous ait léguée ; dans une page capitale de Pline l'Ancien, où le phénomène est lié à l'action lunisolaire, avec ses périodes diurne, mensuelle et annuelle.

A Manilius revient l'honneur d'avoir, le premier, fait allusion à l'action lunisolaire. D'où tenait-il cette théorie ? on ne sait. Elle devait être reprise dans les temps modernes par Képler, établie mathématiquement par Newton et ses successeurs, Bernoulli, Euler, Maclaurin, Boscovich, Lalande, Laplace et d'autres, qui l'ont appuyée sur la connaissance de la gravitation universelle. Le passage de Manilius est bref, mais net :

*Sic pontum mouet ac terris immittit et aufert* (suj. *caelum*)
*atque haec seditio pelagus nunc sidere lunae*
*mota tenet, nunc diuerso stimulata recessu,*
*nunc anni spatio Phoebum comitata uolantem*[2].

Tel est le principe appliqué par Pline l'Ancien aux trois périodes des marées[3]. « En ce qui concerne la nature des eaux, on a dit beaucoup de choses, mais le flux et le reflux de la marée sont la plus grande des merveilles ; ses manifestations sont multiples,

1. Curt., 9, 9, 7 sqq. Voir aussi une description d'un raz-de-marée dans Ammien-Marcellin, 26, 10, 18.

2. Manil., *Astron.*, 2, 89-92. Ces vers ont été commentés par H. W. Garrod (*Manili Astronomicon, Liber II,* Oxford, 1911), qui a montré les complications dont on a obnubilé la pensée de Manilius ; celui-ci, dit H.-W. Garrod, n'a rien dit de plus compliqué que Lucain, dans 1, 413-416. Mais j'insiste sur une différence importante : Manilius, pour la première fois, semble-t-il, combine les actions de la lune et du soleil ; Lucain cite deux théories indépendantes : de l'action lunaire, et de l'action solaire.

3. Plin., *N. H.*, 2, 97, 212 sqq.

mais la cause en est dans le soleil et la lune. Deux fois entre deux levers de lune les eaux montent, et deux fois elles baissent, toujours en 24 heures ; d'abord lorsque la lune s'élève dans la voûte céleste, elles s'enflent ; ensuite, lorsqu'elle descend du méridien vers son couchant, elles s'affaissent ; de nouveau, lorsque la lune va de son coucher au méridien inférieur, sous la terre, elles affluent ; ensuite jusqu'au nouveau lever de l'astre, elles refluent. » C'est la période diurne ; jusque là, rien de nouveau ; Posidonios, nous l'avons vu, avait enseigné tout cela. Mais Pline ajoute que les heures de reflux ne sont pas les mêmes d'un jour à l'autre, parce que la mer est asservie à l'horaire de la lune : c'est le retard journalier de 50 m., dont il a été question plus haut ; mais comme ce retard du jour lunaire sur le jour solaire est constant, l'intervalle qui sépare flux et reflux est toujours le même, dit justement Pline l'Ancien.

Passons à la période mensuelle : « Les marées, tout en diminuant de la nouvelle lune au premier quartier, atteignent leur maximum à la pleine lune, décroissent ensuite jusqu'à devenir égales le 7e jour (dernier quartier) à celles du premier quartier, et de nouveau croissent dans la dernière phase, de manière à être, au moment de la conjonction avec le soleil (nouvelle lune), égales à celles de la pleine lune. » C'est encore du Posidonios, plus précis du moins dans l'exposé de Pline que dans celui de Strabon. Mais Pline ajoute plus loin deux remarques nouvelles, fort pertinentes : s'il y a harmonie entre l'horaire de la lune et celui des marées, il n'y a pas concomitance ; en effet il y a un décalage de quelques jours (*paucis diebus*, exactement un jour et demi) entre le moment précis de la nouvelle ou de la pleine lune, et les maxima de flux et de reflux. De même, en ce qui concerne une période diurne, l'effet du passage de la lune à l'horizon ou au méridien se fait sentir sur la mer avec un retard de deux heures équinoxiales.

Enfin Pline rectifie l'erreur grossière, commise par Posidonios, au sujet de la période annuelle ; il établit que les marées atteignent aux deux équinoxes leur maximum d'amplitude, et plus encore à celui d'automne qu'à celui du printemps ; leur minimum au solstice d'hiver, et surtout au solstice d'été.

Tout en reconnaissant impossible de déterminer ce qui appartient à Pythéas dans cette page de Pline, M. G.-E. Broche a récemment prétendu que le naturaliste latin avait tout emprunté au navigateur marseillais, parce qu'il était incapable de telles observations : « personne ne pourrait soutenir que c'est à des observations personnelles que Pline doit d'avoir si bien vu et si

bien précisé la vérité, lui dont l'expérience océanique a été sinon absolument nulle, du moins tout à fait insignifiante[1]. » Soutenons, quand même. Pline l'Ancien fut un compilateur, mais aussi préfet de la flotte de Misène. Il n'a sans doute pas navigué hors des eaux italiennes et méditerranéennes ; mais pour commander une flotte il faut connaître un peu d'océanographie ; et la connaissance des marées était importante, Végèce le dira justement à propos des flottes impériales, pour l'officier de marine[2]. Savant infatigable et amiral consciencieux, Pline dut se documenter et méditer. Il a lu sans doute Pythéas, et Varron (qu'il ne faut pas oublier), et d'autres. Mais aucun témoignage ne permet d'affirmer qu'il est redevable à Pythéas de toute sa science océanographique. Quoi qu'il en soit, il eut le mérite d'écrire sur les marées la page la plus complète, la plus précise et la plus exacte que l'antiquité nous ait léguée.

De cette théorie de l'action lunisolaire, on trouve un écho dans les *Questions naturelles*, où Sénèque signale que la marée équinoxiale est la plus forte de toutes, au moment de la conjonction du soleil et de la lune[3]. Ailleurs, dans le *De Prouidentia*, Sénèque ne parle que de l'action lunaire, et dit que le flux, soumis au pouvoir de la lune, dépend de l'attraction que l'astre a exercée sur la mer : *elicuit*[4] ; le mot était de seize siècles en avance sur la chose, sur la théorie de l'attraction newtonienne.

En effet, si les savants avaient pu, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, parvenir à quelque connaissance empirique des marées, et démêler, comme le montre la page de Pline, les complications des périodes diurne, mensuelle et annuelle, toutes sortes d'hypothèses physiques ou philosophiques étaient invoquées, dès qu'on voulait pénétrer la nature de cette harmonie ou de cette attraction. Ainsi Posidonios, d'après Stobée, pensait que la lune était cause des vents et par eux des marées[5] ; d'après Priscien le philosophe, que le soleil soulève les vapeurs humides, mais les consume, tandis que la lune gonfle la mer en soulevant ces vapeurs qu'elle n'est pas assez chaude pour consumer[6].

Les Stoïciens s'intéressèrent à ce problème, et Athénodore, dont l'enseignement eut une grande influence, expliquait le flux et le reflux par une véritable respiration du monde, les poumons

1. G.-E. Broche, *op. cit.*, p. 43-44.
2. Veg., *Mil.*, 4, 42.
3. Sen., *N. Q.*, 3, 28, 6.
4. Sen., *Prouid.*, 1, 4.
5. Stob., *Ecl.*, 1, 38 (*Doxogr. Gr.*, 383 b 8), F. Jacoby, *op. cit.*, p. 271.
6. Prisc., *Solut.*, 6.

de la terre étant des cavernes et conduits sous-marins [1]. Le Pseudo-Plutarque faisait remonter à tort cette théorie à Platon [2]. L'opinion d'Athénodore avait déjà servi à Polybe expliquant les crues d'une fontaine de Cadix [3] ; elle a été citée par Strabon, Sénèque le Rhéteur, Solin, Végèce, Isidore de Séville [4]. Certains, comme Pomponius Méla [5], ont distingué deux théories, celle de la respiration universelle, et celle des cavernes sous-marines. Saint Jérôme semble encore partager l'opinion d'après laquelle les eaux sortiraient de cavernes sous-marines à l'heure du flux, pour y rentrer à celle du reflux [6].

Sénèque a-t-il adopté la théorie pneumatique des marées dans les *Questions naturelles*, où pourtant l'action lunisolaire était invoquée ? La mer, dit-il, a ses propres canaux qui la remplissent et causent ses mouvements : *mare unum est, ab initio scilicet ita constitutum ; habet suas uenas, quibus impletur atque aestuat.* Y a-t-il contradiction entre les deux passages du même traité : *N. Q*, 3, 14, 3 ; 3, 28, 6 ? M. P. Oltramare incline à le croire et s'étonne de cette contradiction, parce qu'il aperçoit dans *aestuat* le phénomène des marées. Mais ce verbe est équivoque ; il ne désigne ici que la houle, l'agitation effervescente des ondes qui jaillissent des sources profondes de la mer pour refaire sans cesse son plein [7].

Au reste, comme l'a montré Th-H. Martin [8], les Stoïciens pouvaient croire à la fois à l'action lunaire ou lunisolaire, et à la théorie pneumatique ; le monde étant considéré comme un seul être animé, la lune exercerait sur le flux et reflux de la mer une action vitale, de même que sur la croissance des animaux et des plantes. L'action lunaire ne serait qu'un aspect du vitalisme universel.

A côté de cette doctrine stoïcienne qui a été très en vogue à l'époque romaine, il faut citer l'hypothèse formulée en troisième lieu dans le passage de Lucain : le soleil soulèverait l'Océan pour s'en nourrir [9] ; cette explication dérivait d'une vieille doc-

1. D'après Strab., 3, 5, 7. Athénodore, après Posidonios, avait traité tout au long la question du flux et du reflux de l'Océan, dit le même Strabon (1, 3, 12).
2. Ps. Plut., *Plac. phil.*, 3, 17, 3.
3. Strab. 3, 5, 7.
4. Strab., 3, 5, 7 ; Sen., *Suas.*, 1, 4 ; Sol., 23, 20 sqq ; Veg., *Mil.*, 4, 42 ; Isid., *Nat.*, 40.
5. Mela, 3, 1, 2.
6. Hieron., *In Iob*, 38, 16.
7. Cf. les *ingenuei fontes* de la mer dans Lucr., 1, 230 : avec les fleuves qui s'y jettent, les propres sources de la mer l'entretiennent sans cesse.
8. *Op. cit.*, p, 461.
9. Luc., 1, 415-416.

trine d'Héraclite ; Aristote s'en moquait déjà dans la *Météorologie*[1]. Le soleil se nourrit d'humidité ; l'humide seul peut alimenter le feu céleste, et le soleil aspire à lui l'élément liquide. D'où la troisième des hypothèses énoncées par Lucain ; on la retrouve chez Solin, qui attribue à la chaleur torride les fortes marées de l'Inde, parce que la chaleur solaire y soulève l'Océan[2] ; et chez Rutilius, pour qui les astres scintillants attirent les eaux et s'en nourrissent[3].

Une autre doctrine attribuait les marées à la seule action des vents ; elle avait été lancée par Aristote et Héraclide, s'il faut en croire le Pseudo-Plutarque, et reprise par Théophraste. A l'époque romaine, elle est citée par Lucain[4] : un vent venu du Nord produirait le flux et, en tombant, le reflux. Rutilius[5] la cite aussi.

Enfin une théorie n'a été proposée que par Macrobe : l'Océan, s'étendant sous la zone torride, séparerait notre continent d'une grande terre australe ; de la mer équatoriale émaneraient deux courants qui se replieraient autour du continent boréal et se choqueraient au pôle l'un contre l'autre, tandis que deux autres courants, se repliant autour du continent austral se heurteraient au pôle antarctique ; le flux et le reflux résulteraient de ces collisions[6].

Plusieurs de ces explications paraissent aujourd'hui assez naïves. Mais deux remarques s'imposent. Les savants de l'époque romaine ont au moins éliminé d'autres théories qui n'étaient pas moins fantaisistes, par exemple celle d'Aristote qui expliquait les marées de l'Espagne occidentale par la nature abrupte et rocheuse des falaises[7] ; ou celle de Séleucus, astronome babylonien qui appuyait sa doctrine sur les rotations de la terre et de la lune ; ces rotations auraient provoqué dans l'air intermédiaire des courants alternatifs qui, balayant l'Atlantique, auraient causé le flux et le reflux[8]. D'autre part, le phénomène des marées est très complexe, et les océanographes continuent à l'étudier ; de l'époque romaine à celle de Newton, pendant de longs siècles, les plus grands savants, comme Galilée ou Descartes, ont aligné, sur cette question, les plus grandes erreurs.

---

1. *Meteor.*, 2, 2, 6-8.
2. Sol., 23, 18.
3. Rutil., *Itin.*, 1, 644.
4. Luc., 1, 412-413.
5. Rutil., *Itin.*, 1, 643.
6. Macr., *In somm. Scip.*, 2, 9.
7. Cf. Strab., 3, 3, 3.
8. Cf. Ps. Plut., 3, 17, 5.

*
* *

Reste le problème de sémantique ; à la lumière de l'historique tenté plus haut, essayons de préciser les emplois du mot *aestus*, appliqué par les Latins à la marée.

I) *Aestus* dérive d'un thème où est enfermée l'idée de chose brûlante. Le premier sens du mot fut « chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil [1] ». Or, de même que, sur le feu, un liquide bouillant tourbillonne et se couvre d'écume, de même la mer houleuse bouillonne en écumant. Cette extension par comparaison [2] est attestée par Varron (*L. L.*, 7, 22) : *dictum fretum a similitudine feruentis aquae, quod in fretum saepe concurrat aestus ;* et par cette définition : Serv. auct. *ad Aen.*, 11, 627 : *aestus proprie est maris incerta commotio.* Ainsi le mot, que Virgile (*Aen.*, 7, 464) emploie encore pour désigner le bouillonnement d'un liquide sur le feu, a été appliqué à la houle, c'est-à-dire au mouvement tourbillonnant de l'eau agitée ; le spirituel Ovide joue sur le mot, quand il montre Scylla s'abritant, au fond d'une anse paisible et fraîche, contre l'effervescence du ciel et de la mer, *ab aestu et maris et caeli* (*Met.*, 14, 52). Ce sens de houle est attesté pour la première fois dans un fragment de Pacuvius (*Trag.*, 416) : *feruit aestu pelagus* [3].

II) De cette agitation circulaire des flots, il était facile de passer à l'agitation des vagues qui déferlent et ressaquent ; l'observateur ne peut pas toujours en distinguer les répercussions et les interférences. D'où le second sens de *aestus* : va-et-vient des vagues au bord de la mer. Les exemples les plus anciens se trouvent chez Lucrèce (4, 219 ; 6, 144 ; 695 ; 926).

III) L'agitation de la mer peut venir aussi de ce qu'un courant violent la chasse, et provoque toutes sortes de remous et contre-courants. D'où le troisième emploi de *aestus* : courant permanent. Premiers exemples chez Plaute (*Asin.*, 158) et Lucrèce (5, 507 : il s'agit du courant régulier qui coule sans cesse du Pont-Euxin vers la mer Égée, *unum labendi conseruans usque tenorem*).

---

1. Cf. *Dr étym.* Ernout-Meillet, s. v. *aestas-aestus.*

2. La comparaison était venue naturellement à l'esprit d'Homère. Dans *Od.*, 12, 237-8, il rapprochait le tourbillon de Charybde et le chaudron qui bouillonne en murmurant sur un grand feu.

3. *Aestus* est employé métaphoriquement par Lucrèce pour dépeindre le tourbillonnement des atomes : *aestus materiai*, 2, 562. D'autre part l'expression de Plaute (*Bacch.*, 471), *meretricem aestuosam*, suppose un rapprochement entre l'avidité de la courtisane et la voracité du gouffre houleux.

IV) Aussitôt que les Latins ont connu la marée, le mot *aestus*, qui déjà désignait le mouvement alternatif des vagues déferlant et refluant, s'est offert à eux, naturellement [1]. C'est au cours de la première guerre punique, avons-nous vu plus haut, que les Romains ont fait l'expérience du phénomène. Mais nous ne possédons pas le texte des vieux annalistes qui ont narré ces événements. *Aestus* se rencontre pour la première fois, avec le sens de courant de marée dans Varron (*L. L.*, 9, 26 ; *R. R.*, 3, 17, 9). A noter que, dans ces exemples, *aestus* est accompagné de verbes (*crescere*, *decrescere ; introire ac redire rursus in mare*) qui précisent le sens ; de même, chez Cicéron qui use, dans le contexte, pour éviter toute ambiguité, des substantifs *accessus* et *recessus* (*N. D.*, 3, 10, 24 ; *Diu.*, 2, 14, 34), ou des verbes symétriques *accedere* et *recedere* (*N. D.*, 2, 53, 132). Mais vite l'emploi du mot seul devint courant pour désigner la marée.

V) Il désigna même (cinquième sens, dérivé du précédent) un flux extraordinaire et monstrueux, donc un raz-de-marée, en particulier dans la langue de Sénèque.

D'après ces indications préalables, nous pouvons dresser le tableau suivant :

### Aestus

*I). Agitation effervescente et tourbillonnante de la mer ; houle* :

Pac., *Trag.*, 416 (*feruit aestu pelagus*) ; Varr., *L. L.*, 7, 22 ; Cic., *Planc.*, 6, 15 (*undae comitiorum ut mare profundum et immensum sic efferuescunt quodam quasi aestu ut...*) ; Cat., 64, 127 ; Verg., *Aen.*, 1, 107 ; 3, 557 ; 8, 674 (cf. 8, 672, mer écumante) ; cf. *Aen.*, 6, 297 (*gurges aestuat*, gouffre du fleuve infernal) ; *Dirae*, 59 ; *Aetna*, 493 ; Ov., *Met.*, 14, 48 (*feruentes aestibus undas*) ; 14, 52 ; Luc., 5, 599 ; Stat., *Silv.*, 1, 2, 40 (houle des Symplégades) ; 3, 2, 33 ; cf. *Theb.*, 9, 464 (eau tourbillonnante du fleuve Ismène) ; Gell., 16, 6, 2 (houle qui épuise le navigateur) ; Apul., *Met.*, 5, 21 ; Iust., 4, 1, 13 (*fremitum feruentis aestus*).

Applications métaphoriques : Lucr., 2, 562 (*aestus materiai*) ; 5, 1435 (*belli aestus*) ; Verg., *Aen.*, 4, 532 (*irarum fluctuat aestu*) ; 4, 564 ; 8, 19 (*curarum fluctuat aestu*) ; 12, 486.

*II). Mouvement alternatif des vagues qui se brisent et rétro-*

1. De même, en grec, πλημμυρίς et ἄμπωτις = 1° flux et reflux des vagues au bord de la mer ; 2° flot et jusant de la marée.

*gradent ; flux et reflux des vagues* : Lucr., 4, 219 ; 6, 144 (*frangitur aestus*) ; 6, 695 (*mare montis ad eius | radices frangit fluctus aestumque resorbet*) ; 6, 926 (cf. 4, 219) ; Verg., *Aen.*, 3, 397 (*oram, | proxima quae nostri perfunditur aequoris aestu*) ; 10, 292 (Tarchon, pour aborder, cherche un endroit où la vague meure doucement : *qua uada non spirant nec fracta remurmurat unda, | sed mare inoffensum crescenti allabitur aestu*) ; 11, 627 (description de la vague déferlante et du ressac : *aestu reuoluta resorbens*) ; Gratt., 425 (*litoris aestu*) ; Sen., *Benef.*, 1, 10, 1 (*ultra aut citra mota ut fluctus quos aestus accedens longius extulit, recedens interiore litorum uestigio tenuit*) ; Val. Fl., 4, 132 (*terras pater adluit aestu*) ; Stat., *Theb.*, 11, 44 (*nunc retegit bibulas, nunc obruit aestus arenas*) ; Suet., *Cal.*, 49, 6 (il s'agit de poissons rejetés par la vague sur la plage) ; Sol., 11, 4.

*III) Courant régulier et constant (i. e. sans renversement de flux et de reflux)* :

Plaut., *Asin.*, 158 (*quam magis te in altum capessis, tam aestus te in portum refert*) ; Lucr., 5, 507 (*certo aestu* : courant du Pont-Euxin vers la mer Égée) ; Sall., *Hist. frg.*, 4, 16 (*omnia oppidi stagnabant redundantibus cloacis aduerso aestu maris*) ; 104 (*aestu secundo*) ; Verg., *Aen.*, 10, 686 (courant merveilleux qui entraîne Turnus au large) ; Prop., 3, 7, 63 (Pétus naufragé souhaite qu'un courant porte son corps de la mer de Carpathos en Italie) ; Ov., *Met.*, 8, 471 (navire soumis à deux forces contraires : vent et courant) ; *Her.*, 21, 44 (même image) ; Sen., *Ag.*, 138 (de même) ; 488-9 ; *Herc. fur.*, 676 (*ut saepe puppes aestus inuitas rapit) ; Thy.*, 439 (*sic concitatam remige et uelo ratem | aestus resistens remigi et uelo refert*) ; Luc., 3, 549 ; 8, 462 (courant qui ramène Pompée de Chypre vers l'Égypte) ; 8, 566 (double courant en face des bouches du Nil) ; Val. Fl., 1, 291 (courant entre Sestos et Abydos, dans l'Hellespont ; cf. Lucr., 5, 507) ; 2, 614 (même courant, mêmes parages) ; Plin., *N. H.*, 4, 93 (*quoniam aestus semper e Ponto profluens numquam reciprocet*).

*IV) Courant alternatif de marée ; flot et jusant (ou l'un des deux)* :

Varr., *L. L.*, 9, 26 (*sex horis aestus creuerunt, totidem decreuerunt*) *R. R.*, 3, 17, 9 (description de viviers en communication avec la mer : *obiectaculo quo aestus bis cotidie ab exorta luna ad proximam nouam introire ac redire rursus in mare posset*) ; Caes., *B. G.*, 3, 12, 1 (*cum alto se aestus incitauisset* : marée montante ; *rursus minuente aestu* : reflux) ; 3, 12, 5 (*magnis aestibus*, sur les côtes vénètes) ; 3, 13, 1 (*decessum aes-*

*tus* : jusant, mêmes parages) ; 3, 13, 9 (*ab aestu relictae*; navires échoués par le jusant) ; 4, 23, 6 (*aestum... secundum* : courant de marée favorable pour débarquer en Grande-Bretagne, i. e. à marée montante) ; 4, 29, 1 (*maritimos aestus maximos in Oceano*); 5, 1, 2 (*commutationes aestuum* : renversements des courants de marée); 5, 8, 2 (*delatus aestu* : déporté par le courant de marée, i. e. par la marée montante); 5, 8, 3 (*rursus aestus commutationem secutus* : navigation inverse grâce au renversement de la marée); 6, 31, 3 (*aestus* : marées montantes); Cic., *N. D*, 2, 7, 19 (*aestus maritimi*) ; 3, 10, 24 (*aestus maritimi uel Hispanienses uel Britannici eorumque... uel accessus uel recessus*) ; 2, 53, 132 (*aestus maritimi multum accedentes et recedentes*) ; *Diu.*, 2, 14, 34 (*de marinis aestibus... quorum accessus et recessus lunae motu gubernantur*) ; Sall., *Hist. fgm.*, 4, 26 (*aestum* désigne le courant de marée dans le détroit de Messine); Verg., *Georg.*, 2, 164 (allusion au courant de marée remontant jusque dans l'Averne, grâce aux travaux d'Agrippa pour l'aménagement du Portus Julius ; cf. Strabon, 5, 4, 6; Serv. auct. : *quoniam per Lucrinum mare Tyrrhenum influit in Avernum*) ; *Aen.*, 3, 419 (*angusto interluit aestu* : le courant de marée dans le détroit de Messine, pour le détroit lui-même ; cf. Serv. auct. : *aestum poetae maris angustias artati ideo appellant, quod ibi commotione reciproci cursus mare uideatur aestuare*); Liv., 10, 2, 5 (flux de la marée dans les lagunes au fond de l'Adriatique) ; 21, 49, 2 (courant descendant dans le détroit de Messine); 23, 41, 11 (courant favorable pour le passage de Messine à Locres); 26, 45, 7 (*aestum decedere* : jusant utilisé par Scipion dans la prise de Carthagène) ; 8 (*cedente in mare aestu* : même jusant) ; 28, 30, 6 ; 8 ; 9 (courant de marée dans les abords du détroit de Gibraltar) ; Mela, 3, 1 (marées de l'Atlantique); Val. Max., 3, 2, 23 (*aestus regressu suo...*, épisode de la campagne de César en Grande-Bretagne); Sen., *Med.* 756 (marées de l'Océan) ; *Thy.*, 478 (dans le détroit de Sicile) ; *Epist.*, 14, 7 (Ibidem) ; *N. Q.*, 3, 28, 6 (*aestus aequinoctialis*) ; 6, 15 (*aestibus magnis*) 4, 2, 29 (*alternis ultro citroque aestibus*); Colum., 8, 17, 10 (*cum maris aestus intumuerit*) ; Plin., 2, 213 (*aestus maris accedere ac reciprocare*); 217; 218 ; 219 (*crescente aestu... decedente*) ; 5, 3, 3 (*quam insulam non aestus maris inundant*) ; 12, 37 ; 38, 77 ; 13, 141 ; 6, 17 (*aestu recedente*) ; 9, 42 ; 13, 141 ; 6, 140 (*aestu accedente*) ; 6, 152 (*aestu reuerso*) ; 9, 29 (*aestus reciprocatione*) ; 12, 37 (marée montante); 16, 3 (*altissimi aestus*); 31, 1 (*reciprocos aestus*) ; 32, 1 ; 36, 52 (*aestu nudante arenam*) ; 37, 36, 42 (*intumens aestus*) ; Luc., 5, 485 ; 9, 334 (courant de marée

dans les Syrtes) ; 4, 428 (le long des îles Illyriennes) ; Sil., 3, 55 (*tracto relabitur aestu* : jusant à Cadix) ; 3, 392 (*alternis aestibus* : marées à Séville) ; 14, 19 (violent courant de marée dans le détroit de Sicile) ; 15, 226 (flot et jusant dans la lagune de Carthagène) ; 16, 195 (marées de Cadix) ; 14, 349 (marées de l'Océan) ; Stat., *Theb.*, 6, 483 (courant descendant dans le détroit de Messine, et opposé à l'Auster) ; 10, 623 (courant remontant des Syrtes contre les côtes de Sicile) ; *Silv.*, 1, 3, 97 (courants dans le détroit de Sicile) ; *Curt.*, 10, 1, 12 (marée en mer Rouge) ; 9, 9, 7 (flux de la marée dans l'Indus) ; 9, 9, 18 (ibidem) ; Front., *Strat.*, 2, 13, 11 (*aestu recedente*) ; 3, 9, 1 (*discessum aetus maritimi*) ; Tac., *Agr.*, 10, 7 ; 23, 2 (marées en Grande-Bretagne) ; *Ann.*, 1, 70, 2 (*adlabente aestu*, flot sur la côte germanique) ; 2, 23 (*aestus mutabat* : renversement de la marée) ; 14, 32 (jusant) ; Plin., *Epist.*, 4, 30, 8 (*obuio aestu* : flux de la marée contraire aux fleuves qui se jettent dans la mer) ; 9, 33, 2 (*quod* [*aestuarium*] *uice alterna, prout aestus aut repressit aut impulit, nunc infertur mari, nunc redditur stagno* : il s'agit de la lagune d'Hippone) ; Flor., 1, 18, 5 (courant dans le détroit de Messine) ; 1, 45, 5 (marées de l'Océan) ; Apul., *Mund.*, 19 *accessum fretorum atque aestuum*) ; Gell., 14, 1, 4 (*aestus Oceani cum lunae curriculo congruit*) ; Min. Felix, 17, 9 (*aspice Oceanum, refluit reciprocis aestibus*) ; Auson., 463 (la marée remontant dans la Charente ; Claud., 5, 114 (dans la Garonne) ; Aug., *Civ.*, 5, 6 (marées de l'Océan) ; Sol., 11, 24 (courant dans l'Euripe de Chalcis) ; 23, 13 (dans le détroit de Gibraltar) ; Avien., *Or. mar.*, 374 (ibidem) ; *Orb. terr.*, 397 (ibid.) ; *Arat.*, 1076 (marées de l'Atlantique) ; Iust., 12, 10, 5 (marée montante dans le cours de l'Indus) ; Isid., *Orig.*, 13, 18, 1 (*aestus est maris accessus uel recessus*).

*V) Flux extraordinaire ; raz-de-marée :*

Sen., *N. Q.*, 3, 28, 3 (raz-de-marée qui détruira le monde) ; 6, 2, 5 (*aestus maiore quam solet cursu plus aquarum trahens*) ; 6, 32, 4 (*etiamsi aestus aliqua perturbatione mundi totum in terras uertet Oceanum*) ; Amm., 26, 10, 18 (*recurrentium aestuum*, reflux après un raz-de-marée).

E. DE SAINT-DENIS.

# NOTE CRITIQUE SUR L'*INDE* DE STRABON

Vers la fin de son chapitre sur l'Inde, Strabon, dans sa *Géographie* XV, § 59, p. 712, dépeint deux espèces de sages indiens, qu'il nomme, d'après nos éditions, Βραχμᾶνας et Γαρμᾶνας (éd. Tzschucke, éd. Meineke, éd. Müller, trad. Tardieu). Au § 60, le même mot Γαρμᾶνας se répète.

Dans Βραχμᾶνας, on reconnaît les « brahmanes », cf. skr. *brahmaṇ-* et *brāhmaṇaḥ*. Mais le second mot est visiblement altéré. Il est aisé d'y retrouver avec Lassen (*Rhein. Mus.* 1833, p. 180) et Schwanbeck (*Megasthenis Indica*, p. 46) le mot skr. *çramaṇa-* « qui accomplit des pénitences ou des austérités ; moine ou mendiant bouddhique (ou quelquefois jaïna) ». Le Γ est une altération qu'il serait peu vraisemblable d'attribuer à Strabon, et qu'il faut imputer plutôt à la transmission du texte.

Les manuscrits, d'après les éditeurs, donnent unanimement ce Γ initial. Les uns ont Γαρμᾶνας ; les autres, avec l'épitomé, ont Γερμᾶνας. Cette dernière leçon remonte selon toute vraisemblance à la première : altération en Γερμᾶνας par analogie banale avec le nom des Germains. D'autre part la source de Strabon, du § 58 au § 60 inclus, est très probablement un passage de Mégasthène qu'utilise également Clément d'Alexandrie (*Stromates* I, p. 305, A-B, éd. Colon 1688 ; et Schwanbeck *op. cit.*, p. 139). La référence du texte serait : Mégasthène *Inde* livre III ; les deux citations qui nous en restent ont été confrontées par Schwanbeck *Megasthenis Indica*, p. 45 et p. 139. La version de Clément d'Alexandrie donne Σαρμᾶναι.

Schwanbeck se croit autorisé à restituer Σαρμάνας dans le texte de Strabon. Mais ses raisons ne sont pas probantes. Que, dans Clément d'Alexandrie, on trouve Σαρμᾶναι, cela, en réalité, pose un problème nouveau, sur lequel nous reviendrons. Que le rapprochement avec l'original sanskrit apparaisse plus satisfaisant, cela ne constitue pas une preuve. Avant tout, la correction devrait se justifier du point de vue paléographique : or, quoi qu'en dise Schwanbeck (*quum litterae* ΣΑ *arcte conscriptae a forma syllabae* ΓΑ *non multum absint... op cit.*, p. 46, en note), la

doctrine paléographique moderne ne permet pas d'accepter que ΓΑ puisse dériver de ΣΑ.

Schwanbeck a fait un rapprochement, esquissé par Gossellin (trad. de la Porte du Theil, vol. V, p. 93, en note), dont ni lui, ni ses successeurs n'ont tiré parti. Il retrouve le même mot dans la première partie de Ζαρμανοχηγας (*Géogr.* XV, § 73, p. 720), dans l'épitaphe de l'ascète qui s'est fait brûler vif à Athènes. Quelle que soit la fin du mot, le début représente clairement notre *çramaṇa-*. Or, si le passage de Σ à Γ fait difficulté, en revanche la confusion de Z et de Γ s'explique paléographiquement, surtout dans le type d'écriture ancien, où le Z était écrit Ⱨ. M. Dain, consulté, me permet d'invoquer ici son autorité[1]. C'est donc Ζαρμᾶνας qu'implique Γαρμᾶνας, et qu'il convient de restituer dans Strabon et Mégasthène. L'épitaphe nous aurait conservé la forme originale.

Le fait historique auquel Strabon fait allusion dans les dernières lignes du § 73 est également rapporté par Dion Cassius. Dans le texte de Dion Cassius, ce sage indien, qui s'est fait brûler vif à Athènes, est nommé Ζάρμαρος (*Hist. Rom.* livre 54, § 9). L'abrégé, par Xiphilin, donne Ζάμαρκος (Dion Cass. éd. Boissevain, t. III, p. 529). Ainsi le Z de Ζαρμανοχηγας ne peut être mis en doute. Or il est évident aussi qu'il existe un rapport entre ce soi-disant nom propre Ζάρμαρος ou Ζαρμανο-, et le mot Ζαρμᾶνας. Ζαρμανοχηγας peut s'interpréter « l'ascète Khēgas ». Ce Khēgas (?) appartenait à la catégorie des Ζαρμᾶνες.

Il reste à expliquer Σαρμᾶναι dans Clément d'Alexandrie (*Stromates* I, p. 305). On notera d'abord le changement de déclinaison, qui du reste affecte également Βραχμᾶναι, dans la même phrase ; tout montre que l'emprunt fait à Mégasthène n'est pas littéral ; il est d'ailleurs bref, et ressemble moins à une citation qu'à une allusion. Et celle-ci peut avoir été faite de mémoire. Il ne serait donc même pas nécessaire d'invoquer une faute de copiste, bien que l'altération de ZA en ΣA soit plausible. C'est probablement dans une tout autre direction qu'il faut chercher : Clément d'Alexandrie a pu d'autant mieux écrire Σαρμᾶναι qu'il connaissait aussi les Σαμαναῖοι (*id. ibid.*). Nous avons affaire, en effet, au fameux passage des *Stromates*, où, pour la première fois en Occident, le nom du Bouddha (Βούττα) est mentionné. Dans la langue du canon bouddhique, en pâli, le mot *samaṇa-* « moine

1. Je saisis cette occasion pour remercier très sincèrement M. Dain, qui a bien voulu discuter avec moi cette démonstration et la faire bénéficier de ses avis hautement autorisés.

bouddhique », est le correspondant de skr. *çramaṇa-*, « ascète ». Ainsi la forme Σαμανᾶῖοι, du pâli *samaṇa-*, paraît authentique. Elle aura sans doute, soit dans la mémoire de l'auteur, soit dans la tradition du texte, contaminé la forme Ζαρμαν-, qui, elle, dérive directement du sanskrit.

Une double conclusion nous apparaît. Au point de vue linguistique, on obtient une correspondance entre le skr. *ça* et le dzêta grec. Mégasthène, qui séjourna à Patna, aurait été à même de distinguer la sifflante palatale *ça* de la sifflante dentale *sa*, et aurait noté la première, tant bien que mal, par un dzêta, représentant *sd-* ou peut-être *zz-*. Et ceci, concordant avec la présence du ρ, montre que Mégasthène cite le mot sous sa forme sanskrite et non sous sa forme pâlie ou prâkrite.

Au point de vue du texte de Strabon, on observe que, sur la leçon fautive Γ, les manuscrits, y compris l'épitomé, sont unanimes. Cette unanimité avait frappé Lassen (*Rhein. Mus.* 1833, p. 180), qui ne s'expliquait pas la faute. Elle concourt à montrer que nos sources ne sont guère indépendantes les unes des autres.

P. Meile.

# NOTES ET DISCUSSIONS

Sancti Ambrosii *Liber de consolatione Valentiniani*, a Text with a Translation, Introduction and Commentary... by Thomas A. Kelly, C.S.C., M. A. (The Cathol. Univ. of America, Patrist. Stud., LVIII) ; xxi-324 pp. in-8° ; Washington, The Catholic University of America Press, 1940.

Sur les 350 pages de cette dissertation, le texte et la traduction comprennent seulement les pages 180-235 ; le reste est occupé par l'introduction (180 pages), le commentaire (p. 236-310), et les index (p. 311-324), sans compter la préface, la table des matières, et la bibliographie. On voit que M. A. Kelly n'a pas ménagé sa peine, et qu'il a tenu à s'entourer de tous les secours possibles, comme à donner à son lecteur tous les renseignements que celui-ci pouvait souhaiter. Cette abondance ne va pas toujours sans inutilités ; on souhaiterait, je l'ai déjà dit, à propos d'autres travaux similaires, un peu moins de fiches et plus de discernement[1]. Les faits intéressants sont noyés dans cette masse de notes, souvent de caractère élémentaire, ou de rapprochements banals, et qui n'apprennent rien à un lecteur tant soit peu averti : or je ne pense pas que le sermon de saint Ambroise sur la mort de Valentinien puisse et doive être expliqué par des débutants. M. Kelly aurait pu, sans grand dommage, supprimer ou restreindre considérablement toute la partie concernant la

1. La bibliographie aurait pu être allégée de l'indication d'ouvrages élémentaires (comme le Nouveau dictionnaire Latin-Français de Benoist-Goelzer ; pourquoi celui-ci et non celui, plus récent, de Gaffiot ?) ou généraux (comme le Dictionnaire étymologique de la langue latine d'Ernout-Meillet, les Dictionnaires de Forcellini, Georges, le Thesaurus etc.), sans rapport direct avec le sujet ; à quoi bon rappeler dans chaque dissertation tous ces titres qui encombrent inutilement ? Le classement n'est pas toujours exact : ainsi les articles de Baxter, *Notes on the Latin of St Ambrose*, et d'Engelbrecht, *Philologisches aus Augustinus et Ambrosius* devraient figurer dans le § C, Works on Language and Style ; l'orthographe des titres français est souvent fautive : p. xviii, Juret Etude *grammatique* (*sic*) sur le latin de S. Filastrius ; p. xix, Schrijnen Le latin chrétien *devenue* langue commune ; p. xx, Jullian Histoire de la *Gaul* ; p. xxi Palanque L'empereur Gratien et le grand pontificat païen. *Apropos* d'un texte de Zozime ; *ibid.* Tillemont, *Memoirs* pour servir etc. On s'étonne de ne pas rencontrer dans cette longue liste la *Stylistique* de M. Marouzeau.

syntaxe, et faire la même amputation sur son commentaire. La langue de saint Ambroise est la langue des écrivains chrétiens de son temps, formés par la culture classique, imprégnés de rhétorique, et nourris de la Bible : elle connaît toutes les déviations qui se sont produites dans la latinité impériale, tant dans le vocabulaire, où abondent les termes abstraits, formés à l'imitation du grec, et les locutions empruntées aux textes sacrés, que dans la syntaxe, où se sont répandues et développées des constructions inconnues, ou du moins évitées de la prose classique (par exemple l'usage de la complétive avec *quod* au lieu de la proposition infinitive, comme § 55 *scio quod Dominum commemoratio ista conciliet et copula ista delectet*, avec un emploi du subjonctif qui est remarquable, mais semble le mode préféré de saint Ambroise dans cette construction : 20 ex. de subj. contre 3 de l'indicatif ; au contraire pour *quia* 4 ex. d'indicatif contre 1 du subjonctif ; pour *quoniam*, 1 ex. de subjonctif et 1 d'indicatif ; les chiffres sont instructifs). Son style présente toutes les figures qu'on peut s'attendre à rencontrer dans une composition pathétique : les imitations ou les réminiscences profanes s'y mêlent aux citations bibliques, l'ordre des mots est parfois singulier[1] ; mais il n'y avait là rien qui aux yeux des contemporains de saint Ambroise pût paraître nouveau ni révolutionnaire : comme le remarque justement M. Kelly, l'écrivain lui-même blâmait toute *affectata elegantia* (et pourtant !) ; et saint Augustin, dont l' « écriture » présente du reste les mêmes caractères, reconnaît l'admiration que son éloquence suscitait, et qu'il était le premier à goûter : « [*Ambrosium*] *studiose audiebam disputantem*

1. M. Kelly a classé soigneusement et dénombré les hyperbates dont il a compté 252 exemples, les hendiadys, etc., sans trop se préoccuper de chercher les raisons de ces figures, les effets qu'en tire l'auteur et de les trier : ce qu'il dit de l'*oxymoron* s'applique plutôt à l'antithèse ; et de fait la phrase du § 26 *multa habueram... nunc nihil habeo* figure à la fois parmi les exemples d'oxymoron, p. 122, et les exemples d'antithèse, p. 128. En réalité aucun des exemples de la p. 122 ne rentre dans la définition de l'oxymoron. Une des raisons qui amènent la rupture de l'ordre habituel est évidemment la recherche de la clausule. Là encore, M. K. a fait un dépouillement complet, et la statistique des diverses clausules employées par saint Ambroise (p. 130-178). Mais ici encore, le travail aurait besoin d'être révisé et interprété. L'auteur, par exemple, ne tient pas compte des élisions ou des contractions ; il range parmi les clausules faites d'un crétique + un dichorée *fratre est constitutum, se ut omnes repleret, intermissa legatio est*, sans se douter qu'il faut prononcer *fratr'est, s'ut omnes, legatiost* (p. 135) ; même erreur p. 138 à propos du trochée + dichorée où il range *requiescent(em) excitetis* ; p. 141 à propos du spondée + crétique : *gen(ae) ecclesiae* ; *sparsist(i) hic collige* ; p. 146 à propos du trochée + crétique *pulchritud(o) est* ; p. 147 à propos du dactyle + crétique : *deessé* (*sic.* ; lire *desse* disyllabique) *periculo* ; *pietat(e) eius loquar* ; p. 148 à propos du crétique + choriambe : *populor(um) egit gemitus* : c'est moi, naturellement, qui ai ajouté les parenthèses d'élision.

*n populo, non intentione, qua debui, sed quasi explorans eius facundiam, utrum conueniret famae suae an maior minorue proflueret quam praedicabatur, et uerbis eius suspendebar initentus, rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suauitate sermonis, quamquam eruditioris, minus tamen hilarescentis atque mulcentis quam Fausti erat, quod attinet ad dicendi modum.* »

P. de Labriolle, dans le chapitre si dense et si juste qu'il consacre à saint Ambroise, rappelle qu'on le dénommait « la fleur des écrivains latins ». Par quoi pouvait-il donc tant plaire ? Justement par cette profusion d'images, par cette dextérité de virtuose qui lui permettait de manier sans peine tous les artifices du « beau langage », par cette habileté à intercaler, à paraphraser et à approprier à son sujet les textes bibliques. « Il est peu d'écrivains ecclésiastiques aussi abondants que lui en citations bibliques. Je n'oserais affirmer que le lecteur moderne les trouve toujours parfaitement opportunes ou les souffre sans impatience » dit aussi de Labriolle [1]. » Et plus loin [2] « L'exégèse allégorique n'est plus dans le goût moderne. D'abord nous connaissons la Bible beaucoup moins que les premiers siècles chrétiens qui en faisaient leur aliment de prédilection et presque leur unique pâture. Ces allusions ou citations sempiternelles nous paraissent se substituer assez inopportunément en plus d'un cas aux arguments de l'expérience et de la raison. Puis, le procédé même de l'allégorie, cette volonté bien arrêtée de rattacher, coûte que coûte, au texte scripturaire toutes les pensées que la vie peut suggérer dans l'infinie variété de ses vicissitudes, nous paraît une gageure paradoxale à laquelle la subtilité du commentateur prête seule une apparence de réussite. De tels tours de force nous émerveillent moins qu'ils ne nous déconcertent. »

C'est à la lueur de ces lignes qu'il convient de lire l'oraison funèbre de Valentinien. Elles nous expliquent comment l'orateur en est venu à insérer dans son discours certains passages du Cantique des Cantiques, tel celui du § 69 : *Vmbilicus tuus crater tornatilis, non deficiens mixto. Venter tuus aceruus tritici, muniti inter lilia. Ceruix tua sicut turris eburnea. Oculi tui stagna in Esebon* [3], dont un profane pourrait se demander non sans apparence de raison ce qu'il a de commun avec l'éloge du défunt. Ambroise ne s'est pas trouvé embarrassé : « *Bonus umbilicus*

1. *Histoire de la littérature latine chrétienne*, p. 357.
2. *Ibid.*, p. 377.
3. *Cantic.* 7, 2-4 ; cf. *Hebr.* 12, 2.

*animae, uirtutum omnium capax, sicut crater ab ipso fidei auctore tornatus. Sapientia enim in cratere miscuit uinum suum, dicens : Venite edite panes meos, et bibite uinum quod miscui uobis*[1]. *Ergo umbilicus iste tornatus omni decore uirtutum non deficit mixto. Venter quoque eius non solum iustitiae uelut frumentario cibo replebatur, sed etiam gratiae, suauitateque florebat sicut lilium. Ceruix quoque eius candida et pura, iugo Christi sponte subiecta, cogitationes rationabiles, fidei honor, circumcisionis adtentio, ornatus capitis gloriosus, quod non regalia diademata, sed Domini sanguinis insignia coronarent*[2]. » Voire, aurait dit Panurge.

Mais pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir choisi le passage le plus scabreux, en voici un autre, tout aussi singulier, et par la citation, et par le commentaire où s'amalgament dans une fusion étrange les termes les plus abstraits et les expressions les plus fleuries, comme aussi les plus contournées (§ 7) : « *Plorat Ecclesia in sapientibus suis, qui sunt uelut caput Ecclesiae : Oculi enim sapientis in capite eius* (Eccl. 2, 14). *Plorat in oculis, hoc est, in suis fidelibus quia scriptum est : Oculi tui sicut columbae, extra taciturnitatem tuam* (Cant. 4, 1) *eo quod et uideant spiritaliter, et nouerint* [*et*][3], *quae uiderint, tacere mysteria. Plorat in sacerdotibus, qui sunt sicut genae Ecclesiae, in quibus est barba Aaron, hoc est, barba sacerdotalis, in quam de capite descendit unguentum. Isti sunt in quibus est pulchritudo Ecclesiae, in quibus flos eius gratior, in quibus aetas perfectior, qui uelut cortices malorum punicorum decorem foris praeferunt abstinentia corporali, intus autem commissam sibi plebem diuersae aetatis et sexus fouent sapientia spiritali, obiecti quidem saeculo ad iniurias, sed interna mysteria diuidentes. Plorat in uirginibus suis, quae sunt sicut lilia, et lilia myrrha plena, candore*[4] *integritatis, et mortificatae corporalis illecebrae*

---

1. *Prov.* 9, 5.

2. J'ai modifié quelque peu la ponctuation de l'éditeur, qui m'a paru souvent en désaccord avec nos habitudes françaises, comme du reste avec sa traduction elle-même. Ainsi par ex. il écrit *in suis fidelibus : quia scriptum est* avec un point et virgule, et sa traduction porte, comme on s'y attend : *in her faithful, because it is written*, avec une virgule. Tout le texte serait à reprendre de ce point de vue.

3. Avec Du Frische et le Nourry, je supprime *et* qui dans l'*Audomaropolitanus* est ajouté au-dessus de la ligne (par une deuxième main ? M. Kelly n'en dit rien), et dont du reste l'éditeur ne tient pas compte dans sa traduction : « *because they see spiritually and know how to keep silent about the mysteries, which they have seen.* »

4. candorem *Du Frische et le Nourry*. J'avoue que je ne suis pas très sûr du sens de cette dernière phrase que M. Kelly traduit ainsi : « She mourns in her virgins

*gloriam praeferentes.* » Ce gongorisme ingénu fleurit tout le long du discours, comme aussi la rhétorique dans ce qu'elle a de plus ostentatoire : § 3 *Nec tamen flendi admonitio necessaria. Flent omnes : flent ignoti, flent et timentes, flent et inuiti, flent et barbari, flent et qui uidebantur inimici. Quantos iste de Galliis usque huc totius tractus itineris populorum egit gemitus*[1] ! *Omnes enim non tamquam imperatorem sibi, sed tamquam parentem publicum obisse domestico fletu doloris illacrimant, suaque omnes funera dolent.* M. Kelly rapproche dans son Commentaire un autre passage d'Ambroise, *exc. Sat.* 5 : *cur solus prae ceteris fleam quam fletis omnes? Fletis, diuites... fletis, senes... fletis et iuuenes... fleuerunt et pauperes.* Malgré moi, et en dépit de la différence des situations, le passage du Satiricon s'est présenté à mon esprit : *Haec ut dixit Trimalchio, flere coepit ubertim. Flebat et Fortunata, flebat et Habinnas; tota denique familia, tamquam in funus rogata, lamentatione triclinium impleuit*[2].

Quant au fonds lui-même, il est celui que l'on trouve dans toutes les consolations, et M. Kelly a bien montré, après Rozynski[3], les influences diverses et les réminiscences qu'on y retrouve. Il ne pouvait guère en être autrement ; les thèmes que l'on peut développer dans des discours de ce genre s'imposent d'eux-mêmes, et il est difficile de les renouveler et de les varier beaucoup : il faut noter seulement l'habileté avec laquelle Ambroise a su « christianiser un τόπος païen[4] ». La comparaison du passage de l'oraison de Valentinien avec un fragment de la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque est édifiante :

| Sénèque | Ambroise |
|---|---|
| *... ad excelsa sublatus inter felices curit animas... excepit illum... parens tuus, Marcia, nepotem suum... adplicat sibi noua luce gaudentem et uicino-* | *... merito... caelesti corona redimitus adscendit... huic adscendenti animae Gratianus frater occurrit... Amplexatus igitur fratrem ducere coepit ad* |

who are as lilies and lilies full of myrrh, of the whiteness of purity and exhibiting the glory of the mortified pleasures of the body. » Il a sans doute raison, mais quelle bizarre expression que *mortificatae corporalis illecebrae gloriam praeferentes* » étalant la gloire des séductions corporelles (c.-à-d. des appels [des plaisirs] des sens?) mortifiées ». Cela veut dire, j'imagine, « *étalant aux yeux de tous la gloire d'avoir su vaincre les appels de la chair* ». Dans son commentaire si abondant, M. Kelly aurait pu noter l'emploi, rarissime, du singulier *illecebra*, et la valeur de complément de *corporalis*.

1. Je mets un ! au lieu du ? de M. Kelly.
2. Pétrone, *Satir.* 72, 1.
3. *Die Leichenreden des Heiligen Ambrosius*, Breslau, 1910.
4. Kelly, Préface p. 15, d'après Rozynski, p. 92.

*rum siderum meatus docet, nec ex coniectura, sed omnium ex uero peritus in arcana naturae libens ducit, utque ignotarum urbium monstrator hospiti gratus est, ita sciscitanti caelestium causas domesticus interpres* [1]...

*propriam mansionem... Nemo te spernet, nullus excludet, in penetralia te et arcana Ecclesiae matris inducam, et in omnia secreta martyrii, ut bibas poculum gratiae spiritalis* [2].

Ainsi donc, un fonds banal, mélange de lieux communs empruntés aux écrivains profanes qui ont traité le genre et de développements allégoriques parfois surprenants, une forme gâtée par l'abus des figures de style et du cliquetis des mots : que reste-t-il donc pour intéresser le lecteur à cette œuvre, en dehors des allusions — plutôt que de véritables renseignements [3] — historiques qu'elle présente ? Faut-il la lire seulement en curieux, comme un spécimen de littérature décadente ? Heureusement non. Ce qui sauve l'oraison funèbre de Valentinien, c'est d'abord la sincérité. On y sent un amour réel et profond de l'évêque pour le jeune prince, pour son frère et pour ses sœurs ; la douleur qu'il exprime a un accent de sincérité qui ne peut pas ne pas émouvoir, surtout dans les passages où Ambroise s'accuse en pleurant d'avoir contribué peut-être, par ses hésitations et ses retards, à la mort du jeune homme : *O iuuenis optime, utinam te uiuentem inuenire potuissem, utinam te dilatio aliqua meo reseruasset aduentui ! Nihil de aliqua mei uirtute polliceor, nihil de ingenio atque prudentia ; sed quanta ego cura inter te et comitem tuum, quanta sedulitate concordiam et gra-*

1. Sénèque, *Consol. ad Marciam*, 25 passim.

2. Ambroise, *de Consol. Valent.*, §§ 70, 71, 76, 75. M. Kelly, qui cite sans doute d'après Rozynski, a omis d'harmoniser le texte de cette citation avec celui qu'il édite. Il reproduit ici le texte des Bénédictins, avec ses variantes : *ascendenti* (sans *animae*) ; *deducere eum* (au lieu de *ducere*). Il eût été bon d'unifier : ou bien serait-ce qu'il n'a pas tellement confiance dans sa propre version ?

3. Il est impossible en effet d'en rien tirer de précis sur les circonstances et la date même de la mort de Valentinien. Cf. dans la préface de M. Kelly, le chapitre intitulé *Historical Background*, p. 16 et s., et dans Palanque, *Saint Ambroise et l'Empire romain*, p. 264 et s., p. 544. Palanque a bien noté, p. 271, comme aussi von Campenhausen, l'attitude toute de prudence et de circonspection prise par saint Ambroise, qui désire « ne se compromettre d'aucun côté ». « Va-t-il donc maintenant lancer des paroles vengeresses contre les meurtriers ? Malgré les soupçons que chacun fait peser sur Arbogast, il le ménage, ou plutôt ne veut pas prendre position à son égard. Après avoir pleuré la fin prématurée de l'empereur, il ajoute : « Je parle de la promptitude et non des circonstances de sa mort, car ce ne sont pas des paroles d'accusation mais de douleur que je prononce : *De celeritate mortis non de genere loquor ; non enim accusationis uoce utor sed doloris* » (§ 33). On sent chez le saint le souci constant de rester en bons termes avec les maîtres du pouvoir ; chez lui l'évêque n'a jamais étouffé le gouverneur de la province.

*tiam refudissem!... Sed non sum Elias, non sum propheta, ut potuerim futura cognoscere; sed sum uox clamantis* (Isa. 40, 3) *in gemitu, quo possim deflere praeterita. Quid enim habeo quod melius faciam, quam ut tibi lacrimas pro tanto tuo in me affectu rependam? Ego te suscepi paruulum, cum legatus ad hostem tuum pergerem; ego maternis traditum manibus amplexus sum. Ego tuus iterum legatus repetiui Gallias, et mihi dulce illud officium fuit pro salute tua primo deinde pro pace atque pietate, qua fraternas reliquias postulabas, nondum pro te securus et iam pro fraternae sepulturae honore sollicitus* [1]. La vision de cette âme abandonnant la terre pour gagner les espaces célestes lui inspire des lignes dont la plénitude lumineuse rappelle les dernières pages du Songe de Scipion : *Prospicis igitur nos, sancta anima, de loco superiore, tamquam inferiora respiciens. Existi de tenebris istius saeculi, et ut luna resplendens, ut sol refulgens. Et bene ut luna, quia et ante in umbra licet istius corporis refulgebas, et terrarum tenebras illuminabas, et nunc lumen a sole iustitiae mutuata clarum lumen ducis. Videre igitur uideor te tamquam de corpore recedentem, et repulsa noctis caligine surgentem diluculo sicut solem appropinquantem deo, et rapido uolatu sicut aquilam quae terrena sunt relinquentem* [2]. Voilà, malgré toutes les réminiscences qu'on perçoit, la surabondance exubérante que l'on constate, qui est d'un maître écrivain, dont la phrase harmonieuse et pleine, imagée et poétique, évoque dans mon esprit la cadence de certaines périodes d'un Chateaubriand. Cela efface ou atténue certaines fautes de goût, qui ne sont pas seulement dans la forme, une certaine féminité équivoque jusqu'à gêner [3].

M. Kelly a donc bien fait de rééditer, avant qu'elle ne soit parue dans le Corpus de Vienne, cette oraison funèbre quelque peu oubliée, et qui ne méritait pas cet oubli. Il a fait sa tâche avec application et conscience. Il faut lui savoir gré notamment de ne pas avoir reproduit purement et simplement le texte des Bénédictins et d'avoir collationné sur des reproductions photo-

1. §§ 27 et 28.
2. § 64.
3. Cf. par exemple, § 38 : *Haec est uobis, sanctae animae* (il s'agit des sœurs de Valentinien), *hereditas pretiosior fraternae laudis et gloriae; his uos pius frater nobiliores et ditiores reddidit, qui caput uestrum non gemmis onerabat, sed osculis, manus uestras non tam regalibus ambiebat insignibus quam imperatorio ore lambebat. In uestrae fructu praesentiae omne ponebat solacium, ut nec ipsam nimie desideraret uxorem. Ideo nuptias differebat quia pius eum uestrae gratiae pascebat affectus.* Sans doute Ambroise n'y entendait pas malice ; mais les mauvais esprits trouveraient à gloser.

graphiques les cinq principaux manuscrits, et notamment le *codex Audomaropolitanus* 72, qui est à la base de son texte : sans prétendre donner une édition critique définitive, il nous apporte un texte qui est certainement en progrès sur les précédents par son exactitude : il semble que les Bénédictins, quel que soit le mérite de leur travail, aient eu tendance à corriger la tradition pour faciliter la lecture, ou « régulariser » la forme, ou la citation. Il suffit de parcourir l'apparat pour voir que ces changements sont nombreux, et pour la plupart inutiles[1]. Il y a là de la part de l'auteur un effort louable qu'on ne saurait méconnaître. Il lui reste encore bien des choses à apprendre dans le métier : la technique de l'édition ne lui est pas encore familière, et il confond le commentaire avec une explication d'élève. Mais il a choisi un bon texte, dont l'intérêt est multiple, et il a fait tous ses efforts pour l'expliquer. L'expérience lui viendra, souhaitons-le, pour le bien des éditions futures.

A. Ernout.

---

1. Sur quelques points je ne suis pas d'accord avec M. Kelly : § 7, p. 186, l. 13 *candore integritatis, et mortificatae corporalis illecebrae gloriam praeferentes.* Je crois qu'il faut maintenir le *candorem* des Bénédictins ; les vierges montrent à la fois l'éclat de leur pureté et la gloire de leurs mortifications ; § 18, l. 6 *accusatum libere, dum praefectus cognosceret, obseruare iussit.* Lire *obseruari? ;* § 24 *iam promiseram me profecturum, respondens uel honoratis petentibus, uel praefecto, ut tranquillitati Italiae consuleretur, me sicut superfluo ingerere non possim propter uerecundiam, ita necessitatibus non defuturum* Le *possim* me semble indéfendable, et je lis *possem* avec les Bénédictins ; § 41 *Non igitur uelut penicillo quodam sermonis mei uestras abstergebo lacrimas. Neque enim id facere uellem, etiam si possem ; est enim piis affectibus quaedam flendi uoluntas, et plerumque grauis lacrimis euaporat dolor.* Il faut évidemment lire *uoluplas* avec le codex Vaticanus et les Bénédictins ; l'expression est déjà chez Stace, *Silu.* 2, 1, 15 *iam flendi expleta uoluptas?* C'est un lieu commun que « le plaisir de pleurer, la volupté des larmes », cf. Métrodore, cité par Sénèque *ad. Luc.* 99, 26 ἔστιν γάρ πως ἡδονή τις λύπη, et rien n'est plus fréquent dans les manuscrits que la confusion entre *uoluntas* et *uoluptas.* § 49 *sed esto fuerit ingemiscendum.* Il faut ponctuer *sed esto : fuerit ingemiscendum.* « Mais soit : admettons qu'il ait fallu le pleurer. » La construction paratactique n'est pas la même que dans le § 49 ; et M. Hofmann note dans sa syntaxe (*Lat. gr.*[5], p. 759) en parlant de l'emploi de *esto* avec le sens de *licet : doch scheint es über die ursprüngliche Parataxe nirgends hinausgekommen zu sein.* M. Kelly a lu trop rapidement son manuel. Pour l'emploi de *fuerit*, il aurait pu rapprocher Salluste, *Jug.* 31, 8 : *Sed sane fuerit regni paratio plebi sua restituere ; quicquid sine sanguine ciuium ulcisci nequitur iure factum sit* ; le passage l'aurait éclairé sur l'emploi et la valeur du subjonctif concessif, employé dans une proposition indépendante. § 51 *dicite mihi quid aliud in uobis est, nisi uoluntas, nisi petitio.* Ponctuer *dicite mihi : quid* e. q. s. ; ibid. *atqui etiam dudum hoc uoti habuit, ut cum in Italiam uenisset, initiaretur* ; je lirais *Atqui* (ou *Atque* ?) *iamdudum hoc uoti habuit ut, cum* e. q. s. Le *et* de *etiam* est une glose de *atqui* ou *atque*, et la virgule doit être placée après *ut* et non avant. Comme je l'ai dit, toute la ponctuation serait à revoir.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

*L'Année philologique* publiée sous la direction de J. Marouzeau par M^lle^ Jul. Ernst, tome XIII, Paris, Les Belles Lettres, XXIV- 526 pp. in-8°, 1940.

Ce nouveau tome de l'Année philologique, qui contient la bibliographie de l'année 1938, marque, comme le constate avec une légitime fierté M. Marouzeau, un nouveau progrès sur les précédents : augmentation des pages (une soixantaine de plus que dans le tome XII), un *index nominum* comprenant les noms de personnes ou de lieux dont il est question dans la bibliographie, avec la mention des auteurs qui en ont traité (par ex. *Abraham* (patriarche) 347 Woolley, 369 Woolley ; *Antigonos Gonatas* 30 Wilhelm, 348 Bikerman), qui vient s'ajouter à l'index des auteurs déjà existant. En outre M. M. nous promet pour le volume suivant un *index locorum* qui renverra aux noms de lieux qui auront fait l'objet de mentions notables au cours de l'ouvrage. Malgré les difficultés que l'on devine, ce volume XIV est près de paraître, et M^lle^ Ernst, dont l'Université de Lausanne a reconnu le mérite en lui décernant le titre de docteur *honoris causa*, poursuit avec un beau courage les dépouillements pour les années 1940 et 1941. La moisson sans doute sera plus maigre, et difficile à récolter ; mais il faut continuer la tâche, en espérant des temps meilleurs pour la philologie, comme pour le reste.

Quoi qu'il en soit, ce tome XIII ne se ressent pas encore des malheurs des temps. La bibliographie des auteurs grecs et latins occupe 171 pages : si les auteurs classiques sont en général moins étudiés, certains noms (Homère et hymnes homériques p. 65-71 ; Platon p. 101-108 ; Virgile p. 162-167) sont toujours en honneur ; et surtout on voit se développer les études concernant les textes bibliques (Ancien et Nouveau Testament, Apocryphes p. 134-156) et les auteurs chrétiens (Saint Augustin p. 18-22 ; etc.) ; les textes bas-latins et médiévaux sollicitent aussi la curiosité. On sent un peu partout le besoin de sortir du champ un peu trop fouillé de la philologie classique proprement dite, pour explorer des terres nouvelles. L'archéologie tient toujours une grande place (p. 230-316), de même l'histoire et les sciences accessoires, épigraphie, numismatique, sigillographie, métrologie. Le recueil est un témoignage réconfortant des activités multiples que suscite l'étude de ces *humaniores litterae* ; sans doute y a-t-il dans tout ce qui paraît des choses banales, et inutiles. M^lle^ Ernst fait à certains articles trop d'honneur en les résumant. Est-il bien nécessaire de faire savoir au lecteur que « l'inspiration d'Ovide dans les *Amours* est loin d'être aussi sincère et aussi profonde que celle de Tibulle ou Properce ; toutefois le poète y a bien souvent renouvelé les thèmes traditionnels de l'élégie par sa virtuosité et sa fantaisie » ? Si cette affirmation pèche par son manque d'originalité, d'autres études tombent dans le défaut contraire : beaucoup d'explications tourmentées ou fantaisistes, de recherches de sources invérifiables, de reprises de discussions destinées à demeurer

toujours ouvertes, d'étymologies qui ne convainquent que leurs auteurs. Mais à tout prendre, mieux vaut cette surabondance que la disette qui nous menace. Heureux qui a de quoi faire un choix : Mlle Ernst et M. Marouzeau nous y aident, et il faut les remercier de ne rien omettre de ce qui doit nous être soumis.

A. Ernout

J. A. Nairn's, *Classical Hand-List* ed. by B. H. Blackwell Ltd., 2e ed. revised and enlarged ; 266 p. in-8° ; Oxford, 48-51 Broad Street, 1939.

On sait la faveur qui avait accueilli la première édition de ce « Catalogue », parue en 1931. Sans prétendre vouloir se substituer à des bibliographies plus étendues, la liste dressée par M. Nairn sur l'initiative d'un comité désigné par la Classical Association, et publiée par un intelligent libraire-éditeur, M. Blackwell, présentait un choix si judicieux dans tous les domaines de l'antiquité classique qu'elle constituait le vade-mecum indispensable de tout philologue. Les qualités d'ordre et de sélection se retrouvent naturellement dans cette seconde édition, et les listes d'ouvrages, augmentées de tout ce qui a paru d'important dans ces huit dernières années, de quelques ouvrages qui avaient — rarement — échappé à la perspicacité de M. Nairn, enrichies d'indications relatives à l'archéologie et à la patristique, satisferont amplement la curiosité des chercheurs, et guideront avec fermeté les bibliothécaires dans la constitution d'une *bibliotheca classica*. On regrette seulement que M. Nairn n'ait pas indiqué, outre la date, la ville et la librairie où sont parus les ouvrages cités. Le livre est à ranger précieusement à côté de la *Byzantine Hand-List*, du même auteur. Les deux ouvrages, qui se complètent, sont d'excellents instruments de travail.

A. Ernout.

Bibliothèque Nationale, *Catalogue général des manuscrits latins*, tome I (Nos 1-1438), publié sous la direction de Ph. Lauer ; viii-544 p. in-8° ; Paris, Bibliothèque Nationale, 1939.

La Bibliothèque Nationale possède plus de 21.600 manuscrits latins, dont on n'avait jusqu'à présent que des catalogues disparates, incomplets et vieillis. C'est pour remédier à cette insuffisance qu'a été nommée en 1936 une Commission présidée par M. Alfred Coville, et chargée d'élaborer un inventaire complet de ces richesses inestimables. Cette Commission n'a pas perdu son temps ; elle a organisé le travail, trouvé des collaborateurs, et voici que paraît au bout de trois ans le premier volume de ce catalogue, comportant 1438 numéros d'ouvrages religieux, écriture sainte et liturgie. Chaque notice se compose de trois parties : 1° un titre général; 2° une description du contenu, 3° une description des caractères extrinsèques commençant par la date et terminée par l'état matériel du volume. Ces notices, dans leur brièveté, donnent une somme incroyable de renseignements aussi exacts que précis. On ne peut que souhaiter de voir progresser rapidement cette œuvre magistrale, et adresser à la Commission qui a conçu le plan du travail, à M. Ph. Lauer, à ses collaborateurs, — sans oublier M. Julien Cain, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale qui a préfacé le Catalogue — les remerciements et les félicitations qu'ils méritent.

A. Ernout.

Charles Samaran, *Manuscrits imposés à la manière typographique* (Extr. des Mélanges en l'honneur de M. F. Martroye), 12 pp. in-4° + 5 pl. Paris, 1940.

Dans cet article, M. Ch. Samaran démontre que le procédé de pliage employé par les imprimeurs modernes pour composer les « feuilles » des livres de différents formats, a été également connu et utilisé par les copistes de manuscrits, au moins pour les manuscrits de petit format contemporains de la découverte de l'imprimerie ; aucun des témoins étudiés par M. Samaran n'est, en effet, plus ancien que le xv^e^ siècle.

La recherche, faite avec tout le soin et la compétence que l'on pouvait attendre de l'auteur, et illustrée de trois planches concluantes, intéressera tous ceux qui étudient l'histoire de la technique du livre, sur laquelle elle jette un jour nouveau ; elle appelle des nouvelles enquêtes qui, espérons-le, ne manqueront pas d'être fructueuses.

A. Ernout.

Georges van Langenhove, *Linguistiche Studiën II Essais de linguistique indo-européenne* (Rijks Un. te Gent, Werken uitg. door de Fac. v. d. Wijsbegeerte e. Lett., 87^e^ Afl.), xvii-151 pp. in-8°; Antwerpen, De Sikkel, 1923.

Après MM. Benveniste et Kurylowicz, voici notre distingué collègue M. G. van Langenhove qui se lance à la découverte du préindo-européen. Le phonème étrange *ə*, dont les variétés sont nombreuses, joue, dans ces recherches un rôle considérable ; de même les préfixations, et surtout la composition : c'est ainsi que les noms germaniques **frauja-* et **brūði-* « seigneur, maître » et « jeune mariée » remonteraient à des composés **prə₂éu-y-o-* « celui qui possède (apporte) la force vitale, animatrice », et **bhrə₂u-ex-ti* « celle qui porte (est chargée de) la force animatrice ». Pour M. van Langenhove, en effet, le procédé par composition au moyen de deux thèmes racines est antérieur au type de formation par dérivation suffixale. Et les racines telles que l'imaginait la linguistique de Brugmann subissent à leur tour un assaut vigoureux : plus de racine **k₂er-*, **u̯er-*, **ger-*, **gher-* mais une racine unique **əxer-* à laquelle seraient venus s'ajouter, pour en différencier le sens, des préfixes variés **k₂-*, **u-*, **g-*, **gh-*, chacun de ces préfixes étant à l'origine une racine au degré zéro. Je ne veux pas m'étendre davantage sur des problèmes qui dépassent de beaucoup le cadre de la Revue de Philologie, qui débordent même la linguistique indo-européenne pour bâtir une nouvelle théorie de la racine, et même des hypothèses qui touchent à l'origine du langage [1]. Il est plus d'un lecteur que l'audace de M. van Langenhove fera frissonner. Mais pour qui se donne la peine de suivre son argumentation — ce qui n'est pas toujours aisé — le livre donne à réfléchir ; ce n'est pas un mince mérite[2].

A. Ernout.

---

1. Cf. par ex. ce paragraphe : « La création du son-phonème **e*, ce qui a entraîné son fonctionnement comme morphème singulatif puis de morphème conjonctif, pose un fait dont l'importance pour l'histoire de la pensée humaine ne saurait être méconnue. En effet, elle suppose un renversement dans la forme de la pensée : la conception de l'objet statique fait place à la conception de l'objet dynamique, l'*être* disparaît devant le devenir. » (p. 150).

2. Préface, p. V, l. 11 du bas lire *spondeo* (et non *spondo*) ; p. 74 l. 19 l. annonce à Gróa ; p. 84 M. van Langenhove est-il sûr de la longueur de l'a dans ombr. *cur-*

Elisabeth Raucq, *Contribution à la linguistique des noms d'animaux en indo-européen* (Rijksuniv. te Gent, Werken uitg. door de Fac. v. d. Wijsbegeerte e Lett. 88e Afl. ; XIII-109 pp. in-8° ; Antwerpen, de Sikkel, 1923.

Ce livre est sorti de l'enseignement de M. van Langenhove ; il est l'application de sa théorie sur la structure de l'indo-européen « primitif ». — « Les noms d'animaux, dit Mlle Raucq dans sa préface, sont immotivés dans le système des formations nominales caractéristiques pour l'indo-européen de la période verbale. Ils peuvent s'analyser comme des sémantèmes appartenant à la période statique de l'indo-européen... » C'est à cette analyse qu'est consacrée son étude : le nom du bœuf par exemple se ramène à une racine **ǝg₂-* suffixée par **-eu-* et diversement élargie (p. 88), ou plutôt à une forme primaire i-e. **ǝg₂-ǝ₃ eu-* (p. 90). On admirera l'aisance avec laquelle Mlle Raucq procède à ces reconstitutions ; pour ma part, elles m'inquiètent un peu ; et je vois poindre, plus ou moins implicite, l'idée que par l'indo-européen on arrive à reconstituer des formes « originelles » : c'est rajeunie, et présentée sous une forme plus compliquée, l'idée que Bopp exprimait dans la Préface de sa Grammaire en 1833 ; j'ai peur qu'elle ne conduise aux mêmes mécomptes.

A. Ernout.

Jan Otrębski, *Studja indoeuropeistyczne* (Indogermanische Forschungen) ; XIV 290 pp. in-8° ; Wilno, 1939.

Le livre porte en épigraphe cette phrase de Térence : *Nil tam difficile est quin quaerendo investigari possiet* (Heaut. 675), qui en symbolise exactement l'esprit. M. Otrębski a pensé que les méthodes actuelles de l'étymologie indo-européenne avaient donné tout ce qu'on pouvait en attendre, et que pour aller plus loin, et faire d'autres découvertes, il fallait élargir le champ des équivalences, et faire intervenir des actions phonétiques diverses que les étymologistes s'étaient jusqu'ici refusés le plus souvent à admettre ou à considérer : échange de phonèmes (*Wechsel*), prothèse, métathèse, valeur préfixale ou suffixale d'un même élément, préfixes facultatifs, etc. La faculté de combinaison de M. Otrębski est remarquable, et son ingéniosité ne fait pas de doute. Mais les possibilités qu'il admet sont si nombreuses et de nature si diverse que je ne doute pas qu'il ne soit facile, avec un peu de bonne volonté, de trouver des rapprochements entre toutes les langues du monde, et c'est là ce qui m'inquiète dans sa méthode : ainsi le sanskrit *pūr* est rapproché du lat. *urbs* (p. 177) ; et ἐνιαυτός de *autumnus*, car ἐνι- est un préfixe, *-mnus* un suffixe, et il reste un élément commun *aut* (p. 204). C'est sans doute pusillanimité de ma part ; mais ces identifications me donnent le vertige.

A. Ernout.

D. S. Crawford, *Greek and Latin* (Fouad I University, Collection of works publ. by the Fac. of Arts, N. 21) ; 331 p. in-8° ; Le Caire, Fouad I University, 1939.

---

*naco*. Je sais bien que c'est celle qui est généralement admise ; mais le grec a des dérivés comparables en *-äk-*, cf. δέλφαξ, ὕσσαξ, ὖραξ, etc., voir Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien*, p. 377 et s. — P. 52 n. 2 lire Cahen (non Cahin).

Le sous-titre de ce livre « An Introduction to the Historical Study of the Classical Languages », en définit bien l'objet. Sans prétendre écrire une grammaire complète comparative du grec et du latin, M. Crawford, qui est *lecturer in classics* à l'Université Fouad Ier, a voulu fournir à ses étudiants un manuel commode et clair qui leur donne les résultats les plus sûrs de la grammaire linguistique indo-européenne. Il s'est inspiré surtout des livres de MM. Meillet, Vendryes, Lindsay, Gordon Childe : il ne pouvait mieux choisir. Mais, il ne s'est pas interdit çà et là d'exposer ses propres idées, soit pour contester certaines hypothèses généralement admises, soit pour apporter — plus rarement — des solutions nouvelles. Comme son livre est spécialement destiné à des étudiants égyptiens, il a donné, dans son introduction, une part relativement importante aux peuples et aux langues d'Asie Mineure avec lesquels l'Égypte ancienne a été en contact étroit, et ses lecteurs parcourront avec intérêt le chapitre intitulé *The Wiros* (p. 37-52), où est exposé avec clarté et prudence le résumé de nos connaissances actuelles dans le domaine asianique. Il faut souhaiter que ce livre développe en Égypte le goût et la culture des langues classiques, et de la grammaire comparée [1].

A. Ernout.

Félix Peeters, *La transmission du texte des classiques latins* (Extr. de la Revue de l'Univ. de Bruxelles, N° 4, 1939, p. 404-423).

Cette leçon publique, faite par l'auteur devant la Faculté de Philosophie et Lettres de Bruxelles pour l'obtention du grade d'Agrégé de l'Enseignement supérieur, ne pouvait, par son caractère même, nous apporter beaucoup de nouveautés. Mais c'est un résumé, exact et clair, de l'histoire des textes latins, depuis l'antiquité classique jusqu'au moyen âge. L'auteur a caractérisé succinctement les diverses périodes, et les vicissitudes subies par les textes au cours de leur transmission ; il a montré ce qu'a été le travail d'édition sous l'Empire, puis la part qu'il faut attribuer à l'Église et aux moines dans la conservation des œuvres. La lecture de cette leçon initiera bien des jeunes étudiants à des questions qu'ils ne soupçonnent pas pour la plupart, et peut-être développera-t-elle chez certains le goût de la recherche dans un domaine qui est loin d'être entièrement exploré [2].

A. Ernout.

---

1. Je me permets de faire à M. Crawford quelques remarques. Il emploie le signe > avec une valeur contraire à celle qu'on lui donne généralement : > signifie « aboutit à », et non « provient de », comme il l'entend. — P. 133, la reconstitution **is-p-so* de *ipse* me semble bien aventurée ; p. 140 la longue de *uīsus* n'est pas comparable à celle de *frāctus*, et ne peut provenir que de l'influence analogique de *uīdī* (cf. *strictus*, qui prouve que l'*i* ne s'allonge pas comme l'*a*) ; p. 145 *bonus* provient non de **dwonos*, mais de *dwenos* (*Duenos*), cf. *bene* ; p. 147 *pōnō* ne vient pas de **pŏs-nō* mais de **po-sinō*, et le parfait ancien en est *poseiuei*, non *posuī* ; p. 183 l'accusatif *ciuīs*, *ouīs* a un *ī* qui n'est pas indiqué (d'une manière générale du reste, les quantités sont indiquées sans grande rigueur) ; p. 227, il n'y a pas de suffixe *-otāt-*, l'*o* appartient au thème nominal ; et inversement dans *dulcēdō*, il n'y a pas un suffixe *-dŏn-*, mais un suffixe composé *-ē-dŏn*, l'*ē* de *dulcēdō* n'ayant rien de commun avec l'*ĭ* de *dulcĭs*, mais provenant sans doute d'une forme verbale en *-ēĭ-*, cf. *dulcēscō* ; p. 235-6, les explications de *septuāgintā* par **septum-āgintā*, et de *nonāgintā* par **noven-āgintā* me paraissent invraisemblables.

2. P. 418 dans la citation de la souscription du ms. de Quintilien, lire *denique* ;

P. Alfonso M. Navia, *La pronunciacion clasica del latin* ; xvi-208 p., in-8° ; Bogota, Escuelas graficas Salesianas, 1939.

Il m'est particulièrement agréable de signaler cet ouvrage du P. Navia, du Séminaire de Tunja (Colombie) ; d'abord parce que l'auteur s'y montre bien au courant des problèmes que pose la prononciation du latin, et aussi parce que je vois dans cette publication un signe de l'intérêt porté au latin en Colombie. Peut-on déterminer exactement la prononciation du latin ? La question ainsi posée est trop générale. Il n'y a pas eu *une* prononciation du latin, mais plusieurs, et variables selon les temps et les lieux, selon les individus aussi. Il faut donc se restreindre, et s'appliquer à déterminer la prononciation d'une ville et d'une époque. Il est tout naturel que le Père Navia ait songé à Rome, et à l'époque cicéronienne. Il s'élève avec raison contre la prétention des Italiens d'aujourd'hui à vouloir imposer leur prononciation du latin, comme continuant directement la tradition antique ; et il soutient non moins justement que si le latin doit devenir une langue universelle, il faut au préalable que les intéressés s'entendent pour en unifier la prononciation. A vrai dire, je suis assez sceptique sur la possibilité de faire du latin une langue universelle — fût-elle même bornée aux échanges scientifiques. Mais ce scepticisme n'enlève rien au mérite du livre du P. Navia.

A. Ernout.

L. Laurand, *Pour mieux comprendre l'antiquité classique.* II^e^ partie : *Histoire et méthode historique. Pédagogie. Linguistique. Notes explicatives sur le Manuel des Études grecques et latines*, pp. 211-466 ; Paris, Aug. Picard, 1939.

M. Laurand m'a fait l'honneur de reproduire sur la couverture de son livre le c. r. que j'ai publié de la première partie dans la *Revue de Philologie*. Après la lecture de ce second volume, je ne puis que confirmer les termes de mon premier jugement ; même abondance et même sûreté dans l'information, même clarté, même simplicité dans l'exposé, même bon sens et même prudence dans le jugement. Il a l'art de résumer exactement ce qu'il faut savoir de certaines questions, sur les clausules et sur le *cursus*, sur l'accent grec et latin, sur la prononciation ; il met en garde les jeunes linguistes contre l'intransigeance de certaines formules, de certaines lois, de certaines règles. Il passe avec aisance d'un problème de grammaire à un problème de géographie ou d'histoire : qu'on lise par ex. les notes relatives à César, à ses expéditions en Bretagne, aux Gaulois, à l'armée romaine et à l'armée carthaginoise. Tout cela présenté de façon vivante, sans surcharge inutile, sans longueur, sans ennui. M. Laurand a le sens de la vie ; il sait ce que l'on peut demander à un élève, et ce qu'on doit lui donner ; c'est un merveilleux pédagogue.

A. Ernout.

Louis Jalabert et René Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la la Syrie*. Tome second : *Chalcidique et Antiochène*, (pp. 141-383), 64 figures, gr. in-4 ; Paris, Paul Geuthner, 1939. Prix : 250 fr.

---

p. 420 M. Peeters aurait pu ajouter, ce qu'il sait certainement, que la phrase : *Transis enim et in aliena castra, non tamquam transfuga, sed tanquam explotor*, est une citation de Sénèque, Ep. 2, 5.

Ce magnifique volume (tome XXXII de la *Bibliothèque archéologique et historique*) fait suite à celui qui, dix ans plus tôt, a publié les inscriptions de Commagène et Cyrrhestique. Il en diffère légèrement par certains progrès typographiques (majuscule initiale des noms propres, distinction du sigma final) et l'étendue plus considérable des commentaires, comportant transcription, voire traduction des passages difficiles. Le Congrès de Leyde, en 1934, ayant fixé l'emploi de signes conventionnels, les auteurs s'y sont désormais conformés et un tableau, p. 142, indique clairement, sur ce point, les divergences entre le tome I et le tome II (et suivants).

Les textes provenant d'Antioche et de Séleucide sont réservés pour un prochain volume, afin d'utiliser les résultats des fouilles franco-américaines en cours.

Il est superflu d'insister sur l'intérêt capital que cette savante publication présente pour les épigraphistes. Spécialistes de l'histoire religieuse ou profane, géographes, en particulier, y trouveront aussi presque à chaque page, des faits importants à relever : les inscriptions inédites (au nombre d'une cinquantaine) ne signalent-elles pas des localités à inscrire désormais sur la carte de la Syrie antique ?

Philologues, grammairiens, lexicographes glaneront avec fruit dans ce champ. Les fac-similés d'inscriptions offrent de curieuses graphies. Les commentaires abordent ou soulèvent des discussions intéressantes : acceptions nouvelles de mots classiques (v. g. φιλοτιμία, p. 147, dont la signification, à l'époque byzantine, diffère de l'usage aristotélicien ; πρόσοψις, p. 306, « façade », et non « vision », etc.), controverses mythologiques (comme, p. 215-216, à propos de Seimios). Ils donnent aussi, sur maint point de détail, des indications bibliographiques abondantes (ainsi, sur le symbolisme chrétien de ἰχθύς, p. 212).

On peut se demander pourquoi, p. 306, le titre de « saint » n'est pas donné à Paulin de Nole (cité pour le sens du mot *prospectus*). Pour Prosper d'Aquitaine, p. 338, la question se pose différemment, car le doute subsiste.

Un index provisoire des tomes I et II, sur feuillet libre de quatre pages, rendra grand service aux chercheurs.

P. d'Hérouville.

Cronje Burnford Earp, *A study of the fragments of three related plays of Accius* ; 106 p. in-8° ; New York, Columbia University, 1939.

L'œuvre tragique d'Accius ne nous est connue que par des fragments misérables sur lesquels s'est exercée à l'envi l'ingéniosité des philologues. Séduits par la difficulté et le mystère, un grand nombre d'érudits ont échafaudé des hypothèses pour reconstruire les pièces dont ces bribes sont extraites, et pour les y situer à leur place : besogne dangereuse et arbitraire, qui aboutit souvent à des résultats contradictoires et décevants. Préparant une édition d'Accius, M. Earp s'est arrêté aux problèmes concernant les fragments de trois tragédies : *Achilles*, *Myrmidones*, *Epinausimache* : il en donne le texte, qui généralement est fourni par Nonius, et il examine et critique successivement tous les essais d'interprétation qui en ont été proposés. Ce plan, un peu mécanique, a du moins l'avantage de de nous montrer les incertitudes de semblables recherches et de nous conseiller la prudence.

A. Ernout.

L. Laurand, *Cicéron*; 3e éd. suivie d'additions bibliographiques; 220 p. in-12, Paris, Les Belles Lettres, 1939.

En six ans, le Cicéron de M. L. Laurand a atteint sa 3e édition; c'est dire le mérite et l'utilité de ce livre, où tant de questions relatives à la vie et à l'œuvre sont exposées d'une façon si dense et si sûre. Le texte même n'a pas été modifié, mais l'auteur, avec sa précision ordinaire, a noté dans un court supplément, les travaux les plus importants parus depuis l'édition précédente : on trouvera notamment l'indication de la thèse de M. Marrou sur saint Augustin (Paris, de Boccard, 1938) et des passages qui y concernent Cicéron. En outre, M. Laurand insiste de nouveau sur l'inauthenticité du buste de Madrid, et confirme par son propre témoignage le jugement d'Aldenhoven. Il faut espérer que désormais la cause est entendue, et que personne n'osera plus soutenir que la tête de ce buste est autre chose qu'un faux moderne.

A. Ernout.

M. Tvlli Ciceronis, *De domo sua ad pontifices oratio*, ed. by Robert C. Nisbet; xli-232 p. in-8°, Oxford, Clarendon Press, 1939.

Comme l'indique M. Nisbet dans sa préface, le *De domo* n'a pas été édité en Angleterre depuis 1856, et il est relativement peu lu. Les difficultés du texte, le dénigrement qui frappe les quatre discours *post reditum*, ont découragé les éditeurs. Mais le discours renferme des renseignements intéressants pour l'histoire des dix années qui le précèdent; la syntaxe souvent mérite considération; et beaucoup de passages... « *are as mordant, spirited, and effective as anything that Cicero ever wrote.* » On voit que M. N. est épris de son sujet, condition excellente pour le bien traiter. Il nous donne, en effet, une édition soigneusement préparée, pourvue d'une bonne introduction, historique et littéraire, d'une bibliographie abondante, d'un commentaire très détaillé et très sûr (p. 65-214), d'un index (p. 215-232), qui permettent au lecteur de résoudre sans peine tous les problèmes que pose le discours : des appendices au nombre de sept (p. 198-214) examinent les questions particulièrement délicates ou épineuses. Il est souhaitable que cette édition tire le *De domo* de l'oubli dans lequel il est tombé.

A. Ernout.

Cicéron, *Caton l'Ancien* (*De la vieillesse*), texte, traduction et commentaire par Pierre Wuilleumier; 189 pp., in-8° en partie doubles; Paris, Les Belles Lettres, 1939.

Sur les 189 pages de cette édition, il y en a 126 consacrées à la notice préliminaire : ce chiffre à lui seul est éloquent. Et à lire en effet cette préface, on est confirmé dans l'impression première. De tous les problèmes que pose le traité de Cicéron sur la Vieillesse, il n'en est pas pour ainsi dire un seul que M. Wuilleumier n'ait examiné, et dont il n'ait proposé la solution, souvent avec bonheur. Il a étudié successivement : I la date (p. 7); II le but (p. 10); III le destinataire (p. 10); le titre (p. 11); les personnages (p. 12); l'épopée romaine (p. 29); la poésie latine (p. 36); les sources philosophiques (p. 37); la composition (p. 67); le style (p. 81); l'influence (p. 96); le texte (p. 103); il a enfin donné une bibliographie raisonnée (p. 119), où sont mentionnés les éditions et traductions, les dic-

tionnaires (c.-à-d. le Lexicon de Merguet), enfin les « études » : cette bibliographie, fort longue, mais dans laquelle, par un contraste heureux avec tant d'autres, ne figurent que les ouvrages et articles [1] relatifs au sujet même, montre avec quel zèle scrupuleux M. Wuilleumier s'est informé avant de faire son édition. Je ne vois guère dans cette notice qu'une recherche qui lui ait échappé : c'est l'étude des clausules. L'omission est sans doute volontaire, comme celle aussi des ouvrages de MM. Bornecque, Laurand et Lebreton dans la bibliographie ; on aurait pourtant aimé connaître les raisons pour lesquelles M. Wuilleumier a écarté de son enquête cette étude dont l'importance est pourtant considérable pour la connaissance du style cicéronien. L. Havet l'avait peut-être exagérée ; mais c'est un excès contraire que de la négliger entièrement.

Le texte a été établi, sinon sur des bases nouvelles, en tout cas, sur des recensions personnelles des manuscrits les plus importants faites soit sur les originaux, soit sur des photographies ; et l'apparat est plus complet et plus exact que celui des éditions antérieures : il donne même les variantes orthographiques [2], dont il aurait pu être allégé sans inconvénient [3].

M. Wuilleumier ne s'est pas attaché aveuglément à un seul manuscrit : « l'éclectisme s'impose donc », conclut-il, p. 113, de l'examen critique des manuscrits ; et il a su garder une juste mesure entre un conservatisme absolu, et l'usage abusif des corrections : il a d'ailleurs pris le soin de défendre, dans les cas douteux, les leçons qu'il a adoptées : ainsi § 7 *usu uenirent* Otto : *usu euenirent* Ω. M. W. ajoute : Ce texte recouvre peut-être la forme originelle *usui uenirent*. A-t-il un exemple de *usui uenire?* Pour ma part, je ne connais que *usu uenire*, devenu plus tard *usu euenire* (cf. l'*Antibarbarus* de Krebs), et je crains que l'auteur n'ait été abusé par l'article du Dictionnaire de Gaffiot qui traduit, à tort, *usū uenit* par « venir à usage ». *Usū* dans *usū ueniō* est un ablatif-instrumental, comme dans *usū capiō* (dont *usū ueniō* est en quelque sorte la forme intransitive) ; Georges l'explique correctement par « es tritt durch die Notwendig-

---

1. Certains articles ne sont signalés que par le nom de l'auteur, et l'indication de la Revue où ils figurent ; il aurait été bon d'ajouter les titres.

2. Malgré ce que dit M. W. dans la préface, p. 103, n. 1 « Je donne dans l'apparat toutes les leçons des six manuscrits principaux [c.-à-d. P (*Parisinus* 6332) ; V (*Leidensis Vossianus* 0.79) ; b (*Bruxellensis* 9591) L (*Leidensis Voss.* Fol. 12) A (*Parisinus* Nouv. Acq. 454) D (*Vaticanus Reginensis Latin* 1587)] sauf les ratures et les variantes orthographiques ». Ainsi par ex. § 43 pyrrhum *p* : -rum Ω (c.-à-d. le *consensus optimorum codicum* ; dans le cas présent, VLAD. La valeur du sigle Ω est ainsi variable ; tantôt il désigne les six manuscrits ; tantôt, comme ici, seulement quatre ; ailleurs, cinq, ou trois, sans que ce soient toujours les mêmes : cette pratique n'est pas sans inconvénients) phyrrum *b* ; et plus loin pulchrum Ω : pulcrhum *D*.

Il serait facile d'en donner d'autres exemples, ainsi § 54 saeculis Ω : sec- *LD* ; hortis *AD* : or- Ω ; § 59 lysander Ω : lis- *b* ; § 61, p. 169, l. 2 de l'apparat plurimae Ω : -me $LD^1$ ; l. 5 sepulcro $p^2$ : -chro Ω.

3. Et même avec avantage. Les variantes importantes auraient été mieux mises en lumière ; et la correction des épreuves, facilitée. Il y a, malgré les soins apportés à la correction, quelques fautes dans cet apparat touffu : romain pour italique, tirets omis, points en trop ou en moins ; e. g. la note critique du § 56, l. 4 de l'apparat Quinctio *edd.* ex. : -ntio Ω : -nto *b*. Qu'est-ce que cet *ex*? § 61, p. 169, l. 6 de l'apparat : postea *V* : posteam $bLD^1$ postea $PAD^2$. Je suppose que la note doit être rédigée : postea $VPAD^2$ : posteam $blD^1$.

keit ein = es tritt notwendig (wirklich, gemeiniglich) ein » ; — § 10 dans la citation d'Ennius, M. W. écrit avec Lachmann :

Noenum rumores ponebat ante salutem.

au lieu du *non enim*, « difficile à scander ». *Non enim*, qui fournit un sens bien meilleur, a été défendu par Vahlen, Rh. Mus., XVI, 584. L'abrègement iambique n'est pas plus étonnant que la longue de *ponebăt* dans le même hexamètre. De toute façon, un renvoi à Vahlen eût été bienvenu. § 16 *bello eum* Simbeck : *bello* Ω *bellum PL*$^{2}$*A*$^{3}$. « Cette correction explique la dernière leçon et donne un sujet à la proposition infinitive ». *Eum* est-il aussi utile qu'il semble à M. W. ? En tout cas, même quand on n'est pas de l'avis de l'éditeur — et il est fatal que dans l'établissement d'un texte les avis diffèrent sur certains points — on ne peut que louer sa conscience et son soin.

Voici au hasard de la lecture, et sans ordre, quelques autres observations que j'ai faites : p. 87, l. 14 lire *geri... gererentur* et non *ferrentur* ; p. 116, 117, 122 (et ailleurs dans l'apparat) Fleckeisen a été gratifié d'un *h* adventice *Fleckheisen* ; p. 128 l. 1 dans le vers d'Ennius *O Tite, si quid ego adiuero curamue leuasso ;* la scansion *ādiŭĕro* est impossible, et la graphie est un arrangement tardif de la forme contracte *adiūrō*, cf. Thesaurus s. u..., § 5 *descriptae* ne peut signifier « ordonné » ; il faut lire *discriptae* comme au § 59 *dimensa atque discripta* ; même §, *quae utinam digna esset opinione uestra* est traduit par « puisse-t-elle être digne de votre opinion », mais le texte a *esset*, un irréel, et non le potentiel *sit* : « plût aux dieux qu'elle fût ; que n'est-elle... ». Caton, avec une feinte modestie, affecte de ne pas mériter l'admiration que ses auditeurs lui témoignent ; Sommerbrodt l'a bien noté : « Indem er den Conj. Imperf. gebraucht, widerlegt er bescheiden die Meinung, als sei er des von Scipio ausgesprochenen Lobes würdig. Vgl. c. 8, § 26 ; c. 10, § 52 » ; § 11 *fuerat in arce*, malgré l'ingéniosité que met M. W. à le défendre, me paraît infiniment moins bon que *fugerat in arcem* ; la faute provient de ce que le signe de l'*m* ayant été effacé ou omis dans *arce*, *fugerat* a été corrigé en *fuerat* pour justifier le faux ablatif ; § 12, p. 135, l. 8 du bas, lire *contemnimus* ; § 14 dans le vers d'Ennius

*Sicuti fortis equus spatio qui saepe supremo*

étant donnée la composition de *sicuti* (*sīc* + *utī* avec *i* toujours long), la scansion *sicŭtĭ* me paraît indéfendable ; tous les éditeurs récents d'Ennius lisent d'ailleurs *sicut* ; ibid. p. 137, l. 8 lire *maxima* et non *maxime*, conformément à l'apparat ; l. 9 et 10 *ut eis paene delectari uideretur* est traduit « qu'il semblait y trouver du plaisir » ; est-ce volontairement que *paene* a été omis ? ; p. 140, je n'ai pas compris : a Naevius *Lud.*, p. 14 Ribbeck. A quoi renvoie la page 14 ? Le fragment de Naevius figure dans la 2$^{e}$ éd. des *Tragic. frgm.* de Ribbeck à la page 278 (frgm. IV du *Romulus siue Lupus*), et dans la 3$^{e}$ éd. à la p. 322 ; § 21 *credo nisi eam exerceas, aut etiam si sis natura tardior*. Ne faudrait-il pas lire *si sit* (= memoria) *tardior?* Je sais bien que tous les éditeurs s'en tiennent au *sis* des manuscrits ; mais je pense au passage de Quintilien, I. O. XI. 2, 45, *si uero aut memoria natura durior erit*, qui m'a l'air d'être une réminiscence de Cicéron ; § 27 *is enim erat locus alter de uitiis senectutis* « tel était, en effet, le deuxième tort de la vieillesse ». C'est bien le sens, mais *locus* (c.-à-d. τόπος) est resté dans l'ombre ; § 33, p. 148 l. 7 du bas, supprimer l'*h* de *humeris* ;

§ 35, p. 150, l. 2 du bas, lire *exstinguuntur* au lieu de *exstinguantur*, conformément à l'apparat; p. 151, traduction, la note 2 est absente ; et les notes 4 et 5 ont le même exposant ; § 40, p. 154, l. 5 lire *esse* au lieu de *esset* ; p. 157. n. 7, l. 3 lire p. 39 (et non 30) ; § 42, p. 156 l. 2 lire *dedecus* (et non *decus*) ; p. 157 de la trad., n. 5, l. 3 lire *funale* et non *funalis* : le nom est neutre, et je ne comprends pas pourquoi *cereo funali* « une torche de cire » est traduit par « un flambeau noueux » ; il n'y a l'idée de nœud ni dans *funale* ni dans l'adjectif *cereus* ; § 45, p. 158 on eût aimé une note sur *compotatio*, et *concenatio*, créations de Cicéron pour traduire συμπόσιον et σύνδειπνον, et § 46 p. 159, 1 sur l'expression *in poculo* « en buvant » : elle est unique en latin, et mériterait, comme l'a vu M. Vendryes, une explication ; du reste, il eût été instructif d'étudier dans le traité la manière dont Cicéron traduit le grec, comme Meillet l'a fait dans son *Histoire de la langue latine* ; p. 160, § 49. l. 5 de l'apparat, le jugement porté sur la conjecture de L. Havet *uidebamus immori studio* (fort. recte) n'est pas d'accord avec l'appréciation de la p. 112 où il est dit que « cette construction est étrangère à la prose cicéronienne » ; § 50, p. 161, l. 7 du bas, lire *aut* (et non *ant*) : § 51, l. 7, la graphie *faenore* semble moins bien attestée que *fenore* (en tout cas, il faut bannir *foenore* qu'on lit p. 87) ; § 56, p. 56, l. 3 *agricultione* doit sans doute se lire en deux mots : *in unam uocem nondum coaluit*, dit le Thesaurus ; § 58, p. 157, l. 7 *nobis senibus ex lusionibus multis talos relinquant et tesseras, id ipsum utrum libebit, quoniam sine eis beata esse senectus potest* « à nous les vieillards qu'on ne nous laisse, parmi tous les jeux, que les osselets et les dés — et cela même si l'on veut bien, puisque la vieillesse n'en a pas besoin pour être heureuse ». C'est évidemment le sens ; mais comment *utrum libebit* peut-il vouloir dire « si l'on veut bien » ? *Vtrum* peut-il avoir le sens de « si » ? On ne peut évidemment supposer *utrum libebit* < *an non* >, ce qui est d'une syntaxe impossible. Le passage du *De Finibus* V, 86, auquel il est renvoyé dans la notice, p. 111, pour justifier le texte adopté, n'a rien de comparable. Il y est dit en effet : « *Id quaeris, inquam, in quo, utrum respondero* [1], *uerses te huc atque illuc* » ce qui veut dire « Tu me poses une question, dis-je, qui, quelle que soit ma réponse, t'embarrassera singulièrement », et *utrum* y a le sens normal, de « quelle que soit celle des deux réponses que je te ferai ». *Vtrum libebit* ne peut donc que vouloir dire « celui des deux jeux qu'il leur plaira [de nous laisser] » ; ce qui est absurde. *Vtrum* est donc corrompu ; Nauck lisait *utcumque libebit* ; on pourrait songer à *uel ut libebit* ; § 63, p. 170, l. 5 et suiv. *haec enim ipsa sunt honorabilia... salutari, appeti, decedi, assurgi, deduci, reduci, consuli* : il y a là un mélange curieux de passifs, les uns personnels et provenant de verbes « transitifs », *salutari, appeti, deduci, reduci, consuli*, les autres impersonnels et provenant « d'intransitifs » *decedi, assurgi*, qui aurait mérité d'être étudié. Je pense qu'il y a là peut-être une imitation ou une réminiscence de Caton, chez qui les infinitifs sont employés avec une grande liberté, proche encore de la valeur ancienne de la forme, qui originellement ne comporte pas de distinction de voix ; § 65, p. 171, l. 5 du bas un *v*, a échappé à M. W. dans *vita* ; § 72, p. 175, l. 5 du bas, M. W. imprime *audacter* avec $V^2RB^1$, tandis que dans la préface, il préfère *audaciter* qu'il range parmi les « archaïsmes »,

---

1. Respondero *Madvig* : respondebo *codd.* ; le *respondere* de M. W. (p. 111, note l. 7) est sans doute une faute d'impression.

ce qui surprend ; § 84, p. 183, l. 2 pourquoi ne pas conserver la leçon *lubet* de V [1] ?

J'ai dit plus haut avec quel scrupule M. W. avait réuni tous les matériaux de sa préface. Sa façon de les présenter est assez particulière : il a mis sur fiches tous les faits qu'il a découverts, puis il les a classés et numérotés, en les laissant parler eux-mêmes, sans beaucoup les commenter : souvent une brève conclusion dégage le sens des observations réunies [2]. Il a ainsi composé son chapitre sur le style, qui, selon lui, présente quatre caractéristiques essentielles : 1° quelques archaïsmes ; 2° des expressions de la langue morale et philosophique ; 3° des éléments de rhétorique ; 4° des traits de pittoresque. A vrai dire, dans les listes qui sont ainsi dressées, il y a beaucoup d'expressions qui ne sont pas aussi « caractéristiques » qu'il est dit. Que Cicéron ait employé « un grand nombre de substantifs abstraits, qui désignent surtout des sentiments, des qualités ou des défauts », il n'y a là rien d'original, ni de surprenant : les termes réunis par M. W. se retrouvent un peu partout dans les autres ouvrages de Cicéron et ailleurs ; et l'on dresserait des listes semblables à propos de n'importe quel auteur. Dans le paragraphe (p. 85) où il est dit que « Cicéron emploie souvent deux termes plus ou moins synonymes », sont présentés sur la même ligne des emplois différents, exprimant des nuances diverses, et correspondant à des effets variés. Ailleurs, il est donné une liste de mots appartenant à la langue « familière ou technique. » Or voici la liste des mots « familiers ou vulgaires » : *adulterium- cani- cruditas-cunae-deliratio- deuersorium- esca- focus- morbus- oleum- pocula- rugae- scorta-stuprum- uagire- res ueneriae- uiaticum.* Parmi les termes de la campagne je trouve des mots de valeur aussi générale que *ager*, *agricola*, *auis*, *condere*, *elephantus* (*?*), *equus* (qui se retrouve dans les termes militaires), *flos*, *fructus*, *granus* (sic), *lac*, *res rusticae*, *terra*, etc., parmi les termes « militaires » *arma*, *bellum indicere*, sans compter *equus*. Il n'est pas besoin de noter plus longuement le caractère artificiel et peu probant de ce classement. Avant d'établir ces listes, M. W. aurait dû se définir à lui-même ce qu'il faut entendre par « vulgaire » et « technique ». Quand il classe une périphrase adoucie et pudique comme *res ueneriae* [3] parmi les termes vulgaires, je crains qu'il n'ait confondu la chose avec l'expression qui la désigne. Il y a dans le passage sur l'agriculture, quelques termes techniques, c.-à-d. qui ne peuvent être compris immédiatement que par des hommes de métier, et qui, pour les gens du commun, ont besoin

---

1. De même, p. 156, dernière ligne, pourquoi préférer *optimus* à *optumus*, qui est donné par de bons manuscrits ? M. W. a-t-il eu peur d' « archaïser » son orthographe ? Mais *lubet*, *optumus* étaient courants à l'époque de Cicéron ; et il est intéressant de conserver les graphies non rajeunies, quand les manuscrits les présentent.

2. P. 9 Cicéron a donc rédigé... ; p. 28 Ainsi le *Cato* a un certain fondement historique... ; p. 35 Ainsi défilent sous nos yeux... ; p. 47 Cicéron a donc fait... ; p. 54 Ainsi tout porte à croire... ; p. 65 Ainsi loin de suivre un modèle unique... ; p. 95 Ainsi le *Cato* occupe une place particulière...

3. L'expression *res ueneriae* se trouve dans la bouche de Nicéros, l'un des affranchis du festin de Trimalcion, ch. 61, 7 sed ego non me hercules corporaliter aut propter res uenerias curaui. Mais la présence même de l'adverbe pédant *corporaliter*, adaptation du grec philosophique σωματικῶς qui s'oppose à *spiritaliter*, indique l'intention du narrateur de s'exprimer en termes choisis ; *res ueneriae* est une périphrase de bon ton que Nicéros emploie pour montrer qu'il est « bien élevé ».

d'une explication : ce sont les γλῶσσαι d'Aristote. A les noyer dans une masse d'expressions accessibles à tous, employées par tous, couramment et communément, on risque d'enlever toute valeur probante à la démonstration qu'on veut faire. M. W. a voulu tout nous donner : c'est le principal reproche qu'on pourrait faire à son livre. Son effort est grand, et souvent méritoire. Même s'ils ont besoin d'être interprétés et criblés, les documents qu'il a réunis seront utiles à qui voudra étudier le traité cicéronien.

A. Ernout.

Rosamund E. Deutsch. *The pattern of sound in Lucretius*, VIII-187 p. in-8° ; Bryn Mawr College, 1939.

Qu'il y ait chez Lucrèce un nombre considérable d'allitérations, d'assonances, d'onomatopées, de répétitions de mots, de formules, de vers entiers, c'est une constatation qui a été faite depuis longtemps, et plusieurs études ont été publiées sur la question. Mlle Deutsch n'a pas craint de la reprendre à son tour pour en faire le sujet d'une thèse qu'elle a présentée devant la Faculté de Bryn Mawr College, et il faut bien dire qu'elle en a poussé l'examen avec une minutie inconnue avant elle. Elle a relevé non seulement les phonèmes ou les groupes de phonèmes semblables à l'initiale, mais aussi à la finale, ou à l'intérieur des mots, et elle arrive ainsi à tenir compte de quantité d'exemples qu'on avait négligés avant elle. Il va sans dire que tous ces exemples sont loin d'être également probants : la constitution même de la langue amène forcément dans la phrase la répétition des mêmes désinences, sans qu'il y ait là une recherche quelconque de la part de l'écrivain, et beaucoup de ces rencontres sont ou inévitables, ou accidentelles. De plus il faudrait distinguer entre ce qui est un procédé purement musical, destiné uniquement à frapper l'oreille, comme l'allitération, et la reprise des mêmes mots ou des mêmes formules, soit pour insister sur un raisonnement, et le rendre plus clair ou plus convaincant, soit pour produire un effet artistique, soit simplement pour des raisons de commodité métrique, de pauvreté de vocabulaire, ou même de négligence. Loin de moi la pensée de sous-estimer le génie de Lucrèce ; je le tiens pour un des plus grands qui soient : mais il est inégal, et sa technique est simple. Elle ne connaît pas les raffinements d'un Catulle, ni à plus forte raison d'un Virgile, et les procédés dont elle use sont peu nombreux, parfois élémentaires. On aurait aimé que Mlle Deutsch marquât davantage les distinctions, et que sa dissertation fût plus nuancée. En tout cas, elle témoigne de beaucoup d'ingéniosité, elle implique une connaissance approfondie de Lucrèce, et elle met bien en lumière le caractère formulaire de son style.

A. Ernout.

Wolfgang Schmid. *Ethica Epicurea*. Pap. Herc. 1251 (Studia Hereulanensia ed. Christ. Jensen, F. 1), 93 pp. in-8°; Leipzig, Otto Harrassowitz, 1939.

Il semble, si l'on en croit l'épigraphe, que M. Schmid ait été amené à rééditer le papyrus « épicurien » d'Herculanum moins par amour de l'épicurisme que par amour de la difficulté. Rien n'est en effet plus malaisé que le déchiffrement et l'explication de ce texte mutilé, dont le sens général est contesté : Croenert y voyait un fragment du περὶ θανάτου de Philodème ; Comparetti, que suit M. Schmid, songe à un traité sur « ce qu'il faut suivre

et ce qu'il faut fuir », περὶ αἱρέσεων καὶ φυγῶν, dont l'auteur ne saurait être précisé. M. Schmid donne un texte meilleur que celui de ses devanciers, grâce surtout à la collaboration de M. Jensen qui lui a fourni des lectures ou des conjectures nouvelles, une traduction latine, accompagnée d'un commentaire précis. Je crois qu'il a tiré tout le suc possible de ce document ingrat.

A. Ernout.

*The pastoral elegy, an Anthology*, ed. with introduction, commentary a. notes by Thomas Perrin Harrison Jr., english translations by Harry Joshua Leon ; xii-312 p. in-8° ; The University of Texas, Austin, 1939.

Le titre même du livre de M. Harrison en définit suffisamment la matière et l'objet. Par des extraits judicieusement choisis, précédés d'une brève introduction et suivis de biographies et de notes également brèves, l'auteur a voulu nous tracer une histoire d'un genre littéraire bien défini, depuis Théocrite jusqu'au Thyrsis d'Arnold. L'antiquité est représentée par Théocrite (Idylles I et 7), Bion (Id. I), Moschos (Id. 3), Virgile (Egl. 5 et 10), Némésien (Egl. 1) ; le haut moyen âge, par Radbert, le moyen âge par Pétrarque et Boccace, la Renaissance par Sannazaro, Castiglione, Alamanni pour l'Italie, Marot, Baïf, Ronsard pour la France, Spenser pour l'Angleterre ; l'époque moderne et contemporaine est figurée par Milton, Pope, Philips, Gay, Shelley, Arnold, rien que des poètes de langue anglaise. Il me semble qu'il aurait été juste de faire une place à André Chénier, pour ne citer que lui parmi nos modernes ; et j'ai regretté aussi de ne pas voir citer l'étude d'Henri Potez sur l'*Élégie en France avant le Romantisme* (1898). Le livre de M. Harrison se lit avec agrément, et permet de saisir l'évolution et les différents aspects d'une forme poétique, il faut bien le dire, assez artificielle et maniérée, dont les réussites isolées ne font pas oublier le vice fondamental.

A. Ernout.

P. d'Hérouville, *L'astronomie de Virgile*, avec Préface de L. Laurand ; 32 p. in-8° ; Paris, Les Belles Lettres, 1940.

Le philologue se double rarement d'un astronome ; et les considérations, même élémentaires, que l'on rencontre sur les astres dans les textes anciens ne laissent pas souvent de l'embarrasser, voire de l'induire en erreur. C'est ainsi que H. Laurand, dans la préface qu'il a écrite pour ce charmant et savant opuscule, signale que Lejay et Goelzer, rencontrant dans les *Géorgiques* la mention d'un « serpent » qui se glisse entre les deux Ourses, croient qu'il s'agit du « Serpentaire ». Or, il s'agit du « Dragon ». M. d'Hérouville, qui porte à Virgile un culte éclairé, et qui a déjà beaucoup fait pour l'intelligence du poète, a résolu, avec autant de simplicité que de précision, les petits problèmes astronomiques qu'on trouve dans les *Géorgiques* : il a joint à son exposé une carte, dessinée par M. F. Liron, indiquant l'emplacement des constellations dans le ciel aux différentes époques de l'année, et où sont imprimés en rouge les constellations ou astres isolés mentionnés par Virgile ; enfin des index (i. latin, i. français) complètent heureusement ce petit volume qui plaira à tous les fidèles du Mantuan.

A. E.

W. F. Jackson Knight, *Accentual symmetry in Vergil*; x-107 p. in-8° + 1 table; Oxford, Basil Blackwell, 1939.

M. Knight qui s'est déjà signalé par des études fort intéressantes [1], s'attaque cette fois au problème si controversé des rapports de l'*ictus* et de l'*accentus* dans le vers virgilien. Il admet comme une vérité démontrée — elle était loin de l'être aux yeux de Havet et de Meillet — que le rythme du vers latin dépend *largement* de la coïncidence de l'accent du mot et de l'ictus métrique. Il est forcé toutefois de constater que cette coïncidence, fréquente et presque régulière, aux deux derniers pieds de l'hexamètre [2], est absente dans le reste du vers, et que souvent il y a contradiction entre la place de l'accent du mot et celle de l'accentus. Ainsi on a tantôt un vers tel que :

ímpius háec tam cúlta nouália míles habébit

ou

mónstrum horréndum infórme ingens cui lúmen ademptum

où ictus et accent coïncident exactement ou presque, et au contraire :

apparent rari nantes in gurgite summo

et

illi inter sese multa ui brácchia tóllunt

où le désaccord est patent. M. Knight ne croit pas que ces divergences puissent s'expliquer par l'indifférence du poète; mais il trouve pour les justifier des raisons esthétiques ; c'est ainsi qu'il examine soit des vers isolés, soit des passages plus ou moins longs, en marquant les coïncidences et les divergences, qu'il appelle homodynes ou hétérodynes, par une comparaison ingénieuse avec les rencontres d'ondes dans les émissions de la télégraphie sans fil. Une table comparative de la « fourth-foot texture » dans Virgile et chez d'autres poètes termine le volume. L'ouvrage de M. Knight se lit avec agrément et ses analyses montrent sa profonde connaissance de Virgile, et la finesse de son sens littéraire. On souscrira à cette phrase qui termine la présentation du livre : « It is not meant to have only a technical interest, but still more to lay before all lovers of Vergil juste one further perfection in his poetry, a perfection which, when it is recognized, can increase the strong and delicate joy of reading Vergilian verse. »

A. Ernout.

Dr. Wolf Steidle. *Studien zur Ars Poetica des Horaz*, 147 p. in-8°; Würzburg-Aumuhle. Konrad Triltsch Verlag, 1939.

L'Art poétique d'Horace a fait couler beaucoup d'encre en Allemagne, et ailleurs. Qu'il s'agisse de l'épineuse question du plan et de l'unité de cette Epître, ou des rapports avec ses modèles grecs, et notamment avec Néoptolème de Parion, la bibliographie est abondante et contient des noms illustres de philologues, Norden, Vahlen, Immisch, et tant d'autres. Que tous ces travaux aient abouti à faire la clarté définitive sur tous les points

1. *Vergils Troy*, paru dans les Virgilian Studies ; *Cumaean Gates*, etc.

2. Cf. toutefois les remarques de A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3e éd., p. 130-132. Sur la fin de l'hexamètre grec, voir Meillet, *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, p. 63 et s.

obscurs, on ne saurait le prétendre ; et c'est pourquoi M. Steidle, sur les conseils de M. Stroux, a écrit cette dissertation qui porte en sous-titre : *Interpretation der auf Dichtkunst und Gedicht bezüglichen Hauptteiles* (Verse 1-294). *Dichtkunst und Gedicht* ; on reconnaît la distinction entre *poesis* et *poema*. Ce qui fait la vanité de bien des travaux entrepris, c'est le parti-pris de vouloir faire de l'Art Poétique une œuvre systématique et rigoureusement composée, une τέχνη conçue comme un manuel où tous les points de la poétique auraient été traités suivant un plan logique. M. Steidle revient à l'idée plus raisonnable qu'Horace n'a pas voulu donner « eine erschöpfende Behandlung der Poetik und ihrer Probleme ...sein Verfahren ist eklogistisch » (Page 5). Qu'Horace ait connu des poétiques grecques, sans doute ; qu'il y ait puisé des exemples et des idées, c'était naturel et inévitable ; même ne les aurait-il pas lues que la nature du sujet aurait amené entre leurs auteurs et lui des rencontres fatales. Une notion domine chez lui, celle de la « convenance » πρέπον, car elle est dans son caractère, et elle doit s'imposer pour refréner la fougue de jeunes gens sans doute déchaînés contre l'école.

M. Steidle a divisé son étude en sept parties : v. 1-72 ; 73-118 ; 119-152 ; 153-219 ; 220-250 ; 251-294. Le texte est analysé et commenté avec soin, un peu longuement : on a l'impression d'assister à une série d'explications minutieusement préparées, dans lesquelles l'auteur ne veut rien omettre, comme s'il avait peur que son public ne comprenne pas. Ce travail studieux est d'un bon élève, sans plus.

A. Ernout.

Felix Peeters. *Les Fastes d'Ovide, Histoire du texte*, 514 p. in-8° ; Bruxelles, Librairie Falk fils, G. van Campenhout succr, 1939.

Chargé par l'Association G. Budé de compléter l'édition des Fastes que G. Lafaye n'avait pas eu le temps d'achever, M. Peeters s'est mis au travail avec beaucoup de zèle, et nous présente aujourd'hui dans ce gros volume le résultat des recherches qu'il a faites pour constituer le texte du poème. Il en étudie l'histoire depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, aussi bien dans les manuscrits que dans les éditions, et l'on ne s'étonnera pas de voir l'auteur de la bibliographie virgilienne se montrer généreusement informé : la revue des travaux dont les Fastes ont été l'objet est une bonne contribution à l'histoire de la *survie* d'Ovide, et de l'influence que sa personne et son œuvre n'ont cessé d'exercer ; on lira avec intérêt notamment, en regrettant que l'auteur ne l'ait pas poussé davantage, le chapitre sur les « *Fastes* » *d'Ovide dans la littérature médiévale*, qui réunit et condense une foule de renseignements dispersés un peu partout et malaisément accessibles à l'érudit. Mais la partie la plus neuve et la plus personnelle du livre de M. Peeters est celle qui traite des manuscrits d'Ovide, de leur filiation, de leur valeur relative, et de la constitution du texte. On sait quels problèmes compliqués pose la tradition ovidienne ; la vogue dont le poète a joui a eu pour conséquence la multiplication des manuscrits, et leur contamination. Sans prétendre résoudre toutes les questions, M. Peeters les a bien mises au point, et il a su exposer avec clarté et simplicité une histoire embrouillée et obscure ; il a eu aussi le mérite d'utiliser plus complètement que ces devanciers un manuscrit dont l'importance avait été généralement méconnue jusqu'ici, le *Bruxellensis* 5369-73, provenant de cette fameuse abbaye de Gembloux qui a fourni à la Bibliothèque de

Bruxelles tant de richesses. Ce manuscrit, il l'étudie longuement (p. 254-385), le décrivant avec minutie, le confrontant avec les autres manuscrits, pour aboutir à l'établissement d'un *stemma codicum* plus détaillé, et plus exact sans doute, que les familles établies par les précédents éditeurs, et aussi à l'indication des passages « où, à notre avis, le témoignage de G est décisif pour lever certains doutes, effacer une interpolation, préparer une lecture nouvelle et originale » (P. 361). Et à la suite de cet examen, M. Peeters conclut : « Au total G nous permet de proposer un texte absolument différent des derniers éditeurs, en 135 passages sur 204. » (P. 384-385). On voit que son édition aura un caractère de nouveauté quasi révolutionnaire : les prolégomènes qu'il en apporte montrent en tout cas que c'est une révolution soigneusement préparée.

A. Ernout.

M. Annaei Lucani, *De bello civili*, l. I, ed. by R. J. Getty; lxvi-155 p. in-16; Cambridge, At the University Press, 1940. Pr. 6/.

Ce livre est l'œuvre d'un débutant (*has primitias* lit-on dans la dédicace), mais qui est bien au courant des méthodes philologiques, et qui non content de mettre au point les travaux de ses devanciers, apporte une part personnelle non négligeable dans l'établissement comme dans l'explication du texte. Il a recollationné lui-même certains manuscrits, notamment les Paris. Lat. 8265 et 10315 ; il a utilisé certains manuscrits du British Museum que M. Souter a examinés à son intention : il a pu ainsi découvrir chez tel ou tel d'entre eux la leçon authentique (Préface, p. x où notamment la leçon du v. 10 :

astringit Scythicum glaciali frigore pontum

est défendue contre le texte courant :

astringit Scythico glacialem frigore pontum

et où le texte *transcenderet* du v. 304 est préféré au *transcenderit* qu'adoptent la plupart des éditeurs). M. Getty, tout en reconnaissant les mérites éminents de Housman, a bien discerné ce qu'il y avait d'outré dans la position qu'il a prise en étudiant Lucain : il y a dans son œuvre trop de parti pris et de fantaisie individuelle pour qu'on puisse s'y fier sans restriction [1]. Aussi le texte qu'il présente du premier livre est-il un texte original, et chaque variante importante où M. Getty apporte du nouveau a été discutée dans l'apparat critique (p. 126-139) : ainsi l'apparat sans être complet, a-t-il le mérite de nous faire apparaître en pleine lumière les passages obscurs ou controversés. L'introduction et le commentaire témoignent du même soin de ne laisser de côté aucun des problèmes que posent la personne et l'œuvre. L'Introduction comprend cinq chapitres : I. Vie et œuvre de Lucain, p. xvii ; II. Quel est le héros du poème, p. xxiv ; III. Les sources historiques de Lucain dans le premier livre, p. xxix ; IV. Les connaissances géographiques de Lucain d'après le livre I, p. xxxvii ; V. Un aspect négligé

1. « Housman's edition, indeed, is characterized by brilliant and penetrating observations (which, however, rot infrequently convey but half of the truth) on many passages, and complete silence of many more which, as one may be permitted to think, could have been illuminated from his great familiarity with Latin poetry. » (Préface, p. xi).

de la rhétorique de Lucain, p. XLIV-LXVI, chapitre particulièrement suggestif, où l'on trouvera sur l'importance de l'étude de la rhétorique dans la formation du style des citations piquantes et suggestives de Gildersleeve, de Sikes. Les notes explicatives (p. 25-125) sont abondantes et précises ; elles signalent les imitations et réminiscences, notamment de Virgile et d'Ovide, qu'on retrouve dans le *De bello civili*, ainsi v. 355 :

..... *sed diro ferri revocantur amore*

où M. G. note « *diro ferri* : an inconscious reminiscence of Verg. Aen. I, 293-4 *dirae ferro... claudentur Belli portae* ». Ces notes sont complétées par quatre appendices, et par un index nominum, rerum, verborum. Tout ceci fait de ce petit volume d'apparence modeste un travail qui constitue une introduction excellente à la lecture de Lucain. Il est tout à fait digne des éditions des livres VII et VIII dues à Postgate, dont il se réclame ; le modèle l'a très heureusement servi.

A. ERNOUT.

BERTIL AXELSON. *Neue Senecastudien, Textkritische Beiträge zu Senecae Epistulae morales* (Lunds Univ. Årsskrift, N. F. Avd. I, Bd 36, 1) ; VIII-243 p. in-8° ; Lund, C. W. K. Gleerup, 1939. Pr. 8 kr.

Poursuivant ses études sur le texte de Sénèque qu'il a brillamment inaugurées en 1933 par ses *Kritische Bemerkungen zu Senecas Naturales Quaestiones*, M. B. Axelson s'est attaqué cette fois aux Lettres à Lucilius — sans compter un supplément où il revient à ses premières recherches[1]. Le résultat de ces investigations est impressionnant : il faut près de cinq pages d'un index sur deux colonnes serrées pour énumérer tous les passages examinés, qui, loin de se borner aux *Epistulae morales*, concernent également le reste de l'œuvre du philosophe[2], et la liste des *Sachen und Wörter* montre le nombre, l'intérêt et la complexité des problèmes abordés par l'auteur : vocabulaire, grammaire, ordre des mots, stylistique, rythmique et clausules, paléographie et critique de textes, chacun y trouvera sa part. L'examen des passages particuliers est précédé d'une « Introduction à la critique de Sénèque », où l'auteur, après avoir déploré avec raison l'absence de tout travail approfondi et complet, au courant des travaux de la philologie moderne, sur la langue de Sénèque[3], l'absence aussi de tout lexique — celui de M. Oldfather n'est pas encore prêt, et celui de M. Armand Pittet n'est qu'ébauché[4] — montre par quelques exemples probants combien de pareils livres sont indispensables à qui veut procéder d'une façon raisonnable et méthodique — et non pas en dilettante — à l'examen critique et à l'établissement du texte de Sénèque. Il a démonté ainsi, si je puis dire, un certain nombre de conjectures en les examinant à l'aide de rapprochements avec des passages de Senèque que les critiques avaient ignorés ou négligés ; il montre avec quelle légèreté ont été attribués à Sénèque des vocables, des expressions, ou des sens purement imaginaires. Je suis

1. Anhang, Nachlese zu den Naturales Quaestiones, p. 221-235.
2. Kritisch besprochene Stellen, p. 236-240.
3. La thèse de M. Bourgery est durement jugée par M. Axelson ; il avoue lui-même sa sévérité, mais il faut dire qu'elle est souvent motivée.
4. Armand Pittet, Vocabulaire philosophique de Sénèque, 1re livraison. Paris, Belles-Lettres, 1937.

heureux de constater que M. Axelson est d'accord avec moi [1] pour condamner la leçon *exuit* adoptée par Beltrami, et préférer le *excipit* de Gruter, dans Ep. 122, 1. Un second chapitre traite de questions relatives aux manuscrits : valeur du Parisinus 8540 (p), dont M. Axelson, après un juste hommage rendu à l'article d'Émile Chatelain [2], montre qu'il mérite plus de considération qu'on ne lui en accorde d'ordinaire ; quelques leçons des représentants de γ ; le Quirinianus B II 6 (Q) ; valeur des *codices recentiores*. Une troisième partie est consacrée à l'explication et à la correction de certains passages. Le livre de M. Axelson ne se peut analyser ; il faudrait examiner un par un les passages qu'il étudie, et discuter les arguments qu'il présente, soit pour défendre la leçon des manuscrits, soit pour la condamner, et pour se proposer en faveur de telle ou telle conjecture. Dirai-je que toutes les leçons qu'il adopte entraînent l'adhésion du lecteur ? Je ne pense pas que M. Axelson lui-même espère obtenir un tel résultat. Mais, même dans les cas où le doute est permis, il vous oblige à regarder le texte de plus près, il vous fait apercevoir une difficulté sur laquelle on avait glissé avant lui, bref il vous fait mieux connaître Sénèque. Indispensable aux futurs éditeurs du philosophe, son livre ne sera pas moins nécessaire aux philologues qui auront à expliquer son œuvre. Il marque une étape importante dans l'exégèse d'un texte dont on attend un commentaire digne de ce nom.

A. Ernout.

Norman J. Pratt Jr, *Dramatic suspense in Seneca and in his greek precursors* ; 120 p. in-8° ; Princeton University Press, 1939.

On lira avec intérêt cette étude sur la façon dont les Grecs préparaient le public à l'intelligence des événements qui formaient la matière de leurs drames, et sur la manière dont Sénèque a conduit ses intrigues, sur le rôle des personnages « protatiques », surhumains ou humains dans ses tragédies. M. Pratt porte sur l'œuvre dramatique de Sénèque un jugement très raisonnable : il y voit des œuvres destinées à la lecture devant les habitués des lectures publiques beaucoup plus que des pièces destinées à la représentation (p. 14, p. 112). Sa position diffère donc de celle qu'a prise autrefois M. Herrmann ; mais je crois que c'est lui qui a raison.

A. Ernout.

Dorothy May Paschall, *The vocabulary of mental aberration in Roman Comedy and Petronius* ; 88 p. in-8° ; Baltimore, Linguistic Society of America, 1939.

Une brève note nous apprend que Mme D. M. Paschall, l'auteur de cette étude, est morte le 1er février 1938. Il serait vain et déplacé de faire de son travail un compte rendu critique ; je ne puis qu'en signaler l'intérêt et le mérite. L'auteur en avait réuni les matériaux avec beaucoup de diligence, prenant soin de confronter les termes latins avec les termes grecs correspondants, et s'efforçant d'établir aussi exactement que possible l'origine et le sens de chaque expression. Cette dissertation inaugurale semblait promettre un bon travailleur pour les études de vocabulaire.

A. Ernout.

---

1. Revue de Philologie, 3e série, t. VII (1933), p. 193.
2. Étude critique sur les lettres de Sénèque à Lucilius, Revue de Philologie, I (1877), p. 101 et s.

Norma D. Young, *Index uerborum Silianus* (Iowa Stud. in Class. Philol., N. VIII); 262 p. in-8°; State University of Iowa, 1939.

Encore un *index uerborum* dont nous sommes redevables aux États-Unis. En 1935 l'Université d'Iowa publiait dans ses Studies in Classical Philology un *Index uerborum Silianus* dû à M. William A. Schulte ; aujourd'hui elle nous donne, grâce à Mme N. D. Young, un index des Punica de Silius *the longest latin poem* : 11.202 vers. Ce simple chiffre indique suffisamment la peine qu'a prise l'auteur, et la reconnaissance que nous lui devons. Elle a pris pour base le texte publié par J. D. Duff dans la collection Loeb, en le confrontant avec celui de Bauer (Teubner, 1890), et elle s'est conformée, en général, aux instructions publiées par le Prof. William A. Oldfather, dont j'ai déjà parlé. Ainsi, grâce à elle, nous voici dotés d'un nouvel instrument de travail, qui nous permettra de mieux connaître, en même temps que la langue de Silius, le vocabulaire de la poésie impériale. Une comparaison avec la langue de Virgile ne manquerait pas sans doute d'être fructueuse.

A. Ernout.

Gerhard Bendz, *Index uerborum Frontinianus* (Lunds Univ. Årsskr. N. F. Avd. 1, Bd 34, Nr. 4 a); 92 p. in-8°; Lund, C. W. K. Gleerup, et Leipzig, Harrassowitz.

Pour compléter l'excellente étude qu'il a précédemment publiée sur l'authenticité du quatrième livre des *Stratagemata* de Frontin, M. Bendz a composé un index de tous les mots qui figurent dans ce texte, y compris les noms de personnes et de lieux. Ainsi pourra-t-on se rendre compte exactement des éléments qui entrent dans la composition d'un vocabulaire technique, et contrôler les conclusions de M. Bendz lui-même concernant le IVe livre. L'index est fondé sur le texte publié chez Teubner par Gundermann ; mais M. B. a pris en considération toutes les variantes dignes d'intérêt ; il donne seulement pour les noms la forme du nominatif singulier, pour les verbes la 1re personne de l'indicatif présent. J'aurais préféré, pour ma part, qu'il citât, selon l'usage ordinaire, les différentes formes employées par Frontin ; le système employé ne permet pas de se rendre un compte exact de l'usage des mots.

A. Ernout.

Gérard Garitte, *Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase* ; 96 pp. in-8° ; Bruxelles. Palais des Académies, Rome, Academia Belgica, 1939.

Ce volume forme le tome III de la Collection d'Études de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire anciennes publiée par l'Institut historique belge de Rome ; le tome I était l'étude sur Charun, démon étrusque de la mort par M. Franz de Ruyt dont j'ai dit ici le mérite[1], le tome II une enquête sur la tradition manuscrite de la correspondance de Grégoire de Chypre, patriarche de Constantinople par M. W. Lameere (1937). Le livre que publie M. Garitte ne dépare pas la collection que nous espérons voir reprendre en des temps meilleurs : *pendent opera interrupta*. On connaissait par le catalogue du R. P. Poncelet, et surtout par un article de Dom

1. Rev. de Philologie, 1936, p. 188.

Wilmart [1] l'existence dans les archives du Chapitre de Saint-Pierre à Rome d'une version latine de la vie de saint Antoine par saint Athanase, entièrement indépendante de celle d'Evagre, et que l'en-tête du manuscrit attribue à saint Jérôme ; attribution dont la fausseté a tout de suite été reconnue par Dom Wilmart. Sur ces indications, M. Garitte a entrepris l'étude du manuscrit dont il nous donne aujourd'hui une édition fort soignée, dont l'apparat critique, rédigé en français, tient compte non seulement des leçons du codex, mais des passages correspondants, dans les endroits obscurs corrompus, ou de sens divergent, des versions grecque, copte, arménienne, et fournit ainsi le moyen de voir l'originalité du texte et ses caractéristiques. A l'inverse de la traduction d'Evagre, qui se préoccupait surtout d'être élégante et littéraire, cette nouvelle version vise avant tout à être littérale : « son auteur, retenu par on ne sait quel respect superstitieux du mot à mot — à moins que ce ne soit par un manque absolu de talent — a rédigé un texte d'un barbarisme invraisemblable. » (Préface, p. 3). Elle est certainement antérieure à celle d'Evagre, qui date de 375 : c'est ce que montre A. Garitte par l'étude de certains termes (comme l'emploi de périphrases pour traduire μοναστήριον, dont l'auteur ne connaît pas encore la transcription latine), ou par l'examen de l'épilogue, qui a passé dans un seul manuscrit d'Evagre.

L'ancienneté de cette traduction, comme aussi sa fidélité littérale en font un document précieux pour l'histoire de la vie de saint Antoine. Grâce à elle, on arrive à mieux connaître le texte grec, dont elle est contemporaine, et que nous ne connaissons directement que par des manuscrits dont aucun n'est antérieur au IX^e^ siècle. En même temps le manuscrit fournit au critique de textes un champ d'observations riche et sûr. Les fautes de toute espèce y abondent, et M. Garitte en donne des exemples savoureux [2] « si bien que la *Vie* constitue un répertoire et une illustration des multiples accidents qui peuvent arriver à un texte au cours de sa tradition manuscrite. Et le cas est d'autant plus suggestif que la correction est presque toujours sûre, grâce à l'abondance et à la diversité des autres témoins. » (Préf. p. 10). Quant à la langue, étant donné que la traduction n'est qu'un calque du texte grec, elle ne saurait fournir de documents bien probants : on y relève naturellement quelques formes tardives ou populaires : formes verbales périphrastiques avec *habere*, e. g. § 17 *quae reuelare habetur* ; § 57 *et prope perdere habebat oculos ; uidebis signum quod fieri habet in te ;* complétives introduites par *quia*, § 64, *erat autem hic daemon pessimus in tantum ut ipse homo in quo erat nesciret quia ad Antonium ductus erat* ; *nam et articulos suos manducabat* ; néologismes comme *turbor*, *-oris* § 36, p. 49 et § 67, p. 73, qui n'est attesté, semble-t-il, en dehors de ce passage, que dans Caelius Aurelianus ; *gratiosus* au sens de « gracieux, beau » *gratiosos enim habebat oculos et dentes candidos* (cf. Thes. Ling. Lat. VI, 2243, 5 et s.), où il y a sans doute influence du gr. χαρίεις ; emploi de *ipse* comme démonstratif, du comparatif avec *a* au lieu de *quam*, § 68, p. 74 *dicebat enim priores esse a serpentibus sermones ipsorum* (cf. § 70 *plures... ab his*, etc.) ; de *quomodo et* pour *ut* ; § 69 *sic sentit Antonius quomodo et nos* ; de l'infinitif pour le supin, § 70 *omnes itaque de*

1. *Une version inédite de la Vie de saint Antoine*, Rev. Bénédictine 31 (1914), p. 163-173.

2. Par ex. *hos irriditis* pour *Osiridis* ; *sabirnificam* pour *Saturni fugam* (Préface p. 10, etc.)

*ciuitate concurrebant uidere Antonium* ; de *quantus* pour *quot*, ibid., p. 75 *nam et multi in ipsis paucis diebus christiani facti sunt, quanti nec in anno quis potest aestimare fieri posse* ; de *gaudere* avec *super*, § 73 *sed magis gaudebat super omnes uenientes ad se* ; de *quadrupedium* au lieu de *quadrupes*, § 74, p. 77 *et non in quadrupedia affirmabitis pertransire* ; de *infactus* pour *infectus*, ibid., *nos autem narratis errores infactae animae* ; des tournures déjà « romanes » comme *sed neque litteras ipsorum pro aliquo magno* (= pour quelque chose de grand) *habuit* (81, p. 82) ; *a facie* avec le sens de « en face de », § 13, p. 29 *sicut tabescit cera a facie ignis* ; un superlatif *minimissima* § 17, p. 32. Voilà quelques faits relevés çà et là, sans souci de les énumérer tous ni de les classer. A côté de ces « vulgarismes », on remarque aussi l'emploi du vocabulaire abstrait de la langue religieuse, et des hellénismes ; e. g. § 74 : *Die autem sermo qui semper est sermo, non errauit, sed in se constitutus, propter salutem et beneficium generis humani, assumpsit corpus humanum ut per communicationem humanae natiuitatis faciat <homines> communicare cum diuina illa et intelligibili proprietate.* On regrette à ce propos que l'éditeur n'ait pu faire figurer le texte grec en face de la version latine ; celle-ci en aurait reçu beaucoup de lumière. Sans apporter, m'a-t-il semblé, de faits bien nouveaux, la langue de ce texte accroît d'un nombre respectable d'exemples notre connaissance de cette langue que Salonius dans ses *Vitae sanctorum*, E. Löfstedt, Svennung et tant d'autres ont contribué à définir ; et elle mériterait une étude détaillée, et un index. Il faut souhaiter que M. Garitte poursuive son travail, et qu'outre « la comparaison systématique des leçons de la *Vie* latine avec celles des manuscrits grecs ou des autres versions » (Préface, p. 11), dont il n'a pu encore réunir les matériaux, il nous donne un commentaire complet du texte : ce serait un travail utile. Il a déjà rendu un bon service en publiant avec soin ce texte, dont l'édition n'était pas facile [1].

A. Ernout.

Alvar Erikson, I *Sancti Epiphanii episcopi Interpretatio Evangeliorum* (Skr. utg. av. K. Human. Vetenskaps. i Lund, XXVII), XVI-182 p. in-8° ; II *Sprachliche Bemerkungen zu Epiphanius Interpretatio Evangeliorum*, XVI-145 p. in-8° ; Lund, C. W. K. Gleerup, 1939.

Travail où l'on reconnaît l'inspiration du maître des études latines à Lund, M. E. Löfstedt, et les qualités de science et de critique que l'on trouve chez ses élèves. M. Erikson a été guidé par les travaux de Dom Morin, à qui la patrologie doit tant, vers la publication de ce Commentaire encore inédit de l'évêque Epiphanius (?) qui se place sans doute au V^e^ siècle. Il nous en donne une édition faite avec un soin extrême, et fondée sur le dépouillement complet des manuscrits actuellement connus ; et il publie dans un second volume des « remarques sur la langue », où il étudie les particularités de morphologie, de syntaxe, et de style que présente le texte : Formenlehre (p. 4-20) ; Nominalsyntax (21-50) ; zur Verbalsyntax (51-71) ; zur Syntax der einzelnen Sätze. Die Partikel u. die Konjunktionen (72-105) ; zur Constructio ad sensum, Kontamination, Ellipse, Pleonasmus, usw. (106-120) ; Lexikalisches (121-134) ; Bemerkungen zu einzelnen Stellen (135-141) ; des index utiles complètent le volume. C'est une bonne contribution à la connaissance du latin tardif qui, sans apporter de

1. P. 28, l. 22, lire *constituti* ; p. 72, l. 26, lire *confundebatur*.

*

faits nouveaux bien importants, complète et confirme ce que nous savions déjà. Quant à la valeur théologique du texte, on m'excusera de n'en point parler : *ne sutor...*

A. Ernout.

Sister Margaret Mary Fox, *The Life and Times of saint Basil the Great as Revealed in His Works* (Patristic Stud. LVII) ; xvi-172 p. in-8° ; Washington, the Catholic University of America Press, 1939.

C'est pour combler une lacune dont elle s'étonne que la Sœur M. M. Fox a écrit cette dissertation. Si l'œuvre de saint Basile a été l'objet de nombreux travaux touchant la doctrine, la liturgie, le culte, le monachisme, l'hérésie aryenne, si on l'a étudiée du point de vue de la littérature et du style, aucune recherche spéciale n'a été entreprise sur les renseignements qu'elle apporte sur la vie en Cappadoce au IVe siècle. L'auteur a donc dépouillé à ce point de vue l'œuvre du saint, et elle en extrait quatre chapitres concernant : 1° La vie économique et professionnelle (p. 1-23) ; 2° la vie sociale (p. 24-99) ; 3° la vie politique (p. 100-136) ; 4° la société chrétienne (p. 137-165). L'enquête, faite avec soin, apporte des renseignements de valeur inégale, comme il est naturel ; certains développements, de caractère général, ne jettent que peu de lumière sur l'époque même et le pays de saint Basile, et devront être confirmés ou élargis par d'autres enquêtes fondées sur des témoignages différents ; mais il s'y trouve aussi des détails curieux, précis et typiques, notamment sur la correspondance et les courriers (p. 69 et s.) : on verra à quelle difficulté l'on se heurtait pour faire parvenir une lettre à son destinataire, et les plaintes de saint Basile à ce sujet ne diffèrent pas de celles qu'exprimait déjà Cicéron. Cette monographie pourra rendre des services à qui entreprendra une étude générale sur la vie en Asie Mineure au IVe siècle.

A. Ernout.

Dag Norberg, *In Registrum Gregorii Magni Studia critica II* (Recueil de travaux publiés par l'Université d'Uppsala, 1939, 7) ; vii-261 p. in-8° ; Uppsala, A. B. Lundequistska Bokhandeln.

J'ai dit précédemment dans cette même revue le bien que je pensais de ces études critiques [1] ; je ne puis que répéter ce que j'ai dit. Tout en reconnaissant les mérites de l'édition de Ewald et Hartmann, M. Norberg au cours de son long travail n'a pu faire autrement que d'en constater aussi les lacunes et les défauts : collation insuffisante des manuscrits, estimation souvent inexacte de leur réelle valeur, ignorance même totale de certains manuscrits qui valaient pourtant d'être examinés. M. Norberg a repris le travail depuis le début, en partant du registre du Latran, qui est l'archétype de tous nos manuscrits, en étudiant comment ce registre a été composé : il semble bien d'après M. Norberg qu'il contienne à la fois des lettres authentiques, et d'autres qui ont été rédigées sur les notes dictées par Grégoire à ses secrétaires : ceci explique que dans le recueil il y ait parfois deux rédactions de la même lettre. Il a ensuite passé à l'examen et au classement des 150 manuscrits dérivés du registre : *Quod opus*

1. Revue de Philologie, 3e série, XIII (1939), p. 277 et s.

*taedii saepe plenum fuit*, nous dit-il, et nous le croyons sans peine. Mais cet examen lui a permis de séparer le bon du mauvais, et d'établir sur une base solide l'étude du texte et de la langue. Les conclusions qu'il a pu tirer de cette étude ne sont pas sans importance : découverte de mots nouveaux (*tantocius*, *instuprare*, *inroborare*) ou employés dans un sens inconnu jusqu'à Grégoire (*erigere* = *excludere* ; *prouocare* = *promouere* ; *consternatus* = *constratus*) ; apparition de formes nouvelles (*parium*, *-ii* n., ital. paio ; *respondĕre*, *movĕre*, ital. rispóndere, múovere, fr. répondre) ; constructions libres, comme *persona religiosus* ; renouvellement et renforcement des adverbes, des conjonctions et prépositions, comme *in postmodum*, *in simul cum* (ital. insieme con), *in quantum ut*, *ut sicut*, *dum quando*, *dum quia*, *licet si*, *ut quatenus* ; confusion dans l'emploi des cas (ablatif après *aduersus*, *ante*, *inter*, *iuxta* ; ablatif après *absque*) ; développement de la conjugaison en *-ā-* (*consternātus*, déjà cité plus haut ; *adiuuaui*, *praestaui*, *uenumdaui*, *uetaui*) ; influence du présent sur le participe en *-to-* (*cognoscitus*, *tultus*) ; passage de la 3e à la 4e conjugaison (*fugīre*, *effodire*, *lacessīre*, *petire*) ; confusion des genres *fons*, *hostis*, *maeror* fém., *gens* masc., etc. — L'effort a sans doute été pénible, mais il n'a pas été stérile ; et il faut remercier M. Norberg de l'avoir accompli.

M. Ernout.

Lloyd William Daly et Walther Suchier, *Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi* ; 168 p. in-8° ; The University of Illinois Press, Urbana, Illinois, 1939. Pr. $ 2.00.

Le livre donne plus que le titre n'annonce. Les auteurs ne se sont pas bornés à éditer le petit texte d'époque médiévale, où l'on voit dialoguer par demandes et par réponses un Hadrien et un Épictète de fantaisie ; mais M. Daly a fait avec beaucoup de soin l'histoire de ce genre qui a connu une grande fortune dans l'éducation antique, et qui survit encore de nos jours, ne serait-ce que dans le catéchisme, tandis que M. Suchier éditait avec la maîtrise qu'on lui connaît le texte lui-même, et tous les textes qui en dérivent ou qui s'y apparentent : *Disputatio Adriani Augusti et Epicteti philosophi ; Disputatio Pippini cum Albino ; Vita Secundi philosophi de greco in latinum translata.* Sous la forme où ils nous apparaissent, ces textes sont en grande partie du moyen âge, et à ce titre ils échappent à notre compétence ; mais ils sont les représentants — plus ou moins altérés, interpolés, et grossis d'additions diverses — d'un type ancien. L'*altercatio* appartient essentiellement à la rhétorique : le procédé est sans doute d'origine grecque. L'Église l'a emprunté à l'École : elle en a fait à la fois un instrument de polémique (cf. l'*Altercatio Simonis Iudaei et Theophili Christiani* d'Evagrius), et aussi un instrument d'instruction pour ses catéchumènes : il avait en effet l'avantage de fournir des formules faciles à retenir, et dont la fixité interdisait les déviations ou les interprétations aberrantes. On s'explique ainsi la vogue qu'ont eue ces petits recueils. Les clercs se sont piqués au jeu ; ils ont voulu lutter d'ingéniosité dans les questions et les réponses ; de là, à côté de phrases immuables, de réponses très brèves, parfois monosyllabiques, des essais, plus ou moins réussis, de réponses en vers, des antithèses, des images, des accumulations, souvent ornées d'homœotéleutes, et finalement des énigmes — dont quelques-unes ne sont pas encore devinées. La vie du philosophe Secundus comprend deux parties : d'une part un « conte moral » assez risqué, où l'on voit le pythagoricien, voulant vérifier si les femmes sont vraiment, comme on le lui avait enseigné, for-

nicatrices et impudiques, coucher avec sa propre mère — qui, lorsqu'elle le sait, en meurt de chagrin — puis se condamner à un silence perpétue (on reconnaît là des éléments qui figurent dans les nouvelles des conteurs du moyen âge, notamment dans l'Heptaméron) ; ensuite un dialogue par écrit — Secundus n'ayant pas voulu, malgré la menace de la mort renoncer à son vœu de silence — entre Hadrien et le moraliste. Le langage est très composite : à côté des souvenirs classiques, des formations plus nouvelles — notamment de substantifs abstraits (*maturitio*, p. 140), d'adjectifs privatifs en *in-* (*incessabilis*, *incontemplabilis*, *indesinens*, *insopitus*, etc.), des hellénismes, — une syntaxe influencée par la « langue vulgaire » (e. g. dans la vie de Secundus : *At illa consentiens ancille dixit quod vespere faceret illum ingredi ad se latenter et dormiret cum eo* : « Mais elle (la mère) y consentant dit à la servante qu'elle le fît entrer le soir en cachette auprès d'elle et qu'elle dormirait avec lui ») ; le nominatif et l'accusatif sont parfois confondus : de même le neutre et le masculin (cf. p. 121 *Preibe mihi, frater, quit est pracitatem* (= procitas ?) ; *quit amarior fele*. Pauvretés sans doute, mais qui nous font mieux connaître tout un procédé d'éducation, et un petit genre littéraire. Introduction, édition, commentaire ne méritent que des éloges.

A. Ernout.

*Hellenic History*, by Georges Willis Botsford rev. and rewr. by Ch. Alex. Robinson Jr., xii-398 pp. in-8° + LXXII pl. et 17 cartes ; New York, The Macmillan Cy, 1939.

La première édition de cette Histoire grecque a été publiée en 1922 après la mort de M. Botsford ; l'impression en avait été surveillée par son fils, disparu depuis, lui aussi. En dix-sept ans, bien des points de vue changent, bien des découvertes s'amoncellent. M. Robinson a fait tout ce qu'il était possible pour faire de cette révision un ouvrage au courant de tout ce qui s'est publié, et c'est en grande partie un livre nouveau qu'il apporte. Le texte ne comporte aucune note érudite, et l'exposé n'est coupé par aucun renvoi, ou presque ; mais la bibliographie montre que l'auteur n'écrit pas sans s'être informé : j'y vois figurer des livres aussi récents que *l'Égypte des astrologues* de M. Fr. Cumont, *les Aitoliens à Delphes* de M. Flacelière, ou le *Au Musée de Delphes* de M. de la Coste Messelière. Cette disposition permet à l'auteur un exposé extrêmement dense, mais qui reste clair, et qu'égaient fort heureusement des cartes en noir ou en couleur (celles-ci de tons clairs très plaisants), et des illustrations nombreuses, et excellentes [1] ; les feuilles de garde sont même utilisées, et occupées par des cartes, l'une du monde économique méditerranéen au v^e^ siècle, l'autre de l'empire d'Alexandre. Ce beau manuel doit plaire aux érudits, aux étudiants, au public lettré.

A. Ernout

Tenney Frank, *An economic survey of ancient Rome* ; a) Vol. V, *Rome and Italy of the Empire*, xvi-445 pp. in-8° ; b) *General index to volumes* I-V by T. R. S. Broughton a. Lily Ross Taylor, 140 pp. in-8° ; Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1940.

Tenney Frank est mort à Oxford, le 3 avril 1939, sans avoir vu paraître

1. M. Robinson n'a-t-il pas quelques doutes sur l'authenticité de la « déesse aux serpents » du musée de Boston, reproduite pl. III ?

la fin de sa monumentale histoire de l'économie politique de l'ancienne Rome, mais grâce au zèle dévoué de ses amis et élèves, l'œuvre a pu néanmoins s'achever; il faut donc unir dans un même sentiment de reconnaissance le nom du maître et des collaborateurs que Mme Grace Frank énumère dans sa préface : MMmes Helen Jefferson Loane, Evelyn Holst Cliff, Lily Ross Taylor, Elsa Graser, les professeurs Howard Comfort et R. S. Broughton; on trouvera du reste indiquée par MMmes Cliff et Loane la façon dont ce cinquième volume a été élaboré. La simple reproduction du contenu des chapitres en montrera la richesse : I Période augustéenne : 1 Chronologie ; 2 Population, pays et colonies; 3 Finances publiques; 4 Budget d'Auguste; 5 La prospérité au temps d'Auguste; II Les périodes Julio-Claudienne et Flavienne : 1 Chronologie; 2 Colonies; 3 La frappe et la circulation de la monnaie ; 4 Finances publiques ; 5 Les fortunes individuelles; III De Nerva à Alexandre Sévère : 1 Chronologie; 2 Colonies; 3 Finances publiques ; 4 Résumé ; 5 Valeur des monnaies ; IV Les finances dans les municipalités italiennes : 1 Dépenses; 2 Revenus; V Les régions de l'Italie durant le Haut Empire : 1 Vallée du Pô ; 2 Étrurie ; 3 Picenum, Ombrie, territoire des tribus Sabelliques ; 4 Latium ; 5 Campanie ; 6 Italie du Sud ; VI L'agriculture en Italie durant le 1er siècle : 1 Sources ; 2 Produits de l'Italie; 3 Organisation de l'agriculture ; 4 Conclusion ; VII Vue d'ensemble de l'industrie par articles : métallurgie, terre cuite, verrerie, etc. (11 articles) ; VIII Rome, Ostie et Pompéi ; IX Trafic et commerce (organisation et méthode ; balance commerciale ; trafic avec les différents pays, Égypte, Orient, Nord, autres provinces de l'Empire). Un épilogue traite du déclin du monde romain. Enfin, en appendice, Miss Elsa Rose Glaser a publié une excellente édition de l'édit de Dioclétien sur les prix maximum, qui comprend, outre le texte fondamental, les fragments publiés depuis l'ouvrage de Mommsen-Blümner, une traduction anglaise, et un apparat critique. Un index termine le volume.

L'index général n'est pas moins riche. Il renferme d'abord un index nominum comprenant tous les noms propres, et les noms des sujets traités (p. 1-79) ; une liste des passages littéraires cités en traduction (p. 81-85) ; un index des inscriptions utilisées (p. 86-123) ; un index des papyri (p. 124-132) ; un autre des ostraca et parchemins (p. 133-134) ; une liste des abréviations (p. 135-140).

Malgré l'abondance des sujets traités et la richesse de la documentation, l'ouvrage est d'une clarté lumineuse ; toutes les citations importantes sont traduites ; la rédaction est simple et concise ; les conclusions générales, fondées sur une étude minutieuse des faits particuliers, s'énoncent en formules saisissantes.

Même les profanes, dont je suis, lisent avec facilité et agrément ce livre issu de tant d'austères recherches : je ne parle pas du profit considérable qu'ils en retirent. Quant à l'édition de l'Édit de Dioclétien donnée par Miss Glaser, je ne l'ai pas lue sans me rappeler le vœu qu'exprimait M. L. Laurand dans la *Revue des Études Latines* (1938, p. 44) de voir « rééditer cette fameuse inscription, sous un format commode, en la mettant bien au point ». A qui voudrait tenter cette tâche en France — et M. Laurand citait comme précédent l'excellente édition des *Res Gestae divi Augusti* donnée par M. Gagé — Miss Glaser fournit un appui d'une valeur inestimable. Il est réconfortant, dans une période où les œuvres de l'esprit sont négligées par la folie des hommes, de signaler qu'il existe encore des travailleurs probes et désintéressés.

A. Ernout.

Helen H. Tanzer, *The common people of Pompeii*, a study of the graffiti; xii-113 p. in-8°; Baltimore, The John Hopkins Press, 1939.

Joli petit livre bien imprimé et bien illustré, dans lequel Mme Tanzer examine, à la lumière des graffiti, les métiers, les plaisirs, et les occupations diverses du menu peuple de Pompéi. Elle étudie ainsi successivement le commerce des vêtements (foulons, cordonniers), des aliments (boulangers, marchands d'huile et de vin, restaurants, cabarets), les « occupations variées », les spectacles et les « other interests ». Tout ceci, sans apporter rien de bien nouveau pour le spécialiste, se lit avec agrément, et prouve une bonne connaissance du tome IV du Corpus; l'auteur a d'ailleurs eu soin de donner la liste des inscriptions qu'elle a utilisées, comme elle indique la source de ses illustrations. L'étude n'épuise pas le sujet; l'auteur — et je comprends ses scrupules — ne dit rien de la vie amoureuse (si j'ose employer cet euphémisme), et de certaines « occupations » spéciales que révèlent les graffiti. On aurait aimé aussi qu'elle citât dans sa Bibliographie l'ouvrage de M. Raskin, *Handelsreclame en soortgelijke pratijken bij Grieken en Romeinen*, que j'ai signalé dans la Revue, t. XXII (1939), p. 260. Il aurait pu lui fournir d'utiles compléments.

A. E.

E. Parmalee Prentice, *Hunger and History* xvii-269 p. in-8°; New York et Londres, Harper and Brothers, 1939.

*Magister artis, ingenique largitor | venter* dit Perse (Prol. 10); on s'étonne que M. Prentice, dont l'information est vaste, n'ait pas songé à prendre pour devise cette maxime, car elle résume admirablement son sujet : *the influence of hunger on human history*.

Dans la large revue qu'il présente des efforts qu'a faits l'homme pour combattre la faim et la famine, l'antiquité classique a sa part, notamment aux chapitres III, IV et V, où il étudie entre autres les conditions de vie à l'époque gréco-latine, la faim dans l'ancien monde, le régime, la nourriture, et la notion d'abondance et de satiété, les banquets, etc. Une particulière importance est donnée aux travaux du commandant Lefebvre des Noëttes, qui ont montré l'influence de certaines techniques sur la vie économique et sociale. La page sur la nourriture des Grecs et des Romains de condition ordinaire (p. 41) est particulièrement bien venue, et nous montre dans un raccourci saisissant la frugalité et la monotonie du régime, qui fait penser à celui des paysans actuels d'Extrême-Orient.

A. Ernout.

Roger Bonnaud Delamare, *L'idée de paix à l'époque carolingienne*; iv-374 p. in-8°; Paris, Les Éditions Domat-Montchrestien, F. Loviton et Cie, 1939.

Cette étude appartient au moyen âge, et dépasse les limites de la *Revue de Philologie*; à plus forte raison est-elle hors de ma compétence. Mais « l'idée de paix à l'époque carolingienne s'appuyait sur une doctrine. La paix romaine et la paix chrétienne en constituaient les deux sources principales » (P. 3). M. Bonnaud Delamare a donc été amené à examiner brièvement — trop brièvement à notre gré — ces deux notions de la *pax romana* et de la *pax christiana*, cette dernière, en raison de son influence plus

grande sur les concepts médiévaux, avec plus de détail. On lira sur la conception augustinienne de la paix du Christ, différente de la paix du monde, des pages très suggestives ; et l'auteur a bien montré le caractère complexe et polymorphe de l'idée de paix. L'ouvrage, appuyé sur de nombreuses citations, instruit et fait réfléchir. On souhaite qu'il contribue à la naissance d'un ordre nouveau : définir la paix, c'est aider à la réaliser [1].

A. E.

Georges Dumézil, *Mythes et dieux des Germains, Essai d'interprétation comparative* ; xvi-157 p. in-12° ; Paris, E. Leroux, 1939.

Sous la direction de M. P.-L. Couchoud paraît une nouvelle Collection intitulée « Mythes et Religions ». Deux volumes sont déjà parus, celui de H. Dumézil, et un second de M. E. Aegerter sur les hérésies au moyen âge. Les livres en préparation sont prometteurs et par leurs titres et par leurs auteurs. Je n'aurais pas signalé le livre de M. Dumézil, qui appartient à la philologie germanique, si le sous-titre ne le rattachait au monde classique. On sait les brillants et solides travaux de M. Dumézil dans le domaine de l'histoire comparée des mythes et des rites religieux : il a su faire revivre et parer d'un éclat nouveau des recherches qui semblaient discréditées. Vaste érudition audacieuse, ingéniosité dans les rapprochements, subtilité dans l'analyse sont ses qualités essentielles. En lisant ce livre, le latiniste y trouvera un commentaire neuf et profond de certaines affirmations de César sur les Germains et les Gaulois, et des rapprochements avec les cultes et croyances italiques qui l'obligeront à réfléchir : je mentionnerai seulement l'explication que donne M. Dumézil de l'existence des trois flamines : *flamen dialis*, *f. martialis*, *f. quirinalis*, et les conséquence qu'il en tire sur *la tripartition indo-européenne des fonctions sociales* » (prêtres-magiciens, guerriers, éleveurs-agriculteurs). C'est tout un aspect du monde préitalique, et de la civilisation indo-européenne qui se trouve par là mis en lumière.

A. Ernout.

*Acta Linguistica*, Revue internationale de linguistique structurale, publiée ...par Viggo Brøndal et Louis Hjelmslev ; vol. I, fasc. I, 80 p. in-8° ; Copenhague, Einar Munksgaard, 1939.

Ce n'est pas sans tristesse que je mentionne le premier numéro de cette revue, publiée sous la direction de deux linguistes danois éminents, avec le concours d'un Comité International où je relève les noms de Roman Jakobson (Brno), Jerzy Kurylowicz (Lwów), Vilém Mathesius (Prague), Alf Sommerfelt (Oslo), Awo Sotavalta (Helsinki). Quand verrons-nous la suite de ces *Acta linguistica* ?

Que faut-il entendre par linguistique structurale ? C'est, par opposition à la linguistique classique qui se préoccupait surtout d'étudier les changements et l'évolution des langues, une étude fondée sur la distinction, de la *parole*, activité individuelle, et de la *langue*, institution sociale et

1. Le livre semble avoir été imprimé un peu vite, comme l'indique l'Erratum qui lui est adjoint ; cet erratum est long, mais encore incomplet. Il faudrait y joindre e. g., la correction εἰρηνοποιοί au lieu de εἰρηνοῦοίοι, p. 25, l. 11.

système cohérent, caractérisée par une structure déterminée et par un nombre limité d'éléments (phonèmes, morphèmes), qui par leurs oppositions assurent l'équilibre de l'ensemble. La linguistique structurale cherche à expliquer les manifestations (sons, significations) par les formes, et l'évolution par les conditions données dans le système. Elle écarte en principe toute explication extra-linguistique (psychologique, par exemple), et cherche à expliquer les faits linguistiques par « la langue même. » Cette définition, forcément brève, apparaîtra sans doute assez obscure dans son abstraction; elle s'éclairera pour qui lira l'article de M. Viggo Bröndal intitulé *Linguistique structurale* qui ouvre la Revue. Du reste les directeurs avouent avec modestie que les recherches concernant la nouvelle linguistique ne sont qu'à leurs débuts, et que les problèmes qu'elles posent sont loin d'avoir reçu leur solution; et même ne sont-ils pas tous posés. Mais, sans qu'il faille abandonner la linguistique classique, que MM. Bröndal et Hjelmslev enterrent peut-être un peu vite, les recherches entreprises, où l'on reconnaît l'influence de de Saussure et du prince Troubetzkoï, permettront, suivant les termes mêmes de M. Bröndal, de percevoir, à travers la variété changeante des faits de langue « des facteurs universellement humains qui persistent à travers l'histoire et se font sentir à l'intérieur d'un état de langue quelconque » (p. 8).

A. Ernout.

R. Flacelière, Jeanne Robert, Louis Robert. *Bulletin Épigraphique* (Extr. de la Rev. des Études grecques, t. LII, juillet-sept. 1939, p. 445-538).

Le nom même des trois collaborateurs nous est une présomption de la qualité de ce Bulletin; la présomption est amplement confirmée par la lecture. Dépouillement minutieux de tous les périodiques pouvant fournir des documents épigraphiques grecs, classement méthodique, analyse exacte et souvent critique des documents considérés : voilà les mérites essentiels de ce Bulletin qui ne comprend pas moins de 588 numéros, étudiés en 94 pages. On ne peut que féliciter et remercier les auteurs de mettre au service de l'épigraphie grecque tant de science et de dévoûment.

A. E.

Classica et Mediaevalia, vol. II, fasc. 1 et 2; 293 p. in-8°. Copenhague, Librairie Gyldenhal, 1939.

Voici le sommaire des deux premiers numéros de la seconde année de cette excellente Revue : I[e] Sigfús Blöndal, *The Last Exploits of Harald Sigurdsson in Greek Service*, p. 1; II Stig Juul, *Die Inzestregeln i. d. indoeuropäischen Rechten*, p. 27; III Pool Iohs. Jensen, *The use of the Perfect in Classical Latin*, p. 55; IV K. E. Skydsgaard, *La Connaissance Humaine d'après saint Thomas d'Aquin*, p. 86; V. Günther Zuntz, *Earliest Attic Prose Style*, p. 121. II Sigfús Blöndal *Nabites the Varangian*, p. 145; Carl Fries *Ursprung d. antiken Rhetorik*, p. 168; L. L. Hammerich *Studies to Visiones Georgii III*, p. 190; Gustav Hermansen *Die Sage vom Tode des grossen Pan*, p. 211; William Norvin, *zur Geschichte d. spartanischen Economia*, p. 247. Souhaitons que nos confrères danois puissent continuer d'assurer la publication de leur Revue. Elle mérite, entre toutes, de vivre.

A. Ernout.

*Symbolae Osloënses*... edd. S. Eitrem et E. Skard. Fasc. XII, 138 p. in-8°; Oslo, A. W. Brøgger, 1939.

Seize articles dans ce fascicule. On ne saurait prouver de façon plus péremptoire que l'activité philologique a été intense dans la Société gréco-latine d'Oslo. Certains de ces articles sont plutôt des notes, et vont de une à cinq pages (ainsi Sten Konow, Ἀναγκαῖος *in an Old Indian Inscription*; Anton Fridrichsen, *Charité et perfection, Observation sur Col.* 3, 14; C. N. Tryfanis, *The date of the Pseudo-Hesiodic* Ἀσπίς; Leiv. Amundsen, *Notes to the Brutus of Cicero*; Sverre Marstrander, *A New* καλός-*inscription*; Hans Holst, *Numismatica*; Silis Skard *In Sall. Hist.* I, 18; S. Eitrem, *Varia*). Mais il y a des études plus considérables, comme celles de Gunnar Rudberg sur l'*Élément dramatique dans Platon* (p. 1-19), de Robert Pilippson sur *la source de la théologie épicurienne dans le livre I du De Natura deorum* (p. 15-40); de Eiliv Skard sur *Nemesios* (p. 46-56); de S. Eitrem sur *les gemmes magiques et leur consécration* (p. 57-86); de Gudmund Björck, sur *les Oracles païens et chrétiens avec réponses toutes prêtes* (p. 87-98); de A. Kurfess sur *les oracles sibyllins* (p. 99-105); de Eirik Vandvik sur *le sens de l'expression horatienne simplex dumtaxat et unum* (p. 110-117); de Henning Mørland sur *la langue du 2e livre* de la *Synopsis dans les traductions d'Oribase* (p. 118-123). Comme on le voit, la religion et la magie tiennent une place considérable dans les recherches de nos confrères norvégiens; c'est tant mieux. M. Mørland continue l'exploration fructueuse des traductions d'Oribase : dans la traduction du second livre de la Synopsis, il a découvert une série de mots ou de formes rarissimes ou même inconnus jusqu'ici, ainsi ACIALE = *aciarium*; ACUTATIO, ARISTOLICIA (= aristolocia); BABULIA « fabae cortex »; BACCIC(U)LA « ἄσαρον »; BELUUS (*belbus*) = hyaena, masculin formé sur *belua*; BULLUSCA (= bullula); CAMELECINA « σόγχος »; CARPASIA « καρπήσιον »; (A)ENA « κτωδών », de ἵνα accusatif de ἴς; FICA; GEMMA (*populi*) « αἰγείρου τὰ ἄνθη »; LASTURA : κῆρυξ (sorte de coquillage); LEXIVATA « lexiua »; *licinus, licina* « λειχήν »; MELARIUS « pommier »; PARDALINUS « de panthère »; SANGUINENTUS = sanguilentus, sanguinolentus; SOPIFERUS « soporifer »; TRITURARE = terere; VOLVASTER « ἔντερον ». Certains de ces mots ont survécu dans le latin médiéval : ainsi *triturare*, avec *triturato*, *triturator*, et une forme dissimilée *tritulare*; cf. aussi *tritare* dans Jean de Gênes; il est intéressant de les trouver attestés à date plus ancienne.

A. Ernout.

*Greece and Rome*, vol. VIII, n° 24, vol. IX, n°s 25-26; mai et octobre 1939, février 1940, vol. IX, n° 27, mai 1940; Oxford, at the Clarendon Press.

La revue *Greece and Rome* publiée par la Classical Association maintient heureusement ses traditions au point de vue matériel : présentation élégante, planches et illustrations bien choisies et bien tirées[1]; en ce qui concerne le fond, variété dans les articles qui permet aux lecteurs de passer de l'archéologie à l'histoire, de la critique littéraire à l'étymologie. Un souci prédominant chez les éditeurs de la Revue est de montrer ce que l'étude des langues classiques a toujours d'actuel et de vivant, de trouver

1. On admirera, notamment, les planches reproduisant des monnaies grecques et romaines qui illustrent l'article de M. C. H. V. Sutherland, *The historical evidence of greek and roman coins* (vol. IX, 26, p. 65 et s.).

dans l'antiquité des enseignements ou des motifs de réflexion qui s'appliquent à nous-mêmes et à notre époque : je crois que c'est le meilleur moyen de défendre nos études. Un autre souci, également très marqué, est de chercher la réalité sous les textes, et d'en faire jaillir tout ce qu'ils contiennent de traits révélateurs. Enfin j'ajoute que la Revue veut distraire autant qu'instruire : de là des jeux en grec ou en latin, mots croisés, devinettes, des traductions de pièces spirituelles, des adaptations modernisées, des nouvelles même, inspirées de l'antique (comme le *How to live on nothing a day* de H. Mattingly). Je souhaite que, en dépit des circonstances, *Greece and Rome* puisse durer et se développer ; c'est une revue qui fait de bonne besogne.

A. Ernout.

# DERNIERS OUVRAGES REÇUS

Holger Pedersen, *Tocharisch* vom Gesichtspunkt der i.-e. Sprachvergleichung (Det Kgl. Danske Vidensk. Selskab, Hist.-fil. Meddelelser, XXVIII, 1); 292 pp. in-8°; Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1941. Pr. 17 kr.

Otto Jespersen, *Efficiency in linguistic change* (Det kgl. Danske Vidensk. Selskab, Hist.-fil. Meddelelser, XXVII, 1); 90 pp. in-8°; Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1941. Pr. 4 kr. 50.

Galeni, *In Hippocratis Epidemiarum libr. VI Comm. I-VIII* edd. Ernst Wenkebach-Franz Pfaff (Corpus Medicorum Graecorum, V, 10, 2, 2); xxx-508 pp. in-8°; Leipzig, Teubner, 1940. Pr. rel. 35 M. 80, pour l'étranger 26 M. 85.

Galeni, *De Consuetudinibus* ed. Ios. Schmutte, uersionem arabicam in linguam germanicam transt. Fr. Pfaff (Corp. Medic. Graec. Suppl. III); xlvi-68 pp. in-8°; Leipzig, Teubner, 1941. Pr. 6 M. 80 (étranger 5 M. 10).

Jens Holt, *Les noms d'action en* -ΣΙΣ (-ΤΙΣ), études de linguistique grecque; 198 pp. in-8°. Universitetsforlaget i Aarthus, 1940.

Jean Bérard, I *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité; L'Histoire et la Légende*; 544 pp. in-8° + 2 cartes; II *Bibliographie topographique des principales cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*; 116 pp. in-8°; Paris, de Boccard, 1941.

F. H. Parigger, *Aanschouwelijkheidsdrang als Factor bij de Beteekenis-Ontwikeling der latijnische Praepositiè;* 149 pp. in-8°; Utrecht, N. V. A. Oosthoek's Uitg.-Maatschappij, 1941.

Profr. Dr H. Wagenwoort, *Imperium*, Studiën over het « Mana » Begrip in Zede en Taal d. Romeinen; 202 pp. in-8°; Amsterdam, H. J. Paris, 1941. Pr. 3 Fl. 75, rel. 4 Fl. 75.

Karl-Ernst Petzold, *Die Eröffnung d. zweiten Römisch-Makedonische Krieges*; 118 pp. in-8°; Berlin, Iunker u. Dunnhaupt Verlag, 1941. Pr. 5 M. 20.

Gustav Hermansen, *Studien über den italisch u. d. römischen Mars* von Fritz Gold übersetzt; 192 pp. in-8°; Copenhague, Gyldendal, 1940.

Siegfried J. de Laet, *De Samenstelling van den romeinschen Senaat gedurende de eerste Eeuw van het Prinzipat (28 voor Chr.-68 na Chr.)*; 338 pp. in-8°; Anvers, de Sikkel, 1941.

A. P. Muys, *De Briefwisseling van Paulinus van Nola en Augustinus*; 234 pp. in-8°; Hilversum, J. Schipper Jr., 1941.

# TABLE DES MATIÈRES

P. Chantraine. — Grec ΝΟΣΤΙΜΟΣ ..... 129
P. Collart. — Les papyrus littéraires latins ..... 112
A. Dain. — Le Parisinus gr. 2522 ..... 21
G. Daux. — Y a-t-il un oracle à Telmessos de Carie ? ..... 11
A. Ernout. — Aventum ..... 18
A. Ernout. — Les noms en -āgō, -īgō, -ūgō du latin ..... 81
P. Grimal. — Note à Pétrone, Satiricon, XXVI ..... 19
P. d'Hérouville. — La poésie des céréales dans les Géorgiques .... 29
P. Meile. — Note critique sur l'Inde de Strabon ..... 163
E. de Saint-Denis. — Les Romains et le phénomène des marées ..... 134
J. Vendryes. — A propos de l'expression in poculo « en buvant » .... 5

Notes et Discussions.

A. Ernout. — Sancti Ambrossi Liber de consolatione Valentiniani, a Text with a Translation, Introduction and Commentary... by Thomas A. Kelly, C. S. C., M. A ..... 166

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Acta linguistica, Revue internationale de linguistique structurale, vol. I, fasc. I (**A. Ernout**) ..... 201
L'Année philologique, publiée sous la direction de J. Marouzeau par Mlle Jul. Ernst, tome XIII (**A. Ernout**) ..... 174
Bertil Axelson. — Neue Senecastudien, Textkritische Beiträge zu Senecae Epistulae morales (**A. Ernout**) ..... 191
S. E. Bassett. — The poetry of Homer (**Paul Collart**) ..... 53
Georg Friedrich Bender. — Der Begriff des Staatsmannes bei Thukydides (**Georges Mathieu**) ..... 62
Gerhard Bendz. — Index uerborum Frontinianus (**A. Ernout**) ..... 193
Bibliotheca Philologica Classica, Band. 63 (**Jean Bayet**) ..... 72
Bibliothèque Nationale, Catalogue général des manuscrits latins, tome I (Nos 1-1438) publié sous la direction de Ph. Lauer (**A. Ernout**) ..... 175
Chr. Blinkenberg. — Deux documents chronologiques rhodiens (**Louis Robert**) ..... 65
J. Boerma. — Historischer Kommentar zu Justins Historiarum Philippicarum des Pompeius Trogus (**Jean Bayet**) ..... 69
Roger Bonnaud Delamare. — L'Idée de paix à l'époque carolingienne (**A. Ernout**) ..... 200

M. Braun. — History and romances in Graeco-oriental Literature (**Paul Collart**) ..... 48
A. Brink. — De demokratie bij Demosthenes (**Georges Mathieu**).... 65
J. Brunel. — L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec, particulièrement en Attique (**J. Humbert**) ..... 61
W. Buchwald. — Studien zur Chronologie der attischen Tragödie 455 *bis* 431 (**Paul Collart**) ..... 54
Ign. Cazzaniga. — Torbidi giudaici nell' Egitto Romano nel secondo secolo di Cristo : un papiro della R. Università di Milano (**Paul Collart**) ..... 55
Cicéron. — Caton l'Ancien (De la vieillesse), texte, traduction et commentaire par Pierre Wuilleumier (**A. Ernout**) ..... 181
M. Tulli Ciceronis. — De domo sua ad pontifices oratio, ed. by Robert C. Nisbet (**A. Ernout**) ..... 181
Classica et Mediaevalia, vol. II, fasc. 1 et 2 (**A. Ernout**) ..... 202
Ar. Colonna. — Heliodori Aethiopica (**Paul Collart**) ..... 50
L. Ivni Moderati Columellae. — Opera quae exstant (**A. Ernout**).... 75
G. Coppola. — Menandro. Le commedie. Testo critico et commento (**Paul Collart**) ..... 46
D. S. Crawford. — Greek and Latin (**A. Ernout**) ..... 177
Lloyd William Daly et Walther Suchier. — Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi (**A. Ernout**) ..... 197
Marie Delcourt. — Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'antiquité classique (**Jean Bayet**) ..... 67
J. D. Denniston. — Euripide, Electra (**Paul Collart**) ..... 51
Rosamund E. Deutsch. — The pattern of sound in Lucretius (**A. Ernout**) ..... 186
Georges Dumézil. — Mythes et dieux des Germains. Essai d'interprétation comparative (**A. Ernout**) ..... 201
Cronje Burnford Earp. — A study of the fragments of three related plays of Accius (**A. Ernout**) ..... 180
The pastoral elegy, an Anthology, ed. with introduction, commentary and notes by Thomas Perrin Harrison Jr. (**A. Ernout**)..... 187
Alvar Erikson. — I Sancti Epiphanii episcopi Interpretatio Evangeliorum (**A. Ernout**) ..... 195
Elizabeth C. Evans. — The cults of the Sabine territory (**Jean Bayet**). 69
R. Flacelière, Jeanne Robert, Louis Robert. — Bulletin Épigraphique (**A. Ernout**) ..... 202
Sister Margaret Mary Fox. — The life and times of saint Basil the Great as revealed in his works (**A. Ernout**) ..... 196
Tenney Frank. — An economic Survey of ancient Rome. *a*) Vol. V, Rome and Italy of the Empire ; *b*) General index to volumes I-V by T. R. S. Broughton (**A. Ernout**) ..... 198
Gérard Garitte. — Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase (**A. Ernout**) ..... 193
J. de Ghellinck. — Littérature latine du moyen âge, I, II (**A. Ernout**) 80
Greece and Rome, vol. VIII, n° 24, vol. IX, n°s 25-26, vol. IX, n° 27 (**A. Ernout**) ..... 203
Rev. William J. Halliwell. — The style of Pope St Leo the Great (**A. Ernout**) ..... 81
Kr. Hanell. — Aus der Papyrussammlung der Universitäts-bibliothek in Lund. Kultische Texte (**Paul Collart**) ..... 60

Richard Heinze. — Vom Geist des Römertums (**Jean Bayet**)..... 71
P. d'Hérouville. — L'astronomie de Virgile (**A. Ernout**)..... 187
R. Herzog. — Die Mimiamben des Herondas (**Paul Collart**)..... 47
Hellenic History, by Georges Willis Botsford (**A. Ernout**)..... 198
Edward Hrkal. — Historische Grammatik der etruskischen Sprache (**A. Ernout**)..... 77
J. Hummel. — Griechische Wirtschaftsrechnungen und Verwandtes (**Paul Collart**)..... 59
E. Iversen. — Papyrus Carlsberg N° VIII with some remarks on the Egyptian origin of some popular birth prognoses (**Paul Collart**)..... 55
Louis Jalabert et René Mouterde. — Inscriptions grecques et latines de la Syrie, tome II : Chalcidique et Antiochène (**P. d'Hérouville**)..... 179
W. F. Jackson Knight. — Accentual symmetry in Vergil (**A. Ernout**). 188
Alf. Koerte. — Menandri quae supersunt. Pars prior. Reliquiae in papyris et membranis vetustissimis servatae (**Paul Collart**). 56
W. E. J. Kuiper. — Two comedies by Apollodorus of Carystus. Terence's Hecyra and Phormie (**Paul Collart**)..... 45
Georges van Langenhove. — Linguistische Studien II. Essais de linguistique indo-européenne (**A. Ernout**)..... 176
L. Laurand. — Cicéron, 3e éd. suivie d'additions bibliographiques (**A. Ernout**)..... 181
L. Laurand. — Pour mieux comprendre l'antiquité classique. IIe partie : Histoire et méthode historique. Pédagogie. Linguistique. Notes explicatives sur le Manuel des Études grecques et latines (**A. Ernout**)..... 179
G. Lazzati. — Introduzione allo studio di Clemente Alessandrino (**Paul Collart**)..... 52
M. Annali Lucani. — De bello civili (**A. Ernout**)..... 191
J. Marouzeau. — L'ordre des mots dans la phrase latine, II (**A. Ernout**)..... 78
Dr Franz Middelmann. — Griechische Welt und Sprache in Plautus Komödien (**A. Ernout**)..... 77
J. A. Moore. — Sophocles and Aretè (**Paul Collart**)..... 43
Siegfried Müller. — Das Verhältnis von Apuleius de Mundo zu seiner Vorlage (**A. Ernout**)..... 76
J. A. Nairn's. — Classical Hand-List (**A. Ernout**)..... 175
P. Alfonso M. Navia. — La pronunciacion clasica del Latin (**A. Ernout**)..... 179
Dag Norberg. — In registrum Gregorii Magni Studia critica, II (**A. Ernout**)..... 196
Jan Otrebski. — Studja indoeuropeistyczne (Indogermanische Forschungen) (**A. Ernout**)..... 177
D. L. Page. — Euripides, Medea (**Paul Collart**)..... 44
Dorothy May Paschall. — The vocabulary of mental aberration in Roman Comedy and Petronius (**A. Ernout**)..... 192
Félix Peeters. — Les Fastes d'Ovide. Histoire du texte (**A. Ernout**). 189
Félix Peeters. — La transmission du texte des classiques latins (**A. Ernout**)..... 178
Norman J. Pratt Jr. — Dramatic suspense in Seneca and in his greek precursors (**A. Ernout**)..... 192

A. von Premerstein. — Mitteilungen aus der Papyrussammlungen der Giessener Universitätsbibliothek (**Paul Collart**)..... 57
E. Parmalee Prentice. — Hunger and History (**A. Ernout**)..... 200
G. Przychoki. — De Menandri comici codice in patriarchali bibliotheca Constantinopolitana olim asseruato (**Paul Collart**)..... 46
E. K. Rand. — The Mediaeval Virgil (**Jean Bayet**)..... 70
Elisabeth Raucq. — Contribution à la linguistique des noms d'animaux en indo-européen (**A. Ernout**)..... 177
Benedetto Riposati M. — Terenti Varronis De uita populi Romani (**Jean Collart**)..... 72
Augusto Rostagni. — La letteratura di Roma republicana ed Augustea (**A. Ernout**)..... 79
Charles Samaran. — Manuscrits imposés à la manière typographique, Extr. des Mélanges en l'honneur de M. F. Martroye (**A. Ernout**)..... 176
Wolfgang Schmid. — Ethica Epicurea (**A. Ernout**)..... 186
Gisela Schmitz-Kahlmann. — Das Beispiel der Geschichte im politischen Denken des Isokrates (**Georges Mathieu**)..... 63
Otto Seel. — Römische Denker und römischer Staat (**Jean Bayet**)... 66
Hans K. Siegert. — Die Syntax der Tempora und Modi der ältesten lateinischen Inschriften (**A. Ernout**)..... 74
Dr Wolf Steidle. — Studien zur Ars Poetica des Horaz (**A. Ernout**).. 189
B. Stumpo. — Il canto XXII dell' Iliade, e il patriotismo del poeta (**Paul Collart**)..... 43
Symbolae Osloenses... edd. S. Eitrem et E. Skard, fasc. XII (**A. Ernout**)..... 203
Helen H. Tanzer. — The common people of Pompeii, a study of the graffiti (**A. Ernout**)..... 200
Eric G. Turner. — Catalogue of Greek and Latin papyri and ostraca in the possession of the University of Aberdeen (**Paul Collart**)..... 58
El. Visser. — Götter und Kulte im ptolemäischen Alexandrien (**Paul Collart**)..... 49
A. D. Winspear et T. Silverberg. — Who was Socrates? (**Paul Collart**)..... 47
Norma D. Young. — Index uerborum Silianus (**A. Ernout**)..... 193

Le Gérant : F. Klincksieck.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXLI.

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES